Library
of the
University of Toronto

Vec 16 figures de Gravelot

4 f

First French
edition.

HISTOIRE

DE

TOM JONES.

HISTOIRE

DE

TOM JONES.

Frontispice.

H. Grauelot. pinx. *H. Pasquier. c*

HISTOIRE
DE
TOM JONES,
OU
L'ENFANT TROUVÉ,

TRADUCTION DE L'ANGLOIS

DE M. FIELDING.

Par M. De La Place

ENRICHIE D'ESTAMPES
dessinées par M. GRAVELOT.

TOME PREMIER.

A LONDRE,
Chez JEAN NOURSE.

1750.

EXTRAIT

DE

L'EPITRE DEDICATOIRE

DE L'AUTEUR ANGLOIS. *

..... LE nom seul d'un Patron tel que vous, justifiera toutes mes vuës aux yeux de mes Lecteurs : chacun d'eux, je l'espere du moins, en ouvrant ce Livre, sera convaincu par avance que la vertu & la Religion y sont partout

---

* A M. *George Lyttleton* Esq ; l'un des Lords Commissaires de la Trésorerie.

ſcrupuleuſement reſpectées, & qu'il n'y verra rien de contraire aux plus ſéveres loix de la décence, ni qui puiſſe offenſer l'imagination la plus délicate. Je déclare même, n'avoir eu d'autre deſſein, dans tout le cours de cette Hiſtoire, que celui de travailler ſincérement à rendre l'*innocence & la bonté* également aimables. Un but ſi légitime, étoit digne de vous plaire : vous avez cru que je l'avois atteint ; & pour dire le vrai, on peut raiſonnablement eſpérer de l'atteindre dans les ouvrages de ce genre : car, un *exemple* eſt une eſpece de tableau, où la *vertu* devient pour ainſi dire un objet palpable, & frappe nos ſens de cette idée délicieuſe, dont *Platon* affirme n'avoir jamais été véritablement ſaiſi que lorſ-

qu'il l'a vuë dépouillée des frivoles ornemens de l'Art.

D'ailleurs, en dévoilant tous les attraits de la *Vertu* capables d'exciter l'admiration des hommes, j'ai eſſayé de les attirer à ſon culte par des motifs d'autant plus preſſans que j'eſpérois de les convaincre que leur propre intérêt les invitoit à ſe ſoumettre à ſon empire. C'eſt dans cette vuë que j'ai démontré, que les ſuccès & les acquiſitions du *Vice* ne peuvent compenſer la perte de cette conſolante tranquilité de l'ame, compagne inſéparable de l'Innocence vertueuſe; ni jamais balancer les inquiétudes & les horreurs ſecrettes, que les crimes les mieux cachés font à chaque inſtant germer dans le ſein des plus fortunés coupables : ſuccès momentanés, ac-

quisitions généralement moins précieuses qu'on ne pense, d'autant moins dignes des voyes basses & infâmes qu'on employe pour y parvenir, qu'elles sont toujours incertaines, & par conséquent toujours environnées par les dangers & par la crainte. J'ai enfin osé tenter de graver fortement dans les cœurs, que l'Innocence & la Vertu peuvent difficilement être avilies, si ce n'est par l'*Imprudence ;* & qu'elle seule peut les faire tomber dans les piéges que leur tendent perpétuellement & la Ruse & l'Envie.

Tel est, Monsieur, le point de morale que j'ai travaillé ici avec d'autant plus de soin, qu'il me paroît renfermer tous les autres ; & , qu'une fois bien entendu, il peut m'assurer du

ſeul ſuccès que je deſire, puiſque je crois ſincérement, qu'il eſt plus aiſé de rendre l'honnête homme ſage, que de rendre le méchant honnête homme.

C'eſt cet eſpoir ſeul qui m'a fait employer dans cette hiſtoire tout l'eſprit & l'enjouëment dont je ſuis capable, pour tâcher de corriger les hommes, en les faiſant rire de leurs propres défauts. Et c'eſt au jugement de mes Lecteurs que je ſoumets ma réuſſite, en leur demandant très-humblement deux graces : l'une, de ne pas attendre de ma plume un Ouvrage parfait ; l'autre, de vouloir bien excuſer certains endroits foibles, en faveur de ceux qui auront pû leur plaire davantage.

Traduction d'une Lettre écrite à M. FIELDING, Auteur de cet Ouvrage.

Je ne vous ai jamais vû, Monsieur, mais je vous aime; je ne vous connois point, mais je vous admire : quels titres plus propres à se concilier la bienveillance de l'Auteur de *Joseph Andrews* *, & de l'*Enfant Trouvé ?* Cette derniere production de votre plume m'a séduit au point qu'il ne m'a pas été possible de résister à la tentation de la traduire dans ma langue naturelle : je ne me trouvois satisfait qu'à demi,

* Ce petit Roman, qui n'étoit guéres susceptible d'une Traduction Françoise, a fait une grande fortune en Angleterre.

ſi je ne partageois pas avec mes Compatriotes le plaiſir que je tenois de vous, & s'ils n'applaudiſſoient point avec moi à la gloire du digne Auteur d'une Hiſtoire auſſi agréable, & auſſi utile à l'humanité que l'eſt celle de *Tom Jones*. J'eſpere vous l'envoyer bientôt aſſez paſſablement imprimée, en quatre Volumes, & enrichie d'Eſtampes d'après les Deſſeins de M. *Gravelot*.

Que je ſerai content, ſi le reſpectable pere de l'amante de *Jones* daigne ne pas méconnoître une fille chérie, ſous un habillement François! ne craignez point, Monſieur, elle eſt toujours la même: c'eſt toujours cette même *Sophie*, digne objet de votre complaiſance & de notre tendreſſe.

Mais, vos plus aimables An-

gloiſes, dont l'intention n'eſt pas de traverſer la France comme des Météores, celles en un mot qui ont deſſein d'habiter quelque tems parmi nous, ne prennent-elles pas l'ajuſtement François ? ne joignent-elles pas à leurs charmes naturels, toutes les graces & les ornemens, *à la mode*, d'une nation à qui chacune d'elles (quoiqu'elles en diſent) eſt ſécrettement flattée de plaire par toute ſorte d'endroits ? D'après cette réfléxion ; ſi M. *Fielding*, ai-je dit, avoit écrit pour les François, il eût probablement ſupprimé un grand nombre de paſſages très-excellens en eux-mêmes, mais qui leur paroîtroient déplacés. Une fois échauffés par l'intérêt réſultant d'une intrigue patétique & adroitement tiſſuë, ils ſupportent impatiem-

ment toute eſpece de digreſſions, de Diſſertations, * ou de Traité de Morale, & regardent ces ornemens, quelque beaux qu'ils ſoient, comme autant d'obſtacles au plaiſir dont ils ſont empreſſés de jouir. J'ai fait ce que l'Auteur eût fait lui-même.

Telle eſt, Monſieur, toute mon apologie, pour avoir oſé, non pas changer, mais accommoder quelques parties de votre Ouvrage au goût d'un peuple aux yeux duquel un choix des Piéces Dramati-

* L'Hiſtoire de *Tom Jones* eſt en 6 volumes, contenant 18 livres, chacun deſquels eſt précédé d'un diſcours Préliminaire, en forme de Diſſertation, ſur quelque point de littérature, ou de morale, ſouvent étranger au ſujet. J'ai crû devoir ſupprimer ces morceaux, très-bons d'ailleurs, & dont on pouroit dans la ſuite former un petit volume détaché auſſi inſtructif qu'amuſant.

ques Angloiſes, & la Tragédie de *Veniſe ſauvée* ajuſtée à notre Théâtre, ont eu le bonheur de plaire.

La crainte qui me reſte, ſi vous daignez m'excuſer, naît du peu de tems que j'ai pû employer à un pareil Ouvrage. Il m'étoit abſolument inconnu avant le 13 Juin dernier; & le bruit ſe répandoit déjà que les Libraires de Hollande, toujours attentifs à leurs intérêts, en faiſoient faire une Traduction précipitée. L'Ouvrage de M. *Fielding* m'avoit rendu trop ami de l'Auteur : cette nouvelle m'allarma. Je pris la plume, avec une ferme réſolution de ne la quitter qu'après avoir mis mon entrepriſe à fin. Je ſouhaite, bien plus que je ne l'eſpere, de voir mes efforts dignes de votre approbation. Je

n'en ſerai pourtant pas moins, avec le ſentiment d'eſtime & de reſpect les plus ſinceres &c.

DE LA PLACE.

P. S. Pardonnez, de grace, au ſtyle d'un François, qui depuis ſon enfance n'écrivit jamais dans votre langue. Ce n'eſt point ma plume, c'eſt mon cœur qui vous parle.

L'ENFANT TROUVÉ,

OU

HISTOIRE DE TOM JONES.

LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut, quant à préſent, pour mettre le Lecteur au fait de la naiſſance du Héros de l'Hiſtoire.

CHAPITRE PREMIER.

Caractére de M. ALWORTHY, & de Miſs Brigitte ALWORTHY ſa ſœur.

DANS cette partie Occidentale de l'Angleterre, vulgairement appellée *Comté de Somerſet*, vivoit derniérement (&

peut-être vit encore) un Gentilhomme nommé *Alworthy*, mortel si abondament favorisé par la Nature & par la fortune, que l'une & l'autre sembloient s'être disputé la gloire de le combler de ses bienfaits. L'une, l'avoit doué d'une figure agréable, d'un bon tempérament, d'un jugement sain & solide; mais il devoit à l'autre la possession du plus ample & du plus riche domaine de la Province.

M. *Alworthy* avoit, dans sa jeunesse, épousé la plus digne & la plus aimable des femmes, & qu'il avoit éperduëment aimée: trois enfans, gages chéris de leur tendresse, étoient morts au berceau; pour comble de malheurs, cette épouse adorée étoit aussi morte depuis environ cinq ans. Quelque grande que fût cette perte pour un cœur aussi sensible, il la soutint en homme ferme & sage; il renferma dans son cœur, & sa douleur & sa tendresse, resta fidele à la mémoire de son épouse, & n'imagina jamais qu'une autre pût être capa-

ble de lui en faire perdre le souvenir.

Il vivoit alors, preſque toujours retiré, dans ſa Terre principale, avec une ſœur qu'il aimoit beaucoup. Cette ſœur atteignoit ſa trentiéme année, époque à laquelle, ſuivant l'opinion des malins du ſiécle, le titre de vieille fille peut être donné ſans que le terme ſoit impropre. Elle étoit de ces femmes dont on louë plus volontiers les qualités du cœur, que les charmes de la figure; de celles enfin que leur ſexe même qualifie du nom de *bonnes pâtes de femme*. La privation de la beauté la touchoit ſi peu, qu'elle ne parloit jamais de ce don précieux de la Nature qu'avec un ſouverain mépris; *Miſſ Brigitte*, en un mot (car c'étoit ſon nom) étoit infiniment perſuadée que les attraits & les perfections extérieures d'une femme, étoient autant de piéges tendus pour elle-même, ainſi que pour autrui; elle étoit cependant auſſi circonſpecte & auſſi réſervée dans ſa conduite,

que ſi elle avoit euë à ſe tenir en garde contre tous les piéges qui furent jamais dreſſés contre ſon ſexe entier ; & je comparerois volontiers la réſerve & les précautions des laides contre la ſéduction, à nos troupes miliciennes, toujours prêtes à ſignaler leur courage dans les occaſions les moins dangereuſes. Cette comparaiſon paroîtra ſans doute bizarre à quelques-uns de mes Lecteurs ; mais, avant qu'ils aillent plus loin, je veux bien les avertir que j'aime les réfléxions, & même les digreſſions ; & que je compte en faire dans le cours de cette Hiſtoire, autant de fois que j'en ſerai tenté. Permis aux Critiques de le trouver mauvais, j'ai mon but ; & je me crois ici meilleur Juge qu'eux tous enſemble. Je les ſuplie donc, en m'honorant de leur indifférence, de ſe mêler de leurs propres affaires, ſans ſe morfondre à relever les défauts d'un Ouvrage qui n'eſt point dut out fait pour eux.

CHAPITRE. II.

Etrange événement pour M. ALWORTHY. Caractére de DEBORA WILKINS.

J'Ai dit dans le précédent Chapitre, que M. *Alworthy* étoit poſſeſſeur d'un bien très-conſidérable, qu'il avoit le cœur excellent, & n'avoit point d'enfans. Bien des gens en induiront ſans doute, qu'il vivoit en galant homme, ne devant rien à perſonne, n'exigeant rien qui ne lui appartînt, tenant une bonne maiſon, régalant bien ſes voiſins, fort charitable envers les pauvres, même envers ceux qui pouvant travailler aimoient mieux demander lâchement leur pain: On ne manquera pas d'en conclure, qu'un homme de ce caractére a dû mourir très-riche, & fonder tout au moins un Hôpital?

Il eſt vrai qu'il a fait une partie de tout ceci : mais s'il s'en étoit tenu là, je lui aurois laiſſé le ſoin de prôner ſes propres vertus ſur quelque marbre digne d'orner la façade de ce même Hôpital. Des faits d'un genre moins ordinaire feront le ſujet de cette Hiſtoire.

M. *Alworthy* avoit paſſé trois mois à Londre, pour quelque affaire particuliere que j'ignore, mais dont on peut préſumer l'importance, puiſqu'elle l'avoit retenu ſi longtems hors de chez lui, d'où il n'avoit jamais été abſent pendant un mois entier depuis pluſieurs années. Il arriva un ſoir, fort tard, à ſon Château ; & après un leger ſouper avec ſa ſœur, il ſe retira fort fatigué dans ſon appartement. Là, après avoir employé quelques minutes en prieres, coûtume que les plus grandes affaires ne lui firent jamais interrompre, il ſe diſpoſoit à ſe mettre au lit, lorſqu'en levant la couverture, il apperçut avec ſurpriſe un enfant enveloppé de langes, & profondément endor-

mi. Frapé d'étonnement, il reſta quelque tems immobile : mais comme la bonté de ſon naturel influoit toujours ſur tous ſes ſentimens, il ſe ſentit bientôt touché de compaſſion pour le petit infortuné qu'il avoit devant les yeux : il ſonna, & fit appeller une vieille ſervante qui ne couchoit pas loin de là. *Debora Wilkins* étoit ſon nom, fille plus que doublement majeure, qui par droit de vétérance commandoit aux autres domeſtiques, & avoit acquis par dégrés celui de parler familierement à ſon Maître. Sa ſurpriſe, ſon trouble, & ſa conſternation à la vuë du poupart, ſont plus aiſés à reſſentir qu'à exprimer. Un cri d'horreur fut le premier ſignal du recouvrement de ſes ſens.... ah, Monſieur ! ah, Monſieur, dit-elle, que ferons-nous de cet enfant ?... Il faut en prendre ſoin cette nuit, lui répondit M. *Alworthy*, & demain matin lui chercher une nourrice. Oui, Monſieur, repliqua-t-elle, & j'eſpere que vous ordonnerez les

informations convenables pour connoître ſa coquine de mere, car elle eſt ſans doute de notre voiſinage ; & je brûle déja de la voir conduire à *Bridewel.* * Peut-on punir trop rigoureuſement de pareilles canailles? Ce n'eſt ſurement pas ſon premier, Monſieur... Jugez-en par ſon impudence, en vous attribuant cet enfant !... A moi ? répondit M. *Alworthy*, je ne puis croire qu'elle ait pû concevoir un pareil deſſein : je penſe plutôt que cette malheureuſe a cru cette voie la plus propre pour aſſurer la ſubſiſtance de ſon fils ; & je ſuis vraîment ravi qu'elle n'ait pas fait pire.... Ah, Monſieur ! y ſongez-vous ? Que ne dira-t'on pas, que ne croira-t'on pas, ſi l'on vous voit prendre ſoin de cet enfant ? La Paroiſſe n'eſt-elle point là ? Pourquoi vous charger du péché d'une auſſi vile créature ? Ah quelle horreur ! Je ne puis regarder cet enfant ſans répugnance & ſans dégoût. Si vous daignez m'en croire, la nuit eſt belle,

* Maiſon de correction.

un peu de pluïe & de vent n'y font rien : je puis l'enfermer chaudement dans un panier, & le mettre ſous le portail de l'Egliſe : il y a mille contre un à parier, qu'il ne lui arrivera aucun mal, & que vous en ſerez débarraſſé.

Plus d'un trait de cette harangue auroit ſans doute pû offenſer M. *Alworthy*, s'il avoit pû l'écouter avec plus d'attention ; mais la gentilleſſe de l'enfant, qui s'étoit emparé d'un de ſes doigts qu'il preſſoit dans ſes petites mains, comme s'il eût imploré ſon aſſiſtance, le rendoit ſourd à l'éloquence de la Duëgne. Il lui ordonna, d'un ton de Maître, de coucher l'enfant dans ſon lit même, & de faire lever une ſervante pour pourvoir à ſes autres beſoins. Il ajouta, qu'il entendoit qu'on lui achetât des langes plus propres dès le matin, & qu'on le lui apportât dans ſon appartement dès qu'il ſeroit levé.

Debora avoit du diſcernement : le ton de ſon Maître lui rappella le

reſpect qu'elle devoit à ſes volontés ; elle craignoit d'ailleurs de perdre le poſte avantageux qu'elle occupoit dans la maiſon. Cette réfléxion diſſipa ſur le champ ſes ſcrupules ; elle prit l'enfant dans ſes bras , le trouva charmant , le combla de careſſes , & l'emporta dans ſa chambre. M. *Alworthy* ſe mit au lit , & ſe livra à ce ſommeil tranquile dont les cœurs purs & bienfaiſans ſont ſeuls capables de goûter toutes les douceurs.

CHAPITRE III.

Deſcription abrégée. Complaiſance de MISS BRIGITTE ALWORTHY.

CE que l'Architecture Gothique eut jamais de plus noble avoit été employé dans la conſtruction du Château de M. *Alworthy*. L'air de grandeur, qui réſultoit deſon *Enſemble* , frappoit le Spec-

tateur d'une ſorte de reſpect que nos Châteaux les plus modernes n'inſpirent pas toujours ; il étoit d'ailleurs auſſi commode au dedans que vénérable au dehors. Les jardins, les bois, les eaux, les terraſſes, tout enfin ce que la nature & l'art, joint à la ſituation la plus avantageuſe, peuvent produire d'utile & d'agréable aux yeux, ſembloit s'être réuni dans la vaſte enceinte de ce Château pour en former à la fois le plus beau lieu & le plus champêtre de l'Angleterre.

On étoit alors à la *mi-Mai*, la matinée étoit belle, & M. *Alworthy* s'étoit levé avec l'aurore. Il ſe promenoit depuis longtems, & s'étoit enfin arrêté ſur une terraſſe, d'où il jettoit un œil de complaiſance ſur les diverſes richeſſes de ſon domaine, lorſque le ſon de la cloche du Château, en le tirant tout à coup de ſa rêverie, l'avertit que *Miſſ Brigitte* étoit debout, & que le déjeuné étoit prêt.

Après les complimens ordinaires entre le frere & la sœur, & le thé pris, M. *Alworthy* parla bas à *Debora*, qui sortit d'abord. Il dit ensuite à *Miss Brigitte*, qu'il avoit un présent à lui faire. La bonne Demoiselle, croyant qu'il s'agissoit de quelque habillement que son frere lui avoit apporté de Londre, attendu qu'elle avoit souvent reçu de lui de pareils présens (dont elle ne se paroit deux ou trois fois l'an, que pour lui plaire) s'épuisoit déja en longs remercimens.... Mais, quel coup de surprise pour elle, en voïant rentrer *Debora Wilkins*, avec un enfant dans ses bras! L'excès de son étonnement la rendit muette, c'est l'ordinaire; & le frere eut le tems de lui raconter toute l'histoire de la veille, sans la moindre interruption de la part de la sœur.

Debora, qui connoissoit le caractére austére de *Miss Brigitte*, & son extrême délicatesse sur ce qu'il plaît aux femmes d'appeller la vertu, s'attendoit à lui voir témoigner quelque aigreur à la vuë

de ce prétendu préſent. *Miſſ Brigitte* (penſoit-elle) alloit parler haut : elle alloit très-fortement prier ſon frere, de mettre au plutôt hors de la maiſon cette *pierre de ſcandale*. Point du tout : auſſi ſenſible que M. *Alworthy*, auſſi touchée de compaſſion pour la pauvre petite créature, elle applaudit beaucoup à tout ce qu'il avoit fait, & finit par la recommander à ſa charité.

Cette complaiſance de la part de *Miſſ Brigitte*, paroîtra pourtant moins extraordinaire au Lecteur, quand il ſçaura que cet homme reſpectable avoit terminé le récit qu'il venoit de faire à ſa ſœur, en l'aſſurant qu'il étoit déterminé à faire élever l'enfant avec les mêmes ſoins & les mêmes attentions, que s'il étoit ſon propre fils.

Quoiqu'il en ſoit, *Miſſ Brigitte* s'indemniſa ſur le compte de la mere inconnuë de tout ce qu'elle étoit forcée de taire ſur le compte de l'enfant. Elle épuiſa ſur ce ſujet toutes les Epithétes que le langage

de ſa vertu prodigue à celles qui, par quelques diſgraces de ce genre, ſont cenſées avoir fait quelque deshonneur à leur ſéxe.

On tint enfin conſeil, ſur la façon de s'y prendre pour parvenir à connoître la mere de l'enfant. On paſſa d'abord en revuë toutes les ſervantes de la maiſon : la ſévére *Debora* les connoiſſoit juſqu'à l'ame ; jamais enquête ne jetta plûs d'épouvante, & ne produiſit moins d'effet.

On convint, en ſecond lieu, d'examiner toutes les jeunes filles de la Paroiſſe ; & *Debora* fut encore chargée de cette commiſſion, qu'elle accepta avec ardeur, & dont elle s'engagea de rendre compte dès l'après-midi même.

Les choſes ainſi arrangées, M. *Alworthy*, ſuivant ſa coûtume, ſe retira dans ſon Cabinet, & laiſſa l'enfant à ſa ſœur, qui pour lui faire ſa Cour, parut en être charmée.

Dès que ſon Maître fut ſorti, *Debora* obſerva un profond ſilen-

ce, en attendant que *Miſſ Brigitte* lui donnât le ton : la prudente Gouvernante en ſçavoit trop pour s'en tenir à ce qui venoit de ſe paſſer en préſence de *M. Alworthy*. *Miſſ Brigitte* ne la tint pas trop longtems dans cet état douteux. Après avoir regardé tendrement l'enfant, qui dormoit ſur les genoux de *Debora*, la bonne Demoiſelle ne put réſiſter à l'envie de lui donner un baiſer, en s'écriant qu'elle étoit enchantée de ſa beauté & de ſon innocence. A ces mots, *Debora* preſſant & carreſſant le petit Orphelin, l'accable de baiſers, l'étouffe de tendreſſes, en répétant à l'uniſſon, *O l'aimable petite créature ! O le beau petit garçonnet !*

Ces exclamations ne furent interrompuës que par les ordres que lui donna ſa Maîtreſſe, de pourvoir à tous les beſoins de l'enfant, & de faire préparer, tant pour lui, que pour ſa nourice, une des plus belles chambres du Château.

CHAPITRE IV.

Découvertes de DEBORA. *Combien il eſt dangereux pour les jeunes Filles de vouloir devenir trop ſçavantes.*

APrès avoir exécuté les ordres de ſon Maître, envers l'enfant, la vigilante *Debora* ſe diſpoſa à faire ſes informations dans la Paroiſſe, pour parvenir à en connoître la mere.

Ainſi qu'à l'aſpect de l'Epervier, animal redoutable pour toute l'eſpéce emplumée, on voit les timides Oiſeaux fuyant en foule chercher leur ſureté dans le creux des arbres & des rochers, tandis que ce Tyran enflé de ſa puiſſance, plane dans les airs en méditant de nouveaux forfaits : de même, au premier bruit de l'approche de *Debora* dans le Village, tous les habitans allarmés ſe ſauvent en

tremblant dans le fond de leurs chaumieres; tout craint également, les femmes ſurtout, d'être l'objet de ſa viſite. Ce n'eſt pas que ces bonnes gens euſſent aucun ſoupçon du deſſein qui conduiſoit vers eux la ſuperbe *Debora :* ſaiſi par la beauté de cette comparaiſon, je prétens ſeulement faire entendre, que s'il eſt dans la nature de l'Epervier de faire main-baſſe ſur les petits Oiſeaux, il eſt également dans celle des *Deboras*, mâles ainſi que femelles, d'inſulter & de tyranniſer le petit peuple.

Il étoit dans le Village une vieille Matrône, qui par ſa figure, & plus encore par le caractére, avoit le bonheur de reſſembler à *Debora* : c'eſt chez elle que notre *inquiſitrice* jugea à propos de deſcendre d'abord, pour lui faire part du ſecret de ſa commiſſion. Toutes deux, à l'envi, parcoururent, ſcruterent la vie & les déportemens de toutes les jeunes filles de la Parroiſſe, & fixerent enfin leurs ſoupçons ſur une certaine *Jenny Jones*, qui de-

puis long-tems bleſſoit leurs regards.

Cette fille n'étoit pourtant pas abſolument jolie ; mais elle avoit de la gentilleſſe, & une ſorte d'eſprit qu'elle avoit eu ſoin de cultiver. *Jenny Jones* avoit ſervi pendant quelques années chez un Maître d'école, qui s'étant apperçu des talens naturels de cette jeune perſonne, & du déſir extrême qu'elle avoit de s'inſtruire davantage, avoit été aſſez généreux, ou aſſez fou, pour s'attacher à ſon éducation juſqu'au point de la faire parler latin beaucoup mieux qu'il ne le parloit lui-même.

Cet avantage eut cependant quelques inconvéniens pour *Jenny* : car s'il n'eſt pas étonnant que cette aimable fille ſe plut médiocrement dans la ſociété de celles que la fortune avoit rendu ſes égales, quoique très-inférieures du côté de l'éducation ; il n'eſt pas ſurprenant non plus, que cette ſupériorité, jointe à ſa façon de ſe conduire avec elles (qui eſt toujours

d'une conſéquence néceſſaire) n'eût excité l'envie, & peut-être la haine ſecrette de la plûpart de ſes compagnes.

Elle n'avoit pourtant encor fait que de legeres épreuves de cette jalouſie cachée depuis qu'elle avoit quitté le ſervice. Mais, s'étant aviſée de paroître un Dimanche à l'Egliſe, avec une robbe de ſoie neuve, ce ſpectacle imprévu fut un coup de tocſin qui ameuta, & déchaîna contre elle toutes les femmes du canton. Il parut impoſſible qu'un faſte auſſi éclatant pût être acquis & ſoutenu par des voies légitimes : les meres les plus folles de leurs filles, auroient rougi de leur ſouhaiter une ſemblable fortune à pareil prix.

Nos deux Sybilles étoient ſans doute parties de là pour aſſeoir leurs ſoupçons ſur la pauvre *Jenny ;* une autre circonſtance, que *Debora* ſe rappella tout-à-coup, les confirma totalement. *Jenny* avoit beaucoup fréquenté, depuis peu, le Château de M. *Alworthy ;* elle avoit

gardé *Miſſ Brigitte* dans une grande maladie ; & qui plus eſt, *Debora* l'avoit apperçuë ſortant du Château le jour même du retour de ſon Maître, arrivant de Londre!....

Il n'en fallut pas davantage pour faire ſommer *Jenny*, de comparoître ſur le champ en perſonne pardevant Madame *Debora*, qui ajoutant la gravité d'un Juge à la ſévérité ordinaire de ſon viſage, commença ſon interrogatoire par ces douces paroles, *C'eſt donc toi, malheureuſe, &c.*

Le Lecteur peut juger par le début, du reſte de la harangue ; mais ce qui le ſurprendra, c'eſt que *Jenny* accablée par l'éloquence de ſon Juge, & fondant en larmes, n'eut ni la force de nier, ni d'excuſer ſon crime. Cet aveu, accompagné des marques apparentes de la contrition la plus ſincere, eût attendri toute autre que *Debora ;* mais ſes principes de vertu fermoient ſon cœur à des mouvemens de pitié, qui lui ſembloient une foibleſſe,

L'éclat de cette ſcene avoit attiré la foule autour de la maiſon : elle en ouvrit les portes ; & notifiant à l'aſſemblée la turpitude de *Jenny*, elle expoſa cette pauvre fille à tous les opprobres, dont une populace envieuſe & vindicative, eſt capable de couvrir impunément l'objet de ſa haine ſecrette.

Debora ayant réuſſi au-delà de ſes eſpérances, retourna triomphante au Château, & fit ſon rapport à M. *Alworthy ;* qui n'ayant jamais oui dire que du bien de *Jenny Jones*, (qu'il avoit même réſolu de marier à ſes dépens avec un Curé voiſin,) fut très-ſurpris & mortifié d'apprendre de pareilles nouvelles.

CHAPITRE V.

Matieres graves, où le Lecteur ne trouvera guéres le mot pour rire, ſi ce n'eſt peut-être aux dépens de l'Auteur.

CEpendant M. *Alworthy*, en qualité de Seigneur de Paroiſſe, & de premier Magiſtrat du Lieu, fit appeller *Jenny Jones*. La pauvre fille obéit en tremblant, & fut introduite dans le cabinet de ſon Juge, aux pieds duquel elle ſe jetta toute en larmes. Ce digne Seigneur en fut touché : il lui fit un diſcours très-long & très-patétique ſur l'énormité de ſon crime, ſur le ſcandale qu'elle avoit cauſé dans la Paroiſſe, ſur les ſuites funeſtes qu'entraîne toujours après lui le libertinage, ſur le châtiment enfin qu'elle avoit déja mérité, mais qu'il vouloit bien lui ſauver en faveur de ſon repentir qu'il

croyoit ſincere, pourvû qu'elle ſe rendît digne de ſes bontés par une conduite plus réguliere à l'avenir. *Jenny* pénétrée juſqu'au fond de l'ame, étoit toujours à ſes pieds, qu'elle ſerroit avec tranſport : les dernieres paroles de M. *Alworthy* produiſirent en elle un mouvement ſubit ; elle ſe leva tout à coup, elle voulut parler, elle n'en eut pas la force, de nouveaux ſanglots lui couperent la voix, elle ne put que pleurer.

Le bon Seigneur lui ſçut gré de l'excès de ſon trouble ; il augura bien des ſentimens de *Jenny*, & voulant totalement la raſſurer : ce n'eſt pas, dit-il, mon enfant, pour inſulter à votre malheur que je viens de vous parler ſi vivement ; je ſçai que le paſſé eſt irrévocable. C'eſt votre avenir ſeul qui m'intéreſſe ; & je n'ai prétendu que vous fortifier & vous exhorter à vous tenir en garde contre les nouveaux piéges que l'on pourroit tendre à votre vertu. Croyez que je n'euſſe pas pris ce ſoin, ſi le bon

ſens & l'eſprit que je vous connois ne m'avoient pas tout fait eſperer d'un repentir dont la ſincérité de votre confeſſion ne me laiſſe plus douter. Si ces indices ne ſont point trompeurs, je prens ſur moi le ſoin, en cachant votre crime autant qu'il ſera en mon pouvoir, de vous ſauver de la honte & du châtiment qui lui étoient réſervés par les loix. Tranquiliſez-vous donc, ma fille, banniſſez toutes vos terreurs; & quant à votre enfant, les ſoins que je prendrai de lui paſſeront vos eſpérances. Il ne vous reſte plus qu'à me nommer le coupable qui vous a ſéduit : il n'eſt pas ainſi que vous digne de ma clémence; parlez : il faut qu'il ſoit puni.

A ces mots, *Jenny* qui avoit eu le tems de ſe remettre, leva modeſtement les yeux, & répondit ainſi :

Qui peut vous connoître, Monſieur, & n'être pas pénétré de l'extrême bonté de votre caractére, doit n'avoir aucun ſentiment de généroſité; & je ſerois un monſtre d'in-

d'ingratitude, ſi je reſſentois moins vivement tout ce que je vous dois aujourd'hui. Vous daignez me pardonner mon crime ; pardonnez à ma rougeur, ſi je ne vous en parle plus : ma conduite future vous prouvera bien plus la vérité de mes remords, que toutes les proteſtations que je pourrois vous faire maintenant ... *Jenny* fut ici interrompuë un moment par ſes larmes, qui couloient en abondance, & reprit ainſi.....

Oui, Monſieur, votre généroſité me confond ! mais je m'en rendrai digne. Mille & million de graces, pour mon malheureux enfant ! puiſſe cette innocente créature vivre aſſez longtems pour mériter, en s'immolant pour vous, toutes les faveurs dont vous daignez la combler ! .... Mais c'eſt à vos genoux, Monſieur, que j'oſe vous ſupplier de ne pas exiger que je vous en nomme le pere. Je vous jure que vous le connoîtrez un jour ; je ne puis, ſans parjure, & ſans bleſſer tout ce que l'honneur

& la Religion même ont de plus reſpectable, trahir ce ſecret aujourd'hui ; & je crois trop bien vous connoître, pour craindre que vous exigiez de moi de pareils ſacrifices.

M. Alworthy, dont la délicateſſe ſur ce qui touche la Religion & l'honneur eſt déja connuë, fut frappé de cette réponſe ; il héſita un moment avant que de répliquer ; & lui dit enfin, qu'elle avoit eu tort de contracter de pareils engagemens avec un ſcélérat: mais que la choſe étant faite, il n'inſiſteroit plus ſur cet article. Ce n'étoit pas, ajouta-t-il, par un motif de curioſité qu'il avoit voulu connoître le coupable : mais uniquement dans la crainte qu'un ſujet indigne ne profitât peut-être de ſes bontés. Quant à cet article, il reçut de *Jenny* les aſſurances les plus ſolemnelles, que la perſonne en queſtion ne dépendoit en aucune façon de lui, & ſelon toute apparence n'en dépendroit jamais.

La franchiſe & l'ingénuité de *Jenny* avoient tellement diſpoſé

M. Alworthy en faveur de cette fille, qu'il la crut aiſément. Elle avoit dédaigné de s'excuſer elle-même par un menſonge ; elle avoit même oſé riſquer d'indiſpoſer ſon Juge, dans une circonſtance auſſi dangereuſe pour elle, plûtôt que de manquer à autrui en trahiſſant ſon ſerment : étoit-il vraiſemblable qu'elle manquât alors ſi indignement à ſon bienfaiteur ?

Satisfait & affermi par cette réfléxion, il congédia *Jenny*, en l'aſſurant qu'il lui chercheroit bientôt un azile, où à l'abri des témoins de ſon avanture, il la mettroit en ſituation de remplir les promeſſes qu'elle lui avoit faites.

CHAPITRE VI.

Moins inſtructif & moins ennuyeux peut-être que le précédent.

A Peine M. *Alworthy* étoit-il entré dans ſon Cabinet avec *Jenny Jones*, que *Miſſ Brigitte* &

Debora s'étoient poſtées dans une chambre prochaine, d'où, par le trou de la ſerrure, elles avoient vu & entendu tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux. Dieu ſçait quel ſilence fut obſervé tant que dura le dialogue du Juge & de la coupable ! Mais, à peine les deux *écoutes* crurent-elles pouvoir parler impunément, *Debora* débuta par s'écrier que ſon Maître étoit trop bon ; qu'il devoit du moins inſiſter ſur le nom du pere de l'enfant ; que cet excès de complaiſance pour une fille perduë, étoit une foibleſſe déplorable ; que quant à elle enfin, elle le connoîtroit ce pere ſi caché, & même avant la fin du jour, dût-il être dans le centre de la terre. A ces mots, *Miſſ Brigitte* décompoſant les traits de ſon viſage, par un diſgracieux ſourire, condamna charitablement cet excès de curioſité : béniſſant toujours Dieu (car c'étoit ſon refrain d'habitude) de ce que parmi tous les défauts qu'elle ſe connoiſſoit, ſes ennemis ne pouvoient du

moins la taxer de mettre jamais le nez dans les affaires d'autrui. Elle loua enſuite la façon modeſte & ſpirituelle dont *Jenny* avoit parlé à M. *Alworthy ;* elle convint que la ſincérité de cette fille & la nobleſſe de ſon procedé, en s'expoſant à tout plûtôt que de manquer à la foi promiſe à ſon amant, avoit dû déſarmer ſon frere, & l'intéreſſer pour elle. Qu'à ſon égard, elle avoit toujours regardé *Jenny* comme une bonne & honnête fille, & qui ſans doute n'avoit été ſéduite par quelque libertin, que ſous promeſſe de mariage, ou par quelque artifice que l'on connoîtroit peut-être un jour.

Debora l'entendant parler ainſi, ſe vit cruellement deſorientée. On ſçait déja que cette *Duëgne* n'ouvroit jamais ſon ſentiment ſur rien, ſans avoir auparavant ſondé & preſſenti celui de ſes Maîtres : auſſi ne manqua-t-elle pas, en fine politique, d'entrer tout de ſuite dans la penſée de *Miſſ Brigitte*, & de louer à toute outrance l'excès de la pénétration & de la charité de

cette Demoiſelle. Ce colloque fut terminé par une invective des plus amére contre la *beauté*, fléau funeſte & ſi dangereux pour tant d'honnêtes filles, que ce fatal préſent du Ciel expoſe chaque jour à ſe voir trompées par les ruſes infernales des prétendus admirateurs de leurs charmes !

CHAPITRE VII.

Sujets de ſurpriſe pour le Lecteur.

CEpendant *Jenny* étoit retournée chez elle fort ſatisfaite de la réception de M. *Alworthy*, dont elle laiſſa tranſpirer adroitement l'indulgence, qui devint bientôt publique : ſon intention étoit ſans doute de ramener par-là les eſprits en ſa faveur, ou du moins de calmer les clameurs des femmes irritées contre elle. Quelles que fuſſent ſes vuës, le ſuccès ne répondit point à ſes eſpérances. Lorſqu'elle avoit

été citée devant M. *Alworthy*, toute cette populace qui s'étoit flattée de la voir bientôt conduire à la maiſon de correction, commençoit pourtant déjà à plaindre ſon ſort; mais dès qu'on ſçut la façon dont ſon Juge en avoit agi avec elle, tout condamna la conduite de M. *Alworthy*, tout ſe déchaîna de nouveau contre la pauvre *Jenny*; les bruits les plus injurieux, les commentaires les plus malins, n'épargnerent ni le Juge ni la coupable.

L'imprudence & l'ingratitude de cette canaille, étonneront peut-être le Lecteur qui connoît déjà le caractére bienfaiſant de ce Seigneur, ainſi que ſa puiſſance; mais quant à ſa puiſſance, il n'en uſoit preſque jamais; à l'égard de ſa bienfaiſance, il l'avoit pouſſée ſi loin, qu'il étoit parvenu par dégrés à déſobliger tout le monde. Les grands hommes ſçavent ſeuls, que ſi un bienfait ne nous attache pas toujours celui qui le reçoit, il eſt du moins certain qu'il nous attire ſouvent plus d'un ennemi.

Quoiqu'il en ſoit, *Jenny* ne tarda pas à ſe voir affranchie des perſécutions de la Parroiſſe, & à devoir à ſon bienfaiteur un azile qui la mettoit à l'abri de toute eſpece de reproches. Cette nouvelle mit le comble à la rage des envieux : dès que leur malice eut perdu de vuë ſon principal objet, il lui en fallut une autre ; & cet autre ne fut pas moins que M. *Alworthy* lui-même.

On ſe dit bientôt à l'oreille, que lui ſeul étoit le pere de l'enfant en queſtion. On en trouva la preuve dans ſa conduite dans tout le cours de cette affaire : s'il n'avoit eu ſes raiſons ſecrettes, le crime auroit été puni, *Jenny* ſeroit déjà à *Bridewel.*

Ces calomnies auroient pû toucher un homme moins ferme, & d'une réputation moins bien établie ; mais M. *Alworthy* les mépriſa : elles tomberent d'elles-mêmes, ou ne ſervirent plus que d'un amuſement innocent aux commeres du voiſinage.

Cela posé, nous souhaiterons un bon voyage à *Jenny*, nous laisserons à son enfant le tems de croître un peu, & nous passerons à des matiéres de plus grande importance.

CHAPITRE VIII.

L'Hospitalité de M. ALWORTHY. Caractéres crayonnés de deux freres, un Médecin, & un Capitaine.

LE Château de M. *Alworthy*, ainsi que son cœur, étoit ouvert à tout ce qui tenoit à l'humanité; & principalement aux personnes de quelque mérite. C'étoit, à dire vrai, la seule Maison d'Angleterre où l'on étoit sûr de trouver à dîner, pourvû qu'on en fût digne. Les hommes de génie, les Sçavants, les Artistes distingués, étoient ceux qu'il chérissoit le plus. Quoique son éducation eût été négligée, ses lumieres naturel-

les perfectionnées par une application continuelle à l'étude des Belles-Lettres, & par la fréquentation des gens de goût, l'avoient rendu Juge très-compétent en plusieurs genres de Littérature. Il n'est donc pas étonnant, que dans un siécle où cette sorte de mérite est si fort hors de mode, (pour ne pas dire mépriſée) les Auteurs de différens genres abondassent dans une maison où ils étoient si bien reçus, où ils étoient sûrs de la bienveillance du maître ; où enfin, ils pouvoient se regarder comme maîtres eux-mêmes. Car, M. *Alworthy* n'étoit pas de ces *Matadors* généreux, toujours prêts à choïer les Auteurs d'une certaine classe, sans autre espoir que celui d'en être amusés, instruits, flattés & prônés dans le monde. On étoit à soi-même, étant chez lui, on y disposoit à son gré de son tems, soit pour l'étude ou pour la dissipation : incapable de gêner, ou de prétendre asservir ses hôtes, on pensoit haut ou bas chez M. *Alworthy*, sûr d'en être égale-

ment eſtimé, dès que par le fond du caractére on étoit véritablement eſtimable.

Le Docteur *Blifil* étoit un de ceux qui cultivoit le plus M. *Alworthy*. Cet homme avoit eu le malheur de perdre l'avantage de beaucoup de talens, par l'opiniâtreté d'un pere à vouloir lui faire embraſſer une profeſſion totalement contraire à ſon goût. Le Docteur, par pure obéiſſance, s'étoit donc appliqué, ou plutôt avoit feint de s'appliquer à la Médecine : car, au fond, de tous les livres, ceux qui concernent cette matiere étoient ceux qu'il connoiſſoit le moins ; & malheureuſement pour lui, le Docteur étoit en effet parvenu à pouvoir paſſer pour l'être en toute autre ſçience que celle qui pouvoit lui rapporter du pain. En conſéquence de quoi, notre ſçavant ſe trouvoit à l'âge de quarante ans, dans la dure néceſſité de vivre aux dépens d'autrui.

Un convive de cette eſpéce étoit

ſûr d'être bienvenu à la table de M. *Alworthy*, auprès de qui l'infortune étoit toujours recommandable, quel que fût le malheureux, pourvu ſurtout qu'il ne le fût point par ſa faute. Ajoutons à ceci, que le Docteur paroiſſoit avoir de grands ſentimens de Religion; & que, par cet endroit ſeul, il avoit droit de plaire également à M. *Alworthy*, & à Mademoiſelle ſa ſœur. *Miſſ Brigitte*, qui poſſédoit les matieres de controverſe au point d'avoir ſouvent embaraſſé tous les Curés des environs, trouvoit un ſingulier plaiſir à les agiter avec lui, & plus encore à la façon polie dont le Docteur ſçavoit preſque toujours la faire briller, en cédant à la force des arguments qu'elle lui oppoſoit.

Le Docteur ne tarda pas à s'appercevoir combien il commençoit à plaire à *Miſſ Brigitte*: ſon amour propre en fut d'abord flatté; mais un reſſouvenir cruel empoiſonna bientôt toute ſa joie. Il étoit marié depuis dix ans, & ſéparé de ſa

femme ; ce ſecret, qui pis eſt, étoit connu de M. *Alworthy !* Cet Obſtacle fatal barroit invinciblement l'eſpoir de la félicité à laquelle il auroit pû ſi vraiſemblablement prétendre, en épouſant cette riche héritiere préſomptive. Il étoit trop religieux pour oſer concevoir d'autres penſées !

A force de rêver à ſon malheur, il ſe rappella qu'il avoit un frere, grand garçon bien bâti, âgé d'environ 35 ans ; d'une phiſionomie un peu dure, à la vérité, & qui n'étoit point du tout adoucie par une large balafre qu'il avoit au front, (car il étoit Officier réformé) mais qui, à tout prendre, étoit pourtant aſſez agréable quand notre Militaire étoit de bonne humeur. Son éducation avoit été ſoignée, ainſi que celle du Docteur, attendu que leur pere avoit, avec la même autorité paternelle ci-devant mentionnée, deſtiné ce ſecond fils à l'Etat Eccléſiaſtique. Mais le vieux Gentilhomme ayant ceſſé de vivre, avant que ſon cadet

eût pris les Ordres, ce jeune étudiant, qui avoit toujours eu un goût décidé pour la guerre, n'avoit pas balancé un instant à préférer la Commission du Roi à celle de son Evêque.

Il étoit parvenu, par grades, au poste de Capitaine de Dragons; mais une querelle qu'il avoit euë avec son Colonel, l'avoit forcé de se défaire de sa Compagnie. Depuis sa retraite, il s'étoit enrouillé pour fuir l'oisiveté, dans l'étude des matiéres de Religion; & ne pouvoit par conséquent être soupçonné des sentimens à la mode.

Ce personnage étoit, selon toute apparence, très-propre à réussir auprès d'une femme du caractére de *Miss Brigitte*: le Docteur le sentit, & se détermina à l'amener sur la scene. Il n'aimoit pourtant guéres son frere; & les bienfaits qu'il avoit reçus lui-même de M. *Alworthy*, ne méritoient pas un pareil retour. Quel étoit donc le but du Docteur? cela n'est pas trop aisé à décider.

Etoit-il de ces gens, qui ſe plaiſent autant à faire le mal, que d'autres à faire le bien ? ou de ceux, qui ne pouvant commettre un larcin par eux-mêmes, ſentent du moins quelque plaiſir en y participant par leurs conſeils ? ou enfin (l'expérience du monde rend cette derniere conjecture aſſez probable) trouvons-nous quelque ſatisfaction réelle à procurer l'aggrandiſſement de notre famille, quoique très-indifférens, pour ne rien dire de plus, ſur le compte de nos parens ?

Quel que fut le motif du Docteur, il ſuffit de ſçavoir qu'il y tint fermement ; qu'il trouva bientôt le moyen d'introduire ſon frere dans le Château ; & qu'à peine le Militaire y eut-il paſſé huit jours, que le Docteur eut tout lieu de s'applaudir de la fineſſe de ſon diſcernement. Il eſt vrai que le Capitaine avoit jadis lû ſon *Ovide*, qu'il ſçavoit le mettre en pratique auprès des femmes, & que ſon charitable frere avoit eu ſoin de l'endoctriner.

CHAPITRE IX.

Amours raiſonnables.

MIſſ *Brigitte* s'étant bientôt aperçuë du penchant qu'elle avoit pour le Capitaine, & ſentant en même-tems que ſon but n'avoit rien que de légitime, n'en fut ni honteuſe ni effrayée. Elle avoit pourtant le goût extrêmement délicat; mais les charmes de la converſation de ſon amant n'avoient pas tardés à lui faire oublier ce que le premier coup d'œil lui avoit montré de peu prévenant dans ſa figure. Le Capitaine, de ſon côté, calculoit les avantages ſolides qu'il comptoit rencontrer dans ce mariage, & s'embarraſſoit peu des autres, qu'il regardoit comme dignes de n'occuper que les amants vulgaires. Pour n'en pas impoſer au Lecteur, diſons-lui nettement que le Capitaine, depuis ſon arri-

vée au Château, ou pour le moins depuis l'inſtant que ſon frere lui avoit fait quelque ouverture de ſon projet, étoit déjà très-amoureux : c'eſt-à-dire, de la maiſon de M. *Alworthy*, de ſes jardins, de ſes terres, & de ſes amples poſſeſſions.

Comme M. *Alworthy* avoit déclaré au Docteur qu'il ne ſe remarieroit jamais; & qu'il lui avoit laiſſé preſſentir, que ſon intention étoit d'inſtituer pour ſon héritier l'un des enfans que ſa ſœur pourroit avoir : le Docteur & ſon frere crurent faire une bonne action, en ſe hâtant de donner l'être à une créature qui devoit ſe voir ſi libéralement partagée des dons de la fortune.

On vient de voir, que cette même fortune étoit ſi propice aux louables intentions du Capitaine, que tandis qu'il dreſſoit ſon plan d'attaque ſur *Miſſ Brigitte*, cette Demoiſelle nourriſſoit dans ſon cœur les mêmes intentions & les mêmes déſirs, n'ayant de ſon côté

d'autre crainte que celle de laiſſer trop éclater ſes ſentimens aux yeux du Capitaine, & voulant pourtant en laiſſer aſſez paroître pour l'encourager dans ſon entrepriſe. Cette conduite devoit réuſſir avec un homme à qui rien n'échapoit : auſſi réuſſit-elle.

Mais, ſi le Capitaine étoit comblé du ſuccès de ſes eſpérances auprès de *Miſſ Brigitte*, il n'étoit pas ſans inquiétude du côté de M. *Alworthy*. Quel que fut le déſintéreſſement de ce Seigneur, le Capitaine imaginoit qu'il en ſeroit de lui comme de tous les autres hommes ; & qu'un mariage auſſi diſproportionné pour ſa ſœur, ne pouvoit certainement lui plaire. Il ſe détermina à ne laiſſer échaper aucune occaſion de marquer en ſecret ſa tendreſſe à *Miſſ Brigitte :* mais d'être toujours ſur ſes gardes en préſence de M. *Alworthy ;* & cette régle de conduite, qui fut très-approuvée par M. le Docteur, eut toute la réuſſite que l'un & l'autre en attendoient. En

moins d'un mois, le Capitaine & *Miſſ Brigitte* furent mari & femme, ſans que M. *Alworthy* ſe doutât ſeulement qu'ils s'aimaſſent.

CHAPITRE X.

Matiéres prévuës.

LEs nouveaux époux,& le Docteur, étoient également contens ; mais il falloit rompre la glace avec M. *Alworthy*, & perſonne n'oſoit l'entreprendre : le Docteur enfin s'en chargea. Un jour que ce bon Seigneur ſe promenoit dans ſon jardin, le Docteur, après avoir monté ſon viſage ſur l'air ſérieux & affligé, le régala de cette nouvelle, qu'il feignoit d'avoir appriſe dans le moment même ; & termina ſon diſcours, par jurer à M. *Alworthy*, qu'il étoit ſi indigné de l'audace de ſon frere, que, dût-il vivre cent ans, il ne le reverroit jamais, que pour lui reprocher ſon crime,

& l'abus de la confiance qu'il avoit euë dans un perfide, en l'introduiſant dans la maiſon d'un Seigneur auſſi reſpectable.

Mais M. *Alworthy* étoit trop philoſophe, pour qu'un événement de cette nature pût troubler ſa tranquilité. Il ſe rappella, que ſa ſœur étoit plus qu'en âge de faire un choix ; & que l'époux qu'elle avoit pris, étoit d'une naiſſance à ne la point faire rougir : il ſe plaignit ſeulement, mais avec modération, de n'avoir point été conſulté par elle, dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de ſa vie ; & finit ſa réponſe au Docteur, en l'aſſurant que pourvû que les nouveaux époux fuſſent également ſatisfaits de leur ſort, il ne conſerveroit contre eux aucune ombre de reſſentiment.

Le Docteur, quoiqu'intérieurement au comble de ſes vœux, continua, en exagérant le trop de bonté de M. *Alworthy*, à accuſer ſon frere de la plus noire ingratitude ; & s'emporta au point, que

M. *Alworthy* eut toutes les peines du monde à l'appaiſer, & à obtenir de lui, la grace du Capitaine.

Le Docteur céda enfin, & n'eut rien de plus preſſé, que d'aller faire part à ſon frere du ſuccès de ſon ambaſſade.

CHAPITRE XI.

Concluſion du premier Livre.

J'Ai lû, je ne ſçai où, que l'un des conſeils que le Diable laiſſa à ſes diſciples, lors de ſon dernier voyage ſur terre, étoit celui-ci: *quand tu es parvenu où tu prétendois atteindre, renverſe l'échelle.* C'eſt-à-dire, en bon françois, ſi-tôt que ta fortune eſt faite, quel que ſoit l'ami qui te l'ait procurée, hâte-toi de lui tourner le dos.

Soit que le Capitaine eût adopté cette maxime, ou non, il n'eſt pas moins certain qu'il ſe hâta d'agir en conſéquence. Il ne fut pas

ſi-tôt paiſible poſſeſſeur de *Miſſ Brigitte*, & parfaitement réconcilié avec M. *Alworthy*, que ſon réfroidiſſement pour le Docteur fut bientôt remarqué par les yeux des plus indifférens, & s'accrut tellement de jour en jour, qu'il ne tarda pas à dégénérer en mépris.

Le Docteur, qui s'en apperçut des premiers, ne put s'empêcher de lui en porter ſécrettement quelques plaintes: mais il n'en eut d'autre réponſe, ſinon, *que s'il n'étoit pas content des égards qu'on avoit pour lui dans le Château, il étoit maitre de ſe retirer partout où il trouveroit bon.*

Cet excès de dureté, dans le Capitaine, perça l'ame du pauvre Docteur. Rien en effet ne pénétre plus vivement le cœur humain, que l'ingratitude de ceux en faveur deſquels nous nous ſommes rendus coupables. Lorſqu'en faiſant le bien, nous trouvons des ingrats, le ſeul plaiſir de l'avoir fait nous offre du moins une conſolation: mais, comment ſe conſoler des pro-

cédés insultans d'un ami, lorsque notre cœur nous reproche sans cesse de nous être rendu criminel pour un sujet qui n'en étoit pas digne ?

Les choses furent poussées au point que *M. Alworthy* lui-même voulut sçavoir du Capitaine en quoi le Docteur avoit pû l'offenser ; & ce frere dénaturé eut l'ame assez basse pour révéler la turpitude du Docteur, en protestant qu'il ne pouvoit lui pardonner de l'avoir induit à tromper un beau-frere qu'il aimoit & respectoit autant que *M. Alworthy*.

Ce dernier fut indigné de cette déclaration, & marqua tant de ressentiment contre les personnes incapables d'oublier une offense, que le Capitaine feignit enfin de céder à la force de ses raisonnemens, & de consentir à se réconcilier avec son frere.

Quant à *Miss Brigitte*, elle étoit encore dans le premier mois de son mariage, & par conséquent si enchantée de son époux qu'elle n'i-

maginoit pas qu'il pût avoir tort. Ainſi ſon dégoût & ſon indifférence pour quelque perſonne que ce fût, étoit une raiſon ſuffiſante pour la faire penſer de même. Cependant, les deux freres, à la ſollicitation de M. *Alworthy*, ſe raccommoderent en apparence : mais le même fiel ſubſiſta toujours dans le cœur du cadet. Il ſaiſit tant d'occaſions ſécrettes d'en donner des preuves au Docteur, que ce malheureux trouva enfin ſon ſéjour au Château inſoutenable, & ſe détermina à affronter tous les déſagrémens qu'il pourroit rencontrer dans le monde, plûtôt que de ſupporter plus longtems les inſultes cruelles d'un frere qu'il gémiſſoit d'avoir ſi bien ſervi.

Il feignit des affaires, qui exigeoient un voyage ; Il promit de revenir bientôt, & prit congé de ſon frere même, avec un viſage ſi bien compoſé, que M. *Alworthy* ne douta point de ſon retour & de la parfaite réconciliation des deux freres.

Le

Le Docteur s'en alla droit à Londre, où il mourut peu après de chagrin: maladie qui tuë beaucoup plus de gens que l'on ne pense, & qui tiendroit une notable place dans les listes mortuaires annuelles, si Messieurs les Médecins avoient appris à la guérir.

Fin du premier Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE SECOND.

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premieres années après le mariage du Capitaine BLIFIL *avec* MISS BRIGITTE ALWORTHY.

CHAPITRE PREMIER.

Délicateſſe du Capitaine, au ſujet des bâtards. Grandes découvertes de DEBORA WILKINS.

HUit mois après la célébration des nôces, *Miſſ Brigitte Alworthy*, à la ſuite d'un ſaiſiſſement, ſe trouva mere d'un beau garçon qui ſe portoit très-bien.

La naiſſance d'un héritier, né d'une ſœur chérie, en comblant

M. *Alworthy* de la joie la plus vive, ne diminua pourtant rien de la tendre affection qu'il portoit au petit enfant trouvé, dont il avoit été le parein, auquel il avoit donné le nom de *Thomas*, (celui de ſon propre Patron) & qu'il n'avoit jamais manqué d'aller voir au moins une fois le jour, depuis qu'il le faiſoit nourrir dans le Château.

Il propoſa même à ſa ſœur de faire élever ſon fils avec le petit *Tom*, & elle y conſentit, quoiqu'avec quelque répugnance : car elle avoit réellement beaucoup de complaiſance pour ſon frere. De là venoit, ſans doute, qu'elle avoit toujours eu plus de bontés pour cet Orphelin, que les femmes d'une vertu rigide n'en ont d'ordinaire pour ces ſortes d'enfans, qui, quoiqu'innocens, ſont pourtant toujours regardés comme de vivans trophées de l'incontinence.

Le Capitaine ne ſupporta pas ſi aiſément ce qu'il regardoit comme une foibleſſe dans M. *Alworthy*. Il tenta même plus d'une fois, en

jettant adroitement des ſcrupules dans l'ame de ſon beau-frere, de lui ouvrir les yeux ſur un attachement qui pouvoit être mal interprété par les rigoriſtes, & par conſéquent nuire à la réputation du monde la mieux établie. Mais M. *Alworthy*, dont rien n'étoit capable d'ébranler les principes, (la charité en étoit la baſe) lui répondit ſi vertement ſur cet article, que le Capitaine ſentit qu'il falloit ſe taire, & renfermer dans ſon cœur des ſentimens de jalouſie qu'il n'avoit pû cacher.

Mais tandis qu'il rongeoit ſon frein, la Dame *Debora* venoit de faire une découverte, qui par ſes ſuites, menaçoit d'être plus fatale pour le pauvre *Tom*, que tous les argumens du Capitaine.

Soit que l'inſatiable curioſité de cette bonne femme l'eût entraînée dans cette recherche, ſoit qu'elle ne s'y fût appliquée que pour ſe mettre d'autant plus dans les bonnes graces de ſa maîtreſſe, il n'eſt pas moins vrai qu'elle étoit par-

venuë à déterrer le pere du petit *Tom.*

Le Lecteur ſe reſſouviendra ſans doute, d'avoir été informé que *Jenny Jones* avoit paſſé quelques années chez un Maître d'école, qui s'étoit plû à lui enſeigner le latin; & qui enfin en avoit fait une écoliere plus ſçavante que ſon maître même. Il eſt vrai que cet homme, quoique d'une profeſſion où la ſcience paroît être néceſſaire, étoit en effet très-ignorant. C'étoit un des meilleurs baptiſés du Canton, un vrai *Roger Bontems*, d'un caractére d'eſprit ſi jovial, qu'il étoit regardé comme le *plaiſant* de la Province: auſſi tous les Gentilshommes voiſins ſe l'arrachoient-ils, pour l'avoir à leur table; & comme notre homme n'avoit pas le talent négatif, il paſſoit volontiers ſouvent, en ſe réjouiſſant chez eux, un tems qu'il auroit pû employer avec plus de profit dans ſon école. On peut juger de-là, qu'il n'avoit guéres d'écoliers, qu'il n'étoit rien moins qu'opulent, & que

ſans l'office de Clerc de la Parroiſſe, celui de Barbier, & dix livres ſterlins qu'il recevoit chaque année à Noël, du généreux M. *Alworthy*, le pauvre *Partridge* (c'étoit ſon nom) n'eût pas été fort à ſon aiſe. Il avoit pris femme dans la cuiſine de M. *Alworthy*, & l'avoit épouſée pour ſa fortune : elle y avoit amaſſé environ vingt livres ſterlins ; laide au ſurplus autant que mauvaiſe ; & qui, en conſéquence, s'étoit bientôt renduë plus redoutable dans l'école, & partout ailleurs, que ſon mari lui-même.

Dix ans s'étoient paſſés depuis que *Partridge* avoit épouſé cette *Venus ;* il n'en avoit pourtant pas encore trente, & Madame *Partridge* n'étoit pas encore mere. De-là naiſſoient chaque jour de nouvelles tribulations pour notre Pédagogue : ſa jalouſe moitié ſouffroit avec peine qu'il enviſageât d'autre femelle ; la moindre politeſſe de ſon époux à ſes voiſines, ſuffiſoit pour la mettre en fureur. De-là encore, le ſoin qu'elle avoit

toujours eu de n'avoir dans ſa maiſon que des ſervantes encore plus mauſſades qu'elle, de ces filles en un mot dont la figure eſt une caution de la vertu.

Jenny, quoique jeune, étoit de ce nombre, nous l'avons déjà inſinué; elle étoit d'ailleurs extrêmement modeſte, qualité très-eſtimée des femmes jalouſes: ainſi elle avoit paſſé quatre ans entiers chez *Partridge*, ſans avoir inſpiré l'ombre même du ſoupçon à ſa maîtreſſe, qui bien loin de la regarder comme un objet de tentation pour ſon mari, n'avoit même pas trouvé mauvais qu'il la mît au nombre de ſes diſciples.

Mais il en eſt de la jalouſie comme de la goutte: quand ces ſortes de maladies ſont dans le ſang, rien ne peut prévenir leurs accès; un rien ſuffit pour les produire, & ſouvent lorſqu'on s'y attend le moins. C'eſt ce qui étoit arrivé à Madame *Partridge*, après avoir ſouffert pendant quatre ans, que ſon mari enſeignât cette fille, ſans avoir conçû contre

eux le moindre ſoupçon. Etant un jour entrée dans l'école, où la fille liſoit, tandis que ſon maître étoit appuyé ſur elle, *Jenny Jones*, à la vuë de ſa maîtreſſe, s'étoit levée bruſquement de ſa chaiſe avec un air de confuſion qui n'avoit paru que trop ſuſpect. Madame *Partridge*, pour la premiere fois, ayant ouvert les yeux ſur les complaiſances de ſon mari pour cette jeune fille, n'attendit pour éclater qu'une occaſion que le haſard fit bientôt naître. *Partridge* & ſa femme étoient à table; le Pédagogue en demandant à boire à *Jenny*, s'étoit exprimé en ces termes: *Da mihi aliquid potum*. La pauvre fille, à ce mauvais latin, n'avoit pû s'empêcher de ſoûrire; lorſque ſa maîtreſſe jettant les yeux ſur elle, & interprétant ce ſoûrire conformément à ſes idées, lui fit voler ſon aſſiette à la tête, & la pourſuivit le coûteau à la main juſques dans la ruë, en l'accablant des noms les plus infâmes.

C'eſt ainſi que *Jenny* étoit ſortie

de chez *Partridge*, qui pour faire ſa paix avec ſa chere épouſe, s'étoit cru obligé de convenir, (en niant pourtant formellement qu'il fût queſtion d'amour entre eux,) que *Jenny* étoit devenuë obſtinée & impertinente depuis qu'elle s'imaginoit en ſçavoir autant, & peut-être plus que ſon maître.

Cette docilité de l'époux, jointe à quelques careſſes de ſurérogation, avoit tellement calmé l'épouſe, que pluſieurs mois s'étoient paſſés entre eux dans la tranquilité la plus profonde, quand le babil d'une vieille Commére vint tout-à-coup la troubler de nouveau, en apprenant à Madame *Partridge*, l'accouchement de *Jenny*, & tout ce qui venoit d'arriver au Château.

Jamais incendie ne fut plus prompt, & n'eut de ſuites plus terribles! Madame *Partridge*, après avoir calculé ſur ſes doigts, voit que l'enfant peut avoir été fait chez elle; ſes anciens ſoupçons renaiſſent, & ſe changent en certitu-

de ; ſon mari n'a laiſſé mettre *Jenny* à la porte, que pour tromper d'autant mieux ſa femme; peut-être même étoit-il déjà dégouté de cette fille, & avoit-il ſaiſi l'occaſion de s'en débaraſſer : c'eſt un traître, un perfide, un monſtre digne des plus affreux ſupplices !.... A ces mots, elle vole chez elle : ſes mains, ſes dents, ſa langue, tombent & agiſſent à la fois ſur le pacifique époux, qui tout étourdi de l'orage, laiſſe le tems à l'Amazone de le couvrir & de ſang & de playes ; mais qui, réveillé par la douleur & la violence des coups, quitte la défenſive, ſe ſaiſit des bras de ſon épouſe, & lui fait enfin ſentir la vigueur des ſiens.

Le bruit attire les voiſins ; Madame *Partridge* échevelée, & couverte du ſang de ſon mari, ſe laiſſe tomber évanoüie ; toutes les femmes s'empreſſent de la ſecourir. Elle ouvre enfin un œil mourant, pour accuſer *Partridge* de l'avoir voulu aſſaſſiner, après avoir deshonoré ſon lit : grande rumeur, grand ſcandale dans la Paroiſſe !

Le pauvre *Partridge* montre en-vain les marques ſanglantes de la bonté de ſon épouſe ; toutes les femmes le condamnent, tous les hommes l'exhortent à vivre mieux avec elle à l'avenir ; chacun retourne enfin chez ſoi, & laiſſe nos deux époux vis-à-vis l'un de l'autre.

CHAPITRE II.

Suite du précédent.

Debora ne fut pas la derniere à être inſtruite de toutes les particularités de cette avanture. Elle avoit pénétré les ſentimens du Capitaine *Blifil* à l'égard du petit *Tom Jones* : elle ne perdit pas l'occaſion de ſe concilier les bonnes graces de ce nouveau maître, en lui donnant des armes pour combattre l'extrême attachement de M. *Alworthy* pour le prétendu orphelin.

Le Capitaine, en habile politi-

que, ne parut que médiocrement flatté de cette confidence, très-réſolu pourtant d'en faire uſage dès qu'il en trouveroit l'occaſion favorable.

Elle ſe préſenta environ un mois après, dans une grande converſation qu'il eut en ſe promenant avec M. *Alworthy*, ſur la charité. Le Capitaine y ſoutenoit, contre le ſentiment de ſon beau-frere, que la charité ceſſoit d'être vertu, & n'étoit plus qu'une foibleſſe, dès qu'elle s'étendoit juſques ſur des ſujets dont les mœurs corrompuës avoient plutôt droit d'exciter l'indignation que la pitié. Un homme comme *Partridge*, par exemple, (ajouta-t'il avec un ſang froid réfléchi,) paroîtra-t'il à tous les yeux un digne objet de charité ?

M. *Alworthy* marqua quelque ſurpriſe au nom de *Partridge ;* & bien plus encore, lorſqu'après avoir prié le Capitaine de s'expliquer, il eut appris que cet homme étoit le pere de l'enfant trouvé dans ſon lit.

Debora fut d'abord appellée ; elle eut ordre, après avoir été entenduë, de ſe rendre de nouveau ſur les lieux, d'y faire de plus amples informations ; & au cas que *Partridge* ſe trouvât réellement coupable, de le faire citer juridiquement au Tribunal de M. *Alworthy*, en qualité de *Juge de Paix* du Canton.

Il eſt bon de ſçavoir, que la femme de *Partridge*, après le ſanglant combat dont nous avons parlé dans le dernier Chapitre, avoit conſtamment refuſé toute eſpece d'accommodement avec ſon mari, à moins qu'il ne s'avouât coupable du crime dont elle prétendoit avoir une pleine certitude ; & que *Partridge*, ſoit par foibleſſe, par crainte, ou pour le bien de la paix, avoit fait cet aveu, ſous condition expreſſe qu'elle ne lui en reparleroit jamais.

La vigilante *Debora*, informée de cette circonſtance, alla voir cette femme, lui promit la protection de M. *Alworthy*, & la ſienne

propre ; & après l'avoir assurée que la punition de son mari ne nuiroit en aucune façon au bien de ses affaires, non plus qu'à sa famille, elle détermina Madame *Partridge* à soutenir en jugement tout ce qu'elle venoit de lui avouer en particulier.

Les Parties, en conséquence, c'est-à-dire *Partridge* & sa femme, furent assignées, & comparurent au Tribunal de M. *Alworthy*. L'époux prétendit en vain réclamer contre l'aveu fait à sa femme, en faveur des motifs qui le lui avoient arraché. Tout ce qu'il put obtenir, fut de faire renvoyer la cause à trois jours, après avoir supplié M. *Alworthy* de faire appeller *Jenny Jones* pour lui être confrontée : ne doutant pas que cette fille ne dût lui rendre toute son innocence.

M. *Alworthy*, quoique indigné contre *Partridge*, qu'il avoit tout lieu de regarder comme coupable, étoit un Juge trop tempéré & trop intégre pour refuser d'entendre tous les témoins qu'un Accusé pou-

voit produire pour sa défense. Un Messager fut dépêché pour chercher, & amener *Jenny* au Château. Mais son voyage fut inutile : il rapporta, que cette fille depuis quelques jours avoit abandonné le lieu de sa retraite, pour suivre un Officier qui venoit d'y faire recruë.

Cette nouvelle acheva de décider totalement le Juge : la déposition d'un pareil témoin pouvoit-elle être regrettée ! *Partridge*, malgré ses pleurs & ses protestations, fut déclaré coupable, indigne à l'avenir des bienfaits de M. *Alworthy*, & chassé pour jamais du Château.

Sa femme ne tarda pas à s'appercevoir que *Debora* l'avoit trompée, & à se repentir amérement du témoignage qu'elle avoit porté contre son mari : mais il étoit trop tard ; il fallut se soumettre à son sort, qui devint bientôt des plus tristes.

Partridge n'étoit déja que trop paresseux ; le désespoir le rendit insensible à tout : son école fut

bientôt déserte, la misere l'assaillit de toutes parts ; sans quelques charités secrettes, dont le Lecteur n'aura point de peine à démêler la source, sa femme & lui seroient peut-être morts de faim.

Madame *Partridge* ne put longtems résister à tant de maux ; & ce malheureux, n'ayant plus rien qui l'arrêtât dans le canton, partit un beau matin pour aller chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE III.

Changement de Scene.

QUoique le Capitaine *Blifil* fût ainsi parvenu à perdre totalement le pauvre *Partridge*, il n'avoit pourtant point atteint le but après lequel il aspiroit le plus : le petit *Tom* étoit encore dans le Château, M. *Alworthy* l'aimoit toujours. Il sembloit même, que la sévérité dont il avoit usé envers le

pere eût accru la tendreſſe qu'il avoit maintenant pour le fils. Cette remarque acheva d'aigrir la bile du Capitaine : tout ce que ſon beau-frere donnoit étoit à ſes yeux autant de diminué ſur un bien, qu'il regardoit déja comme le ſien propre.

Il s'en faloit beaucoup, ſur cet article, & ſur bien d'autres, que ſa femme penſât comme lui. Depuis que les premiers tranſports de leur tendreſſe étoient rallentis, elle s'appercevoit chaque jour d'un nouveau déchet dans les attentions & les complaiſances qu'il avoit euës pour elle. L'air rêveur & ſoucieux, le ton ſec & dur, le verbe impératif, ne lui montroient plus qu'un Maître deſpotique & farouche dans le même homme qu'elle avoit juſques-là regardé comme un Amant, ou tout au moins comme un Ami digne de toute ſa tendreſſe. Cette même femme, qui avoit toujours eu raiſon, qui ſe croyoit un Aigle dans la controverſe la plus ſublime & la plus raſinée,

n'étoit plus digne de disputer avec un époux qu'elle croyoit avoir subjugué ; ses argumens les plus pressans n'excitoient plus que la pitié, on ne daignoit plus y répondre : quelle chûte d'*actions* ! elle en fut bientôt outrée au point de méditer quelque vangeance tragique. Mais l'amour-propre, ce sentiment si secourable (& surtout pour les femmes) changea tout à coup le cours dangereux de ces dispositions funestes : un coup d'œil de complaisance sur la réalité de son propre mérite, désarma Madame *Blifil*, & ne laissa subsister dans son cœur que le plus grand mépris pour son époux.

L'orgueil a les yeux fins : le Capitaine démêla aisément les sentimens de sa femme, & en fut d'autant plus humilié, qu'il ne pouvoit intérieurement l'accuser d'injustice ; le dégoût qu'il avoit conçû pour elle en augmenta du double. Du dégoût à la haine, il ne restoit qu'un pas à faire ; il fut bientôt franchi.

A datter de cet instant, le fin du commerce qu'ils eurent ensemble, ne consista plus que dans la façon de se faire mutuellement enrager, en se gênant & se contrariant en tout, de maniere pourtant (& ce par différens motifs) à n'en laisser rien transpirer aux yeux de M. *Alworthy*. De ce moment, Madame *Blifil* qui connoissoit la haine invétérée de son mari pour le petit *Tom Jones*, redoubla ouvertement de tendresse pour lui, & lui prodigua autant de caresses qu'à son propre enfant.

CHAPITRE IV.

Recette infaillible pour regagner l'affection d'une épouse, même dans les cas plus désespérés.

LE Capitaine se consoloit des mauvais quart-d'heures qu'il passoit le moins qu'il pouvoit avec son épouse, dans la contempla-

tion & dans le calcul des richeſſes immenſes, qu'il comptoit recueillir au décès de M. *Alworthy*.

Il viſitoit, toiſoit ſecrettement, eſtimoit tout, projettoit des changemens, des réparations, des aggrandiſſemens tant au Château qu'aux jardins & au parc. Ces utiles amuſemens occupoient preſque tout ſon loiſir; & il étoit enfin parvenu à dreſſer un plan conforme à ſes projets, & pour l'exécution duquel il ne manquoit plus qu'une bagatelle, c'eſt-à-dire, le prompt trépas de M. ſon beau-frere.

Au milieu de ces riantes ſpéculations, un accident auſſi hors de propos qu'imprévû, vint tout-à-coup en interrompre & en borner le cours. Toute la malignité de la fortune ne pouvoit en effet en imaginer un plus cruel & plus propre à renverſer tous les deſſeins & les plans de notre homme. Bref, (pour ne point tenir le Lecteur trop en ſuſpens) au moment même où ſon cœur, dévorant d'avance la ſucceſſion, nâgeoit dans la joye,

& ſe flattoit le plus de la mort prochaine de M. *Alworthy*, le pauvre Capitaine.... mourut d'apopléxie.

Ce contretems lui arriva un ſoir, qu'étant ſorti pour ſe promener ſeul, il s'amuſoit à toiſer les allées d'un Parc qu'il ſe promettoit bientôt d'aggrandir. Grand exemple de cette vérité ſi vivement exprimée dans ce Paſſage d'*Horace!*...

Tu, ſecanda marmora
Locas ſub ipſum funus: & ſepulchri
Immemor, ſtruis domos.

Ce qu'on pouroit, je crois, paraphraſer ainſi en François: » Mor» tel aveugle! tu raſſembles les » matériaux les plus précieux pour » te faire un Palais, quand le pic » &la bêche te ſont ſeuls néceſſai» res. Qu'as-tu beſoin d'un loge» ment de cinq cens pieds, ſur » cent? Songe à celui de ſix, ſur deux.

M. *Alworthy*, ſa ſœur & une autre Dame, étoient raſſemblés à l'heure ordinaire du ſouper, dans

la ſalle à manger, lorſqu'on vint leur apprendre ce tragique événement. M. *Alworthy* en fut véritablement affligé ; & Madame *Blifil*, après un très-long évanouiſſement, ne manqua pas de faire retentir les voûtes du Château des ſons aigus de ſa douleur. Tout cela étoit dans l'*ordre :* elle n'étoit pas femme à y manquer ; auſſi rendit-on exactement à la mémoire de ce cher Epoux tous les devoirs que la coûtume & la décence la plus rigide exigeoient de ſa veuve.

Ce ſecond Livre, quoique court, ſera avec la permiſſion du Lecteur, terminé à cette époque. Nous lui épargnerons même le détail de tout ce qui a pû ſe paſſer de peu important dans la famille de M. *Alworthy*, pendant le cours de douze années qui ont ſuivies la mort du Capitaine *Blifil*, dans la juſte impatience d'amener plutôt ſur la ſcene le vrai Héros de cette Hiſtoire, que nous allons enfin trouver âgé d'environ quatorze ans.

Fin du ſecond Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE TROISIÉME.

Contenant ce qui s'eſt paſſé de remarquable chez M. ALWORTHY, dans le cours de deux années : c'eſt à-dire, depuis que TOM JONES *eut atteint l'âge de quatorze ans, juſqu'à ſeize.*

CHAPITRE PREMIER.

Peu de choſes, mais néceſſaires.

COmme nous avons reſolu, en écrivant cette Hiſtoire, de ne flater perſonne, & de laiſſer à la vérité, ſeule le ſoin de guider notre plume, nous ſommes forcés de préſenter ici notre Héros

d'une façon bien moins avantageuſe que nous ne l'euſſions ſouhaité. Il faut donc l'avouer de bonne grace : *Tom Jones*, en croiſſant, n'avoit pas donné bonne opinion de lui, & étoit regardé par toute la famille de M. *Alworthy*, comme devant être un jour un très mauvais *ſujet*.

Le plus grand mal de l'avanture, c'eſt que plus d'une raiſon fondoit & juſtifioit le jugement que l'on portoit de lui. Son penchant au libertinage, s'étoit manifeſté dès l'enfance : il avoit, par exemple, été déjà convaincu d'avoir volé du fruit dans un Verger voiſin, un canard chez un Fermier, & une bale de paûme dans la poche de M. *Blifil*.

Les vices du petit *Jones* groſſiſſoient encore aux yeux des ſpectateurs, même indifférens, à côté des vertus du jeune M. *Blifil*. Tout retentiſſoit des louanges de ce dernier ; on ne promit jamais tant à ſon âge : il étoit ſobre, poſé, pieux, diſcret bien plus qu'un autre

à

à quarante ans ; on l'aimoit, en un mot, autant que l'on haïſſoit *Jones* ; & l'on blâmoit fort M. *Alworthy*, de ſouffrir que ſon neveu fût élevé avec un petit *vaurien*, dont l'exemple pouvoit être ſi contagieux.

Une petite avanture qui arriva alors, peindra mieux le caractére de nos deux condiſciples, que tout ce que nous pourrions en dire.

Tom Jones, qui tout méchant qu'il eſt, eſt le Héros de notre Hiſtoire, dans tout le domeſtique de la famille, n'avoit qu'un ſeul ami. C'étoit un Garde-chaſſe, qui ainſi que lui, ne valoit pas grand'choſe, & dont les notions ſur la différence du *Tien* & du *Mien*, n'étoient pas plus étenduës que celles de *Jones* lui-même ; & l'on ſoupçonnoit avec quelque eſpece de fondement, que les mauvais conſeils de ce drôle-là, n'avoient pas peu ſervi à engager notre Orphelin dans les mauvaiſes actions que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Canard & les fruits dérobés, avoient été portés chez lui,

& que ſa famille en avoit profité. Ce qu'il y a encore d'auſſi certain, c'eſt que *Jones* ſeul fut accuſé & convaincu du vol, & qu'il en porta ſeul & la peine & le blâme, ainſi que dans l'occaſion ſuivante.

Le petit *Jones* étoit à la chaſſe avec notre Garde, lorſqu'une compagnie de Perdreaux qu'il avoit fait lever ſur les terres de M. *Alworthy*, alla ſe *remettre* ſur le terroir d'un Gentilhomme voiſin.

M. *Alworthy* avoit expreſſément défendu au Garde, ſous peine d'être renvoyé, de ſuivre le gibier ſur les terres de ſes voiſins, & notamment ſur celles du Gentilhomme en queſtion ; plus jaloux mille fois de ſa chaſſe, qu'un Eſpagnol de ſa maîtreſſe. Cependant les inſtances de *Jones*, jointes au penchant particulier du Garde, l'emporterent ſur les défenſes de M. *Alworthy* : ils paſſerent les bornes fatales, & tuerent une Perdrix. Malheureuſement pour eux, le houbereau, qui ne dormoit jamais, n'étoit pas loin : il accourut au coup,

prit *Tom* ſur le fait, & chercha en vain le Garde, qui s'étoit caché dans l'épaiſſeur d'un buiſſon voiſin.

M. *Alworthy* fut d'abord averti du crime, dont on demandoit une vangeance éclatante contre les deux chaſſeurs. Quoiqu'on n'en eût attrapé qu'un, on avoit très-diſtinctement entendu deux coups de fuſils : c'étoit au coupable ſaiſi à dénoncer ſon camarade, peut-être encore plus criminel que lui.

A ſon retour au Château, *Tom* interrogé ſur le fait, avoua ingénuement la vérité, prétendant ſeulement qu'il avoit crû pouvoir ſuivre une couvée appartenante à M. *Alworthy*, puiſqu'elle étoit originaire de ſon terroir ; mais il nia ſi fermement (quoiqu'après avoir un peu héſité d'abord) qu'il eût aucun compagnon avec lui, que M. *Alworthy* l'en auroit crû ſans doute, ſi le Gentilhomme & ſon laquais n'avoient pas inſiſté par ſerment dans leur accuſation.

Le Garde-chaſſe, dont la répu-

tation étoit déjà plus que ſuſpecte, fut mandé ſur le champ. Mais comptant ſur la parole que *Jones* lui avoit donnée de tout prendre ſur ſon compte, il proteſta ſans balancer de ſon innocence, en aſſûrant qu'il n'avoit pas vu *Jones* de toute la journée.

M. *Alworthy*, après avoir vivement preſſé *Jones* de confeſſer la vérité d'un fait, qu'il étoit réſolu d'approfondir, indigné enfin d'une obſtination dont il n'étoit pas la dupe, renvoya *Jones* avec colére, en lui donnant juſqu'au lendemain matin à faire ſes réfléxions, & en l'avertiſſant qu'un autre Juge auroit ſoin de l'interroger alors, & d'une autre façon.

Le pauvre *Jones* paſſa une très-mauvaiſe nuit, & d'autant plus triſte qu'il étoit ſeul, ſon compagnon *Blifil* étant parti pour faire quelques viſites aux environs avec ſa mere. Sa plus grande terreur n'étoit pas celle du châtiment: il craignoit d'être trahi par ſon courage, & de ſe voir forcé de manquer à ce

qu'il avoit promis au Garde-chaſſe, dont la ruine alors étoit certaine. celui-ci n'étoit pas plus tranquille : la fermeté de *Jones* l'inquiétoit beaucoup plus que ſa peau.

Le matin venu, le Révérend M. *Tuakum*, à qui M. *Alworthy* avoit confié l'éducation des deux jeunes gens, vint gravement renouveller l'interrogatoire de la veille, & reçut les mêmes réponſes, dont le réſultat fut une correction ſi ſanglante que tout autre que *Jones* y eût ſans doute ſuccombé. Il la ſoutint avec conſtance, très-réſolu de ſe voir plutôt écorché vif, que d'être aſſez lâche pour trahir ſon ami.

M. *Alworthy*, qui s'apperçut bientôt, par les diſcours du Précepteur, enragé de n'avoir pu parvenir à vaincre ſon diſciple, que cet homme avoit pouſſé la ſévérité au-delà de ſes intentions, commença à plaindre le petit Orphelin, à croire que le Gentilhomme accuſateur pouvoit s'être trompé, & que le domeſtique pouvoit n'avoir parlé que par complaiſance

pour ſon Maître. Et comme la cruauté, ainſi que l'injuſtice, étoient deux idées dont ce digne Seigneur étoit incapable de ſoutenir un ſeul inſtant le ſentiment intérieur, il envoya d'abord appeller *Jones*, auquel il dit, après quelques exhortations auſſi tendres que ſincéres.... Je ſuis maintenant convaincu, mon cher Enfant, de l'injuſtice de mes ſoupçons, & bien fâché de la punition rigoureuſe qu'ils vous ont attirée... Il lui donna enſuite, par forme de réparation, un petit cheval, en lui répétant combien il avoit de regret de tout ce qui s'étoit paſſé.

Cet excès de bonté pénétra *Jones*. Plus accablé de la généroſité de M. *Alworthy*, que des coups de fouët de *Tuakum*, il ſe précipita aux pieds de ſon bienfaiteur..... Ah, Monſieur! Ah, Monſieur (lui dit-il en pleurant) vous êtes trop bon! Non je ne ſuis pas digne de vos moindres faveurs..... A ce moment, cédant au torrent de ſa reconnoiſſance, il alloit tout avouer à M. *Alworthy*, lorſque le

bon génie du Garde-chaſſe lui remit devant les yeux toutes les conſéquences de cet aveu pour ce pauvre miſérable ; & cette ſeule conſidération lui ferma tout à coup la bouche.

Tuakum épuiſa ſa Rhétorique, pour diſſuader M. *Alworthy* d'une clémence qu'il regardoit comme déplacée, en inſinuant qu'une ſeconde correction arracheroit probablement la vérité de la bouche du coupable : ſon expérience fut abſolument rejettée. Il a déjà aſſez ſoufert, répondit M. *Alworthy*, même en le ſuppoſant criminel ; & dans ce cas, je le crois pardonnable, puiſque l'honneur ſeul a pu l'engager à ſe taire.

L'honneur ! s'écria *Tuakum*, avec chaleur : pur entêtement, pure obſtination ! l'honneur peut-il inſpirer un menſonge ? l'honneur peut-il ſubſiſter indépendament de la Religion ?

Ce diſcours ſe tenoit à table, vers la fin du dîner, en préſence d'un troiſiéme perſonnage qui y prit

part, & qu'avant d'aller plus loin, il faut faire connoître au Lecteur.

CHAPITRE II.

Caractére de M. SQUARE le Philosophe, & de M. TUAKUM le Puritain.

CE Gentilhomme, qui étoit déjà depuis quelque tems chez M. *Alworthy*, ſe nommoit *Square*. Ses talens naturels n'étoient pas du premier ordre; mais une ſçavante éducation y avoit ſuppléé. Fort verſé dans l'étude des Anciens, & ſçachant ſur le bout du doigt ſon *Ariſtote* & ſon *Platon*, il avoit ſurtout travaillé à ſe former ſur ces grands modèles, ſuivant tantôt l'opinion de l'un, tantôt celle de l'autre: toujours Platonicien pour la Morale, ſouvent Péripatéticien pour la Religion.

Mais quoiqu'il eût formé ſa Morale ſur celle de *Platon*, il s'accor-

doit assez avec l'opinion d'*Aristote*; lorsqu'il l'envisageoit plutôt comme Philosophe, que comme Législateur. Ce dernier sentiment fut longtems celui de notre homme, & le conduisit par dégrés au point de n'envisager toute espece de vertus, que comme matiéres de théorie. Il est vrai qu'il n'en fit jamais confidence à personne ; mais après avoir suivi de près sa conduite, je ne puis me dispenser de croire que ce fut en effet son sentiment, qui d'ailleurs est très-propre à concilier les contradictions qui surprendroient dans son caractére.

Tuakum & lui ne se rencontroient jamais sans disputer. Comment eussent-ils été d'accord ? leurs principes étoient diamétralement contraires. *Square* étoit convaincu que toutes les vertus étoient dans la nature ; & qu'il n'en étoit pas plus des vices de l'ame, que de la difformité des corps. *Tuakum* tenoit, au contraire, que l'ame humaine, depuis la chute du premier homme, n'étoit plus qu'une sentine

d'iniquités. Ils ne s'accordoient que dans un ſeul point : c'eſt que dans leurs diſſertations morales, il n'étoit jamais fait mention du mot *Bonté*. Le premier, ne jugeoit de toutes les actions, que par *la Regle inaltérable du droit, & l'éternelle Convenance des choſes ;* l'autre ne décidoit de rien, que par les loix de *l'expreſſe Autorité*.

Après cette courte introduction, le Lecteur eſt prié de ſe ſouvenir, que le Miniſtre avoit crû accabler M. *Alworthy*, en lui demandant, *ſi l'honneur pouvoit ſubſiſter independament de la Religion ?*

Square ſe chargea de la réponſe, qui produiſit une longue diſpute que je crois devoir épargner au Lecteur ; & ſur laquelle les deux champions s'eſcrimeroient peut-être encore, ſans un incident qui vint tout-à-coup les interrompre.

CHAPITRE III.

Apologie néceſſaire pour l'Auteur. Incident trivial, qui peut-être en a auſſi beſoin.

IL eſt encore bon, avant que je continuë, de ſupplier le Lecteur, de ne point craindre que mon but ſoit d'offenſer perſonne, & ſpécialement ceux qui ont le bonheur d'être attachés à la Religion, ainſi qu'à la vertu. Loin de prétendre jetter un ridicule mal fondé ſur ce qui ſeul eſt capable de purifier & d'ennoblir le cœur de l'homme, je n'ai d'autre vuë au contraire, que celle de démaſquer les Sectateurs auſſi foux qu'outrés de deux ſyſtêmes mal entendus, & par conſéquent plus dangereux en Angleterre, où tout eſt enthouſiaſme, que partout ailleurs. Ce n'eſt donc, ni la Religion ni la vertu que je prétens expoſer ici, c'eſt l'abus de

l'une & le défaut de l'autre, dans deux perſonnages auſſi vains qu'entêtés de l'obſcure ſublimité de leurs idées. Si *Tuakum* avoit moins négligé la vertu, & *Square* la Religion, dans la compoſition de leurs différens ſyſtêmes, & n'avoient pas rejetté du cœur humain tous principes de *bonté naturelle*, je me ſerois bien gardé de les repréſenter comme deux objets de dériſion dans cette Hiſtoire : que je crois, après cette déclaration, pouvoir pourſuivre.

L'incident qui mit fin à la conteſtation mentionnée au dernier Chapitre, n'étoit autre choſe qu'une querelle entre M. *Blifil* & *Tom Jones*, en conſéquence de quoi ce dernier avoit enſanglanté le nez de ſon camarade. Le jeu ayant occaſionné leur différend, le ſage *Blifil* s'étoit échapé au point de traiter *Tom* de *vilain bâtard ;* & l'autre, qui avoit ſouvent la tête un peu près du bonnet, y avoit répondu par un vigoureux coup de poing.

Blifil, les yeux en larmes, & le nez en ſang, demandoit juſtice à ſon oncle, & au redoutable *Tuakum*. *Jones*, ne s'excuſoit que ſur l'atrocité de l'inſulte, dont *Blifil* n'avoit eu garde de parler ; & M. *Alworthy*, penſoit déja à abſoudre *Jones*, en lui recommandant plus de modération à l'avenir, lorſque le vindicatif *Blifil* obſtiné à nier l'injure qu'il avoit dite à *Jones*, s'écria, *qu'il n'étoit pas étonnant qu'un menteur capable de nier certains faits, ſçût au beſoin en inventer d'autres.*

Quels ſont, quels ſont ces faits, interrompit *Tuakum* avec chaleur ?

Blifil, ſe ſentant ſoutenu, révéla alors la confidence que *Tom* lui avoit faite la veille, de ſa chaſſe avec le Garde.

A ces mots, *Tuakum* les yeux étincelans de joye, chanta victoire; & inſulta au malheur de *Jones*, ainſi qu'à la crédulité de M. *Alworthy*.

Tom, aux genoux de ce Seigneur, ne ſe fit plus preſſer d'avouer ſa faute. Le menſonge, dit-il, lui

étoit auſſi odieux qu'à tout autre ; mais il avoit cru que l'honneur l'obligeoit à ſauver le Garde-Chaſſe ; d'autant plus, que c'étoit lui-même qui avoit forcé par ſes inſtances ce pauvre malheureux d'entrer avec lui ſur le terroir du gentilhomme voiſin. Il affirma ce fait, par ſerment, & finit par ſuplier vivement M. *Alworthy* de ne punir que le vrai coupable, & de regarder en pitié la famille d'un infortuné dont lui ſeul avoit cauſé la perte. Reprenez vos bienfaits; Monſieur, s'écria-t'il encor en pleurant, je vous ai déja dit que j'en étois indigne ! Otez-moi le petit cheval, qui fait toutes mes délices, mais pardonnez au pauvre *George !*

M. *Alworthy*, après avoir héſité quelques inſtans, le renvoya, ainſi que *Blifil*, en leur ordonnant de vivre plus amicalement enſemble.

CHAPITRE IV.

Opinions diverſes.

IL eſt aſſez vraiſemblable que le jeune *Blifil*, en dévoilant ainſi un ſecret qui ne lui avoit été révélé que ſous le ſceau de la plus intime confiance, épargna à *Tom Jones* une nouvelle correction qui, n'eût ſans doute pas été moins vive que la premiere : la circonſtance du nez caſſé, donnoit ſi beau jeu au débonnaire *Tuakum* ! mais l'importance de l'autre matiére, fit oublier celle-ci. M. *Alworthy* déclara même qu'à cet égard, *Tom* méritoit plutôt d'être récompenſé que puni ; & cette ſentence fit tomber les verges de la main du Pédagogue.

Il n'en réclama pourtant pas moins contre une indulgence, qu'il regardoit comme criminelle. C'eſt, diſoit-il, encourager le crime ; c'eſt

s'en rendre complice, que de ne pas le punir. Il s'étendit longtems ſur cette matiére ; & notament ſur la correction des enfans : il cita *Salomon*, les Peres, & leurs Commentateurs. De-là paſſant aux vices du menſonge, il prouva à l'aſſemblée, qu'il n'étoit pas moins ſçavant ſur ce point que ſur l'autre.

Square, après avoir rêvé longtems, dit, qu'il tâchoit envain d'accorder le procédé de *Jones*, avec l'idée de la *Vertu parfaite*. Il avoua, qu'au premier coup d'œil, on trouvoit dans cette action l'air de la *force* : mais que la *force* étant une vertu, & la *fauſſeté* un vice, il n'étoit pas poſſible de les allier enſemble. Il termina ſon diſcours, dont je ne donne que la ſubſtance, par dire que la vertu & le vice ſe trouvant ici confondus, il laiſſoit aux lumiéres de M. *Tuakum* à décider ſi quelques coups de fouet ſeroient abſolument inutiles en cette occaſion.

Nos deux Sçavans étant d'accord, pour condamner *Jones*, ne

pouvoient manquer de l'être pour exalter le jeune *Blifil*. Mettre la vérité au jour, c'étoit ſuivant le Docteur remplir le premier devoir d'un homme religieux ; ſuivant le Philoſophe, c'étoit éminemment ſe conformer à *la régle du droit*, & à *l'inaltérable convenance des choſes*.

Tout ceci cependant, quoique profondément raiſonné, étoit de peu de poids auprès de M. *Alworthy*, & ne put le réſoudre à permettre que l'on châtiât *Jones*. Il ſentoit, au-dedans de lui-même, que l'invincible fidélité que ce jeune homme avoit gardée à ſon ami, s'accordoit davantage avec ſa propre façon de penſer, qu'avec la religion de *Tuakum*, & la vertu de *Square*. Sur quoi il défendit expreſſément au premier, de maltraiter *Jones*, & de lui parler du paſſé. Le Pédant fut obligé d'obéir ; mais ce ne fut pas ſans répugnance, ni ſans répéter pluſieurs fois entre ſes dents, que ce jeune homme étoit perdu.

Quant au Garde-chaſſe, M. *Al-*

worthy crut devoir être plus sévére. Il pensoit, avec justice, qu'une fausseté hazardée pour excuser un ami est bien moins criminelle, que celle que nous inventons pour nous excuser nous-mêmes. Ce qu'il reprochoit encore plus à cet homme, étoit d'avoir lâchement soufert que le pauvre *Tom* s'exposât pour l'amour de lui à un châtiment aussi rigoureux, que le Garde pouvoit prévenir, en osant déclarer la vérité. Arrêt, en conséquence, en vertu duquel *George* fut payé, & chassé du service de M. *Alworthy*.

Dès que cette histoire fut devenue publique, bien des gens en jugeant la conduite de *Blifil & de Jones*, ne furent pas du sentiment de *Square & de Tuakum*. *Blifil*, qu'on aimoit, qu'on estimoit auparavant, fut regardé comme une âme basse, comme un faquin sans honneur & sans foi. *Tom*, qui auparavant étoit craint & haï, devint aussi généreux qu'estimable, en un mot un *brave garçon*, & prôné partout.

Jugez de la rage de nos Doc-

teurs ; en apprenant ce ſoudain changement de ſçene ! Tous deux avoient une prédilection décidée pour *Blifil* , ſouple, docile, recueilli, attentif à leurs leçons, admirateur de leur doctrine, vantant les talens de chacun d'eux en particulier, & ne ceſſant en leur abſence de rendre graces à ſon oncle de lui avoir choiſi de ſi grands Maîtres : louanges indirectes, qui leur revenoient par le canal de l'oncle, & qui par conſéquent les flattoient davantage. Tous deux haïſſoient *Jones*, étourdi, diſſipé, ſouvent ſans reſpect pour eux, inattentif à leurs préceptes ainſi qu'à leurs exemples, incapable d'en ſentir l'excellence & de les admirer, bâtard de plus, & par conſéquent indigne que des Maîtres auſſi ſublimes fuſſent forcés par complaiſance de ſe ravaller juſqu'à lui.

Lorſque M. *Alworthy*, préférant ſagement l'éducation privée à celle des Colleges d'Angleterre, avoit cherché un bon Précepteur pour ſon neveu & pour *Jones*, un de ſes

intimes amis lui avoit indiqué & recommandé *Tuakum*. Ce Docteur, qui avoit passé presque toute sa vie dans un Collége, avoit une grande réputation du côté de la science, de la Religion & des mœurs. Cet homme, à son arrivée au Château, avoit beaucoup plu à M. *Alworthy :* il ne démentoit point en effet le caractére qu'on lui avoit donné. Cependant, à la longue, les imperfections parurent; mais comme elles ne l'emportoient pas sur les bonnes qualités, du moins aux yeux de M. *Alworthy*, il prit patience, & garda le Docteur. D'ailleurs, les erreurs qu'il avoit apperçuës dans la doctrine de *Square*, engageoient encor plus ce Seigneur à ne pas se défaire de *Tuakum :* il pensoit, que le tempérament différent de ces deux personnages, étoit très-propre à les corriger mutuellement de leurs défauts; & qu'avec sa propre assistance, il n'en pouvoit résulter pour les deux disciples, que d'excellens principes de Religion & de Vertu.

Après avoir fait part au Lecteur de cette observation nécessaire, il nous reste à lui rendre raison d'un autre motif qui engageoit sécrettement le Philosophe & le Pédagogue à marquer plus d'attachement pour *Blifil*, que pour *Jones* : mais cette matière est assez importante, pour mériter un Chapitre exprès.

CHAPITRE V.

Cela est encor mieux fondé.

SAchez donc maintenant, que dès leur arrivée au Château, nos deux sçavans avoient pris tant d'affection pour M. *Alworthy*, l'un à cause de sa vertu, l'autre à cause de son amour pour la Religion, que chacun d'eux avoit résolu, en particulier, de s'attacher à lui par les liens les plus étroits : c'est-à-dire, qu'ils avoient jetté les yeux sur Madame *Blifil*, cette plus riche qu'aimable veuve, dont nous

n'avons pas fait mention depuis la mort de ſon mari ; mais que le Lecteur n'a ſans doute pas oubliée.

Le déſir de lui plaire, les rendoit attentifs à en chercher toutes les occaſions ; & la conſtante préférence qu'ils donnoient à ſon fils ſur le petit *Jones*, leur paroiſſoit un moyen naturel de parvenir à leur but. Ils ne doutoient pas, que la tendre amitié de M. *Alworthy* pour l'enfant trouvé, ne dût infiniment déplaire à Madame *Blifil*. Raiſonnant d'après eux-mêmes, ils regardoient les careſſes qu'elle faiſoit à cet enfant comme partant de ſa politique, ou de ſa complaiſance pour ſon frere : d'où ils induiſoient, que *Tom* devoit paroître, intérieurement, encor plus odieux à la bonne Dame.

Quelque diſcrette que fût leur paſſion, Madame *Blifil* n'avoit point tardé à s'en appercevoir, & à en tirer tout le fruit qu'elle en vouloit : c'eſt-à-dire beaucoup de complaiſance de leur part pour ſes ſentimens, quels qu'ils fuſſent ; &

le plaiſir, toujours ſenſible, de ſe croire aimée.

Il eſt encore bon de ſçavoir, que nos deux Amans s'étoient trompés dans la prétenduë haine intérieure qu'ils ſuppoſoient à Madame *Blifil* pour le Héros de notre hiſtoire. Cette femme, comme on l'a vu, n'avoit pas eu tout lieu d'être contente des procédés de ſon mari ; elle étoit même parvenuë à le haïr autant qu'elle le croyoit haïſſable, lorſque la mort l'en avoit délivrée. Il ne paroîtra donc pas ſurprenant, que le gage qui lui reſtoit de la tendreſſe d'un pareil époux, ne fût pas extrêmement cher à ſes yeux ; ni que, partant de ce principe, elle pût voir ſans répugnance & ſans jalouſie toutes les faveurs que ſon frere répandoit ſur *Tom Jones*.

Un fait certain (car ceux-ci ſont un peu fondés ſur conjectures) c'eſt, qu'à meſure que *Jones* grandiſſoit & donnoit des preuves de ce bon fond de caractére, de cette franchiſe généreuſe ſi fort en poſ-

ſeſſion de plaire aux Dames, on voyoit inſenſiblement diſparoître en Madame *Blifil* cette froide indifférence, ſi voiſine du mépris, qu'elle avoit toujours eu pour lui dans ſon enfance. On la vit même, avec étonnement, lui marquer en toute occaſion plus de tendreſſe qu'à ſon propre fils; & ſe plaire tellement dans la compagnie de *Tom*, qu'à peine avoit-il atteint l'âge de dix-huit ans, qu'il parut aux yeux de *Square & de Tuakum* un Rival dangereux. Cette découverte les rendit furieux contre lui: chacun d'eux, en particulier, lui jura une haine implacable.

CHAPITRE VI.

Où l'Auteur lui-même paroît ſur la Sçène.

QUoique M. *Alworthy* ne fût pas diſpoſé, par lui-même, à envisager les choſes du mauvais côté,

côté, cependant les attentions trop marquées de Madame *Blifil* pour *Tom Jones*, & la préférence qu'elle lui donnoit ſur ſon propre fils, firent naître dans ſon eſprit, des diſpoſitions déſavantageuſes pour *Tom*. Pour intéreſſer M. *Alworthy*, il ſuffiſoit d'être malheureux, ſans être criminel.

Dès qu'il s'apperçut que *Blifil* étoit haï par ſa mere, (& cela n'étoit que trop vrai) il ſe ſentit ému pour lui de la compaſſion la plus tendre; & l'on ſçait de quel œil la compaſſion voit toujours les objets. Les défauts ne parurent plus que dans le lointain, les vertus ſe rapprocherent; *Blifil* étoit jeune; la haine de ſa mere étoit injuſte; ſon neveu n'avoit plus de pere: que faloit-il de plus pour remuer les entrailles de M. *Alworthy*?

Il eſt pourtant vrai, que ces motifs ſeuls n'euſſent pas été capables d'éteindre totalement dans ſon cœur les ſentimens qu'il avoit pour *Tom*: mais ils préparoient ſon ame

à recevoir des impreſſions qui produiſirent les grands événemens que nous aurons bientôt à raconter, & auſquels (il le faut confeſſer) l'imprudence & la légereté de l'infortuné *Jones* ne contribuerent pas peu.

Nous nous flattons, en les tranſmettant à la mémoire, qu'ils pourront tenir lieu d'une leçon utile pour les jeunes gens qui liront un jour cet ouvrage, ne ſeroit-ce que par eſprit d'amuſement. Ils pourront ſe convaincre, que la bonté du cœur, & la franchiſe la plus noble, quoique très-eſtimables à tous égards, & dignes d'enorgueillir quiconque en eſt doué, ne peuvent point ſeuls, hélas! les avancer aujourd'hui dans le monde. La prudence & la circonſpection ſont néceſſaires au meilleur de tous les hommes : on peut les regarder comme les gardiennes de la vertu, qui ſans elles n'eſt jamais en ſureté. Il ne ſuffit pas, en effet, que nos intentions ſoient exactement bonnes, il faut en même-tems avoir

grand ſoin qu'elles paroiſſent telles. Quelque orné que ſoit l'intérieur, il faut ſonger à parer le dehors, ſans quoi la malice & l'envie ſçauront tellement le noircir que la ſagacité d'un *Alworthy* même ne pourra peut-être diſcerner les beautés du dedans. Daignez, jeunes Lecteurs, adopter pour maxime conſtante, que nul homme ne peut ſe flatter d'être aſſez parfait pour ſe croire en droit de négliger les loix de la prudence : la vertu même ceſſe d'être belle, dès qu'elle s'affranchit des ornemens extérieurs du *decorum*. Si vous liſez la ſuite de cet ouvrage avec attention, je me flatte que vous ſerez bientôt pénétrés de la ſolidité de ces préceptes.

CHAPITRE VII.

Evénement peu important, qui fait pourtant mieux augurer de TOM JONES.

LE Lecteur ſe rappellera aiſément, que *M. Alworthy* avoit fait préſent à *Jones* d'un petit cheval, pour le conſoler de la correction, prétenduë injuſte, qu'il avoit reçuë de *Tuakum*. *Tom* le garda environ ſix mois, & le vendit enſuite à une foire voiſine du Château.

A ſon retour, queſtionné par *Tuakum*, ſur ce qu'il avoit fait de ſon argent: il répondit réſolument, que ce n'étoit point ſon affaire, & qu'il n'avoit rien à lui dire là-deſſus. *Tuakum*, toujours alerte à ſaiſir l'occaſion de faire ſentir à ſon ſujet la peſanteur de ſon ſceptre claſſique, en avoit déja armé ſa main vangereſſe, lorſque *M.*

Alworthy parut. Il accorda un délai au criminel, & voulut, avant que juſtice fût faite, être inſtruit du délit.

Je n'ai rien à vous refuſer, Monſieur, répondit *Jones*, en ſe jettant aux pieds de M. *Alworthy* : mais, pour à ce boureau, je ne lui répondrai jamais que par cet organe, dont j'eſpere être bientôt capable de le récompenſer de toutes ſes cruautés. (Il montroit un bâton, à côté du lit.)

M. *Alworthy* auſſi ſurpris qu'indigné de cet emportement, & ſurtout des menaces de *Jones* à ſon précepteur, menaça *Jones* lui-même de ſa diſgrace entiere, ſi jamais pareils mots ſortoient de ſa bouche à l'avenir.

Tom, moins effrayé, que pénétré du repentir d'avoir offenſé ſon bienfaiteur, embraſſa de nouveau ſes genoux, en s'écriant, ah, Monſieur! qui dans l'Univers vous aime, & vous révére autant que moi? puis-je ignorer tout ce que je dois au plus généreux de tous

les hommes ? ne ſerois-je pas déteſtable à mes yeux mêmes, ſi je pouvois me croire ingrat ? j'aimois, je chériſſois le préſent que j'ai reçu de vous ; j'ai gémi mille fois d'être obligé de m'en défaire ; rien au monde que le beſoin le plus preſſant n'auroit pû m'y forcer... vous-même... oui, vous-même euſſiez commis ce crime, ſi tant eſt que ç'en ſoit un : je connois trop la ſenſibilité de votre cœur. Ah ! que n'auroit-il pas ſenti, mon cher Maître ? ſi en voyant l'état déplorable de ces pauvres enfans, & s'accuſant d'avoir cauſé leur infortune !...

De quels enfans entendez-vous parler ? interrompit M. *Alworthy* tout ému : quel eſt donc cet énigme ?

Hélas, Monſieur ! de ceux de votre malheureux Garde-chaſſe. Depuis que *George* eſt l'objet de votre courroux, ſa nombreuſe & triſte famille périt de faim, de froid, & de miſére ! je n'ai pû ſupporter le ſpectacle affreux de leurs ſouf-

frances !... c'eſt pour les ſoulager que j'ai oſé me défaire du cher préſent que je tenois de vos bontés... c'eſt pour eux que je l'ai vendu : il ne m'en reſte pas un ſol.

M. *Alworthy*, pendant cette confeſſion, que l'éloquence de la vérité rendoit attendriſſante, étoit demeuré immobile, & les yeux mouillés de pleurs. Il ſe remit enfin, & renvoya *Jones*, après quelques tendres reproches, en l'exhortant de s'adreſſer à l'avenir à lui-même lorſqu'il ſeroit queſtion de ſoulager des malheureux, plûtôt que d'employer des moyens extraordinaires, ſouvent ſujets à être mal interpretés.

CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais ſeul.

QUelques jours après cette avanture, M. *Alworthy* ſe promenant un ſoir dans la campa-

gne avec *Blifil* & *Jones*, ce dernier les conduiſit inſenſiblement à la chaumiere où la famille du Garde-chaſſe formoit un vivant tableau des miſéres humaines. Leurs créanciers avoient déja enlevé le peu d'argent qu'ils avoient reçu de *Jones*.

Un pareil ſpectacle ne pouvoit manquer d'attendrir M. *Alworthy*, qui donna ſur le champ quelques *guinées* à la mere, en lui recommandant de vêtir ſes enfans. La pauvre femme, à ce bonheur inattendu, fondit en larmes, & ne put cacher plus long-tems les obligations qu'elle avoit à *Jones*. Elle apprit à M. *Alworthy*, que *Tom* ſeul avoit préſervé depuis quelques mois ſa famille de ſuccomber ſous le poids des beſoins. Il eſt vrai, qu'indépendament du cheval, *Tom* avoit vendu pluſieurs petits meubles à ſon uſage, pour ſecourir cette pauvre famille.

En revenant au Château, *Tom* fit les plus vives inſtances pour obtenir de M. *Alworthy* le pardon

du Garde-chaſſe ; & réuſſit enfin dans ſa demande.

A l'inſtant, tranſporté de joye d'avoir une ſi bonne nouvelle à porter, *Jones* malgré la pluie & la noirceur de la nuit, vola chez la femme du Garde.

Mais la mauvaiſe étoile de *George* opéroit pendant l'abſence de ſon ami, & renverſoit toutes ſes eſpérances.

CHAPITRE IX.

Dans lequel Meſſieurs BLIFIL *&* JONES *paroiſſent dans un jour oppoſé.*

Blifil ne ſe piquoit pas d'être à beaucoup près auſſi ſenſible à la pitié que l'étoit *Jones*, mais auſſi ſe vantoit-il d'être beaucoup plus juſte. Il ſuivoit, en cela, les préceptes de *Square* & de *Tuakum :* l'un, comme on le ſçait, ne la croyoit pas compatible avec *la Régle inal-*

térable du droit ; l'autre tenoit toujours fermement pour la *juſtice*, laiſſant au Ciel ſeul le droit de faire grace.

M. *Blifil*, qui s'étoit tû en préſence de *Jones*, profita donc de ſon abſence. Toutes reflexions faites, il ne pouvoit ſouffrir que ſon oncle s'écartât des bons principes, en répandant ſes faveurs ſur des Sujets qui n'en étoient pas dignes.

Il avoit appris, que *George* avoit été accuſé & pourſuivi quelque tems auparavant, par un Gentilhomme nommé M. *Weſtern*, pour un liévre tué au gîte. Le delit étoit vrai ; mais il n'étoit pas moins vrai, que le liévre s'étoit trouvé ſur le paſſage de ce malheureux, dont la famille mouroit alors de faim.

Quoiqu'il en ſoit, la choſe rapportée ſans aucune des circonſtances qui pouvoit la rendre excuſable, & ſous le ſceau du ſecret, indiſpoſa de nouveau M. *Alworthy* contre *George ;* & d'autant plus, que M. *Alworthy*, ami de M. *Weſ-*

tern, avoit des ménagemens à garder avec ce Gentilhomme.

Tom fut inconſolable de ce contre-tems, & chercha vainement ce qui avoit pû l'occaſionner : mais le coup étoit porté, & M. *Alworthy* étoit ferme quand il croyoit avoir raiſon de l'être. Il defendit à *Tom* de lui parler jamais du Garde, en promettant pourtant d'avoir quelque ſoin de ſa famille. Il fallut ſe taire, & chercher quelque autre moyen d'être utile à *George*.

Le M. *Weſtern*, dont nous venons de parler, étoit un déterminé Chaſſeur, & paſſionné pour toutes les eſpeces d'exercices en uſage en Angleterre. *Tom* s'étoit lié avec lui depuis quelque tems, & avoit acquis ſes bonnes graces, en franchiſſant à cheval plus d'une barriere, & en faiſant maints autres tours de force, qui aux yeux de M. *Weſtern*, préſageoient que *Jones* ſeroit un jour un grand homme, pourvû qu'il fût bien cultivé.

Les talens n'ont beſoin que d'être encouragés : *Tom* fit des pro-

grès rapides, & fut bientôt de toutes les parties de M. *Weſtern*. Les chiens, les fuſils, les chevaux, la table de cet opulent Seigneur de Paroiſſe furent bientôt à la diſpoſition de notre Héros, qui ſe promit de profiter de ſa faveur pour obtenir le pardon de ſon ami *George*, & le faire placer dans cette maiſon.

Pour parvenir à un projet ſi difficile, & que le bon cœur de *Jones* peut ſeul juſtifier, il crut devoir faire ſa cour à la fille unique de M. *Weſtern*, jeune Demoiſelle de dix-ſept ans, qu'après ſes chiens & ſes chevaux, le pere aimoit & eſtimoit au-delà de toutes choſes. Il ſuffiſoit que *Tom* connût le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon pere, pour ne pas balancer à s'attacher fortement à elle.

Mais comme il s'agit ici de l'Héroïne de notre Hiſtoire, que nous aimons beaucoup, & que le Lecteur aimera peut-être auſſi lui-même, il ne nous paroît pas décent de la faire paroître à la fin d'un livre.

Fin du troiſiéme Livre.

L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE QUATRIÉME.

Contenant l'eſpace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait abrégé de SOPHIE WESTERN. *Enfantillage qu'il étoit néceſſaire de rappeller, à cauſe de ſes ſuites importantes.*

LE véridique Auteur de cette hiſtoire, a fait un portrait en grand, & très-détaillé des charmes de la figure, du caractére, & des talens de notre Héroïne; & moi, pour épargner à nos François, moins patients que nos voiſins, l'ennui toujours inſéparable des longueurs, je dirai tout ſimplement, *Que Sophie étoit belle, & qui plus eſt aimable.*

Ceux de mes Lecteurs dont l'imagination, pour s'échauffer, a beſoin d'être fixée ſur un objet particulier, peuvent ouvrir celui de nos vieux Romans qui leur tombera le plutôt ſous la main : le portrait de la premiere Princeſſe, pourvû qu'elle ait de grands yeux noirs bien coupés, vifs & pleins de douceurs, tous les autres traits du viſage dignes d'accompagner de ſi beaux yeux, une peau plus blanche que l'albâtre, une taille de Nymphe, *la noble modeſtie de Diane, & les graces de Vénus :* pourvû, dis-je, qu'il trouve à peu près ce portrait-là, dans *Cyrus* ou dans *Clélie*, c'eſt d'après nature celui de notre Héroïne ; & ma beſogne eſt faite.

J'ajouterai pourtant, que ſi cette charmante fille devoit beaucoup à la nature, on s'appercevoit aiſément que l'art n'avoit pas peu contribué à en faire une perſonne accomplie. Elle avoit été élevée par une tante, qui après avoir paſſé ſa jeuneſſe à la Cour, & beaucoup connu le monde, s'étoit enfin reti-

rée depuis quelques années dans ſes Terres, où charmée des heureuſes diſpoſitions de ſa niéce, elle s'étoit attachée à les cultiver.

C'eſt donc à l'âge de dix-huit ans que Sophie paroît ici ſur la ſçene, accompagnée de tous ſes charmes, qu'embelliſſent encore les attraits touchans de l'aimable innocence.

J'ai déja dit à quel point elle étoit aimée de ſon pere; & combien *Jones*, par cette raiſon, croyoit devoir s'attacher à elle, dans l'eſperance de l'intereſſer pour ſon ami le Garde-chaſſe.

Mais nous ſommes forcés, avant que de paſſer plus loin, de récapituler en bref quelques matieres antérieures, plus néceſſaires qu'on ne penſe.

Quoique les differens caractéres de M. *Alworthy*, & de M. *Weſtern* ne permiſſent pas entr'eux une intime amitié, ils vivoient pourtant en bons voiſins: moyennant quoi, les jeunes gens des deux familles, qui ſe connoiſſoient depuis l'enfance, avoient ſouvent joué enſemble.

La gayeté de *Tom* ſympatiſoit plutôt avec l'humeur de *Sophie*, que la grave auſtérité de M. *Blifil;* & la préférence qu'elle donnoit toujours au premier étoit ſi marquée, qu'il falloit avoir toute l'indifférence de *Blifil* pour n'y point paroître ſenſible.

Cependant, comme nous ſoupçonnons volontiers le reſſentiment de ceux que nous croyons avoir offenſés, Mademoiſelle *Sophie* attribua à celui de M. *Blifil* une action, que *Square & Tuakum* prétendirent être partie d'un bien meilleur principe.

Tom, étant encore fort jeune, avoit fait preſent à *Sophie* d'un petit oiſeau, qu'il avoit déniché, élevé, & inſtruit à chanter.

Sophie, qui avoit alors treize ans, étoit ſi attachée à ſon oiſeau, que ſa principale affaire, ainſi que ſon plus grand plaiſir, étoit de le nourrir, & de s'en amuſer. Auſſi, le petit *Tomy* (c'étoit le nom qu'elle avoit donné à l'oiſeau) mangeoit-il toujours dans la main de ſa

belle maîtreſſe, & couchoit-il toujours dans ſon ſein.

Un jour, que M. *Alworthy*, & toute ſa famille, avoit dîné chez M. *Weſtern*, tout le monde étant dans le jardin, & *Blifil* ayant plus que jamais remarqué l'extrême attachement de *Sophie* pour ſon oiſeau, la pria de le lui confier pour un inſtant. Elle ne crut pas devoir lui refuſer ce leger plaiſir. Mais à peine eut-il l'oiſeau dans ſa main, que dénouant le ruban attaché au pied du petit animal, le cruel *Blifil* l'elança tout à coup dans les airs.

L'oiſeau ne s'étoit pas plutôt ſenti en liberté, qu'oubliant tous les bienfaits de ſa maîtreſſe, il s'étoit allé percher ſur le premier arbre voiſin.

Sophie, auſſi ſurpriſe qu'affligée, fit un cri perçant qui attira bientôt *Tom Jones*.

Son premier mouvement fut d'inſulter *Blifil;* le ſecond, fut de ſe débarraſſer de ſon habit, & de grimper ſur l'arbre où l'oiſeau s'étoit réfugié.

Il étoit ſur le point de le ratraper, lorſque la branche qui s'étendoit juſques ſur un canal, vint à manquer, & le laiſſa tomber dans l'eau la tête la premiere.

L'inquiétude de *Sophie* alors changea d'objet : le danger que couroit *Tom* la fit crier dix fois plus fort qu'auparavant ; & *Blifil* même fut aſſez humain pour la ſeconder de toutes ſes forces.

La Compagnie, qui n'étoit pas loin de là, accourut au moment que le pauvre *Jones*, après s'être long-tems debattu, atteignoit le rivage. *Tuakum*, à cet aſpect, débuta par entrer en fureur ; mais il fut retenu par l'arrivée de M. *Alworthy*, qui demanda à *Blifil* ce qui pouvoit avoir occaſionné cet accident.

Blifil avoua, ſans balancer, ce qu'il avoit fait, en s'excuſant ſur ce que, par la Loi naturelle, toute créature vivante avoit droit à la liberté. Qu'il n'auroit jamais imaginé que Mademoiſelle *Sophie* pût être ſi ſenſible à une ſemblable perte ; & qu'il étoit d'autant plus fâché de

l'avoir expoſée à ce chagrin, que le petit oiſeau, au moment de la chute de *Jones*, ayant volé ſur un autre arbre, étoit tombé dans les griffes d'un Epervier.

La triſte *Sophi*, dont l'accident de *Jones* avoit attiré toute l'attention, apprenant la malheureuſe deſtinée de ſon oiſeau, verſa beaucoup de larmes, que M. *Alworthy* tenta vainement d'arrêter, en lui en promettant un plus beau. Elle ſe retira dans ſa chambre, en proteſtant qu'elle n'en auroit jamais d'autre; les deux jeunes gens furent renvoyés au Château; & les gens raiſonnables retournerent à leur bouteille, où *Tuakum* & *Square*, en louant également l'action de *Blifil* (quoique très-peu du goût de Mrs *Alworthy* & *Weſtern*) prétendirent en attribuer la gloire aux différens principes de Religion & de vertu qu'ils avoient inſpirés à leur diſciple.

Telle fut la concluſion de cette avanture de l'oiſeau, que nous n'avons pû nous diſpenſer de raconter

au Lecteur, quoiqu'arrivée quelques années avant l'époque où notre hiſtoire eſt maintenant parvenue.

CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts.

PArva leves capiunt animos : peu de choſe gagne un cœur tendre; c'étoit le ſentiment d'*Ovide*, de ce grand précepteur d'amour ! ce qu'il y a de certain, c'eſt que, d ece moment, *Sophie* ſe ſentit autant de penchant pour *Jones*, que d'averſion pour ſon camarade. Plus d'une rencontre de ce genre arrivées depuis de tems à autres, & que la connoiſſance du différent caractére de nos deux condiſciples doit faire préſumer au Lecteur, ne ſervirent qu'à fortifier les ſentimens de la jeune *Sophie*.

Quel que fût ſon peu d'experience, elle penſoit aſſez pour apper-

cevoir que *Tom*, tout éventé, tout dissipé, tout polisson qu'il étoit (tranchons le mot) n'avoit d'autre ennemi que lui-même : tandis que M. *Blifil*, quoique prudent, discret, & sérieux, n'avoit d'autre interêt en vuë que celui d'un seul ; & quel étoit ce seul ? laissons au Lecteur la satisfaction de le deviner.

Il y avoit trois ans passés que *Sophie* étoit sous la tutelle de sa Tante ; & durant tout ce tems, elle avoit peu vû nos deux jeunes gens. Elle avoit pourtant dîné un jour avec cette même Tante chez M. *Alworthy*, & c'étoit justement quelques jours après l'avanture du Garde-chasse, & de la perdrix tuée en contrebande. L'action généreuse de *Jones* avoit été racontée par M. *Alworthy ;* & *Sophie* l'avoit écoutée sans répondre un seul mot; la Tante même n'avoit pû tirer une seule réponse d'elle, à leur retour au Château de M. *Western*.

Mais, la Femme de chambre de *Sophie* lui ayant demandé, en la deshabillant, des nouvelles du jeune M.

Blifil. Ne me parlez point de cet homme (répondit *Sophie* avec chaleur) je hais autant ſon nom , que je déteſte tout ce qui tient de la baſſeſſe & de la perfidie. Je ne conçois pas même , que M. *Alworthy* ſouffre qu'un pédant barbare puniſſe ſi cruellement un pauvre garçon , pour une action qui ne part que de l'extrême bonté de ſon caractére.

Au retour de *Sophie* chez ſon pere , il lui avoit confié le gouvernement de la maiſon,& l'avoit fait aſſeoir au haut bout de la table , où *Tom* (qui par ſes talens pour la chaſſe , étoit devenu le plus cher favori de M. *Weſtern*) dînoit preſque journellement.

Les caractéres francs & vifs,ſont ordinairement galans ; & cette galanterie , lorſqu'elle eſt guidée par un bon eſprit , tel qu'étoit réellement celui de *Jones* , rend bientôt un jeune homme attentif,obligeant, & preſque toujours complaiſant pour les femmes.

Jones , par cet endroit ſeul , ſe

faiſoit heureuſement diſtinguer parmi toute la foule des Gentilshommes voiſins qui fréquentoient chez M. *Weſtern*. Auſſi, à peine avoit-il atteint dix-neuf ans, qu'il avoit acquis parmi les Dames du canton, la réputation d'un très-aimable Cavalier. Il ne marquoit pourtant rien de particulier pour *Sophie*, que plus de reſpect peut-être que pour toute autre femme : il croioit devoir cette eſpece de diſtinction à ſa beauté, à ſa fortune, & à toutes les qualités aimables qui la rendoient à ſes yeux ſi ſupérieure à celles de ſon ſexe : mais, de deſſeins ſur ſa perſonne, il n'en avoit aucun. Cet excès d'inſenſibilité fait ſans doute dès-à-préſent mal augurer de lui : peut-être l'en juſtifierons-nous bientôt.

Sophie, avec toute l'innocence & la modeſtie poſſible, avoit le cœur tendre & les paſſions vives. Ces ſentimens ſe dévelopoient ſi ſenſiblement dans les converſations qu'elle avoit avec *Jones*, qu'il falloit être auſſi jeune & auſſi inappli-

qué qu'il l'étoit, pour n'en rien appercevoir. M. *Weſtern* lui-même, ſi toutes ſes idées n'avoient pas été renfermées dans ſon écurie & dans ſon chenil, en auroit ſurement conçû des ſoupçons. Mais, le bon Gentilhomme étoit ſi loin de là, qu'il procuroit lui-même à *Tom* autant d'occaſions de voir ſa fille que le plus tendre amant en eût pû deſirer.

Il doit pourtant paroître moins étonnant que ce penchant de *Sophie* pour *Jones* eût échapé à tous les autres yeux, puiſque la pauvre fille ne s'en étoit jamais apperçuë elle-même ; & que ſon cœur étoit irrévoquablement perdu, avant qu'elle ſe doutât qu'il fût en danger.

Telle étoit la ſituation des choſes, lorſqu'une belle après-midi, *Jones* ayant trouvé *Sophie* ſeule, lui dit d'un grand ſérieux, après quelques complimens, qu'il avoit une grace très-importante à lui demander.

Quoique rien, ſoit dans la contenance, ſoit dans le propos de *Tom*,

Tom, ne dût le faire ſoupçonner d'avoir à parler d'amour ; cependant, à peine eut-il ouvert la bouche, qu'une pâleur ſubite & un friſſonnement intérieur qui s'empara tout à coup de *Sophie*, ne lui eût pas laiſſé la force de répondre, ſi *Jones* ne l'avoit affranchie de cet embarras, en procédant dans ſa requête, qui n'avoit d'autre but que d'implorer la protection de cette aimable fille en faveur du Garde-chaſſe.

A ces mots, *Sophie* revenuë de ſon trouble, lui répondit en ſouriant avec douceur, telle eſt donc cette grace importante que vous me demandez d'un air ſi grave ? Je vous l'accorde de tout mon cœur : j'ai réellement pitié de ce pauvre homme ; j'envoyai même hier quelques bagatelles à ſa femme.

Ces bagatelles, étoient une de ſes propres robbes, du linge, & dix shellings en argent. *Tom* en avoit eu le vent, & c'eſt ce qui l'avoit encouragé à parler enfin à *Sophie* ; qui charmée d'avoir trouvé l'occa-

ſion de l'obliger, lui demanda une grace à ſon tour.

Une grace, Madame! (s'écria *Tom*) ſi vous connoiſſiez le plaiſir que m'inſpire l'eſpoir de recevoir vos ordres, vous ſentiriez qu'il n'en eſt point pour moi de plus extrême. Oui, Madame, je vous le jure; oui, je jure par cette chere main, que je voudrois ſacrifier mes jours pour vous!...

Il s'étoit ſaiſi, en s'exprimant ainſi, de la main de Sophie, qu'il baiſoit & rebaiſoit avec ardeur: c'étoit la premiere fois que ſes lévres l'avoient touchée. Ces mêmes joues, qui, l'inſtant auparavant, étoient pâles, ſe couvrirent tout à coup d'une rougeur, *qui changea tous les lys en roſes : Sophie*, pour la premiere fois, ſentit des mouvemens juſqu'alors étrangers pour elle; & qui, lorſqu'elle eut le tems d'y penſer à loiſir, commencerent à lui dévoiler des ſecrets que le Lecteur a ſans doute déja ſuffiſamment pénétrés.

Dès qu'elle put parler (& ce ne

fut pas d'abord) elle lui dit, que la grace qu'elle attendoit de lui, étoit de moins expoſer ſon pere aux dangers de la chaſſe ; qu'on lui avoit parlé de leurs excès de façon à la faire trembler chaque jour pour ſa vie ; & qu'elle le ſupplioit de faire en ſorte que M. *Weſtern* ſe ménageât davantage à l'avenir.

Tom promit ſincerement d'exécuter les ordres de *Sophie ;* & après l'avoir vivement remerciée des bontés qu'elle vouloit bien avoir pour *George* & ſa famille, il la quitta tranſporté de ſon heureux ſuccès.

Sophie, n'étoit pas moins contente : mais dans un autre ſens. Le cœur du Lecteur, mâle ou femelle, (ſi l'un ou l'autre en eut jamais) ſe repréſentera mieux ce qui ſe paſſoit en elle que je ne pourrois le dire, euſſais-je autant de bouches qu'un Poëte pourroit en déſirer, pour manger aux dépens d'autrui.

M. *Weſtern* étoit accoûtumé toutes les après-diné, ſitôt qu'il étoit

yvre, d'entendre ſa fille jouer du clavecin. Il étoit grand amateur de Muſique ; & peut-être, s'il eût vêcu en Ville, auroit-il pû paſſer pour connoiſſeur : car, il déclamoit toujours contre les plus fameux ouvrages de *Handel*. Rien ne trouvoit grace devant lui, que ce beau ſimple & naturel, que tout le monde peut chanter, & qu'on retient dès la premiere fois : auſſi, *le vieux Sir Simon*, *Jean Bobbing*, & quelques autres Vaudevilles de cette eſpece, étoient-ils ſes airs favoris.

Sa fille, quoique bonne Muſicienne, & zelée partiſane de *Handel*, avoit cependant tant de complaiſance pour ſon pere, qu'elle s'étoit prêtée, pour l'amuſer, à apprendre toutes ces belles choſes. Elle tâchoit pourtant, de fois à autres, de le ramener à ce qu'elle appelloit le bon goût, & obtenoit avec peine la permiſſion de jouer quelques ſymphonies modernes.

Le ſoir même qui avoit ſuivi ſa converſation avec *Jones*, notre Hé-

roïne, au moment que ſon pere eut quitté ſa bouteille, joua trois fois de ſuite, ſans ſe faire prier, tous les airs favoris du bon homme : faveur dont il fut ſi tranſporté, que ſautant tout à coup en bas de ſon lit de repos, il jura, en embraſſant tendrement ſa fille, que ſa main ſe perfectionnoit tous les jours. L'occaſion ne pouvoit être plus favorable pour remplir la promeſſe qu'elle avoit faite à *Jones* : *Sophie* en profita, & obtint toutes ſes demandes.

Le ſuccès de *Jones*, dans cette grande affaire, fit bruit dans le pays: on en parla diverſement. Les uns applaudiſſoient au bon cœur de *Jones*, d'autres s'en mocquoient, en diſant qu'il n'étoit pas étonnant qu'un *vaurien* protégeât ſon ſemblable.

M. *Blifil*, ſur tout, étoit indigné: il avoit toujours meſuré ſa haine pour le Garde-chaſſe, à l'amitié que *Tom* avoit pour lui ; non pas qu'il en eût jamais reçû la moindre offenſe, mais par pur amour de la

Religion & de la vertu : il ſuffiſoit que *George* n'eût pas bonne réputation. Ainſi *Blifil* regarda ſon rétabliſſement comme un reproche tacite très-offenſant pour M. *Alworthy* ; & ſoutint gravement, que nul autre motif n'avoit pû induire qui que ce ſoit à faire du bien à un auſſi mauvais *ſujet*.

Tuakum & Square, chanterent ſur le même ton : la jalouſie de tous les deux, & ſurtout celle du dernier (qui s'étoit d'abord flatté d'avoir fait quelque progrès dans le cœur de la veuve) étoit parvenuë à ſon comble contre notre ami *Jones*. Le drôle, qui touchoit alors à ſa vingtiéme année, étoit en effet un très-beau garçon ; & la Dame, par toutes les attentions qu'elle avoit pour lui, paroiſſoit s'en appercevoir mieux qu'un autre.

Cependant toute leur malice échoua auprès de M. *Alworthy*. Il ſe déclara très-ſatisfait du procedé de *Jones*, loua ſa perſévérance, la candeur de ſon amitié, & ſouhaita qu'il pût donner ſouvent de nou-

velles preuves d'une vertu si estimable.

Mais la fortune, qui pour l'ordinaire sert peu les jeunes gens du caractére de *Tom*, pour se vanger peut-être du culte negligé qu'ils lui rendent, se préparoit à mettre les actions de notre Héros dans un jour bien moins favorable aux yeux de M. *Alworthy*. C'est ce que nous verrons dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Motifs de l'insensibilité de JONES *pour* SOPHIE.

J'Ai bien peur que deux sortes de gens n'ayent déja conçû quelque mépris pour mon Héros, relativement à sa conduite envers *Sophie*. Les uns l'accusent sans doute d'imprudence, en le voyant ainsi negliger l'occasion de faire une grande fortune; & les autres ne condamnent peut-être pas moins

sa froideur pour une belle fille, qui paroît n'avoir d'autre desir que de voler dans ses bras, pour peu qu'il veuille les ouvrir.

Je n'ai garde d'entreprendre de le justifier totalement. Je dirai seulement, que *Jones*, soit qu'il les tînt de *Tuakum*, de *Square*, ou d'ailleurs, avoit, ce qu'on appelle, des *principes*.

Ces principes, il est vrai, ne l'empêchoient pas toujours de faire le mal; mais aussi ne lui permettoient-ils jamais de le faire sans le sentir, & sans s'en faire des reproches. C'est cette voix secrette, par exemple, qui lui avoit appris, qu'un homme, qui après avoir été bien fêté dans une maison, finit par en voler le Maître, doit être regardé comme le plus lâche & le plus méprisable des humains. C'est ce sentiment intérieur qui lui disoit tout bas, que si ce même homme, non content de voler le bien de son Hôte, lui raviſſoit encore sa fille, il n'étoit point de suplice dont un tel scélérat ne fût digne.

S'il avoit été bien amoureux de *Sophie*, je ne dis pas qu'il n'eût pû oublier un peu ces *principes*. Mais permettez-moi de penſer, que la différence eſt grande entre un pareil enlevement motivé par l'amour aveugle, & celui qui n'auroit d'autre motif que le vil interêt.

Diſons donc, que ce jeune homme n'étoit point du tout inſenſible aux charmes de *Sophie*; qu'il étoit, au contraire, enchanté de ſa beauté, & de tout ce qu'il découvroit chaque jour d'aimable en elle : mais que tant de mérite n'avoit pas gravé dans le cœur de *Jones* des impreſſions auſſi profondes que le Lecteur eût pû le déſirer. Cependant, comme indépendamment de toutes ces raiſons, on pourroit peut-être encore l'accuſer de ſtupidité, ou de défaut de goût, il faut vaincre nos répugnances, & dire les choſes telles qu'elles ſont.

Apprenez donc, amis Lecteurs, que *Tom* étoit amoureux; mais qu'il l'étoit d'une autre femme.

Je juge de votre ſurpriſe, & je

vous entends déja accuſer mon ſilence ſur cette matiere : vous n'êtes pas moins embarraſſés à deviner quelle pouvoit être cette femme ; & d'autant plus, que nous n'avons pas encore ſonné le moindre mot de la rivale de *Sophie* Car, quant à *Madame Blifil*, quoique nous ayons été obligés de faire mention des égards qu'elle avoit pour *Tom*, nous n'avons pourtant, je crois, rien dit, d'où l'on puiſſe induire qu'il ſe ſentît quelque tendreſſe pour elle ?

Pour ne pas vous faire languir, rappellez-vous donc, que nous avons déja parlé pluſieurs fois de la famille de *George Seagrim*, le Garde-chaſſe, conſiſtant maintenant en une femme & cinq enfans.

La cadette des filles, que l'on appelloit *Moly*, paſſoit pour une des beautés du canton.

Congréve dit fort bien, *qu'il eſt dans le vrai Beau, un je ne ſçai quoi, qui frappe rarement les ames vulgaires :* ainſi la craſſe, & les haillons mêmes ne peuvent dérober ce précieux

je ne ſçai quoi, aux ames d'une eſpece plus ſublime.

Quoiqu'il en ſoit, la beauté de cette fille n'avoit fait quelque impreſſion ſur *Jones*, que lorſque *Moly* avoit commencé à atteindre ſa ſeiziéme année: c'eſt alors que *Tom*, âgé de trois ans plus qu'elle, en étoit devenu amoureux. *Moly* avoit déja ſenti pour lui quelque tendreſſe; & ſans les principes de *Jones*, il n'auroit pas tardé longtems à en profiter. Mais, quoique ſon tempérament le portât aſſez à jouir du bien préſent, notre Héros ne pouvoit pourtant s'empêcher de regarder l'abus qu'on fait de la foibleſſe d'une jeune perſonne, quoique d'un rang inférieur au nôtre, comme un crime très-condamnable. D'ailleurs, l'amitié qu'il portoit au pere de *Moly*, & la pitié que lui inſpiroit l'état de ſa famille, fortifiant chaque jour ces bonnes réfléxions, il obtint enfin ſur lui-même de ſe deſiſter de ſa pourſuite, & d'être trois mois entiers ſans aller chez le Garde-chaſſe.

Cette froideur ſubite, de la part d'un jeune homme dont elle s'étoit flattée d'être aimée, n'accommoda pas du tout *Moly*. Cette fille que nous avons dit ſi belle, l'étoit en effet : mais, c'étoit de ces beautés mâles & vigoureuſes, dont les inclinations ne démentent preſque jamais la figure ; de ces femmes, en un mot, qui de leur ſexe, n'ont tout au plus que les dehors. Son dépit, & quelqu'autre choſe encore, augmenta ſa paſſion pour *Jones*, au point de ne laiſſer perdre aucune occaſion de ſe rencontrer ſur ſes pas ; elle en fit tant enfin, que *Tom* eût été plus que Héros, s'il avoit eu la force de réſiſter à tant d'amour.

Elle ſe conduiſit pourtant avec aſſez d'adreſſe (& en falloit-il beaucoup avec un amant, de l'âge & du caractére de *Tom* ?) elle ſe conduiſit ſi bien, dis-je, qu'il n'attribua la défaite de *Moly*, qu'à lui-même ; & qu'il ne la regarda que comme une tendre amante, qui avoit enfin cedé malgré elle à la violence

de ſes attaques, & à la force de ſa paſſion pour lui.

La façon de penſer, & le bon cœur de notre Héros, ſont aſſez connus, pour que le Lecteur ne trouve point étrange qu'il ne vit plus cette pauvre fille que comme un objet, dont le bonheur, ou l'extrême infortune, étoient maintenant dépendans de la façon dont il agiroit avec elle.

Telle eſt donc la vraie raiſon de cette inſenſibilité qu'il avoit marquée pour les charmes de *Sophie* : d'un côté, il ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner *Moly*, ſurtout dans la ſituation critique où il l'avoit miſe ; de l'autre, à tromper une fille auſſi aimable & auſſi reſpectable à ſes yeux, que l'étoit *Sophie*.

CHAPITRE IV.

Le plus court de ce Livre.

LA mere de *Moly* fut la premiere à s'appercevoir du naiſſant embonpoint de ſa fille. Elle crut, ſottement, que le moyen de le cacher aux yeux du voiſinage, étoit de lui faire porter cette même robbe dont *Sophie*, peu de jours auparavant, lui avoit fait préſent.

Moly fut charmée de cette occaſion de rehauſſer ſes attraits : car, quoique ſon miroir les lui eût ſouvent exagerés, même à travers l'extrême ſimplicité (pour ne rien dire de plus) de ſon ajuſtement ; quoiqu'en cet état peu avantageux, elle fût parvenuë à acquérir le cœur de *Jones*, & peut-être de quelques autres; elle imagina pourtant, que cet accroiſſement de parure, ne pouvoit qu'augmenter ſes charmes aux yeux de ſon amant,

& peut-être étendre auſſi ſes propres conquêtes.

Le Dimanche ſuivant, *Moly* revêtuë de la robbe, coëffée d'un bonnet à dentelle, & ornée de quelques autres préſens de *Jones*, ſort brillante de chez elle, l'éventail à la main, & s'achemine à la Paroiſſe.

Que les grands ſont trompés, s'ils croyent s'être appropriés à eux ſeuls tout ce qui eſt du reſſort de l'ambition, & de la vanité! ces nobles qualités fleuriſſent tout autant dans une Egliſe, ou dans un cercle de Village, que dans les aſſemblées les plus illuſtres: plus d'une chétive Sacriſtie a vû concerter des projets, & mouvoir des reſſorts politiques dignes d'étonner un conclave. Les femmes du bas étage ne le cédent pas plus aux hommes; & ne ſont pas moins expertes dans les ruſes & les intrigues proportionnées à leur état, que leurs ſupérieures, ſoit par la qualité ou par la fortune. La plus pauvre petite Ville a ſes prudes,

ſes coquettes, ſes jalouſies, ſes *modes*, ſes lorgneries, ſes rivalités, ſes tracaſſeries, ſes ſcandales.

Puiſſans du ſiecle ! laiſſez tomber un œil moins dédaigneux ſur la prétenduë ignorance de vos inférieurs ; & vous, Vulgaire ! reſpectez plus les vices de vos maîtres.

Moly avoit pris place dans l'Egliſe, long-tems avant qu'aucun des Paroiſſiens l'eût reconnuë. Chacun ſe demandoit tout bas, quelle étoit cette Dame ? mais, dès qu'on fut bien aſſuré que c'étoit elle, le ricannement, le chuchotage, & enfin les éclats de rire devinrent tout-à-coup ſi bruyants dans le quartier des femmes, que *M. Alworthy* fut obligé d'interpoſer ſon autorité pour y rétablir la décence.

CHAPITRE V.

Combat.

MOnſieur *Weſtern* avoit une terre dans cette Paroiſſe ; & comme ſon Château étoit moins éloigné de cette Egliſe que de la ſienne, il venoit ſouvent au ſervice à la nôtre. Il y étoit juſtement, avec la charmante *Sophie*, lorſque cet eſclandre arriva.

Sophie, qui trouva la fille aimable, eut pitié de la ſimplicité qu'elle avoit euë de ſe vêtir ainſi, & de ce que ſon imprudence lui eût attiré ſi hautement l'envie de ſes égales. A peine fut-elle de retour chez ſon pere, qu'elle envoya chercher le Garde-chaſſe, auquel elle ordonna de lui amener ſa fille, avec promeſſe d'en avoir ſoin, & de la prendre peut-être à ſon ſervice, lorſque ſa femme de chambre à qui elle avoit donné ſon congé, ſeroit partie.

George, qui étoit déjà inſtruit de la ſituation de ſa fille, fut frappé de la foudre à cette propoſition. Il répondit, en balbutiant, qu'il craignoit fort que ſa fille ne fût trop mal-adroite pour ſervir une ſi grande Dame. Peu importe, repartit *Sophie ;* elle apprendra bientôt ; je l'aime, envoyez-la moi.

George, qui n'avoit plus le mot à dire, revint au plûtôt chez lui pour conſulter la prudence de ſa femme ſur les moyens de ſortir d'un ſi grand embarras. Mais le diable avoit travaillé pendant ſon abſence à lui en ſuſciter d'autres.

La belle robbe de ſa fille avoit tellement irrité l'envie & la jalouſie des femmes, qu'à peine M. *Alworthy* & la Nobleſſe des environs avoit-elle quitté l'Egliſe, que cette rage long-tems retenuë, avoit éclatée en injures de la part de l'eſcadron féminin. *Moly*, qui avoit du courage, n'avoit pas crû devoir les ſupporter ; des injures, on en étoit venu aux voyes de fait : on avoit eu l'indignité d'éclabouſſer

& de gâter ſa robbe. La vivacité de ſon reſſentiment avoit achevé d'en faire une Héroïne, qui après avoir mis hors de combat la moitié de ſes ennemies, alloit être accablée par l'autre, ſi *Tom Jones*, qui par haſard paſſoit à cheval de ce côté, avec *Square* & *Blifil*, n'avoit à coups de fouet diſperſé toutes ces furies, & fait porter *Moly* toute enſanglantée chez ſon pere.

La douleur de *Jones* eſt plus aiſée à imaginer qu'à décrire. Après lui avoir fait donner tous les ſecours poſſibles, il fut pourtant obligé de la quitter pour aller rejoindre ſa compagnie, après lui avoir dit à l'oreille, en l'embraſſant, qu'il comptoit la revoir le ſoir. Les ſœurs de *Moly* eurent beau champ à la déſeſpérer, après le départ de *Jones !* la mere même, quoique premiere cauſe de ce qui étoit arrivé à ſa fille, fit chorus avec elles. *Moly* paroit, & ripoſtoit à tout ; & toutes crioient enſemble à tuë tête, lorſque *George* arriva chez lui, chargé & très-em-

barraſſé des propoſitions de *Sophie*.

Il épuiſa vainement ſes poulmons, ſans pouvoir obtenir un inſtant d'audiance paiſible. Le pauvre homme, étourdi du bruit, ainſi que des reproches de ſa femme & de ſes filles (à cauſe de ſon attachement pour *Jones*, d'où étoit, diſoit-on, provenu le deshonneur de la famille) ne ſçavoit plus à quel ſaint ſe vouer. Il n'étoit pas naturellement méchant, ni colérique : mais ſa femme avoit ſi ſouvent abuſé de ſa patience, qu'après avoir long-tems cherché de bonne foi un remede propre à calmer la fougueuſe aigreur de ſa bile, il étoit depuis peu parvenu à en trouver un, violent il eſt vrai, & peu uſité dans ce qu'on appelle un *certain monde ;* mais sûr, mais efficace, & dont l'effet n'avoit jamais manqué.

Le bon Maître *George* avoit la recette juſtement au bout du bras : il l'employa enfin ; & un calme ſubit le convainquit bientôt, plus que jamais, de la vertu de ce puiſſant

Topique. Un grand conſeil fut enſuite tenu ; *Moly* acheva la guériſon totale de ſa mere, en lui montrant quelques *guinées* qu'elle avoit reçuës de *Jones*, & en lui en donnant une ; & il fut enfin décidé, que l'état actuel de cette fille ne permettant pas de l'expoſer au ſervice de Mademoiſelle *Sophie*, il falloit faire en ſorte de trouver quelque prétexte pour y faire entrer une de ſes ſœurs en ſa place.

CHAPITRE VI.

Nouvelles racontées par le Miniſtre SUPPLE. *Effets qu'elles produiſent.*

LE lendemain, *Tom* après avoir chaſſé le matin avec M. *Weſtern*, fut invité à dîner chez lui.

L'aimable *Sophie* étoit plus gaie, & plus brillante encore que de coûtume : notre Héros, probablement, avoit quelque part au ſoin

qu'elle avoit pris de ſa parure. Si ſon deſſein étoit de le charmer, elle ne pouvoit mieux réuſſir.

M. *Supple*, Miniſtre de la Paroiſſe, vint augmenter le nombre des convives. C'étoit, à tous égards, un très-bon homme, ſingulierement taciturne à table, quoique ſa bouche n'y fût jamais fermée; mais qui avoit pour coûtume, au deſſert, d'indemniſer la Compagnie de ſon ſilence.

A peine la nappe fut-elle levée, qu'adreſſant la parole à M. *Weſtern*, il lui apprit que M. *Alworthy* avoit le matin même condamné une fille du Village, à *Bridwel.* *

Cette nouvelle, vû le caractere doux & pacifique du Juge, étonna beaucoup l'aſſemblée; qui le fut encore plus, en apprenant que la coupable étoit *Moly*, dont la foibleſſe pour un homme, qu'elle n'avoit abſolument pas voulu nommer, n'étoit maintenant que trop publique dans la Paroiſſe. M. *Al-*

* On a déjà dit, que c'eſt une fameuſe maiſon de correction.

worthy, informé de la bataille ſçandaleuſe de la veille, en plein cimetiere, & qui avoit mandé *Moly* pour en ſçavoir les particularités, s'étoit d'abord apperçû de l'état de cette fille ; qui, forcée d'avouer ſa faute, étoit peut-être déjà en chemin pour le lieu deſtiné à ſa pénitence.

Le Miniſtre n'avoit pas achevé ces derniers mots, que *Tom* quittant tout à coup la table, étoit parti comme un éclair.

Un long éclat de rire, de la part de M. *Weſtern*, rendit le Miniſtre muet ; *Sophie*, rouge juſqu'au blanc des yeux, les tenoit fixés ſur la table, & ne quitta cette attitude, que lorſque M. *Weſtern* redoublant ſes éclats, affirma par un très-gros *juron*, qu'il connoiſſoit le pere de l'Enfant ; qu'il venoit de boire avec lui, & ne lui en vouloit pas plus de mal.

A ces mots, *Sophie* prenant prétexte de ce que ſon pere alloit entrer en belle humeur, ſe retira dans ſon appartement, où l'inté-

rêt ſenſible qu'elle prit à la nouvelle du Miniſtre, lui prouva bientôt que ſon cœur étoit bien plus engagé qu'elle ne le croyoit auparavant.

Quand le Miniſtre fut parti, & que M. *Weſtern* eut fait ſa *méridienne* ordinaire, il fit envain appeller ſa fille pour jouer du clavecin : un violent mal de tête lui ſervit d'excuſe pour ce ſoir, & la diſpenſa même de deſcendre pour ſouper : ce qui mit le bon Gentilhomme, qui n'aimoit pas à manger, encore moins à boire ſeul, dans la néceſſité de faire appeller un Fermier voiſin, pour avoir du moins un vis-à-vis à qui parler.

CHAPITRE VII.

C'eſt fort bien fait ! dira quelqu'un.

TOm Jones avoit couru le matin ſur les chevaux de M. *Weſtern* ; de ſorte que n'en ayant point

à

à lui dans l'écurie, & ne jugeant pas à propos de perdre du tems à en demander, il prit le parti de retourner au Château à pied; & ce voyage, qui étoit de plus d'une lieuë, fut fait en moins d'une demi-heure.

En arrivant à la premiere avenuë de M. *Alworthy*, il rencontra le Connétable, * avec ſon monde, conduiſant *Moly* à ſa deſtination. *Tom* outré de ce ſpectacle, la prit dans ſes bras, & jura en l'embraſſant tendrement, qu'il tuëroit le premier d'entr'eux aſſez hardi pour faire violence à cette fille. Conſole-toi, diſoit-il, ma chere *Moly!* je ne t'abandonnerai jamais.

Le Connétable, tremblant, & chapeau bas, ouvroit de grands yeux, & ne ſçavoit quel parti prendre. *Jones* le pria poliment de revenir avec lui chez ſon pere, (c'eſt ainſi qu'il appella alors M. *Alworthy*) je ſuis certain, dit-il,

* Officier de Police, dont les fonctions ſont à peu près celles de nos Commiſſaires.

qu'il n'a beſoin que de m'entendre ; pour pardonner à cette pauvre fille.

Cet Officier, qui ſurement auroit compoſé à moins, ne ſe fit pas prier long-tems.

M. *Alworthy* étoit à la promenade : *Jones* laiſſa ſon monde dans la ſalle publique, & courut le chercher. Dès qu'il l'eut rencontré, il ſe jetta à ſes pieds, lui avoua ſa faute, & le ſupplia, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'une pauvre fille beaucoup moins coupable que lui.

M. *Alworthy*, quoique touché de la douleur & ſur-tout de la ſincerité de *Jones*, étoit ennemi du crime ; la clémence, & la juſtice, combattant à la fois dans ſon cœur, le laiſſoient indécis & embarraſſé ſur le parti qu'il avoit à prendre. *Jones* étoit toujours à ſes genoux, écoutant avec humilité les pieuſes & vives remontrances de ſon bienfaiteur, qui enfin attendri par les larmes du Pénitent, conſentit que *Moly* fût renvoyée chez ſon pere,

pour y pleurer sa faute, & mieux vivre à l'avenir.

Cet événement laissa pourtant dans l'esprit de M. *Alworthy* quelques impressions peu favorables pour *Jones*; mais après avoir longtems réfléchi sur le fond du caractére de ce jeune homme, il commença à en avoir la même opinion que celle que le Lecteur en a déja sans doute. En pésant ses défauts avec ses perfections, la balance lui parut pancher du dernier côté.

Aussi *Tuakum* perdit-il son temps, lorsqu'instruit de cette histoire par le religieux *Blifil*, il vint pour noircir *Jones* auprès de son bienfaiteur. Toute l'amertume de ses pieuses invectives, ne fut payée que de cette froide réponse : je sçai que les jeunes gens du tempérament de *Tom*, ne sont que trop sujets au vice que vous condamnez avec tant de raison; mais j'ai vu la franchise de son cœur, & la sincérité de son repentir, ainsi j'espere qu'il se corrigera.

Square, qui n'étoit pas moins vio-

lent, mais plus artificieux, s'y prit plus finement pour tirer parti de cette avanture, au gré de sa haine pour *Tom*.

Le Lecteur n'a pas oublié les petits incidens de la Perdrix tuée, du Cheval vendu, ni des autres faits également graves, rapportés dans notre second Livre : tous événemens, qui bien loin d'avoir altéré l'affection de M. *Alworthy* pour *Jones*, n'avoient fait que la fortifier. Il en seroit, je crois, arrivé de même à *Jones* de la part de tout autre protecteur, pour peu qu'il ait eû l'ame compatissante & généreuse.

Square lui-même, n'étoit pas à sentir les effets qu'avoient pû produire ces différentes bonnes actions de *Jones*, dans une ame de la trempe de celle de M. *Alworthy*. Notre Philosophe sçavoit parfaitement ce que c'étoit que la vertu, quoiqu'il ne l'eût peut-être pas toujours cherchée de bonne foi. A l'égard de *Thwakum*, je ne vous dirai pas précisément pour quoi, mais ces

idées n'étoient jamais entrées dans ſa tête. Il voyoit *Tom* dans un faux jour, & croyoit que tous les autres devoient le voir de même. Si M. *Alworthy* paroiſſoit agir autrement, c'étoit, ſuivant lui, l'orgueil d'un amour-propre mal entendu, qui ne vouloit pas avouer de s'être trompé dans le choix d'un objet qu'il avoit d'abord cru digne de ſon affection.

L'occaſion de perdre *Tom*, en prenant M. *Alworthy* par l'endroit ſenſible, parut donc très propice à *Square*. Après lui avoir rappellé toutes les petites fredaines de notre heros, voici ce qu'il ajouta d'un ton fait pour paroître celui de la vérité... Je ſuis véritablement fâché, dit-il, d'être obligé d'avouer que ce jeune homme nous a trompés tous deux. Je n'ai pû, je le confeſſe, m'empêcher d'être ſenſible à des procédés, qui, quoique vicieux en apparence, paroiſſoient cependant avoir *l'amitié* pour motif. La jeuneſſe me faiſoit excuſer ce qu'ils pouvoient avoir

d'irrégulier. Euſſé-je imaginé, l'euſſiez-vous crû vous-même, que ces ſacrifices de la vérité, dont la cauſe nous paroiſſoit ſi excuſable, n'euſſent d'autre objet qu'une paſſion auſſi vive que criminelle ? Nous ne voyons maintenant que trop à découvert d'où procédoit la fauſſe généroſité de ce jeune homme envers le Garde-chaſſe & ſa famille ! Il protégeoit le pere, pour ſéduire plus aiſément la fille ; il nouriſſoit la famille entiere, pour parvenir plus aiſément à opérer la honte & l'infamie d'une de celles qui la compoſent. Telle eſt donc l'*amitié !* Telle eſt donc la généroſité de *Jones !* .... Oui, Monſieur, cet exemple me fait jurer en ce moment, de ne plus rien excuſer des foibleſſes de la nature ; de ne plus rien penſer de vertueux, que ce qui quadrera dans la derniere exactitude avec *la Régle inaltérable du Droit.*

Ces idées s'étoient déja offertes dans le lointain, à M. *Alworthy*, & ſon bon cœur les avoit rejettées.

Mais préſentées par un tiers, & dans un point de vuë ſi plauſible, elles produiſirent malgré lui-même tout l'effet que *Square* en avoit attendu.

CHAPITRE VIII.

Plus de choſes, & plus claires, mais partant de la même ſource.

LE Lecteur ne ſera, je crois, point fâché de revenir avec nous chez *Sophie*. Elle avoit paſſé la nuit du ſoir où nous l'avons quittée, très-déſagréablement. Le ſommeil l'avoit peu favoriſée; les ſonges encore moins. Quand Mlle *Honora*, ſa femme-de-chambre, étoit entrée dans ſon appartement, à l'heure ordinaire, *Sophie* étoit déja levée, & habillée.

A la campagne, les perſonnes qui demeurent à une lieuë l'une de l'autre ſont regardées comme voiſines; & les nouvelles volent avec

la même vîteſſe, que ſi l'on vivoit porte à porte. Mlle *Honora* ſçavoit déja toutes les circonſtances de l'hiſtoire de *Moly*, & débuta par en régaler ſa maîtreſſe, en jettant tout le blâme de l'avanture ſur l'impudence de la fille, & en plaignant extrêmement le pauvre *Jones*, qu'elle avoit, diſoit-on, ſéduit; & qui par cette faute, que les circonſtances rendoient pourtant excuſables dans un jeune homme, étoit tombé dans la diſgrace de M. *Alworthy*....

Mlle *Honora* n'auroit de longtems fini ſur un ſi beau texte, ſi *Sophie*, impatientée de ſon verbiage, ne l'avoit interrompuë avec quelque eſpece d'aigreur, pour lui dire d'aller voir ſi M. *Weſtern* ne l'attendoit pas à déjeuner; & de ne lui plus étourdir les oreilles de choſes auſſi peu intéreſſantes. *Honora* obéit, en murmurant: nous en dirons la cauſe une autre fois; & pour en indemniſer le Lecteur, nous lui ferons part de ce qui ſe paſſoit alors dans la tête de *Sophie*.

On ſçait déja qu'elle s'étoit ſenti quelque penchant pour M. *Jones*; & que ce penchant s'étoit conſidérablement accru, avant qu'elle s'en fût apperçuë elle-même. Lorſqu'elle en avoit reconnu les premiers indices, ſon cœur s'étoit trouvé pénétré d'un ſentiment ſi doux & ſi délicieux, qu'elle n'avoit point eu la force de le combattre: moïennant quoi, la tendre *Sophie* avoit laiſſé croître inſenſiblement des feux, dont ſon peu d'expérience ne lui avoit pas même laiſſé entrevoir ce qu'elle avoit à craindre.

L'avanture de *Moly*, lui déſſilla les yeux. Elle connut, & ſe reprocha ſa foibleſſe; elle en fut effrayée. Ce coup d'œil ſubit ſur l'état de ſon cœur, quoique bien douloureux pour elle, produiſit pourtant l'effet d'un reméde auſſi violent que déſagréable, & ſuſpendit pour le moment le cours du mal. L'opération fut ſi prompte, que dans le peu de tems que dura l'abſence de la Femme de chambre,

Sophie ſe trouva entierement guérie, & fut déjeuner avec ſon pere, d'un air auſſi libre, & le cœur auſſi dégagé, que ſi *Jones* lui eût toujours été indifférent.

Il en eſt des maladies de l'eſprit, comme de celles du corps; elles ſont ſujettes aux rechutes. La pauvre *Sophie*, hélas! l'éprouva bientôt. A peine eut-elle revû *Jones*, que les premiers *ſymptômes* reparurent; & qu'à datter de ce jour, ſon cœur ne reſſentit plus que des mouvemens intermittens.

Sa ſituation devint bien différente de ce qu'elle étoit d'abord: cette paſſion, quelques jours auparavant, ſi délicieuſe, ne lui parut plus qu'un poiſon dans ſon cœur. Elle s'arma de toute ſa raiſon; fit des efforts au-deſſus de ſon âge, pour triompher de ſa foibleſſe, & pour en déraciner juſqu'aux moindres ſemences; & ſon ſuccès fut ſi rapide, qu'elle ſe trouva bientôt en état d'eſpérer ſa guériſon du tems, ou de l'abſence. Elle réſolut d'éviter, autant qu'il lui ſeroit poſ-

ſible, la rencontre de *Tom*, en attendant qu'elle pût obtenir de ſon pere la permiſſion d'aller paſſer quelque tems chez ſa Tante, qui demeuroit à quelques lieuës de là.

Mais la fortune, qui avoit d'autres vuës, mit un obſtacle invincible à ce projet, en faiſant naître l'accident que nous allons raconter.

CHAPITRE IX.

A quelque choſe, malheur eſt bon.

LA tendreſſe de M. *Weſtern*, pour ſa fille, augmentoit chaque jour avec les bonnes qualités qu'il découvroit en elle : ſes chiens, même les plus chéris, ſe voyoient quelquefois forcés de céder à *Sophie* les tendres careſſes de leur Maître. Mais, comme il ne lui étoit pas poſſible de gagner aſſez ſur lui-même pour les abandonner, il trouva enfin, après y avoir ré-

fléchi mûrement, un moyen capable de concilier de ſi chers interêts. Ce fut d'engager ſa fille à apprendre à monter à cheval, & à venir à la Chaſſe avec lui.

Sophie, pour qui les déſirs de ſon pere étoient des Loix, quoiqu'elle n'eût aucun goût pour un exercice qu'elle croyoit trop violent pour elle, ſe ſoumit d'abord à ſa volonté. Il eſt vrai qu'un autre motif, indépendamment de celui de l'obéiſſance, concouroit à la déterminer ſans peine : elle eſpéroit que ſa préſence & ſes inſinuations, en calmant l'impétuoſité du vieux Chaſſeur, préviendroient peut-être les accidens qui la faiſoient trembler chaque jour pour la vie de ſon pere.

Ce qui pouvoit le plus la retenir, étoit la crainte de ſe rencontrer trop ſouvent avec *Jones*, qu'elle avoit réſolu de fuir. Mais, comme la ſaiſon de la Chaſſe commençoit à tirer à ſa fin, elle eſperoit qu'une abſence de quelque tems chez ſa Tante, la délivreroit entie-

rement d'une paſſion qui la gênoit encore. Que dis-je ? elle ſe flattoit même d'être alors aſſez forte, pour pouvoir ſe retrouver à la ſaiſon prochaine avec *Tom*, ſans le moindre danger pour elle.

Au retour de ſa ſeconde chaſſe, au moment que précédant ſon pere, elle étoit prête d'arriver au Château, le cheval fringant de *Sophie* qui avoit beſoin d'un Cavalier plus ferme, s'aviſa tout à coup de ſe cabrer, & de la ſecouer ſi vivement, qu'elle étoit prête à perdre les arçons, lorſque *Jones*, qui ne la perdoit point de vûe, accourut à ſon ſecours. Le fougueux animal, ſe ſentant arrêté par la bride, après s'être cabré de plus belle, fit ſauter la pauvre *Sophie* de deſſus ſon dos, avec tant de violence, que c'étoit ſans doute fait d'elle, ſi *Tom*, au riſque de tout ce qui pouvoit en arriver, ne l'eût heureuſement reçuë dans ſes bras.

Sophie étoit ſi effrayée, qu'elle fut longtems à pouvoir répondre à *Jones*, qui mouroit d'inquiétude qu'-

elle ne fût bleſſée. Elle l'aſſura, en reprenant ſes ſens, qu'elle ne reſſentoit aucun mal ; & le remercia du zéle qu'il avoit marqué pour elle dans un péril auſſi preſſant. Je ſuis donc ſuffiſamment récompenſé, Madame, répondit *Jones*. Dût-il m'être arrivé de plus grands malheurs encore, je les aurois de bon cœur affrontés pour vous préſerver de la moindre bleſſure.

Quel malheur, repliqua *Sophie* avec vivacité, vous eſt-il donc arrivé ! quoi, ſeriez-vous bleſſé ?

Ne vous effrayez point, Madame, repartit *Jones*, Dieu ſoit loué, je vous ai ſecouruë à tems ! après ce que j'ai craint, pour vous, pouvoit-il moins m'en coûter qu'un bras ?

Un bras ! s'écria *Sophie*, Ciel ! ſeroit-il caſſé ?

Je le crois, Madame, répondit froidement *Jones*, mais ſouffrez que je vous remene au Château ; votre pâleur me fait trembler : la main qui me reſte encore, eſt à votre ſervice.

Sophie, voyant pendiller ſon bras gauche, tandis qu'il la ſoutenoit de l'autre, ne douta plus de la verité. Elle devint plus pâle, plus ſaiſie de l'accident de *Tom*, qu'elle ne l'avoit été du ſien même. Le friſſonnement qui s'empara d'elle, étoit ſi violent, que notre Héros avoit peine à la ſoutenir ; & comme les agitations de l'eſprit de cette aimable fille, n'étoient pas moins grandes que celles de ſon corps, elle ne put s'empêcher de témoigner à *Tom*, par la tendre langueur de ſes regards, combien ſon cœur étoit ſenſiblement touché de tout ce qu'il ſouffroit pour elle.

M. *Weſtern*, arrivant alors avec ſon monde, fut informé par *Sophie* de tout ce qui venoit d'arriver. Il embraſſa, & remercia mille fois, les larmes aux yeux, le ſauveur de ſa fille.

Cet événement produiſit un effet bien favorable pour notre Héros dans l'ame de *Sophie* : elle aimoit le courage ; elle entrouva dans la façon dont *Jones* s'étoit ex-

posé pour la garantir d'une chute aussi dangereuse, que certaine. La qualité d'homme courageux eut de tout tems droit de plaire au sexe : on en donne plus d'une raison ; mais, je m'en tiens à celles de *Bayle*, qui attribuë cette prédilection des femmes pour les gens braves, au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire ; souvent, à l'envie de dominer sur ceux qui dominent, ou sont dans le cas de dominer sur les autres ; & presque toujours, au sentiment intérieur de leur propre foiblesse.

Quoiqu'il en soit, cet événement fit grande impression sur *Sophie* ; &, après de très-exactes recherches, j'ai tout lieu de penser, que cette charmante créature n'en fit pas moins alors sur le cœur de *Jones* ; qui, pour dire la verité, avoit commencé, depuis quelques jours, à devenir sensible au pouvoir vainqueur de ses charmes.

CHAPITRE X.

Suite du précédent. Converſation de SOPHIE *avec ſa femme de chambre.*

EN arrivant chez ſon pere, *Sophie* qui s'étoit traînée juſque-là, avec grand'peine, tomba évanouïë dans un fauteuil. A force de liqueurs ſpiritueuſes, elle revenoit à elle-même, lorſque le Chirurgien, que l'on avoit envoyé chercher pour *Jones*, entra dans l'appartement, & dit qu'il falloit abſolument la ſaigner. M. *Weſtern* fut du même avis ; & *Sophie*, toujours obéiſſante, quoique très-ennemie de la ſaignée, dont elle ne ſe ſentoit aucun beſoin, abandonna enfin ſon beau bras au diſciple de *S. Coſme*.

Dès que l'opération fut faite, *Sophie* ſe retira dans ſon appartement, afin de ne pas retarder plus

long-tems celle qu'il falloit faire à *Jones*; & c'étoit peut-être la principale raiſon de ſa répugnance, à ſe laiſſer ſaigner. Mais, M. *Weſtern*, lorſqu'il s'agiſſoit de ſa fille, ne connoiſſoit perſonne, & n'avoit d'attention que pour elle. Quant au pauvre *Jones*, il reſſembloit alors à la Statuë de la *Patience*, aſſiſe ſur un monument, & ſouriant à la douleur. Le ſang qu'il croyoit encore voir couler du bras de *Sophie*, lui faiſoit preſque oublier ſes propres maux.

Son tour vint cependant; & après avoir ſoutenu en héros, l'opération la plus douloureuſe, il fut mis au lit chez M. *Werſtern*, qui ne vouut abſolument pas permettre qu'on le portât chez M. *Alworthy*.

Mademoiſelle *Honora* avoit aſſiſté à ſon ſuplice. Elle fut bientôt mandée par ſa maîtreſſe, qui brûloit d'être inſtruite de l'état du malade.

La femme de chambre, enchantée du courage de *Jones*, ne pouvoit tarir ſur ſes louanges: la bonté

de ſon caractére, les graces de ſa figure, la blancheur même de ſa peau, rien ne fut oublié.

Toute autre que Mademoiſelle *Honora*, ſe ſeroit apperçuë de l'effet que produiſoit ce diſcours ſur ſa maîtreſſe ; mais ayant heureuſement rencontré ſa propre figure dans un miroir de l'appartement, la bonne femme de chambre n'avoit pû ſe perdre de vuë pendant tout le cours de ſa harangue, ni par conſéquent ſonger à l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur le viſage d'autrui.

Sophie eut donc le tems de ſe remettre ; & de dire, en ſouriant à *Honora* : en vérité, je te crois amoureuſe de ce jeune homme ?... moi, Madame, répondit-elle, moi amoureuſe de lui ! je vous jure ſur mon ame, ſur mon honneur même, qu'il n'en eſt rien. Qu'il ſoit beau Prince tant qu'on voudra, qu'il plaiſe même à M. *Alworthy* d'en faire un Gentilhomme ; je ſuis ce que je ſuis : mes parens étoient du moins mariés, &

mon grand-pere étoit membre du Clergé. Non, non, Madame : tout beau, tout aimable qu'il eſt, je crois que mes parens ne me verroient pas de bon œil prendre les reſtes de *Moly Seagrim*.

J'admire votre impertinente audace, interrompit *Sophie* avec un ſang froid compoſé, d'oſer parler avec auſſi peu de ménagement d'un ami de mon pere ! quant à la fille que je viens de nommer, je vous défends de jamais prononcer ſon nom, du moins en ma préſence.

Honora, étourdie de cette réponſe, chercha à réparer au plutôt ſa ſotiſe. Ce n'étoit, s'écria-t'elle, que l'indignation qu'elle avoit conçuë contre *Moly*, pour avoir ſéduit *Jones*, qui l'avoit outrée contre cette fille. A l'égard de *Jones*, elle n'avoit que mille biens à en dire; elle avoit toujours ſoutenu ſon parti envers & contre tous ceux qui parloient de ſa bâtardiſe. Il n'étoit pas poſſible, ajouta-t'elle, qu'avec un ſi bon cœur, un air ſi

noble, une main auſſi blanche, il ne fût pas né véritablement Gentilhomme. Il mérite d'être aimé, ſans doute ; auſſi tout le monde l'aime, & Dieu permettra que tout ſe découvre un jour.

Sophie rioit de tems en tems, ſous cappe, à certains endroits de cette Palinodie : ce qui étant interprété favorablement par Mademoiſelle *Honora*, encouragea cette fille à s'écrier tout-à-coup, qu'elle en avoit bien d'autres à dire, ſi elle ne craignoit pas d'offenſer ſa maîtreſſe.

Qu'as-tu donc à me dire ? répondit *Sophie* toute émuë ; parle, je te l'ordonne, & je t'en prie.

Ah, Madame ! quoiqu'il n'y penſât point à mal.... Ce récit vous offenſeroit peut-être ; & j'en ſerois au déſeſpoir !

Finis donc ; je le veux, répartit vivement *Sophie*, je ne prétens pas que tu me caches rien.

Eh bien, Madame, je vous dirai donc, puiſque vous le voulez, que M. *Jones* étant entré un jour

de la ſemaine paſſée dans une chambre où j'étois à travailler ; & qu'ayant apperçu votre manchon ſur une chaiſe, ce même manchon que vous me donnâtes avant-hier.... il s'en ſaiſit, mit ſes mains dedans & le baiſa.... ah, Madame ! je ne vis jamais un pareil baiſer ! .... j'imagine, interrompit *Sophie*, qu'il ignoroit que le manchon fût à moi ?

Ecoutez, Madame, vous ſçaurez tout. Il continuoit à baiſer ce manchon, avec une ardeur que je ne ſçaurois exprimer, en répétant à chaque fois, que c'étoit le plus joli manchon du monde..... mais, dis-je, qu'a-t'il donc de ſi diſtingué aujourd'hui ? vous l'avez déja vû cent fois dans les mains de *Sophie*.... hélas ! oui, s'écria-t'il ; mais quand on eſt auprès de *Sophie*, eſt-il rien de beau qu'elle même ? .... ce n'eſt pas tout encore, Madame ; mais daignez ne pas vous fâcher, car encore un coup, le pauvre garçon n'y penſoit point à mal !

Un jour que vous étiez au clavecin, pour amuſer votre papa,

M. *Jones* étoit assis dans la chambre voisine, & paroissoit mélancolique. Qu'avez-vous donc, lui dis-je ? pourquoi cet air rêveur ? gage que je lis dans votre pensée?... helas, dit-il, en se réveillant tout-à-coup comme d'un songe, à quoi puis-je penser en écoutant & en contemplant ta belle maîtresse?... O ma chere *Honora* ! heureux, & mille fois heureux, le fortuné mortel !.... un soupir arrêta le reste, & son haleine étoit plus douce qu'un bouquet..... mais ne vous fâchez pas au moins, Madame ! car le pauvre garçon n'y pensoit point à mal ; & j'espere que vous voudrez bien tenir ceci secret. Je vous dirai même, qu'il m'a donné un bel écu, pour n'en jamais ouvrir la bouche ; & qu'il me l'a fait jurer sur un livre : mais je suis presque sûre, que ce n'étoit pas la *Bible* ; ainsi je puis parler.

Jusqu'à ce que les Peintres ayent trouvé un plus beau rouge que le vermillon, je ne dirai rien des couleurs de *Sophie*, pendant le dis-

cours de la femme de chambre.

Ho....nora, dit-elle, ſi vous me pro....mettez de ne me plus parler de tout ceci.... & de n'en jamais rien dire à perſonne ; je ne vous trahirai point..... je veux dire, que je ne ſerai plus fâchée contre vous.... mais, je crains votre langue : prenez-y-garde, ma fille, vous lui donnez ſouvent trop de liberté. Ceci peut venir aux oreilles de mon pere, & le fâcher contre M. *Jones*, qui comme vous le dites fort bien, n'y penſe ſans doute pas à mal ; car je ſerois bien fâchée moi-même, ſi je pouvois penſer qu'il oſât.... ah ! Madame ! s'écria la femme de chambre, vous lui rendez juſtice : il eſt incapable d'oublier ce qu'il vous doit ; comme moi, de révéler jamais de pareils ſecrets.... helas, le pauvre garçon étoit ſi hors de lui-même, qu'il y auroit bien de l'injuſtice à lui en vouloir..... mais, pardon encore une fois, Madame : j'aimerois mieux me couper la langue, que de vous offenſer !... Achéve, répli-

répliqua Sophie, après ce que tu m'as déja dit, je puis tout entendre, ſans en être émuë.

Eh bien, chere *Honora*, dit-il, tu vois l'état où je ſuis (c'étoit quelques jours après m'avoir donné l'écu, ajouta la Duëgne) mais ne crois pas que je ſois aſſez lâche, aſſez téméraire pour la jamais regarder autrement que comme une Déeſſe, que comme l'objet de mon culte auſſi reſpectueux que ſecret, juſqu'au dernier jour de ma vie!...

Voilà tout, Madame; voilà du moins tout ce que ma mémoire me fournit quant à préſent; & ce qui m'intéreſſe pour lui, en vous en rendant compte, c'eſt la certitude où je ſuis que ce tendre jeune homme n'y penſe point à mal.

Je ſuis enfin convaincuë, *Honora*, que tu m'es véritablement attachée, dit Sophie en ſe levant; Tu m'avois miſe en colere l'autre jour, quand je te donnai ton congé; ſi tu veux reſter avec moi, tu en es la Maîtreſſe, & tu feras bien. *Honora*, charmée d'être rentrée

en grace, remercioit *Sophie*, & lui promettoit une fidélité inviolable, lorsque la cloche sonna pour le dîner, & obligea *Sophie* de se rendre auprès de son pere.

Fin du quatriéme Livre.

L'ENFANT TROUVE.

LIVRE CINQUIÉME.

Contenant l'eſpace d'un peu plus de ſix mois.

CHAPITRE PREMIER.

Viſites faites à JONES. *Pâture pour ceux qui ont un cœur.*

NOtre Héros malade, reçut beaucoup de viſites, qui ne l'amuſerent pas toutes. M. *Alworthy* ne paſſoit pas un jour ſans le voir; mais, quoiqu'il le plaignît ſincérement, & qu'il fût très-ſatisfait de la galanterie courageuſe qui avoit occaſionné ſa bleſſure, il crut pourtant cette occaſion favorable pour rappeller *Tom* à une

conduite plus réguliere que celle qu'il avoit tenuë juſque-là. Auſſi le bon Seigneur ne perdit-il jamais le moment, ſurtout quand *Jones* ſouffroit moins, de lui repréſenter tendrement combien il avoit de torts à réparer; & à lui faire entendre, que le bonheur de ſa vie, étant attaché à ſa conduite future, il ne pouvoit penſer trop ſérieuſement à diſſiper les impreſſions que ſes égaremens avoient fait naître dans l'âme d'un bienfaiteur, qui ſeroit au déſeſpoir d'être forcé d'abandonner ce titre.

Tuakum même le venoit voir aſſez aſſidûement, & penſoit qu'un malade étoit plus propre à être prêché, qu'un autre. Auſſi aſſommoit-il l'Infortuné *Tom* des ſermons les plus durs, les plus ennuyeux, & dont la concluſion étoit toujours, que la rupture de ſon bras étoit un juſte châtiment du Ciel pour tous les crimes qu'il avoit commis; & que, ſans un prompt repentir (ſi tant eſt que *Jones* en fût capable) il le voyoit dé-

ja menacé dans ce monde, & dans l'autre, des ſupplices réſervés aux plus grands ſcélérats.

Square, parloit tout différemment. Un bras, ou quelque autre membre de moins, diſoit-il, n'étoit pas digne l'attention d'un homme ſage : il lui ſuffiſoit, pour ſa conſolation, de réfléchir ſur les miſéres attachées à l'humanité ; de ſonger, que le plus juſte des hommes étoit expoſé aux accidens de la vie, comme le plus pervers; que c'étoit enfin abuſer des termes, que d'appeller maux, ou peines, tout ce qui ne troubloit pas *l'ordre* général & éternel des choſes.

M. *Blifil*, rendoit rarement viſite à *Tom*, & jamais ſeul. Ce vertueux jeune homme paroiſſoit cependant s'intéreſſer à ſon infortune : mais, avoit ſoin de faire entendre, qu'il craignoit l'intimité avec un ſujet d'un auſſi dangereux commerce ; & citoit modeſtement, à ce propos, le proverbe de *Salomon* contre la mauvaiſe compagnie. Il n'étoit pourtant pas ſi rigoureux que *Tuakum* : il oſoit mê-

me concevoir quelque eſpérance de converſion de la part de *Jones*. L'inexprimable bonté de M. *Alworthy*, devoit, diſoit-il, toucher le cœur de *Tom*; s'il n'étoit pas endurci dans le vice, & abſolument indigne que quelqu'un à l'avenir s'intereſſât pour lui.

Pour M. *Weſtern*, il paſſoit dans la chambre de *Jones* tous les momens qu'il déroboit à la chaſſe, & à la bouteille, & combloit le malade de tendreſſe & d'amitié.

Dès que *Tom* fut en état de ſe lever, il lui amena *Sophie*; & la vuë de cette aimable objet hâta ſi fort la convaleſcence de notre malade, qu'il fut bientôt en état de deſcendre dans la ſalle, & de paſſer quelquefois juſqu'à deux heures entieres auprès du Clavecin de *Sophie*, qui ſe plaiſoit à l'amuſer avec les plus beaux airs modernes : à moins qu'il ne plût à M. *Weſtern*, de les interrompre tout à coup, pour faire jouer *le vieux Sir Simon*, ou quelque autre piece de cette force.

Il eſt vrai que *Sophie* avoit un ſoin extrême de s'obſerver auprès de *Tom* : mais, quelque ſcrupuleuſe que fut ſon attention, il lui échapoit de tems en tems des marques de tendreſſe, qui quoiqu'imperceptibles aux yeux indifférens, n'étoient jamais totalement perduës pour *Jones*. L'interêt qu'il avoit à étudier tous les mouvemens de *Sophie*, le rendoit ſi attentif, qu'il fut bientôt dans le cas de ne pouvoir ſe diſſimuler à lui-même que cette aimable fille avoit quelque penchant pour lui.

Lorſqu'il fut totalement affermi dans cette penſée, il ſe trouva dans un état ſi violent, que tout autre tempérament que le ſien (ſurtout dans le cas où il étoit) en eût ſans doute éprouvé des ſuites dangereuſes. Il étoit pénétré de tout le mérite de *Sophie ;* il aimoit éperduëment ſa perſonne, il admiroit ſes bonnes qualités, il chériſſoit tendrement la bonté de ſon cœur. Mais, comme il n'avoit réellement jamais conçu la moindre idée de la

posséder un jour, ni jamais accordé l'ombre de l'indulgence à son inclination, la passion qu'il se trouva avoir pour elle étoit beaucoup plus forte qu'il ne l'avoit pensé lui-même. Son cœur enfin ne lui révéla tout son secret, qu'au moment même où *Tom* se crut assuré que sa charmante Maîtresse avoit en effet quelque retour pour lui.

CHAPITRE II.

Second service, pour les mêmes gens.

L'Etat violent où se trouva *Jones*, après cette découverte, étoit causé par les réflexions douloureuses qui se présentoient en foule à son esprit. Il étoit fort éloigné de croire que le penchant de *Sophie* pût jamais assez prévaloir sur le cœur de cette fille pour l'aveugler jusqu'au point de consentir à faire le bonheur d'un amant si peu digne d'elle. En sup-

poſant même que ſon eſpoir dût ne point trouver d'obſtacles de la part de la fille, n'étoit il pas bien ſûr d'en trouver d'inſurmontables de la part du pere ? Ce pere, quoique Gentilhomme très-campagnard dans ſes amuſemens, étoit parfaitement homme du monde dans tous les cas où il s'agiſſoit de ſa fortune. Ce pere, aimoit paſſionnément ſa fille ; il lui avoit dit cent fois, à table, que ſa plus chere ambition étoit de la voir un jour l'épouſe du plus riche Seigneur de la Comté. *Jones* auroit-il été aſſez vain, aſſez ſtupidement fat pour ſe flatter, quelque amitié que M. *Weſtern* eût pour lui, de le voir conſentir à ſacrifier toutes ſes brillantes eſpérances à la paſſion ridicule d'un jeune homme ſans naiſſance, & ſans biens? Et ſi ce conſentement ne pouvoit jamais être eſpéré, ſans extravagance, n'étoit-ce pas être bien ingrat, n'étoit-ce pas violer bien baſſement les loix de l'hoſpitalité que d'entretenir la paſſion d'une fille adorable à l'inſçu de ſon pere, & de

riſquer à faire le malheur de tous les deux ?

Si *Tom* enviſageoit toutes ces conſéquences, avec une eſpece d'horreur, combien ne fut-il pas plus effrayé en ſongeant aux nouveaux reproches qu'il riſquoit à s'attirer de la part de *M. Alworthy !* Ignoroit-il combien l'apparence même de la trahiſon, ou de la lâcheté, étoit capable de bleſſer la nobleſſe de ſon âme, & de rendre pour jamais le coupable odieux à ſes yeux ?

Tant de difficultés invincibles l'euſſent jetté dans le déſeſpoir, ſi le ſouvenir d'une autre femme ne s'étoit offert tout à coup à ſa penſée.

La tendre *Moly* avoit-elle mérité ſon ſort ? Il lui avoit juré une conſtance éternelle; elle avoit mille fois fait vœu de ne pas ſurvivre à l'infidelité de ſon Amant ! *Tom* la voyoit dans les bras de la mort ; il étoit l'auteur de ſa perte ; il connoiſſoit la haine de tous les voiſins pour cette malheureuſe fille, & tous les maux qu'elle avoit à eſ-

ſuyer de la jalouſie de ſes propres ſœurs ! Il ſe peignoit tout ce qu'elle avoit du ſouffrir, depuis que ſon accident le retenoit chez M. *Weſtern* : il ne pouvoit ſe pardonner d'avoir payé tant d'amour de tant d'ingratitude! La pitié exagére tout : *Moly* ſe préſenta aux yeux de ſon cœur mille fois plus aimable, plus fidéle, & plus tendre que jamais. Ce tourbillon d'idées échauffa tellement la tête de *Jones*, qu'il paſſa une très-mauvaiſe nuit : le réſultat de ſes réfléxions fut, de retourner à *Moly*, & d'oublier totalement Mlle *Weſtern*.

Il perſiſta dans cette réſolution tout le lendemain juſqu'au ſoir, travaillant de la meilleure foi du monde à déraciner *Sophie* de ſon cœur. Il y ſeroit peut-être même parvenu, ſi Mlle *Honora*, le ſçachant tout ſeul dans ſa chambre, n'étoit venu lui faire une viſite.

Devinez, dit-elle en entrant, où j'ai été aujourd'hui ? je vous le donne en mille.

Après avoir deviné longtems en-

vain, & essuyé un très-long *bavardage* de la part de la femme de chambre, qui laissoit sous-entendre qu'il s'agissoit de quelque chose d'important pour lui, *Jones* la pressa tant, que la discrette *Honora*, après s'être assurée de sa parole, voulut bien livrer son secret à notre héros.

Vous sçaurez donc, (lui dit *Honora* mystérieusement) que ma maîtresse m'a envoyée chez *Moly Seagrim*, pour voir par moi-même si cette fille ne manquoit de rien : cette commission n'étoit pas trop de mon goût ; mais que faire ? les domestiques sont faits pour obéir.... ah ! mon cher M. *Jones*, comment avez-vous pû vous encanailler ainsi ?....ma maîtresse voulut pourtant que j'y allasse, & que je lui portasse du linge & quelques autres nippes.... elle est en vérité trop bonne. Un pareil bagage seroit bien mieux à *Bridwel*.... quoi ? (interrompit *Jones*) ma *Sophie* est assez généreuse !.... oui, oui, votre *Sophie*, reprit *Honora*, oui votre *Sophie*

elle-même ; mais si vous sçaviez tout, vous seriez bien plus étonné.... si je sçavois tout, répliqua *Jones;* ah daignez vous expliquer!.. j'entends ce que j'entends, répondit *Honora*.... en vérité, si j'étois ce qu'est M. *Jones*, je leverois les yeux un peu plus haut, que sur une gredine telle que sa *Moly Seagrim*.... vous souvient-il du jour que vous caressâtes le manchon de ma maîtresse avec tant de plaisir ?....quoi ! le lui auriez-vous dit ? s'écria *Jones*, en rougissant.... si je l'ai dit, répondit *Honora*, il ne vous reste qu'à m'en remercier. Le plus puissant *Lord* d'Angleterre se croiroit trop heureux, s'il sçavoit..... mais j'ai grande envie de ne pas vous le dire.

Jones redoubla la vivacité de ses instances, & *Honora* qui avoit autant d'envie de parler, que l'autre d'entendre, continua ainsi.

Apprenez enfin, puisque vous voulez le sçavoir, que ma maîtresse m'avoit donné ce même manchon que vous aimiez tant. Elle en avoit

un autre beaucoup plus beau: mais, deux jours après que je lui eus raconté toute votre hiſtoire, *Honora*, me dit-elle, *mon nouveau manchon me déplaît.... il eſt ſi gros.... ſi mauſſade, que je ne puis le voir.... juſqu'à ce que j'en trouve un autre à mon goût, rends-moi le vieux, & prends celui-ci....* Car elle eſt ſi bonne Demoiſelle, qu'elle rougiroit de donner pour reprendre : oh ! c'eſt de quoi je puis vous répondre... Ce manchon, enfin, puiſqu'il faut tout vous dire, n'eſt jamais ſorti de ſon bras ; & je parierois ma tête, qu'il a été baiſé mille & mille fois en ſecret ! . . . La converſation fut interrompuë en cet endroit par M. *Weſtern*, qui venoit lui-même inviter *Jones* à deſcendre au Clavecin.

Sophie parut ce Soir aux yeux de *Jones* beaucoup plus belle que jamais : il eſt vrai que le manchon en queſtion étoit paſſé dans ſon bras droit.

Elle jouoit l'air le plus chéri de ſon pere, qui étoit appuyé der-

riere ſa chaiſe, & ravi de l'entendre, lorſque le manchon retombant tout à coup ſur les doigts de *Sophie*, la mit hors de meſure. Notre fougueux Gentilhomme fut ſi picqué de cet accident, que le manchon arraché du bras de ſa fille, & régalé d'une Epithéte un peu cavaliere, fut ſur le champ jetté au feu. *Sophie*, épouvantée, ne fit qu'un ſaut du Clavecin à la cheminée, & le ſauva des flammes.

Cet incident paroîtra peut-être peu important à pluſieurs de nos Lecteurs; cependant tout frivole qu'il eſt, il produiſit un ſi grand effet ſur le pauvre *Tom*, que nous nous ſommes crûs obligés de le rapporter. Un Hiſtorien judicieux n'obmet jamais les moindres circonſtances: ce ſont ſouvent d'elles que naiſſent les plus grands événemens. Il ſçait, que le monde doit être conſidéré comme une vaſte machine, dont les grandes roues ne reçoivent leur mouvement que des petites; & qu'il en

eſt de cette eſpece, qui ne ſont pas faites pour être vuës par tous les yeux.

Ainſi, ce que tous les charmes de l'incomparable *Sophie*, ce que la brillante douceur de ſes yeux, l'harmonie de ſa voix, les graces de ſa perſonne, la beauté de ſon ame, & ſes tendres diſpoſitions n'avoient pu faire pour conquérir abſolument le cœur de *Jones*.... fut opéré par un manchon !

Ce cœur, ainſi que certaine forteresſe, fut en cet inſtant pris par ſurpriſe. Toutes ces conſidérations d'honneur & de prudence, que notre Héros, ainſi qu'un militaire habile, avoit placées en avant pour défendre les avenuës de ce même cœur, déſerterent leurs poſtes ; & l'amour Vainqueur entra Triomphant dans la Place.

CHAPITRE III.

Grand incident.

AMour ! Amour, qui peut te réſiſter ? ... Il reſtoit pourtant encor dans l'ame de *Tom Jones* des ſentimens de pitié pour *Moly*, qu'il ne cherchoit point à combattre, mais qui ne troubloient pas moins ſon repos : il avoit encor pour cette fille une ſorte d'amour de reconnoiſſance qui ne lui permettoit pas de l'abandonner dans la ſituation où lui-même l'avoit miſe ; & la délicateſſe de ſes ſentimens pour *Sophie* ne lui permettoit pas non plus de manquer à ce qu'il croyoit lui devoir. Comment faire ?

A force d'y rêver, il crut enfin qu'il pourroit peut-être s'acquitter envers *Moly*, au moyen de quelque argent. Du caractére violent & tendre dont il connoiſſoit cette fille, il s'attendoit bien à voir ſa

propoſition rejettée, de prime abord, avec tout l'appareil du déſeſpoir. Mais, comme elle étoit vaine, il eſpéra que l'offre d'une petite fortune qui la mettroit tout d'un coup au-deſſus de ſes égales, pourroit, en flattant ſon ambition, la rendre moins ſenſible à la perte de ſon Amant.

Fondé ſur cet eſpoir, un jour que M. *Weſtern* étoit à la chaſſe, *Jones* le bras en écharpe, ſortit du Château ſans être vu, & s'achemina chez *Moly*. La mere & les ſœurs, qu'il trouva prenant leur thé, lui dirent d'abord qu'elle étoit ſortie. Mais la ſœur aînée, quelques inſtans après, lui fit ſigne en ſouriant malicieuſement, que *Moly* étoit en haut, & couchée. Il y monta .... La porte étoit fermée en dedans; on le fit attendre longtems: on ouvrit enfin, en s'excuſant ſur ce qu'on étoit profondément endormie.

Moly fut longtems à pouvoir exprimer les ſentimens que la vuë ineſpérée de *Tom* produiſoit en elle,

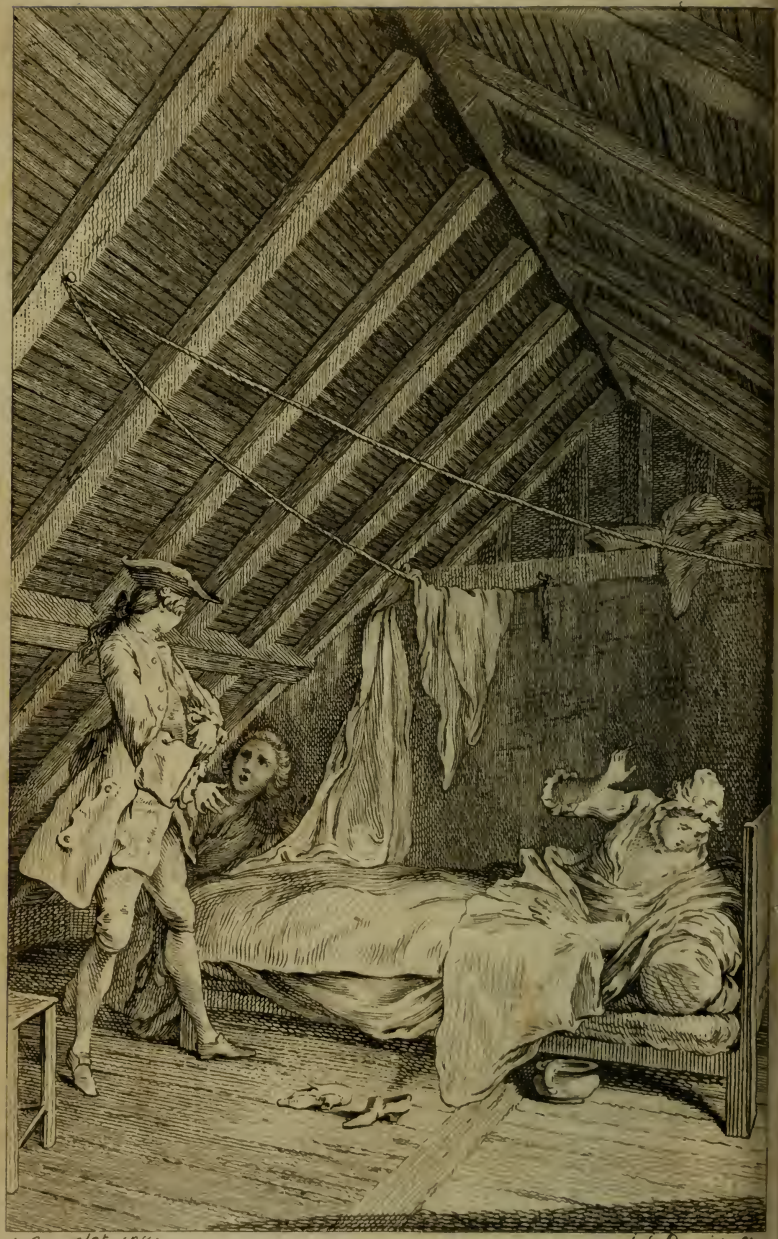
après une ſi longue abſence.

Quand les premiers tranſports furent calmés, *Tom* fit tomber par degrés la converſation ſur les conſéquences fatales d'un plus long commerce entr'eux. Il rappella à *Moly* le couroux, les défenſes terribles de M. *Alworthy*, & la ruine certaine qui les menaçoit tous deux, ſi ce Seigneur venoit à apprendre qu'ils ſe viſſent encore. Il lui peignit toute la douleur qu'il avoit de la perdre; & termina ſon diſcours, par lui offrir de quoi ſe former un établiſſement ſolide avec quelqu'un de ſes égaux, qui, à l'aſpect de ſa fortune, ſe croiroit encore trop heureux de l'avoir pour femme.

Moly, frappée d'étonnement, reſta quelques inſtans muette; bientôt, elle fondit en larmes.... Quel coup pour une amante! Ses ſanglots redoublés lui laiſſoient à peine l'uſage de la voix. Ses regards étoient attachés ſur *Jones*: l'amour & le deſeſpoir y étoient peints; ceux de *Jones*, fixés ſur la terre, n'oſoient ſe relever juſques ſur elle....

Cette ſituation trop pénible pour tous les deux, & ſurtout pour *Moly*, ne pouvoit durer longtems. Cette Amante furieuſe éclata en reproches : rien de tout ce que la rage & l'amour trahi peut inſpirer à une femme contre l'indigne objet de ſa tendreſſe ne fut oublié pour accabler le malheureux *Tom*. Cet Amant trop foible contre un tel orage, & déja preſſé par ſes remords, alloit peut-être tomber aux pieds de ſon infortunée *Moly*, lorſqu'un mouvement impétueux de cette fille (qui par parenthèſe étoit toujours couchée) fit tomber un morceau de tapiſſerie qui montra à *Tom* un ſpectacle auquel il n'étoit pas plus préparé que le Lecteur.

Ce morceau de tapiſſerie, mal attaché au haut du plancher, ſervoit de rideau au pied du lit de *Moly*, & cachoit un petit réduit où cette fille ſerroit ſes hardes. Soit que ſes pieds ſe fuſſent embaraſſés dans ce rideau, ſoit que *Jones*, ſans y penſer, l'eût un peu



H Gravelot. inv. J. J. Pasquier. sc.

trop tiré, jugez de sa surprise, lorsque la chute de ce même rideau offrit à ses regards, qui? .... le lira-t-on sans douleur, & puis-je l'écrire sans honte? ... Le Philosophe *Square*! & dans la posture la plus ridicule (à cause de la petitesse du lieu) qu'il soit possible d'imaginer.

La situation de nos trois personnages exige un pinceau plus énergique que le mien. *Square*, dans un deshabillé cynique, tapi dans son trou, fixant de grands yeux effrayés sur *Jones*; *Moly* tremblante, & la tête cachée dans ses couvertures; *Jones*, les bras levés, la bouche ouverte, voulant parler, & ne sçachant que dire, ne présentent qu'une foible exquisse de ce tableau.

Jones rompit enfin le silence: mais ce fut par un long-éclat de rire. Il se leva ensuite, & présenta poliment la main à *Square* pour l'aider à sortir de sa retraite.

M. *Square* rappellant alors toute sa philosophie, pour surmonter sa confusion, regarda *Tom* d'un air grave, & lui dit, vous triomphez,

Monſieur!... vous jouiſſez déjà du plaiſir que cette occaſion vous offre de me perdre dans l'eſprit du monde. Je n'ai pourtant point corrompu l'innocence ; mais les apparences ſont contre moi, & je ſens tous vos avantages. Si vous aviez moins droit de me haïr, j'oſerois peut-être...arrêtez ! (s'écria *Jones*) laiſſez-moi du moins le mérite de prévenir votre demande, & de vous prouver combien la vangeance a peu d'attraits pour moi. Ce n'eſt pas vous dont j'aurois ici plus de droit de me plaindre ; ne craignez rien ni l'un ni l'autre. Agiſſez-en bien avec cette fille, & ſoyez ſûr de mon ſilence. Vous, *Moly*, ſoyez, s'il ſe peut, fidelle à votre Amant : j'oublierai, en ce cas, votre inconſtance, & vous pouvez même compter ſur tout le bien que je pourrai vous faire.

Ces mots ſont à peine achevés, que le Héros trop généreux pour attendre des remercimens, part & revole au plutôt chez M. *Weſtern*.

Square, fort content du tour qu'avoit pris cette avanture, s'attacha d'abord à consoler *Moly*, qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir profité de la longue maladie de *Jones*, pour la rendre infidelle à un Amant qu'elle chérissoit toujours. Cependant les caresses, & mieux encore l'argent de *Square*, aiderent bientôt à la consoler de cet évenement.

CHAPITRE IV.

Premieres approches.

Jones, bien guéri de la foiblesse qu'il avoit euë pour *Moly*, tant par ce qu'il avoit vû lui-même, que parce qu'il apprit encore quelques jours après sur le compte de cette fille de la part de sa sœur, n'en étoit pas plus tranquile par rapport à ses sentimens pour *Sophie*. Son cœur affranchi de tous autres liens, étoit totalement à

elle ; il étoit même assuré de n'être point haï. Mais cette certitude n'adoucissoit pas son désespoir, quand il réfléchissoit sur le peu d'apparence d'obtenir jamais le consentement de M. *Western* pour une alliance aussi disproportionnée. Cette pensée accablante, qui le tourmentoit nuit & jour, influa bientôt sur son tempérament : il perdit toute sa gayeté, ne chercha plus que la solitude, & s'abandonna entierement à la sombre mélancolie de ses idées. Il chercha même à fuir *Sophie ;* & lorsque le hazard le rapprochoit d'elle, il affectoit une réserve si severe, dans ses discours & dans ses démarches, que *Sophie* eût pû le croire absolument guéri de sa passion, si les tendres regards & les soupirs forcés de *Jones* n'eussent à chaque instant démenti l'extérieur de sa conduite.

Sophie eut d'autant moins de peine à démêler ce qui se passoit dans le cœur de son Amant, que le sien propre étoit en proye aux mêmes agitations. Cette découverte fut encore

encore favorable à *Jones ;* elle ajouta la plus haute eſtime à l'amour que *Sophie* avoit déjà pour lui ; & ce dernier ſentiment, preſque toujours ſuivi de celui de la pitié, acheva d'enflamer ſon cœur de la tendreſſe la plus vive.

Ces deux Amans ſe promenoient un jour dans le jardin, chacun dans une allée aboutiſſant au canal où *Jones* avoit jadis manqué de ſe noyer, pour ſauver l'oiſeau de *Sophie :* elle aimoit cet endroit, & alloit ſouvent y rêver ſeule. Ils ſe rencontrerent ; & ils étoient déjà face à face, avant qu'aucun des deux ſe fût apperçu de l'approche de l'autre.

Après les politeſſes d'uſage, & quelques propos vagues, auſquels le trouble & la confuſion des Parties ne permettoit pas plus de ſuite, *Sophie* jettant les yeux ſur le canal, ne put s'empêcher de rappeller à *Jones* le riſque qu'il avoit autrefois couru, pour lui rendre un leger ſervice.

Hélas, Madame, répondit *Jo-*

nes, j'euſſe été ſans doute trop heureux, ſi le canal eût été plus profond : cet inſtant m'eût affranchi de tous les maux que me préparoit ma triſte deſtinée !..... Ah, que me dites-vous ? répliqua *Sophie*, Se peut-il que vous le penſiez ? Ce mépris affecté de la vie n'eſt, ſans doute, qu'un excès de votre complaiſance pour moi: vous voulez que je vous ſois moins obligée d'avoir, à mon ſujet, déjà deux fois hazardé vos jours. Craignez, hélas, craignez plutôt pour la troiſiéme !....

Ces derniers mots étoient accompagnés d'un ſourire & d'un regard ſi tendre, que *Jones* en fut pénétré. Il répondit, en ſoupirant, que cette crainte ne pouvoit plus rien prévenir. De là, jettant ſur elle un coup d'œil fixe & languiſſant : ah, *Sophie*, s'écria-t'il ! pouvez-vous ſouhaiter que je vive ? Pouvez-vous me haïr à ce point ?... *Sophie*, les yeux en terre, répondit, après avoir héſité quelque tems...,non, M. *Jones*, non, je ne

vous hais pas.... ah ! s'écria *Jones*, ai-je pu méconnoître un cœur auſſi céleſte que le vôtre ? ai-je pu me défier des ſentimens de l'incomparable *Sophie ?*... Ciel ! quel bonheur, de pouvoir me flatter.... arrêtez, Monſieur, lui dit *Sophie* interdite, je ne vous entends pas..... je ne puis reſter ici plus long-tems... vous ne m'entendez pas ? je vous aurois donc offenſée ! (interrompit *Jones*, la larme à l'œil, & hors de lui-même) moi, je vous aurois offenſée ! auriez-vous pu m'en ſoupçonner ?..... votre rencontre imprévuë..... le trouble de mon cœur..... au nom du Ciel, pardonnez-moi ! pardon, pardon, Madame ! la ſeule idée d'avoir pu vous déplaire..... ſuffit pour m'arracher la vie.... vous me ſurprenez de plus en plus, lui dit *Sophie :* ſur quoi donc penſez-vous m'avoir offenſée ?..... Hélas, reprit *Tom*, la crainte produit ſouvent l'extravagance ; & je ne connois d'autre crainte que celle de vous avoir irritée contre moi ! que puis-je

donc vous dire encore ?.... ah ! détournez de moi ce regard ſevere : il ſuffit pour m'anéantir... condamnez mes yeux.... condamnez vos charmes..... ce ſont eux ſeuls qui m'ont perdus.... qui m'ont fait oublier ce que je ſuis..... vous en ſerez bientôt vangée.

Le tranſport de *Jones* l'avoit précipité aux pieds de *Sophie*, dont la ſituation n'étoit pas plus tranquille.... M. *Jones*, lui dit-elle, d'une voix entre-coupée, j'affecterois vainement de ne pas vous entendre : je ne vous entens que trop bien ! mais, au nom du Ciel, ſi vous avez quelque affection pour moi, ſouffrez que je retourne au Château.... puiſſai-je être en état d'y arriver !

Jones, qui pouvoit à peine ſe ſoutenir lui-même, lui offrit ſon bras, qu'elle conſentit d'accepter, pourvû qu'il lui promît de ne plus continuer cette converſation. Il ſe ſoumit à tout, pourvû que *Sophie* promît auſſi d'oublier ce que la violence de ſon amour avoit

fait éclater malgré lui. *Sophie* n'attacha ce pardon qu'à la conduite future de *Jones ;* & c'eſt ainſi que nos jeunes Amans, tous deux tremblans, & tous deux charmés l'un de l'autre, arriverent au Château.

Sophie ſe retira dans ſon appartement, où le ſecours de Mlle *Honora*, & l'Eau de la *Reine d'Hongrie* calmerent peu à peu ſes ſens. Le pauvre *Jones*, au contraire, étoit attendu par une mauvaiſe nouvelle, qui va changer toute la ſçene de cette Hiſtoire, & qui par conſéquent mérite un chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Maladie de M. ALWORTHY.

MOnſieur *Alworthy*, depuis l'accident de *Jones*, avoit négligé un rhume, qui ayant dégéneré en fluxion de poitrine, l'avoit enfin forcé de ſe mettre au

sit, & d'appeller le Medecin.

Soit par hazard, ou autrement, le danger n'ayant fait que s'accroître de jour en jour depuis l'arrivée de l'Esculape campagnard, ce bon Seigneur, toujours prêt à tout évenement, avoit jugé à propos de convoquer sa famille auprès de lui. On avoit dépêché un exprès à Madame *Blifil*, qui étoit allée depuis quelque tems à Londre; & un autre, avec une voiture pour *Jones*, convalescent chez M. *Western*.

Jones, en arrivant chez M. *Alworthy*, trouva toute la famille, à l'exception de Madame *Blifil*, assemblée autour du lit de ce Seigneur. Il venoit de leur faire part de son testament, par lequel il avoit institué M. *Blifil* pour son heritier, à charge de quelques legs assez considerables pour *Tuakum*, pour *Square*, & pour ses principaux domestiques. Quant à *Tom Jones*, M. *Alworthy* lui avoit fait un assignat particulier de 500 livres sterlin de revenu annuel, &

de mille livres une fois payées.

Les cris & les pleurs de *Blifil* proſterné aux pieds du lit de ſon oncle, étoient ſi bruyans, que la voix de *Tom*, encore plus affligé du danger de ſon bienfaiſteur que ſenſible à la fortune qu'il recevoit de lui, eut peine à percer juſqu'au malade. La foibleſſe de M. *Alworthy*, & les repreſentations du Medecin, ne lui permettoient pas de leur parler ſi long-tems. Un domeſtique vint alors annoncer, qu'un Procureur arrivé en toute diligence de *Salisbury*, & qui avoit à parler en particulier à M. *Alworthy*, demandoit audiance. Ce Seigneur chargea ſon neveu de l'entendre, n'étant plus en état de ſe mêler d'affaires; & congédia la compagnie, dans l'eſpoir de pouvoir prendre quelques inſtans de repos.

En ſortant de ſon appartement, *Tuakum* & *Square* également mécontens du legs que leur avoit laiſſé M. *Alworthy*, ſe prirent de querelle. Mille livres ſterlin, une fois

payées, n'offroient aux yeux du Pédagogue qu'une récompense très-modique pour les soins qu'il avoit daigné prendre de l'éducation de deux enfans. *Square* trouvoit ce legs exhorbitant pour un petit précepteur tel que *Tuakum*, déjà aux gages de M. *Alworthy :* tandis que lui-même, homme de condition, & qui n'étoit chez ce Seigneur qu'à titre d'ami, ne se voyoit gratifié que d'un legs pareil à celui d'un pédant !

Les paroles commençoient à s'élever entre ces deux personnages, lorsque M. *Blifil*, arrivant avec un air consterné, leur apprit, que l'exprès envoyé de *Salisbury*, venoit de lui annoncer la mort de sa mere. A cette nouvelle, les deux Docteurs se réunirent pour consoler leur disciple, l'un par les motifs de la vertu, l'autre par ceux de la Religion.

Il fut ensuite agité entr'eux, sçavoir s'il étoit à propos, ou non, d'instruire M. *Alworthy* de cet événement. Le Medecin, entrant alors,

fut pour la négative : c'étoit risquer, sans nécessité, d'accabler le malade ; il ne pouvoit y consentir. M. *Blifil* objectoit une promesse solemnelle faite de sa part à son Oncle, de n'avoir jamais rien de caché pour lui, quelque chagrin que M. *Alworthy* dût en recevoir. Ce seroit, disoit-il, manquer essentiellement à ma promesse, & m'exposer à encourir la juste indignation de mon Oncle, au cas que le Ciel le guérisse, comme j'ose encore m'en flatter. La crainte d'un mal, quel qu'il soit, ne doit jamais faire cacher la vérité.

Tuakum & *Square*, enchantés de la sagacité de leur disciple, ne pouvoient manquer d'être de cet avis. Ils l'appuyerent si fortement, que le Médecin se vit forcé de s'y ranger, & de passer avec M. *Blifil* dans la chambre du Malade, à qui ce dernier, les yeux en pleurs, fit part de sa nouvelle.

M. *Alworthy* la reçut avec constance & résignation. Il laissa pourtant tomber quelques larmes, &

demanda à parler au Meſſager : mais *Blifil* l'aſſura qu'il n'avoit pas été poſſible de l'arrêter un inſtant, à cauſe des affaires preſſantes dont il diſoit être chargé.

CHAPITRE VI.

Fête interrompuë.

LE Lecteur s'étonne ſans doute que nous ayons perdu notre Héros ſi longtems de vuë. Il étoit reſté dans la chambre de M. *Alworthy*, qu'il n'avoit pû ſe réſoudre à laiſſer ſeul avec ſa garde. Il avoit été témoin, & indigné de l'indiſcrétion de *Blifil* lorſqu'il étoit venu annoncer à ce bon Seigneur la mort de ſa mere ; & très-peu s'en étoit falu qu'il n'eût bruſqué ſon grave condiſciple.

Cependant M. *Alworthy*, après avoir été condamné par la Faculté, ſe préparoit à ſubir ſon arrêt avec cette conſtance qui dans ces

derniers momens caractériſe toujours la vraie vertu, lorſqu'une criſe favorable donna tout à coup quelque eſpérance au Médecin. La joie de *Jones* en fut extrême ; il eût donné ſa vie pour ſauver celle de ſon bienfaiteur : ſes vœux furent exaucés, & le Malade, dès le lendemain de cette criſe, fut déclaré hors de danger.

Cette guériſon ineſpérée, en répandant l'allégreſſe dans tous les environs du Château, prouva combien M. *Alworthy* étoit véritablement aimé. Le Médecin, qui ne manqua pas de s'attribuer toute la gloire de l'évenement, fut à l'envi complimenté & fêté partout. *Jones* l'accabloit d'embraſſemens, & le regardoit comme un Dieu Tutélaire.

Dès le lendemain du jour que cette bonne nouvelle avoit été annoncée par le Médecin, notre héros voulut le régaler de quelques bouteilles de vin dans ſa chambre : *Blifil*, *Tuakum*, *& Square* furent invités de s'y trouver. Les deux

derniers furent exacts à l'heure du rendez-vous ; l'autre se fit longtems attendre : on commença sans lui.

On bûvoit déja, depuis deux heures à la santé du Malade ; le vin & la joie échauffoient déjà la tête de *Jones*, lorsque le froid *Blifil* parut. Sa gravité offensée de l'air de débauche qui paroissoit régner dans cette petite fête, le fit d'abord éclater en reproches contre *Tom*. Ce n'est pas, disoit-il, qu'il trouvât mauvais que l'on se réjouît de la convalescence de son Oncle ; mais la joye doit avoir ses bornes, & la décence doit toujours les fixer, surtout dans une maison, où la mort récente de sa mere rendoit de tels excès d'une imprudence & d'un scandale inexcusables.

Malgré l'aigreur de cette remontrance, *Jones* fut désarmé par les derniers mots de *Blifil*. Il convenoit que la sensibilité d'un fils pouvoit être pardonnable en pareille circonstance : aussi ne manqua-t'il pas, après avoir fait quelques ex-

cuſes à *Blifil*, de lui préſenter la main, & de lui demander la ſienne pour gage de leur réconciliation.

Mais *Blifil* ne pardonnoit pas ſi aiſément. Il rejetta avec mépris la main de *Jones*, en ajoutant d'un ton indigné, il n'eſt pas étonnant que le ſpectacle le plus tragique ne faſſe aucune impreſſion ſur un aveugle; quant à moi, qui ai eu le bonheur de connoître mes parens, il ſeroit ſurprenant que je fuſſe inſenſible à leur perte.

Quoi, traître! (s'écria *Jones*, en lui ſautant au colet,) tu as la lâcheté de me reprocher l'infortune de ma naiſſance?.... Cet éclair alloit être ſuivi d'un terrible orage, ſi les ſpectateurs ne s'étoient pas hâtés d'en prévenir l'effet. On ſépara les parties; on les réconcilia, du moins en apparence; on acheva triſtement la fête; & chacun tira de ſon côté.

CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cauſe !

Jones, après avoir quitté la compagnie, avoit eu encore aſſez de raiſon pour ſentir qu'il avoit beſoin de prendre le grand air avant que de ſe hazarder dans la chambre de M. *Alworthy*. La ſoirée étoit belle ; & il ſe promenoit ſeul dans un petit bois, en rêvant aux charmes de ſa chere *Sophie*, lorſque ſes réfléxions amoureuſes furent interrompuës par l'apparition d'une femme, qui l'ayant regardé fixement, ſe ſauva dans le plus épais du bois. Les héros ſont rarement peureux ; le nôtre ne craignoit pas même les *eſprits* : il ne balança pas à ſuivre les pas de celui-ci. Il faut pourtant tout dire, il avoit cru le reconnoître.

Quand elle favoriſe ou perſécute quelqu'un, la fortune ne fait jamais rien à demi.

Tuakum & *Blifil* étoient en promenade ſérieuſe ; ils avoient vû paſſer, & très-bien reconnu l'ombre femelle. Tous les deux auſſi ſoupçonneux l'un que l'autre, & préſumant du myſtére dans cette avanture, étoient entrés dans l'allée aboutiſſant au petit bois, au moment même où *Tom* s'y étoit enfoncé à la pourſuite du phantôme.

Tous deux également ennemis de *Jones*, & fermement convaincus de la réalité *d'un rendez-vous* ; tous deux charmés d'une récidive, qui ne pouvoit manquer de perdre l'objet de leur haine auprès de M. *Alworthy*, projettent, en ſurprenant les coupables, de les mettre hors d'état de nier leur crime.

Heureuſement pour *Jones*, le chemin qui pouvoit les conduire juſqu'à lui étoit difficile & très-abondant en broſſailles. Quelques précautions qu'ils priſſent, il entendit du bruit, leva la tête, & les reconnut. Son parti fut pris ſur le champ : il s'avança fierement à leur

rencontre, très-réſolu de leur diſputer le paſſage.

Tuakum, outré de l'audace de ſon ancien Ecolier, & croyant encor être en droit de lui parler en Maître, lui cria, qu'il prétendoit vainement ſauver de leurs mains ſon infâme *Moly*; que M. *Blifil*, ainſi que lui, l'avoit très-bien reconnuë; que rien enfin ne les empêcheroient de la conduire au Château, pour en faire un exemple capable d'épouvanter ſes pareilles.

Jones, peu ému de ce diſcours, mais indigné de le voir confirmé par *Blifil*, (dont les inſultes de l'après-midi étoient encor profondément gravées dans ſon cœur) ne répondit aux emportemens de *Tuakum*, qu'en l'aſſurant que tous les Pédagogues du Comté, duſſent-ils être ſecondés par autant de *Blifils*, ne parviendroient jamais à le forcer, lui vivant, de conſentir à l'ombre d'une lâcheté.

Cette déclaration préciſe ayant achevé d'enflâmer la bile de *Tua-*

kum & de ſon diſciple chéri, fut bientôt ſuivie d'un des plus mémorables combats *à coups de poing*, dont les Annales des ruës de Londre ayent jamais fait mention.

Qu'il ſuffiſe au Lecteur de ſçavoir, que le brave *Tom*, après avoir ſoutenu long-tems, ſans perdre un pouce de terrain, l'effort de ſes deux aſſaillans, qu'il avoit mis alternativement hors de combat, alloit peut-être ſuccomber dans une nouvelle attaque où ils avoient réuni toutes leurs forces, lorſque deux des plus vigoureux poings de l'Angleterre parurent tout-à-coup dans la mêlée, & décidérent la victoire en ſa faveur.

Tuakum & *Blifil* étoient déja par terre avant que *Jones* eût eu le tems de jetter les yeux ſur le généreux champion qui venoit de le ſecourir. Avec quelle joye, avec quels ſentimens de reconnoiſſance, ne reconnut-t'il pas M. *Weſtern!*

Ce gentilhomme, qui ſe promenoit aux environs avec ſa famille, avoit apperçu de loin le combat de deux

hommes contre un : il n'en avoit pas fallu davantage, pour le faire voler au ſecours du parti le plus foible.

Le reſte de ſa compagnie ne tarda pas à arriver ſur le champ de bataille. C'étoit cet honnête Miniſtre *Supple*, que nous avons vû derniérement à la table de M. *Alworthy*, Madame *Weſtern* tante de *Sophie*, & *Sophie* elle-même.

Le ſpectacle qui s'offrit à leurs yeux, n'étoit pas amuſant pour des femmes. On voyoit, d'un côté, le déſaſtreux *Blifil* étendu ſur la terre, pâle, & preſque ſans ſentiment ; non loin de là, le glorieux *Jones* couvert de ſang, partie du ſien propre, partie du révérend *Tuakum ;* plus bas, étoit le *Grand Weſtern*, jettant un œil de clémence ſur *Tuakum*, giſſant à ſes pieds, & pardonnant à l'ennemi vaincu.

Chacun s'empreſſa d'abord à ſecourir les bleſſés ; & *Blifil*, le plus maltraité de tous, commençoit à reprendre l'uſage de ſes ſens, lorſqu'un ſpectacle bien plus touchant

encore attira d'un autre côté toutes les attentions de l'assemblée.

La charmante *Sophie* elle-même étoit évanouie !

Tous les flacons sont bientôt épuisés ; toutes les voix demandent de l'eau fraîche. Mais, tandis que chacun court, & en cherche vainement, *Tom* qui se souvient d'un petit ruisseau voisin, prend *Sophie* dans ses bras, traverse en courant un champ de bled mur, se plonge dans l'eau jusqu'à mi-corps, en arrose sa belle malade, & parvient enfin à la rappeller à la vie.

M. *Western*, & le reste de la compagnie, ignorant le dessein de l'impétueux *Jones*, l'avoient suivi à toutes jambes. Ils arriverent au moment même que *Sophie* ouvroit les yeux ; & la scene tragique, à compter de cet instant, fut changée en scene de joye & de reconnoissance. M. *Werstern*, après avoir mille fois embrassé *Tom* & sa fille, ne voulut pas absolument qu'il retournât chez lui ce soir, & prétendit l'emmener sur le champ à son Château, pour faire panser ses playes.

Mais le bon cœur de *Jones* ne lui permettoit pas d'abandonner ainſi les deux bleſſés, quoique ſes adverſaires. Ce ne fut pas ſans peine qu'il obtint, de M. *Werſtern*, que l'on revînt à eux.

On les trouva tous deux ſur pieds, ſe conſolant mutuellement de leur diſgrace, & ſe promettant bien d'en tirer vangeance. Ils ſe hâterent même de la commencer dès-lors, en faiſant part à la Compagnie du ſujet de la querelle. Mais M. *Weſtern* ne fit qu'en rire : ce qui acheva tellement de les irriter, qu'ils refuſerent conſtament le ſouper qu'il leur offroit chez lui, dans l'intention de moyenner un traité de paix entre les parties.

Quant à *Jones*, il étoit trop flaté de retourner avec *Sophie*, eſpérant fort de trouver l'occaſion de ſe juſtifier auprès d'elle, pour ne pas profiter des offres de M. *Weſtern*.

C'eſt ainſi que ſe termina cette querelle ſanglante, & que nous mettrons fin au cinquiéme Livre de cette Hiſtoire.

Fin du cinquiéme Livre.

L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE SIXIÉME.

Contenant l'eſpace d'environ trois ſemaines.

CHAPITRE PREMIER.

Caractére de Madame WESTERN. *Fineſſe de ſon diſcernement.*

QUoique *Jones* eût eu le tems d'entretenir ſa maîtreſſe dans la route, elle ſeule fut triſte pendant tout le ſouper. Elle ne fut pas plus gaie le lendemain, au déjeuner, qu'elle quitta bruſquement après avoir feint de manger un mor-

ceau, laiſſant ſeuls ſon pere & ſa tante.

Cette tante ſe picquoit d'expérience, & d'érudition. Elle avoit jadis paſſé quelque tems à la Cour, où elle avoit acquis les dehors de ce qu'on appelle le *monde*. Ses connoiſſances, depuis ſa retraite, s'étoient prodigieuſement perfectionnées, par la lecture des Pieces de Théâtre, des Romans modernes, des Gazettes, & de tous les papiers publics: enſorte que, dans tout le canton, Madame *Weſtern* paſſoit pour une femme auſſi conſommée dans la Littérature, que dans la politique.

Le changement qu'elle avoit remarqué dans l'humeur de *Sophie*, lui avoit paru digne de toute ſon attention.

Après avoir raſſemblé ſoigneuſement toutes les circonſtances capables de jetter quelque jour ſur une matiere ſi difficile à approfondir, elle étoit enfin parvenuë à ſe convaincre que la mélancolie de ſa niece ne pouvoit partir que d'une

paſſion ſecrette. Ce premier point gagné, il ne s'agiſſoit plus que de découvrir quel en étoit l'objet.

A force d'y rêver, elle ſe rappella l'évanouiſſement de *Sophie* dans le bois, le ſoir du combat de *Jones* contre *Tuakum & Blifil*, ainſi que la triſteſſe de ſa niece pendant le ſouper qui s'en étoit enſuivi, & dont *Blifil* avoit refuſé d'être. Il n'en falut pas d'avantage pour lui perſuader que M. *Blifil* étoit l'heureux mortel pour qui la belle *Sophie* ſoupiroit en ſecret.

Cependant, la crainte de ſe compromettre, l'empêcha pendant quelques jours de faire part de ſa découverte à ſon frere : elle ne s'y détermina qu'après avoir cru, par de nouvelles obſervations, tous ſes ſoupçons changés en certitudes.

M. *Weſtern* fut charmé de cette nouvelle : *Blifil* étoit l'héritier préſomptif de M. *Alworthy* ; M. *Alworthy* étoit très-riche ; leurs Terres ſe touchoient ; rien n'étoit plus convenable que cette alliance ; on

ne pouvoit trop tôt la faire.

J'ai déja insinué, je crois, que M. *Western* étoit de ces tempéramens vifs, toujours prêts à céder aux premieres impressions soit de la peine ou du plaisir, & incapables d'observer jamais les gradations de l'une à l'autre.

A peine eut-il saisi l'idée de ce mariage, d'où le bonheur de sa fille lui paroissoit dépendre, qu'il envoya prier M. *Alworthy* convalescent depuis quelques jours à venir dîner chez lui. C'étoit un nouveau plaisir pour M. *Western*, que celui de surprendre agréablement *Sophie*, en lui annonçant quelques jours avant la nôce, qu'il lui donnoit M. *Blifil* pour époux: car il s'en faloit de cent lieuës qu'il prévît le moindre obstacle à ce mariage, soit de la part de M. *Alworthy*, soit de celle de son neveu.

Le dîné où les deux familles se trouvoient rassemblées, fut très-gai. Il ne fut pas plutôt fini, que M.

Western

Weſtern attira l'oncle de *Blifil*, dans une allée écartée du jardin, & lui propoſa, ſans aucun préambule, l'alliance qu'il avoit projettée.

M. *Alworthy*, quel que fût le brillant extérieur des objets, étoit toujours en garde contre le premier coup d'œil. Quoique flatté de la propoſition, il la reçut ſans tranſport, & même ſans émotion apparente : il ſe contenta de témoigner à M. *Weſtern* combien il avoit toujours déſiré cette alliance. Il fit l'éloge de *Sophie ;* il remercia M. *Weſtern* de la bonne opinion qu'il vouloit bien avoir de ſon neveu ; & l'aſſura, que ſi les deux jeunes gens avoient quelque inclination l'un pour l'autre, il ne ſouhaitoit rien plus ſincérement que d'accomplir au plûtôt cette affaire.

La réponſe de M. *Alworthy* déconcerta un peu M. *Weſtern*, qui s'attendoit à trouver plus de chaleur dans ſon voiſin. Le doute de ſçavoir, ſi les jeunes gens auroient de l'inclination l'un pour l'autre,

lui parut ſurtout du dernier ridicule. Les parens, dit-il avec vivacité, ſont les meilleurs juges de ce qui convient à leurs enfans. Quant à moi, je prétends que ma fille m'obéiſſe ; & ſi quelqu'un a aſſez peu de goût pour balancer à prendre une épouſe telle que *Sophie*, je ſuis ſon très-humble ſerviteur, n'en parlons plus.

M. *Alworthy* eſſaya vainement de le calmer, en l'aſſurant qu'il ne doutoit pas que ſon neveu ne fût enchanté de ſes offres, & très-prompt à les accepter : tout ce qu'il put tirer de l'impétueux Gentilhomme, fut une répétition cent fois réïtérée de ſes dernieres paroles.

Le caractére de M. *Weſtern* étoit trop bien connu, pour que M. *Alworthy* s'offensât de ſes emportemens. Il étoit sûr, d'ailleurs, que la réfléxion & la nuit le ramèneroient à la raiſon. On parla d'autre choſe, & l'on ſe quitta le ſoir, ſans que perſonne ſe doutât de ce qui s'étoit paſſé entre eux.

CHAPITRE II.

Matiéres curieuſes.

DÈs que M. *Alworthy* fut arrivé chez lui, il apella ſon neveu dans ſon cabinet; & il lui fit part des propoſitions de M. *Weſtern*, en lui témoignant toute la ſatisfaction qu'il auroit de voir réuſſir ce mariage.

Blifil, ſur qui les charmes de *Sophie* n'avoient fait aucune impreſſion, avoit pourtant ſongé pluſieurs fois qu'un parti auſſi conſidérable pourroit lui convenir, & n'avoit été arrêté dans les idées qu'il avoit déja euës ſur elle, que par la crainte que M. *Weſtern* venant un jour à ſe remarier, ne diminuât beaucoup la fortune de ſa fille.

Dans la circonſtance préſente, cette crainte diſparoiſſoit. C'étoit M. *Weſtern* lui-même qui propoſoit

le mariage : on pouvoit lui donner des entraves. Ainſi, le grave *Blifil* parut conſentir avec joye aux deſirs de ſon oncle, en ſe réſervant de lui faire inſinuer par autrui ce que ſon ambition, & plus encor ſon avarice, n'oſoit mettre au jour par rapport aux précautions utiles à prendre contre ſon beau-pere futur dans les clauſes du contrat.

M. *Alworthy* écrivit dès le lendemain à M. *Weſtern*, pour lui apprendre combien ſon neveu étoit pénétré & reconnoiſſant des propoſitions qu'il avoit daigné faire ; & pour l'aſſurer, que M. *Blifil* n'attendoit que l'heureux moment où il lui ſeroit permis d'aller ſe jetter aux pieds de l'aimable *Sophie*.

M. *Weſtern*, au comble de ſes vœux, & ſans dire un mot de tout ceci à ſa fille, fixa l'après-dîné du jour même pour la premiere entrevuë des deux Amans.

Très-ſatisfait de lui-même, après cette belle expédition, il courut à l'appartement de Madame *Weſtern*

pour lui en faire part. Elle étoit occupée à lire, & à interpreter la gazette au Miniſtre *Supple*. M. *Weſtern*, qui ſçavoit combien il étoit dangereux d'interrompre ſa ſœur dans une occupation auſſi ſérieuſe, fut malgré ſon impetuoſité naturelle obligé d'attendre plus d'un quart-d'heure, avant qu'il lui fût permis de parler. Il annonça enfin, qu'il avoit quelque choſe de très-important à communiquer ; à quoi Madame *Weſtern* ayant répondu, qu'elle étoit entierement aux ordres de ſon frere, ajouta qu'elle étoit ſi contente de la ſituation des affaires du *Nord*, qu'il n'étoit pas poſſible de lui parler dans un quart-d'heure plus favorable.

Le Miniſtre retiré, M. *Weſtern* apprit à ſa ſœur tout ce qu'il avoit fait, en la priant de porter toutes ces bonnes nouvelles à *Sophie* : commiſſion dont la tante ſe chargea très-volontiers, & ſans rien objecter à ſon frere. Graces, ſans

doute, à l'aſpect favorable du *Nord*, ſans quoi la vivacité de la conduite de M. *Weſtern* eût été la matiere de plus d'un commentaire politique.

Sophie étoit occupée à lire, lorſque ſa tante arriva à ſon appartement. De bout, de bout, ma niéce! (s'écria Madame *Weſtern*, d'un ton & d'un air ſemillant) il eſt bien queſtion maintenant de lecture. Allons, dis-je, que l'on ſe coëffe, que l'on s'habille au plûtôt de ſon mieux..... oh! j'ai tout découvert; je vous ai bien ſervie: nous l'aurons cette après-midi; jugez ſi je vous aime!....

Eh qui, Madame? répondit *Sophie* interdite, la rougeur ſur le front, & pouvant à peine parler.

Pauvre innocente! repliqua Madame *Weſtern*, Eh qui?.... c'eſt donc à votre tante que vous comptiez en impoſer? c'eſt donc à moi que vous imaginiez pouvoir cacher votre paſſion? à votre pere, paſſe: mais à moi! à moi!... j'ai

trop vêcu, ma pauvre niéce ; ne diſſimulons plus. J'ai lû, je lis encore juſqu'au fond de votre ame. Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai connu la carte de votre cœur ; j'ai ſuivi, j'ai interpreté ſes moindres mouvemens : j'ai vû votre vainqueur !..... n'en rougiſſez pas : j'approuve votre choix ; j'en ai inſtruit votre pere, qui l'approuve auſſi ; & M. *Alworthy*, d'accord avec nous, conſent aux vœux des deux jeunes Amans que nous croyons tous très-dignes l'un de l'autre..... Eh bien, vous rougiſſez encor ? vous ne répondez pas ?..... Aux armes, dis-je encore un coup ! il vient dès cette après-midi : c'eſt M. *Alworthy*, c'eſt votre pere qui l'envoye.

Cette après-midi ! s'écria *Sophie*, en ſoupirant. Oui, oui, cette après-midi même, dit la tante. Pourquoi ce tremblement ? pourquoi ce trouble, & cet air abattu ? Pour moi, je le trouve très-bien ! & j'euſſe été de votre goût, ſi mon âge.....

Je conviens, interrompit *Sophie*, en bégayant, qu'il eſt aimable ; & que j'en connois peu qui ſoient plus dignes d'inſpirer de tendres ſentimens..... courageux, & compâtiſſant ; plein d'eſprit, ſans méchanceté ; humain, poli..... en un mot, fait pour plaire... Eh, qu'importe le défaut de la naiſſance, quand il eſt compenſé par tant de vertus !

Qu'appellez-vous, défaut de la naiſſance ? repartit Madame *Weſtern ;* Où prenez-vous cela ? qui peut vous avoir fait de tels contes ?

Hélas, Madame, répondit *Sophie*, les yeux baiſſés, ai-je pû ignorer une choſe auſſi publique ? ai-je pû ne pas ſçavoir combien le pauvre M. *Jones* a eu à ſouffrir, & ſouffre peut-être encore, d'un malheur dont il n'eſt pas comptable ?.....

M. *Jones !* s'écria tout-à-coup la tante. M. *Jones !*..... Ciel, qu'entends-je ?.... ce n'eſt donc pas

M. *Blifil* ? quoi, malheureuſe, c'eſt M. *Jones* que vous aimez !.... le ſilence & la pâleur de *Sophie*, qui étoit plus morte que vive, ne pouvoient laiſſer plus long-tems Madame *Weſtern* incertaine ſur le véritable objet de la tendreſſe de ſa niéce.

Ce que la ſurpriſe, le mépris, la rage, tout enfin ce qui peut inſpirer une femme ambitieuſe qui ſe voit ſi cruellement trompée dans ſes eſperances, fut employé pour accabler la triſte *Sophie*, & le malheureux *Jones*.

La niéce, preſque inanimée, étoit aux pieds de l'implacable tante, qui rugiſſant de fureur, vouloit ſortir pour aller tout apprendre à ſon frere : rien ne pouvoit appaiſer les fougueux tranſports de ſa colére ; & *Sophie* frémiſſoit à chaque inſtant qu'ils ne fuſſent entendus !

A force de pleurs & de ſupplications, elle obtint enfin une promeſſe de Madame *Weſtern* de ne

point trahir ſon ſecret : mais ce ne fut qu'en promettant, à ſon tour, de travailler à étouffer ſon indigne paſſion pour *Jones*, & de recevoir la viſite de M. *Blifil* avec toute la politeſſe & tous les égards que la tante prétendoit être dûs à l'héritier de M. *Alworthy*.

CHAPITRE III.

Plus intéreſſant encore.

DÈs que Madame *Weſtern* fut ſortie de l'appartement de *Sophie*, Mlle *Honora* y entra, & trouva ſa jeune maîtreſſe dans un état digne de pitié. *Honora*, qui n'avoit pas quitté l'anti-chambre pendant la ſçene qui venoit de ſe paſſer entre la tante & la niéce, avoit prêté l'oreille au trou de la ſerrure, & n'en avoit pas perdu un mot. Nouveau redoublement de confuſion pour *Sophie !* qui ſe

voyant à la merci de ſa femme de chambre, fut obligée de lui dévoiler un ſecret que Mlle *Honora* ſçavoit auſſi-bien qu'elle.

Cette fille, quoique babillarde, étoit ſenſible : elle aimoit ſa maîtreſſe; & nous avons déjà vû qu'elle ne haïſſoit point *Jones*. Elle déclama longtems contre les peres aſſez injuſtes pour vouloir forcer l'inclination de leurs Enfans; encore plus vivement, contre les gens qui ſe mêlent ſans miſſion des affaires d'autrui : Chapitre où Madame *Weſtern* ne fut point oubliée : elle exhorta *Sophie* à céder pour un tems à l'orage, en feignant de recevoir ſans répugnance apparente les viſites de M. *Blifil ;* promit enfin à ſa maîtreſſe de lui être fidelle, & de la ſervir au riſque même de ſa vie.

Après le dîné, M. *Weſtern*, pour la premiere fois, déclara ſes intentions à ſa fille, en lui faiſant valoir la vivacité avec laquelle il avoit travaillé à hâter ſon bonheur, dès l'inſtant qu'il avoit été

inſtruit de ſes inclinations par Madame *Weſtern*.

Sophie, encouragée par les careſſes de ſon pere, & par ſa bonne humeur, alloit ouvrir la bouche pour lui apprendre combien ſa tante s'étoit trompée dans ſes conjectures, lorſque l'on annonça M. *Blifil*.

M. *Weſtern*, après avoir embraſſé fortement ſon gendre futur, ſe crut de trop dans cette premiere entrevuë, & laiſſa les Amans enſemble.

Son départ fut ſuivi d'un bon quart-d'heure de ſilence : le jeune Gentilhomme, parmi toutes ſes bonnes qualités, étoit encore doué de cette défiance ſtupide de ſoi-même, que l'on traite aſſez vulgairement de modeſtie, & qui naît communément d'un fond d'orgueil mêlé avec le ſentiment intérieur de notre inſuffiſance.

Ce n'eſt pas qu'il crût mal parler : mais, il vouloit ici parler mieux ; & les mots expiroient ſur ſes lévres. Il gagna pourtant enfin

assez sur lui-même pour hazarder quelques lieux communs tournés en complimens guindés, auxquels on répondit, en baissant les yeux, par quelques demie-révérences, & autant de monosyllabes polies.

M. *Blisil*, fondé sur l'expérience qu'il croyoit avoir des femmes, & sur sa bonne opinion de lui-même, interpréta favorablement le trouble de *Sophie*, qu'il regarda comme un aveu tacite des sentimens qu'elle avoit pour lui. Lors même que *Sophie*, excédée de la longueur de sa visite, se leva pour passer dans une autre chambre, il ne manqua pas d'imputer cette démarche à l'excès de sa pudeur, & de s'en consoler dans l'espoir d'être bientôt dans le cas de pouvoir la corriger de ce défaut.

Quant à l'amour, son cœur n'en avoit pas la moindre idée : très-digne fils de feu son pere, la fortune de *Sophie* le flattoit bien plus que ses charmes. Ainsi, sûr de l'aveu & de la protection du pere ; également certain de l'obéissance

d'une fille bien née aux volontés de ſes parens, M. *Blifil* ſortit extrêmement content de ſa viſite.

M. *Weſtern*, qui veilloit l'inſtant de ſa ſortie de chez ſa fille, le trouva ſi ſatisfait de la reception qu'il en avoit euë, que ce vieux gentilhomme, qui de ſa vie n'avoit commandé un inſtant à ſes paſſions, penſa danſer de joie, & étouffer ſon futur gendre à force de careſſes.

Il courut enſuite à l'appartement de ſa fille, où ſes tranſports furent encore moins ménagés. Ordre à elle de choiſir tout ce qui pouvoit lui plaire tant en habits, qu'en bijoux: ſa fortune n'étoit pas à lui, tout etoit à *Sophie*, il vouloit qu'elle ſeule en diſpoſât.

Sophie, qui n'imaginoit pas avoir donné lieu à *Blifil* d'être fort content d'elle, ne concevoit pas trop d'où partoit cette effuſion de cœur de la part de ſon pere. Elle crut pourtant ne devoir pas laiſſer échaper cette occaſion de lui ouvrir le ſien propre: *Blifil* étoit homme à

preſſer le mariage ; la vivacité de ſon pere ne manqueroit pas de ſeconder l'impatience de cet odieux amant ; la haine qu'elle avoit pour lui, auſſi forte que ſa tendreſſe pour *Jones*, ne pouvoient plus être longtems cachées.... Tant de motifs réunis la jetterent aux pieds de M. *Weſtern*, & lui donnerent aſſez de force pour ſupplier ſon pere de ne point la contraindre à recevoir pour époux l'homme du monde pour lequel elle ſe ſentoit le plus d'averſion.

Quelle ſurpriſe ! Quelle chute d'idées pour le fougueux M. *Weſtern !* ... Cette *Sophie*, cette fille l'inſtant auparavant ſi chere à ſes yeux, n'eſt plus pour lui qu'un objet de mépris & de haine : rien ne peut appaiſer un courroux d'autant plus terrible, qu'il le croit légitime. Sa fille gémit, & l'implore envain, il s'arrache bruſquement de ſes bras ; & lui annonce, en jurant à l'Angloiſe, qu'il faut ſe réſoudre à épouſer *Blifil*, ou à être chaſſée de la maiſon paternel-

le, pour n'y jamais rentrer.

L'emportement de M. *Weſtern* étoit monté au point, qu'il étoit ſorti ſans s'appercevoir que la pauvre *Sophie*, après avoir envain prétendu le retenir par ſon habit, étoit tombée la face contre terre, & nageoit dans ſon ſang.

Jones étoit dans l'appartement de M. *Weſtern*, quand celui-ci revint de chez ſa fille. Le vieux Gentilhomme, encore tout fumant de colère, ne ſe fit point preſſer pour faire part à *Tom* de ce qui y donnoit lieu.

Jones, qui n'avoit pas eu le moindre indice de ce qui s'étoit paſſé en faveur de *Blifil*, penſa tomber à la renverſe en apprenant ces étranges nouvelles. Cependant, ayant par degrès recouvré ſes eſprits, le déſeſpoir lui inſpira aſſez d'audace pour demander à M. *Weſtern* la permiſſion d'aller voir ſa fille, ſous prétexte de hazarder ſes efforts pour l'engager à ſe ſoumettre aux déſirs de ſon pere.

L'extrême agitation de M. *Weſ-*

tern ; ne lui permettoit pas de remarquer celle de *Jones*. Ce dernier obtint ſans peine l'effet de ſa demande.

CHAPITRE IV.

Sçène touchante.

Sophie, que ſon pere avoit laiſſée évanouie en ſortant de chez elle, ſe relevoit avec peine, lorſque *Jones* y entra : les larmes, & le ſang, baignoient le viſage de cette belle fille. Quel ſpectacle pour lui ! Ah, M. *Jones*, dit-elle, vous voyez la plus malheureuſe perſonne du monde ! Hélas, qui vous améne ici ? . . . Vous ignorez ſans doute toute l'horreur de ma ſituation ; & votre préſence ſeule peut l'augmenter encore ! Fuyez, fuyez au plûtôt : c'eſt moi qui vous en prie !

Diſpenſez-moi, dit-il, d'obéir à cet ordre cruel.... Mon cœur ſaigne

du ſang que je vois couler. . . . O *Sophie*. Que ne puis-je épuiſer mes veines, pour épargner la moindre goutte de ce ſang précieux ! . . . Je ne vous dois déjà que trop, interrompit-elle, en le regardant tendrement..... Hélas, pourquoi m'avoir ſauvé la vie ? ... Nous ſerions tous deux moins infortunés !

Tous deux ! O Ciel, que dites-vous ? repartit *Jones :* eſt-il quelque ſupplice plus douloureux pour moi que les ſouffrances de *Sophie* ? Puis-je reſpirer que pour elle ?

Sa voix & ſes regards, en prononçant ces mots, étoient embraſés du feu de ſa paſſion. Il ſe ſaiſit de l'une des mains de *Sophie*, que cette fille trop occupée de ſa douleur, ne ſongea guéres à lui retirer.... Tous deux obſervoient un profond ſilence, tandis que leurs yeux mouillés de pleurs, & fixés l'un ſur l'autre, liſoient mutuellement dans leurs ames.

Sophie enfin recouvra aſſez de forces pour preſſer de nouveau ſon amant de ſortir au plûtôt de ſa

chambre, en lui faisant entendre qu'elle étoit perduë si on les y rencontroit ensemble.

Jones la tranquilisa, & la surprit encore davantage en l'assurant, que c'étoit par ordre de son pere, qui lui avoit appris toute l'avanture de l'après-diné, qu'il s'étoit rendu auprès d'elle.

C'est en faveur d'un odieux rival, s'écria-t-il, c'est en faveur de *Blifil* qu'il croit que je viens vous parler.... Mais, que n'eussai-je point promis, pour pouvoir pénétrer jusqu'à vous ? ... Parlez, parlez-moi donc, chere *Sophie*, consolez mon cœur affligé... Quelqu'un aima-t-il jamais si tendrement que moi !... Quoi, vous êtes assez barbare, pour m'envier cette main adorable ? Tandis que ce moment fatal va peut-être me priver de vous pour jamais !... Hélas ! Il ne falloit pas moins qu'une occasion aussi cruelle pour surmonter tout le respect que vous aviez sçu m'inspirer !..

Sophie, levant alors sur lui un œil où toute la tendresse énergique

du ſentiment étoit peinte. Ah! qu'exige M. *Jones?* dit-elle, que prétend-t-il que je lui diſe?

Promettez, promettez ſeulement, s'écria-t-il en ſoupirant, que vous n'épouſerez jamais *Blifil.*

Arrêtez, répondit *Sophie:* le ſon même de ce nom déteſté eſt mortel pour mon cœur! ſoyez certain qu'il n'obtiendra jamais rien de tout ce qu'il dépendra de moi de lui refuſer... Achevez, adorable *Sophie*, ajouta *Jones*, en lui baiſant la main; mettez le comble à mon bonheur, en me permettant d'eſpérer!

Hélas! lui dit *Sophie*, à quoi prétendez-vous que je m'engage? quel eſpoir puis-je vous donner? .... Ignorez-vous tout ce que je dois à mon pere? Ignorez-vous ſes intentions?

Non, répliqua-t-il, mais je ſçai qu'il ne peut vous forcer à vous rendre malheureuſe.

Ce n'eſt pas mon malheur qui me touche, répartit *Sophie*, c'eſt plus encore la crainte de troubler le repos de ſes jours. C'eſt plus

encore celle de rendre votre perte auſſi inévitable que la mienne, ſi je ſuis aſſez foible pour ne pas réſiſter à vos feux... C'eſt cette penſée ſeule qui m'affermit aſſez pour vous ordonner d'éviter votre perte en vous ſéparant de moi pour jamais.

Révoquez cette horrible Sentence ! s'écria *Jones*, je ne crains rien, que de perdre *Sophie*..... Ciel ! prononce ma mort, avant que de nous ſéparer.

Les deux Amans, fondans en larmes, s'attendriſſoient ainſi mutuellement, lorſqu'un bruit mille fois plus effrayant pour eux, dans cette circonſtance, que celui du tonnerre, annonça l'arrivée du redoutable M. *Weſtern*.

Sa ſœur qu'il avoit inſtruite de la déſobéiſſance de ſa fille, s'étoit cruë affranchie de la promeſſe qu'elle avoit faite à *Sophie*; & n'avoit pas balancé à révéler tout ce qu'elle ſçavoit des ſentimens ſecrets de ſa niéce en faveur de *Tom Jones*.

Outré contre ſa fille, autant que

contre ſon téméraire Amant, M. *Weſtern* n'avoit fait qu'un ſaut de l'appartement de ſa ſœur à celui de *Sophie*, dont il avoit preſque enfoncé la porte.

Mais un ſpectacle auquel il ne s'attendoit pas, ſuſpendit en entrant tout à coup ſa rage : *Sophie*, pâle, ſanglante, & preſque ſans ſentiment, étoit tombée dans les bras de *Jones !* ... Son premier mouvement fut de courir à ſa fille, qu'il croyoit morte; de là, à la porte de la chambre, pour appeller du ſecours; de raccourir enſuite à elle, ſans faire attention dans les bras de qui elle étoit, pour la prendre dans les ſiens propres, & tâcher de la rappeller à la vie.

Toute la maiſon, ainſi que Madame *Weſtern*, fut bientôt dans la chambre de *Sophie*, que l'on eut peine à faire revenir, & que l'on mit au lit, après avoir congédié tous les hommes.

M. *Weſtern*, un peu raſſuré ſur le danger de ſa fille, reprit toute ſa fureur en jettant enfin les yeux

H. GRAVELOT. INV.

CHEDEL. SC.

sur *Tom Jones*. Heureusement peut-être pour tous deux, que le Ministre *Supple*, homme très-robuste & pacifique, s'opposa aux premiers transports du vieux Gentilhomme.

Le désolé *Jones*, tandis que son adversaire étoit enchaîné dans les bras du Ministre, employoit vainement tout ce que l'amour & la douleur ont de plus patétique pour appaiser le ressentiment du pere de *Sophie*. Il n'en reçut que des injures, avec les menaces les plus humiliantes, au cas qu'il osât jamais reparoître au Château; & il se vit enfin forcé, en cédant aux conseils du Ministre, de se soustraire à la présence de ce fougueux vieillard, pour retourner dès l'instant même au Château de M. *Alworthy*.

CHAPITRE V.

Visite de M. WESTERN à M. ALWORTHY. Effets qu'elle produit.

LE lendemain de ce désastre, M. *Alworthy* étoit à déjeûner tranquilement avec son neveu *Blifil*, lorsque M. *Western* encore tout échauffé de la veille, entra sans se faire annoncer ; & leur fit tout d'une haleine le récit de ce qui s'étoit passé chez lui. C'étoit du nouveau pour les deux Auditeurs ; on peut juger de leur étonnement.

M. *Alworthy*, véritablement touché de ce contretems imprévû, & déja indisposé contre *Tom Jones*, s'en remit à M. *Western* sur la punition du coupable, & sur les mesures à prendre pour prévenir les suites d'une passion ridicule qui dérangeoit tous leurs projets.

Il fut arrêté, que le Château de M. *Western*, & les environs mêmes, seroient

seroient à l'avenir interdits à *Tom*, sur peine d'être banni pour jamais de chez son bienfaicteur ; qui se chargea de le réprimander de façon à ne laisser rien à craindre de sa conduite à l'avenir.

M. *Western*, content de ces assurances de la part de M. *Alworthy*, se retourna vers le triste *Blifil*, à qui la surprise & la rage n'avoient pas encore permis d'ouvrir la bouche : il lui protesta par serment qu'il n'auroit jamais d'autre gendre que lui ; il l'embrassa plus d'une fois en cette qualité, & retourna chez lui avec autant de précipitation qu'il en étoit venu, dans la crainte de ce qui pouvoit y arriver pendant son absence.

Après le départ de M. *Western*, M. *Alworthy* voyant son neveu soupirer en rêvant profondément, lui demanda avec bonté à quoi il se déterminoit.

Hélas, Monsieur, lui répondit *Blifil*, peut-on douter du parti que pourra prendre un Amant, quand la Raison & la Passion lui indiquent

chacune un chemin contraire ? La Raiſon m'inſinuë de quitter une femme dont le cœur eſt épris pour un autre : la Paſſion me flatte que le tems pourra changer ſon inclination en ma faveur. Je ſens, d'un autre côté, l'injuſtice de vouloir ſupplanter quelqu'un dans un cœur dont il ſemble être en poſſeſſion : mais la réſolution déterminée de M. *Weſtern* me fait en même tems appercevoir, qu'en diſputant ce cœur, je travaille à procurer le bien de toutes les parties : non ſeulement celui des parens, mais encore celui des Amans mêmes, dont la perte eſt infaillible, s'ils ſont jamais époux. La fille, & j'en ſuis bien certain, eſt perduë ſans reſſource ; puiſqu'indépendament de la ruine de ſa fortune, & d'une alliance auſſi honteuſe, elle aura encore la douleur de voir dépenſer avec une miſérable le peu de bien que M. *Weſtern* n'aura pû ſe diſpenſer de lui donner... Ah, mon cher oncle ! ſi vous connoiſſiez *Jones* auſſi bien que moi ? ſi vous

ſçaviez tout ce que j'ai crû devoir vous taire?.... Quoi donc? (interrompit M. *Alworthy*) qu'a-t'il encore fait de nouveau? parlez, je vous l'ordonne. Non, Monſieur, répliqua *Blifil*, tout cela eſt paſſé; il peut s'en être repenti.

Je vous ordonne, ſur peine de déſobéiſſance, dit M. *Alworthy*, de ne me rien cacher.

Vous ſçavez, répondit *Blifil*, que vos ordres furent toujours ſacrées pour moi: je ſuis pourtant fâché d'en avoir tant dit; vous pourriez dans la circonſtance préſente me ſoupçonner de quelque animoſité contre lui: cependant le Ciel m'eſt témoin, qu'un motif auſſi bas n'entra de mes jours dans mon cœur! daignez donc me diſpenſer d'en dire davantage; ou ſi vous m'y forcez, ſouffrez que dès à préſent j'oſe vous demander ſa grace!

Je n'admets aucune condition, répliqua M. *Alworthy;* je n'ai montré, je crois, que trop de foibleſſe pour ce libertin; & beaucoup

plus peut-être que vous n'avez lieu de m'en ſçavoir gré. Plus qu'il ne méritoit, ſans doute, s'écria *Blifil*, puiſque le jour où l'on déſeſpéroit le plus de votre vie, quand toute la famille, ainſi que moi, étoit en larmes, il faiſoit retentir la maiſon de ſes chants & de ſes infâmes débauches. Indigné de ſon mauvais cœur, je crûs devoir lui faire quelques repréſentations ſur l'indécence de ſa conduite : mais l'état où le vin l'avoit réduit lui permettoit peu de m'entendre : il pouſſa l'inſolence, après m'avoir accablé d'un torrent d'injures, juſqu'à porter la main ſur moi. Qu'entends-je ! interrompit M. *Alworthy :* le traître a oſé vous frapper ?

Hélas, continua *Blifil*, je le lui ai depuis longtems pardonné. Puiſſe-t'il auſſi aiſément oublier ſon ingratitude envers le plus digne & le plus généreux des bienfaiteurs !

Blifil étoit en trop beau chemin pour s'arrêter. Après avoir mis ſon oncle au point où il le déſiroit de-

puis longtems, il acheva d'écraſer *Jones*, en chargeant des plus noires couleurs l'Hiſtoire du prétendu rendez-vous avec *Moly* dans le bois ; & la façon cruelle dont *Tuakum* & lui-même avoient été maltraités par *Tom :* Hiſtoire que la charité l'avoit, diſoit-il, empêché d'apprendre à ſon cher oncle, & ſurtout dans un tems de convaleſcence.

M. *Alworthy* avoit déjà prononcé dans ſon cœur la ſentence de *Jones*. Il fit pourtant appeller *Tuakum*, qui après avoir confirmé tout ce qu'avoit dit *Blifil*, mit la derniere main à l'ouvrage de ſon diſciple, en montrant à M. *Alworthy* ſon eſtomach encore meurtri des coups qu'il avoit reçûs du coupable.

Le Lecteur eſt peut-être ſurpris que *Blifil* & *Tuakum* euſſent tardé ſi longtems à inſtruire M. *Alworthy* des dernieres fredaines de *Jones*. Mais, il avoit fallu attendre que le rétabliſſement de la ſanté de M. *Alworthy* eût fait ren-

voyer le Médecin qui auroit pû les démentir, du moins pour la premiere ſçene. Ils étoient ſûrs, d'ailleurs, que l'étourderie de *Jones* ne pouvoit manquer de leur fournir bientôt matiere à ajouter à ſon procès: au moyen de quoi leur ſuccès ne pouvoit plus être douteux. Ajoutons enfin, que *Blifil*, en paroiſſant avoir exigé le ſilence de *Tuakum* (par rapport aux outrages qu'il avoit reçus) paroiſſoit en même-tems aux yeux de M. *Alworthy* être véritablement ami de *Jones*; & qu'il étoit ſûr de ne pouvoir prendre ſon oncle par un endroit plus délicat.

CHAPITRE VI.

Bon, pour les cœurs ſenſibles.

MOnſieur *Alworthy* avoit pour coûtume de ne jamais punir perſonne, de ne pas même congédier un domeſtique, dans la cha-

leur de ſon reſſentiment. Il attendit l'après-dîné, pour mettre la ſentence de *Jones* à exécution.

Le pauvre garçon aſſiſta au dîner, à ſon ordinaire ; mais ſon cœur étoit trop ſurchargé de peines pour lui permettre de manger. Certains regards irrités qu'il vit de tems en tems tomber ſur lui de la part de M. *Alworthy*, l'avertirent que M. *Weſtern* avoit révélé toute ſon intrigue avec *Sophie*, & acheverent de le déconcerter. La table levée, & les domeſtiques partis, M. *Alworthy* commença ſa harangue.

Il rappella en détail toutes les iniquités de *Jones*, principalement celles dont il n'avoit été informé que le jour même ; & finit par lui dire, que s'il étoit hors d'état de ſe juſtifier clairement ſur chaque article, il pouvoit dès à préſent partir, pour ne jamais remettre le pied dans le Château.

L'étonnement de *Jones*, déjà accablé par ſes autres chagrins ; le trouble qui s'empara de ſon

cœur, aux accuſations imprévuës d'un Juge qu'il n'avoit jamais éprouvé ſi ſévére, ne lui laiſſoient pas aſſez de liberté d'eſprit pour défendre ſa cauſe avec quelque ombre d'avantage. D'ailleurs, les charges au fond, étoient vraies: les circonſtances ſeules auroient pû l'excuſer: mais, il n'en avoit là d'autre témoin que lui-même. Il perdit la tête; & ſemblable à un criminel, réduit au déſeſpoir, il n'invoqua que la clémence de ſon Juge.

La pitié que j'ai euë de votre jeuneſſe, lui dit M. *Alworthy*, & l'eſpoir de vous ramener à la vertu, ne m'ont déjà que trop de fois ſéduit. Je ſerois auſſi coupable que vous, ſi je vous pardonnois encore. Que dis-je? votre criminelle audace, en tentant de ſéduire une fille, à qui vous ne deviez que le reſpect le plus profond, me force à juſtifier mon propre caractére, en puniſſant votre attentat: on me croiroit votre complice. Vous avez dû connoître

mon horreur pour tout ce qui tient de la fraude, ou de la lâcheté. Si mon humeur, & mon repos vous euſſent été chers, vous n'euſſiez penſé, qu'en frémiſſant, à l'indignité de votre entrepriſe. Eſt-il de châtimens aſſez ſévéres pour un traître & pour un ingrat ? Je me crois à peine excuſable en ſongeant à ce que je fais encore pour vous. N'importe : je vous ai élevé comme mon fils, je ne vous enverrai pas nud dans le monde. Vous trouverez, en ouvrant ce papier, de quoi vous mettre en état de vivre, pour peu que vous vouliez être honnête homme. Mais, ſi vous abuſez de ce dernier témoignage de ma bonté, ne vous attendez pas à recevoir jamais aucun ſecours de la part d'un homme, qui paſſé ce jour, ne veut plus avoir de commerce avec vous..... je veux bien vous dire encore, que rien dans toute votre conduite ne m'a touché plus ſenſiblement, que votre extrême ingratitude pour un ami (en mon-

trant *Blifil*) dont les tendres ſentimens méritoient de vous un tout autre retour.

Ce dernier trait étoit d'une amertume trop cruelle pour être ſupporté par *Jones*. Un torrent de larmes ruiſſela de ſes yeux ; toutes les facultés de la parole & du mouvement lui furent interdites. Il ſe ſentit pendant quelques inſtans incapable d'obéir à l'ordre terrible qu'il avoit reçu de ſortir de la maiſon. Il s'y réſolut enfin, après avoir baiſé à diverſes repriſes les mains de M. *Alworthy*, avec des tranſports auſſi difficiles à affecter qu'à décrire.

CHAPITRE VII.

Lettres tendres.

Jones, duëment averti qu'il n'y avoit aucun retour pour lui dans le Château, fut en même-tems informé que ſes habillemens,

ainſi que tout ce qui pouvoit lui appartenir, lui ſeroit envoyé partout où il jugeroit à propos.

Il partit, après avoir reçu cet avis; & fit environ un quart de lieuë ſans ſe retourner, ni ſans ſçavoir vers quel endroit il dirigeoit ſes pas.

Il ſe vit enfin arrêté par un petit ruiſſeau, qui s'oppoſoit à ſon paſſage; & bien plus fatigué par ſa douleur, que par le chemin qu'il avoit fait, notre infortuné Héros jugea à propos de ſe repoſer quelques momens dans la prairie, dont ce ruiſſeau baignoit les bords. Mon pere, s'écria-t'il, avec une eſpece d'air d'indignation, ne m'enviera du moins pas la conſolation de gémir ici!

C'eſt-là qu'il s'abandonna tout entier aux violens tranſports de ſa douleur; & qu'après avoir longtems pleuré ſur ſon ſort, il ſe trouva inſenſiblement en état de réfléchir ſur ſa paſſion, & ſur le parti qui lui reſtoit à prendre dans la ſituation déplorable où il ſe voyoit réduit.

Son plus grand embarras étoit de ſçavoir comment agir envers *Sophie*. L'idée de ſe détacher d'elle, lui portoit la mort dans le cœur; mais celle de cauſer la perte de cette aimable fille, s'il perſiſtoit plus long-tems dans un eſpoir trop chimérique, étoit pour lui un autre ſupplice auſſi cruel que le premier.

Déchiré tour à tour par ces penſées accablantes, le malheureux *Jones* ſe relevoit & retomboit à chaque inſtant dans le déſeſpoir. Mais le reſſentiment de M. *Alworthy*, l'amertume de ſes reproches, l'impoſſibilité apparente du ſuccès, & ſurtout la gloire de ſacrifier ſa paſſion au repos de ſa maîtreſſe, le déterminerent enfin à fermer l'oreille à l'amour, pour n'entendre plus que la voix de l'honneur.

Son amour-propre, flatté de la grandeur du ſacrifice, lui ferma les yeux ſur tout ce qu'il pourroit lui coûter. Il courut à une maiſon voiſine, où ayant trouvé tout ce

qu'il falloit pour écrire, il se hâta de tracer cette Lettre.

MADAME,

Si vous daignez réfléchir sur l'horreur de ma situation, je présume assez de la bonté de votre cœur pour me flatter que les expressions de ma lettre, sans doute mal conçuës, trouveront grace devant vous. Hélas ! c'est le cœur seul qui me les dicte, & nul langage ne peut rendre tout ce qu'il sent.

J'ai résolu, Madame, de vous obéir, en me privant pour jamais de votre chere & aimable présence : cet ordre est bien cruel pour moi ! mais j'en accuse la fortune bien plus que ma Sophie. *Et tel est mon malheur, qu'il devient même nécessaire pour vous, & que la félicité de ce que j'aime est attachée à la nécessité d'oublier qu'il exista jamais un infortuné tel que moi !*

Croyez, croyez, belle Sophie, *que je vous cacherois mes souffrances mêmes, si je pouvois probablement*

imaginer que la voix publique dût ne pas vous en instruire. Je connois la bonté, & la sensibilité de votre cœur ; je voudrois lui épargner les peines qu'il ressent toujours pour les malheurs d'autrui. Puissent les miens ne point troubler votre repos. Après vous avoir perduë, tous les maux que l'avenir me prépare ne pourront me trouver sensible.

O ma Sophie ! *qu'il est affreux de vous quitter ! Qu'il est bien plus affreux encore d'être forcé de souhaiter d'être oublié de vous ! Cependant l'amour le plus pur, l'amour le plus tendre & le plus sincere exige l'un & l'autre.*

Pardonnez-moi d'oser penser que le moindre ressouvenir d'un malheureux soit capable d'altérer en rien votre repos. Mais s'il étoit possible que cela fût, immolez, sacrifiez jusques à ma mémoire à la tranquilité de votre cœur. Croyez, s'il le faut, que je ne vous aimai jamais ; pensez combien je vous méritois peu ; écoutez la voix de la gloire, & méprisez un présomptueux, dont la témé-

rité ne ſçauroit être trop punie... La plume me tombe des mains... Puiſſe le Ciel veiller toujours ſur ma Sophie !

Jones, cherchant dans ſes poches de quoi cacheter cette Lettre, fut fort étonné de les trouver abſolument vuides. La vérité du fait eſt, que notre héros, dans un des accès de fureurs douloureuſes qu'il avoit eû l'inſtant auparavant dans la prairie, s'étoit défait de tout ce qu'il avoit ſur lui : le porte-feuille même qu'il avoit reçu de M. *Alworthy*, & qu'il n'avoit pas encore ouvert, quoiqu'il renfermât un billet de la Banque de 500 livres ſterlin, avoit été jetté avec le reſte ; & le pauvre *Jones* ne s'en reſſouvint qu'alors.

Il trouva, dans la maiſon où il étoit, ce qu'il falloit pour fermer ſa lettre ; après quoi, il n'eut rien de plus preſſé, que de retourner ſur les bords du ruiſſeau, dans l'eſpérance d'y retrouver tout ce qu'il avoit perdu.

A peine *Jones* s'étoit-il mis en

chemin, qu'il rencontra ſon ancien ami *George* le Garde-Chaſſe, qui après l'avoir très-tendrement complimenté ſur ſon infortune, (qui avoit déja tranſpirée dans le canton) s'étoit hâté de le ſuivre pour lui faire offre de ſes ſervices.

Il retourna avec ſon ami dans la prairie, où ils chercherent longtems enſemble ce qu'ils n'avoient garde de trouver; & ce, par une raiſon toute ſimple. C'eſt que le portefeuille, & tout le reſte, étoit dans la poche de *George*, qui l'inſtant auparavant ayant fait cette trouvaille, dont il connoiſſoit toute la valeur, avoit jugé à propos d'en faire ſon profit.

Jones, ayant perdu tout eſpoir de recouvrer ſes effets perdus, & beaucoup moins touché de cette nouvelle diſgrace que bien des gens ne le croiront, ſe retourna tout-à-coup vers ſon ancien ami, & lui demanda avec chaleur, s'il pouvoit attendre de ſon amitié le ſervice le plus ſignalé que ſa ſituation préſente pût lui permettre d'en recevoir?

L'honnête *George*, qui avoit amaſſé quelque argent au ſervice de M. *Weſtern*, au ſçu de ſon ami *Tom*, appréhendant qu'il ne fût queſtion d'en prêter une partie, ne répondit qu'en héſitant plus d'une fois, *que M. Tom pouvoit en toute occaſion compter ſur ſes ſervices.* Mais ſon inquiétude ſe diſſipa, en apprenant qu'il ne s'agiſſoit que de porter une Lettre à *Sophie.* Il s'en chargea de tout ſon cœur: car, à l'argent près, *Tom Jones* étoit ce qu'il aimoit le plus au monde.

Mlle *Honora* fut regardée par tous les deux comme le ſeul canal par où la Lettre pouvoit paſſer juſqu'à *Sophie. George* partit au moment même, & *Jones* alla attendre le retour de ſon Meſſager dans une Hôtellerie à un quart de lieuë de là.

George ne fut pas plûtôt arrivé chez M. *Weſtern*, qu'il rencontra Mlle *Honora*, à qui, après l'avoir ſondée par quelques queſtions préliminaires, il remit la Lettre pour ſa Maîtreſſe; & de qui il en reçut

une autre qu'on avoit portée tout le jour dans ſon ſein, & qu'on déſeſpéroit déja de pouvoir faire tenir à M. *Jones*.

Le Garde-chaſſe, charmé de s'être ſi heureuſement acquitté de ſa commiſſion, revint à toutes jambes au Cabaret où étoit *Jones*, qui s'étant ſaiſi avidement de la Lettre de *Sophie*, y trouva ce qui ſuit.

MONSIEUR,

Il ne m'eſt pas poſſible de vous exprimer tout ce que j'ai ſouffert depuis que je ne vous ai vu. La patience avec laquelle vous avez ſupporté, par rapport à moi, toutes les inſultes de mon pere, fait naître dans mon cœur des ſentimens de reconnoiſſance que je ne croirai jamais pouvoir aſſez acquitter. Vous connoiſſez ſon caractére; daignez, à ma priere, éviter partout ſa rencontre. Je voudrois bien pouvoir vous conſoler... Croyez pourtant, que la plus grande violence pourra ſeule me faire diſpoſer de ma main en faveur de

quelqu'un qui ne vous ſera point agréable.

Jones lut, relut & baiſa cent fois cette lettre ; elle ralluma tous ſes déſirs. Il ſe repentit de la façon dont il avoit écrit à *Sophie ;* mais il ſe reprocha bien plus d'avoir envoyé une autre lettre pendant l'abſence de ſon Meſſager, par laquelle il promettoit ſolemnellement à M. *Alworthy*, d'étouffer juſqu'aux moindres lueurs de ſa paſſion pour Mlle *Weſtern*.

Cependant, dès qu'il fut un peu plus de ſang froid, il ſentit que le billet de *Sophie* n'adouciſſoit ni ne changeoit rien à ſa ſituation, qu'en lui laiſſant l'eſpoir que la conſtance de cette fille pouvoit être aſſez durable pour que le tems pût amener quelque événement favorable à deux amans auſſi fidéles.

Cette derniere idée le raffermit dans ſes premieres réſolutions ; & après avoir pris congé de *George*, il ſe mit en chemin vers une petite ville voiſine, où il avoit prié M.

Alworthy, (au cas qu'il lui plût de ne pas révoquer sa sentence,) de lui envoyer son porte-manteau.

CHAPITRE VIII.

Conduite de SOPHIE, *qui sera approuvée par celles de son sexe capables de penser comme elle.*

SOphie, depuis vingt-quatre heures, n'avoit point passé le tems agréablement. Elle avoit essuyé de très-longues conversations, & de très-ennuyeuses lectures de la part de sa tante, dont le but étoit de lui prouver que l'amour, dans le monde poli, n'étoit plus regardé que comme une passion ridicule. Le mariage, disoit-elle, n'est aujourd'hui considéré de la part des femmes, que comme une charge ou un office de judicature l'est par les hommes; proportionnément aux avantages qu'on en retire, soit pour la fortune, ou pour s'avancer dans le monde. Ces maximes solides,

appuyées par nombre d'exemples illuſtres, & très-prolixement commentées par la ſcientifique tante, avoient tellement excédé la pauvre *Sophie*, qu'elle s'étoit enfin déterminée à ſe mettre au lit; où elle étoit encore au retour de ſon pere de chez M. *Alworthy*.

Il étoit environ dix heures du matin, lorſque M. *Weſtern* entra précipitament dans l'appartement de ſa fille. Je ſuis charmé de vous trouver ainſi, lui dit-il; tout eſt en ſureté: je ferai enſorte qu'il en ſoit toujours de même.

A ces mots, il ferma la porte, & en donna la clef à *Honora*, après avoir joint aux ordres les plus précis les plus brillantes promeſſes au cas qu'elle lui fût fidelle, & les menaces les plus terribles, au cas qu'elle trahît ſa confiance.

Les ordres d'*Honora*, étoient, de ne pas ſouffrir que *Sophie* mît le pied hors de ſa chambre, à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeller; & de n'en permettre l'entrée qu'à ſa tante ſeule. Ordre pour-

tant à la Duégne, de faire toutes les volontés de ſa maîtreſſe, en lui interdiſant ſeulement l'encre, les plumes & le papier, dont l'uſage étoit défendu à *Sophie*.

A l'heure du dîner, le vieux Gentilhomme fit deſcendre ſa fille, qui fut contrainte d'obéïr. Tout ſe paſſa à l'ordinaire, on ne parla de rien; & la table levée, on la reconduiſit à ſa priſon.

Le ſoir, la Géoliere *Honora* lui remit la lettre qu'elle avoit reçuë des mains du Garde-chaſſe. *Sophie* la lut très-attentivement deux ou trois fois de ſuite, & ſe jetta ſur ſon lit en verſant un torrent de larmes.

Honora auſſi affligée que ſurpriſe des nouvelles douleurs de ſa maîtreſſe, s'empreſſa de lui en demander la cauſe.... O ma chere *Honora !* je ſuis perduë, s'écria la tendre *Sophie ;* je ſuis convaincuë que tu m'aimes : c'eſt trop longtems te cacher mon ſecret.... j'ai laiſſé ſurprendre mon cœur par un ingrat, qui n'en étoit pas digne.... hélas, il m'abandonne, il me trahit !

Ciel ! répondit la femme-de-chambre, ſe peut-il que M. *Jones* ſoit un perfide ? il l'eſt, il l'eſt, ſans doute ! vois cette lettre, répliqua *Sophie*, m'abandonneroit-il, me prieroit-il d'oublier juſqu'à ſon nom, s'il m'eût jamais aimée ? l'auroit-il pû penſer ? auroit-il pû me l'écrire à moi-même ?....

Eh bien, Madame, il faut le mépriſer, interrompit *Honora* : il faut vous en vanger en vous donnant à M. *Blifil*. Il convient fort à un drôle, tel que M. *Jones*, à un miſerable bâtard, dont le pere même n'eſt pas encore bien connu, d'oſer manquer à ma maîtreſſe ! lui qui n'étoit pas digne.... Arrête, lui dit *Sophie* avec aigreur, arrête tes blaſphêmes, & garde-toi de jamais prononcer ſon nom devant moi, qu'avec reſpect.... lui me manquer jamais ? juſte Ciel, que je ſuis injuſte ! ſon cœur, ſon triſte cœur a plus ſouffert en écrivant ces mots cruels, que je ne ſouffre moi-même en les liſant....Tout eſt vertu, tout eſt généroſité, tout eſt héroïque en

lui ! ah que je dois rougir de ma foibleſſe, quand je condamne ce que je devrois admirer !.... Chere *Honora*, le croiras-tu ? c'eſt mon ſeul intérêt qui le guide ! c'eſt à mon intérêt ſeul qu'il ſe ſacrifie, & qu'il m'immole moi-même !... la crainte d'être un obſtacle à mon bonheur, l'a jetté dans le déſeſpoir ! ....

Je ſuis charmée, lui dit *Honora*, qu'il ait ſenti, & que vous ſentiez enfin combien cette crainte eſt juſte. N'auroit-il pas été bien triſte, n'auroit-il pas été cruel de vous voir riſquer de vous perdre, pour un jeune Avanturier chaſſé de chez ſon bienfaicteur, & chaſſé, dit-on, ſans un ſol ?

Chaſſé ! s'écria *Sophie*, en frémiſſant... Qu'entens-je ? explique-toi.

Honora, lui apprit alors ce quelle avoit appris, par le bruit du Village, du banniſſement de *Tom Jones*, fondé ſur la hardieſſe qu'il avoit euë de porter ſes vœux juſqu'à la fille unique de M. *Weſtern :* ce qui avoit

avoit tellement fâché M. *Alworthy*, qu'il avoit mis *Jones* à la porte, ſans lui faire préſent d'un denier.

C'eſt donc moi, dit *Sophie* en ſanglottant! C'eſt moi qui cauſe ſa ruine!... Chaſſé, ſans un denier!... Hâte-toi, chere *Honora*, prens tout ce que je poſſéde: ôte mes bagues de mes doigts.... Tien, voila ma montre: porte-lui tout.... Cours, vole, tâche au plûtôt de le trouver.

Honora, qui craignoit que M. *Weſtern* ne lui demandât raiſon des bijoux de ſa fille, ſe jetta aux genoux de *Sophie* pour lui repréſenter les ſuites de ſa libéralité, & le danger certain qui les menaçoit toutes deux, peut-être même ſon amant, au cas qu'elle fût ſourde à ſes remontrances.

Eh bien, prens donc tout mon argent, lui dit Sophie, n'en reſerve pas une obole; fais en ſorte de trouver cet infortuné, & de le lui remettre... Cours, cours, te dis-je; ne perds pas un moment.

La tendre amante fut obéïe; *Ho-*

Nora retrouva *George* dans le Château, & lui remit une bourse contenant environ seize *Guinées*, ce qui étoit alors toute la fortune de *Sophie* : car, quoique son pere ne lui refusât rien, *Sophie* étoit trop généreuse pour beaucoup amasser.

George se sentit encore tenté de garder cet argent : mais la crainte que son larcin, dont il subsistoit deux témoins, ne fût un jour découvert ; ou peut-être (prenons le parti le plus honorable pour l'humanité) un mouvement de compassion pour l'état actuel de *Jones* l'emporta sur la violence de la tentation. Il s'acquitta fidélement de sa commission, & remit la bourse intacte à son ami.

Fin du sixiéme Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE SEPTIÉME.

Contenant l'eſpace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de Jones.

Jones reçut ſes effets le lendemain matin, de chez M. *Alworthy*, avec cette réponſe à la lettre qu'il lui avoit écrite.

Mon Oncle m'ordonne de vous dire, Monſieur, que le parti qu'il a pris de ſe défaire d'un hôte tel que vous, n'ayant été fondé que ſur une réſolution bien réfléchie, & ſur l'évidence même du peu que vous valiez,

vous avez tort d'imaginer que votre éloquence puiſſe jamais changer ſes diſpoſitions à votre égard. La préſomption avec laquelle vous oſez lui mander, que vous renoncez à toutes vos prétentions ſur certaine perſonne, lui paroît auſſi admirable que rare : vous avez apparemment oublié ce que vous êtes, ainſi que ce qu'elle eſt. Quoiqu'il en ſoit, j'ai ordre exprès de vous dire, que mon Oncle n'exige d'autre preuve de complaiſance de votre part, que celle de quitter le Pays au reçu de la préſente.

Je ne puis finir cette lettre, ſans faire des vœux ſincéres pour votre amendement, dans l'eſpoir de pouvoir me dire votre très-humble Serviteur,

BLIFIL.

La lecture de cette Lettre éleva dans le cœur de *Jones* mille ſentimens auſſi impétueux qu'oppoſés : celui de la douleur prévalut enfin ſur celui de l'indignation & de la rage ; les larmes vinrent à propos à ſon ſecours, & détournerent le

danger qui menaçoit ſa tête.

Il rougit pourtant bientôt du remède ; & ſe relevant tout à coup, il s'écria, eh bien, donnons donc à M. *Alworthy* la ſeule preuve qu'il exige de mon obéiſſance. Partons dès ce moment.... Mais où aller ? De quel côté tourner mes pas ?... Laiſſons ce ſoin à la fortune : puiſque nul Etre ſur la terre ne s'intéreſſe pour un malheureux tel que moi, tout me devient également indifférent.... Nul ne s'intéreſſe à mon ſort ? Ingrat, tu ſçais trop le contraire !... Les vœux que quelqu'un fait pour toi, ne te ſont-ils pas plus précieux que ceux de l'Univers entier ?... Je veux, je dois penſer que mon deſtin n'eſt pas indifférent à ma *Sophie*... Faut-il donc abandonner le ſeul ami, le ſeul bien qui me reſte ? & quel ami, grand Dieu !.... Mais, puis-je reſter auprès de *Sophie ?* dût-elle le ſouhaiter auſſi ardemment que moi, ai-je quelque eſpérance de pouvoir l'aborder, ſans l'expoſer à la vangeance de ſon pere ? Puis-je la

faire consentir à sa ruine ? & dût-elle y consentir, oserois-je me prévaloir de sa foiblesse ?..... comme un mépriſable brigand, roderois-je autour du Château de son pere, en nourrissant un si coupable espoir ?... Non, j'en déteste jusqu'à la pensée. Adieu, *Sophie !* adieu, la plus aimable, & la plus aimée des femmes !

Il s'agissoit pourtant enfin de sçavoir où aller, & que faire ? Le monde, suivant l'expression de *Milton*, étoit *ouvert devant lui ;* & *Jones*, ainsi qu'*Adam*, ne voyoit, ne connoissoit aucun humain de qui il pût attendre quelque secours.

Quel genre de vie choisir ? Quel état embrasser ? L'univers n'offroit à ses regards effrayés qu'un vuide affreux !

Toutes les professions, tous les métiers exigeoient un long apprentissage ; & pour comble de disgrace, il se trouvoit presque sans argent. L'*Océan* enfin, cet ami secourable des malheureux, vint s'offrir à sa pensée, & parut

lui tendre les bras : *Tom* ſe décida tout à coup ; &, pour parler moins figurément, ſe détermina à ſe faire marin.

Mais, avant que de le ſuivre ſur la route de *Briſtol*, où il projette de s'aller embarquer, nous ramenerons le Lecteur chez M. *Weſtern*, pour voir ce que fait la charmante *Sophie*.

CHAPITRE II.

Querelles de famille.

LE jour que M. *Weſtern* avoit tenu ſa fille priſonniere, la tante de *Sophie* étoit abſente du Château. Le ſoir, à ſon retour, elle avoit trouvé la conduite du pere d'autant plus mauvaiſe, qu'il avoit agi ſans la conſulter ; & que pour ſe tirer d'embarras, il s'étoit totalement repoſé ſur ſa ſœur de la converſion de ſa fille.

Le matin même du départ de M.

Jones, Madame *Weſtern* fit appeller *Sophie* dans ſon appartement; où après lui avoir appris qu'elle avoit obtenu ſa liberté, cette femme Philoſophe déploya toute ſon éloquence pour prouver à ſa niéce que le choix d'un époux devoit être indifférent pour une fille raiſonnable, pourvû qu'il fût riche & pût lui donner un rang dans le monde. Elle déclama fortement contre l'amour, qui, ſuivant elle, n'étoit qu'une paſſion romaneſque, depuis longtems proſcrite par les perſonnes ſenſées, & reléguée dans l'obſcurité des Provinces; & conclud enfin, après un pompeux éloge des biens & des qualités de M. *Blifil*, par exhorter ſa niéce à conſentir de recevoir ſes vœux.

J'épargne au Lecteur toutes les ſentences, toutes les citations, toutes les maximes & les raiſonnemens politiques dont Madame *Weſtern* avoit fortifié divers endroits ſaillans de ſa harangue. Je crois devoir auſſi paſſer ſous ſilence, & les réponſes de *Sophie*, & les re-

pliques de la tante. Il suffit de sçavoir, que notre héroïne se défendit bien; & que Madame *Western*, outrée de n'avoir encore pû remporter sur une petite Provinciale une victoire qu'elle croyoit certaine, & dont elle avoit flatté son frere, après avoir passé rapidement du ton de la persuasion à celui de la menace, insultoit *Sophie* sur la bassesse de ses sentimens, & croyoit déja lire dans les yeux effrayés de sa niéce l'instant de sa défaite, lorsque M. *Western* qui avoit tout écouté à la porte, vint brusquement l'interrompre pour joindre sa voix à celle de sa sœur.

Madame *Western* étoit en colere: cette imprudence de son frere, qu'elle interpréta comme procédant de la défiance qu'il avoit de la sublimité de ses lumieres, la rendit furieuse. Sa médiation méprisée à ce point ne lui permettoit plus de se mêler d'une négociation, que l'interêt seul d'un frere ingrat lui avoit fait entreprendre, & qu'il venoit de faire échouer

au moment de la réuſſite ; & ce manque de reſpect, de la part d'un homme ſans teintures, ſans notions même les plus communes des premiers principes du *monde* & de la politique, ne permettoit pas à une femme comme elle de reſter plus longtems chez lui. A ces mots, elle ſort, en lui lançant un regard indigné, demande ſon caroſſe, & va ſe diſpoſer à partir.

Autre ſçene pour *Sophie!*..... ſon pere reſté ſeul avec elle, quoiqu'humilié par les injures de ſa ſœur, reprend bientôt aſſez de forces pour accuſer ſa fille d'une rupture qui va peut-être lui coûter l'opulente ſucceſſion de Madame *Weſtern.* Il tonne, il éclate en reproches contre la triſte *Sophie ;* & jure de ſe vanger d'elle, en la forçant d'épouſer *Blifil* avant qu'il ſoit deux jours.

L'état de la pauvre *Sophie*, pendant tout cet orage, étoit digne de compaſſion. La tante, quoique vive & emportée par tempérament, étoit pourtant au fond plus

raiſonnable que le pere ; & l'autorité qu'elle s'étoit acquiſe ſur l'eſprit du vieux Gentilhomme avoit été plus d'une fois utile à *Sophie :* il ne s'agiſſoit que de flatter l'amour-propre de Madame *Weſtern*, en paroiſſant quelquefois céder à la force de ſes raiſonnemens, pour tout obtenir d'elle. Cette réfléxion, qui vint frapper *Sophie*, la fit dans le moment précipiter aux pieds de ſon pere, pour le ſupplier, puiſqu'elle étoit la cauſe infortunée de leur rupture, de courir après Madame *Weſtern*, pour empêcher ſon départ, ou du moins pour le retarder juſqu'à ce que ſa colere fût appaiſée.

M. *Weſtern*, ébranlé par les pleurs de ſa fille, & peut-être encore plus par la crainte de perdre la ſucceſſion de ſa ſœur, conſentit enfin, mais non pas ſans lâcher plus d'une apoſtrophe peu meſurée contre le ſexe, à s'humilier juſqu'à faire ce qu'il appelloit *cette baſſeſſe.*

Madame *Weſtern* alloit monter en caroſſe, lorſque ſon frere arri-

va. Moitié par force, moitié par prieres, il parvint à l'appaiſer, & à faire renvoyer les chevaux à l'écurie. Nous avons déjà inſinué qu'elle n'étoit pas méchante; ajoutons, qu'elle aimoit ſon frere, quoiqu'elle eût un ſouverain mépris pour ſon ignorance ſur ce qu'elle appelloit le *bon ton*, & la connoiſſance du monde.

Sophie, qui avoit de ſi bonne foi motivé cette réconciliation, en fut la victime. Les Parties réunies concourant également à condamner ſa conduite, & à chercher les moyens de la mettre à la raiſon, la prompte concluſion de ſon mariage avec *Blifil* fut réſoluë, ſinon par la force ouverte, du moins par la ſurpriſe.

Ce projet, conçû par Madame *Weſtern*, & adopté par ſon frere, venoit d'être arrêté, lorſque l'on annonça M. *Blifil*.

Le vieux Gentilhomme, par l'avis de ſa ſœur, part comme un éclair; & ſignifie en jurant à ſa fille, qu'il faut ſe diſpoſer à rece-

voir dans le moment la visite de son futur époux, ou s'exposer à tous les traits de la vangeance d'un pere justement irrité.

Sophie, comme sa tante l'avoit sagement prévû, étoit dans un état d'accablement qui ne lui laissoit guéres la force de résister à un pere qu'elle aimoit, & auquel elle n'avoit encore jamais désobéi : son trouble, & son silence furent pris pour aveu ; *Blifil* fut admis. Le détail d'une scene de cette espece ne seroit pas intéressant pour beaucoup de Lecteurs : suivons donc la régle d'*Horace*, qui conseille aux Ecrivains censés de supprimer toutes les situations qu'ils ne pourront placer dans un beau jour.

L'art avec lequel *Blifil* se conduisit dans cette seconde visite, auroit pû engager toute autre que *Sophie* à l'estimer assez pour lui confier l'état de son cœur : mais elle avoit conçu des idées si odieuses du caractére de ce jeune homme, qu'elle aima mieux se con-

traindre avec lui que de risquer en de pareilles mains l'ombre même de la confidence.

Mais elle n'en fut pas plus heureuse. *Blifil* guidé par l'intérêt, poussé par la vangeance, & brûlant d'enlever à *Tom Jones* une maîtresse aimable, interpréta tout en sa faveur : les mépris mêmes de *Sophie* n'étoient, selon lui, que les effets de la pudeur ordinaire des jeunes personnes bien élevées à la vuë d'un futur époux.

C'est du moins ce qu'il fit entendre à M. *Western*, à la sœur de ce Gentilhomme, & à M. *Alworthy* même au sortir de cette visite, dont il affecta d'être extrêmement content.

L'inclination que *Sophie* avoit paruë avoir pour *Jones*, n'étoit à l'entendre, qu'un feu passager dont elle rougissoit maintenant au fond de l'ame, & d'où naissoit son embarras & sa contrainte aux yeux de son nouvel Amant.

M. *Western*, & sa sœur, quoique sçachant à quoi s'en tenir,

étoient trop intéreſſés à confirmer *Blifil* dans cette opinion pour n'y pas employer tous leurs efforts, & pour ne pas ſeconder ceux de ce tendre Amant auprès de ſon oncle, dans l'eſprit duquel il ſubſiſtoit encore quelques reſtes de défiance.

Enfin, la vivacité de M. *Weſtern*, excitée par celle de ſon futur gendre, ſecondée par la tante de *Sophie*, ne trouvant, & ne prévoyant plus d'obſtacles, fixa, avec le conſentement de M. *Alworthy*, le mariage au ſur-lendemain.

CHAPITRE III.

Etrange réſolution de SOPHIE. *Stratagême de Mlle* HONORA.

ON n'avoit eu garde de faire part de cette réſolution à *Sophie*, qui après avoir relu plus d'une fois la Lettre de *Tom Jones*,

& l'avoir baignée de ſes larmes ; ainſi que le manchon qu'elle avoit retiré des mains de ſa femme-de-chambre, étoit entierement abſorbée dans ſes tendres idées, lorſque Mlle *Honora* entra tout à coup dans ſa chambre, en s'écriant, tout eſt perdu, Mademoiſelle ! je viens d'entendre M. votre pere ordonner au Miniſtre *Supple* d'obtenir aujourd'hui des diſpenſes : on prétend ſûrement vous marier dès demain matin.

Sophie pâlit, à ces mots, en répondant avec indignation, dès demain matin !.....

Oui, Madame, répliqua la fidelle femme-de-chambre, je vous jure que je l'ai entendu ainſi ! *Honora*, lui dit *Sophie*, tu viens de me ſurprendre, de m'effrayer au point, qu'il me reſte à peine la force de parler !.... dis moi, chere *Honora*, que ferois-tu dans le cas où je ſuis ?.... moi, Madame, dit-elle, j'épouſerois M. *Blifil*. Il eſt jeune, il eſt riche, il vous aime ; & vous pourriez l'aimer à l'ave-

nir. L'autre eſt mieux fait, & plus aimable, j'en conviens : mais voilà tout ; & c'eſt vouloir vous perdre, que..... *Honora*, fiére d'être conſultée par ſa maîtreſſe, alloit donner carriere à la prolixité de ſes avis, lorſque *Sophie* lui coupant la parole, j'aimerois mieux, dit-elle, me plonger un poignard dans le ſein, que d'épouſer ce monſtre..... Tais-toi ; laiſſe-moi réfléchir un moment..... ç'en eſt fait !..... j'y ſuis déterminée : je pars dès cette nuit ; je fuis, je quitte pour jamais la maiſon de mon pere : Si tu m'aimes, tu me ſuivras.

Doutez-vous de mon zéle ? s'écria la Duégne, que le moment préſent avoit toujours droit de ſubjuguer. Doutez-vous, que je ne ſois prête à vous ſuivre au bout du monde même ?.... mais daignez réfléchir aux ſuites d'une telle entrepriſe ! qu'allez-vous devenir ? quel eſt votre but ? où prétendez-vous aller ?

J'ai une parente à Londre, ré-

pliqua *Sophie*, femme du plus haut rang, qui a paſſé quelques mois à la campagne de ma tante, & qui dès-lors m'aimoit aſſez pour l'avoir fortement priée de permettre que j'allaſſe paſſer quelque tems chez elle. J'y ſerai certainement bien reçuë..... je ne m'y fierois pas, interrompit la femme-de-chambre : la premiere maîtreſſe que j'ai euë avoit la manie d'inviter ainſi toutes les Dames campagnardes à la venir voir en ville : mais, à leur arrivée, elle n'étoit jamais au logis. D'ailleurs, quand celle-ci ſçaura que vous vous êtes ſauvée de la maiſon paternelle....

Tu te trompes encore, lui dit *Sophie*, l'autorité d'un pere eſt d'un foible poids à ſes yeux. Quand je la lui objectois, pour me diſpenſer de la ſuivre à Londre, ſans le conſentement de M. *Weſtern*, j'étois l'objet de ſes railleries perpetuelles. Ainſi, j'ai tout lieu d'eſpérer un azile chez elle, & ſa protection, juſqu'à ce que mon pere, me voyant hors de ſa puiſſance,

consente enfin de revenir à la raison.

Honora, satisfaite de ce côté, se retrancha sur nombre d'autres objections. Comment sortir du Château, sans être vuës ? quels chevaux, quels domestiques avoir ? Comment affronter seules, & nuitament, les rigueurs de la saison, les voleurs, & les autres dangers d'un pareil voyage ?

Sophie, affermie dans son dessein, leva toutes ces difficultés. Nous sortirons du Château la nuit, dit-elle ; nous trouverons des chevaux dans la Ville voisine : ce seroit un grand hazard que nous fussions attaquées dans le peu de chemin que nous avons à faire d'ici là. En un mot, si tu veux me suivre, je te promets une récompense qui surpassera ton espoir.

Ce dernier argument prévalut. Il ne fut plus question que de convenir de la façon de sortir du Château, & d'un obstacle très-difficile à lever : c'étoit, comment emporter leur bagage ? Ce dernier ar-

ticle n'intéreſſoit guéres *Sophie* ; une fille réſoluë à ſuivre, ou à fuir un Amant, s'embarraſſe peu de ce qu'elle laiſſe derriere elle. *Honora* n'avoit pas de motifs pour penſer ainſi : l'amour n'inſpiroit à ſon cœur ni eſpoir, ni craintes ; & la valeur réelle de ſes nippes, en quoi conſiſtoit toute ſa fortune, lui tenoit vivement au cœur.

La néceſſité, mere de l'invention, lui ſuggéra enfin le moyen de ſauver ſa chere garde-robbe. Ce fut de ſe faire chaſſer par *Sophie*, dès le ſoir même. L'expédient fut approuvé par ſa maîtreſſe ; & la femme-de-chambre, après lui avoir promis de lui donner dans la journée matiere plus que ſuffiſante pour être miſe à la porte, ſe chargea d'emporter dans ſon paquet tout ce qui pourroit être néceſſaire à toutes deux pour le voyage.

CHAPITRE IV.

Altercations.

Honora n'eut pas plutôt quitté sa Maîtresse, pour se disposer à jouer son rôle, que quelque chose lui suggéra qu'en sacrifiant *Sophie* & son secret à M. *Western*, elle feroit infailliblement sa fortune. Plus d'une considération importante la pressoient de faire cette découverte. La perspective séduisante d'une récompense proportionnée à un si grand service, tentoit son avarice ; les dangers de l'entreprise à laquelle elle avoit eu la foiblesse de consentir, l'incertitude du succès, la nuit, le froid, les voleurs, les ravisseurs mêmes, tout augmentoit ses craintes !

D'un autre côté, un voyage à Londre, après lequel elle aspiroit depuis si longtems ; les délices vantés, & mille fois exagérés dans son

imagination, quelle croyoit aller goûter dans cette grande Ville; la récompenſe promiſe par *Sophie*, beaucoup plus libérale que ſon pere; les remords anticipés d'une ſi noire trahiſon, & ſurtout l'amitié ſincere qu'elle avoit pour ſa Maîtreſſe, faiſoient pancher la balance en faveur de *Sophie*. Mais, une autre idée de bien plus grand poids, penſa tout perdre. *Sophie* étoit mineure, ſes promeſſes ne pouvoient de longtems être remplies; quoiqu'héritiere de ſa mere, quoique Légataire d'une ſomme conſidérable de la part d'un de ſes oncles mort depuis peu, elle ne pouvoit encore diſpoſer de rien; mille accidens imprévus pouvoient dans la ſuite mettre obſtacle à ſa généroſité: tandis que la récompenſe qu'on eſpéroit de M. *Weſtern*, pouvoit être acquiſe, & acquittée dans le moment!

Ces différentes réfléxions troubloient étrangement Mlle *Honora*, & euſſent peut-être été fatales à *Sophie*, ſi le hazard n'avoit occa-

ſionné un incident qui leva toutes ces difficultés, & préſerva la fidélité de la femme-de-chambre.

Madame *Weſtern* en avoit une, beaucoup moins âgée, & beaucoup plus fiere. *Honora*, qui ſupportoit impatiemment ſes airs de hauteurs, avoit déja eu plus d'une querelle avec elle, & ne pouvoit la ſouffrir. J'ignore, non, mais il importe peu de connoître quel ſujet amena la ſuivante de Madame *Weſtern* dans la chambre de Mlle *Honora*, au moment où cette derniere étoit occupée de ſes importantes réfléxions : il ſuffit de ſçavoir, que ces deux femmes, par les mêmes motifs, également contradictoires en tout, n'eurent pas été un quart-d'heure enſemble, que le Château retentit de leurs clameurs & de leurs cris ; que Madame *Weſtern*, qui paſſoit par là, étant accouruë au bruit, fut, ou crut être inſultée par *Honora ;* & qu'il n'en fallut pas davantage à cette Dame pour voler chez ſon frere, & pour lui ſignifier que ſi *Honora* n'étoit

pas mise à la porte dès le jour même, il ne devoit pas compter que sa sœur passât la nuit dans le Château.

M. *Western* n'étoit pas homme à refuser une si légere satisfaction à sa sœur : il crut même ne la point assez vanger ; & prétendit (en sa qualité de *Juge de paix*) envoyer la coupable à *Bridwel*. Mais Madame *Western*, qui, comme nous l'avons déjà dit, s'appaisoit aussi aisément qu'elle se mettoit en colere, intercéda pour elle, & se contenta d'un simple mais très-prompt banniſſement hors du Domaine de son frere.

Le paquet d'*Honora* se trouva prêt avant le soir : on lui paya ses gages, & elle partit à la satisfaction de tout le monde ; surtout de *Sophie*, qui lui avoit donné rendez-vous pour l'aller joindre à minuit juste dans un endroit convenu, & peu éloigné du Château.

Mais il falloit encore essuyer deux audiances bien pénibles : l'une de la part de la tante, l'autre de celle du pere. Celle

Celle de la tante fut longue & vive ; celle du pere fut terrible, & troubla tellement *Sophie* (dans la crainte que ſa fuite ne rencontrât quelques obſtacles) qu'il arracha d'elle une eſpece de promeſſe de ne plus réſiſter à ſa volonté.

Le vieux Gentilhomme fut ſi agréablement ſurpris, & ſi flatté de ce prétendu conſentement de ſa fille, que changeant tout à coup ſes reproches en remercimens, & ſes menaces en careſſes, il lui fit préſent d'un billet de banque de cent livres ſterlin, en la priant d'en diſpoſer pour toutes les emplettes qui pourroient lui plaire.

Sophie avoit l'ame auſſi bonne que tendre : la joye de M. *Weſtern*, ſa généroſité envers elle la toucha juſqu'aux larmes, & penſa opérer ce que la ſagacité de la tante, & toutes les menaces du pere n'avoient encore pu faire. La reconnoiſſance & la tendreſſe filiale balancerent pendant quelques inſtans l'amour dans ſon cœur. Mais ce combat, quoique cruel, ne pou-

voit être ni long ni douteux : deux ſouvenirs, quoiqu'oppoſés, celui de l'odieux *Blifil* & de l'aimable *Jones*, en l'affermiſſant dans ſon premier deſſein, étoufferent bientôt ſes remords.

Laiſſons-la dans ces diſpoſitions, pour voir ce que fait maintenant notre ami *Jones*.

CHAPITRE V.

Matieres diverſes, peut-être aſſez naturelles, mais ignobles.

IL plaira au Lecteur de ſe ſouvenir, que nous avons laiſſé notre Heros ſur la route de *Briſtol*, déterminé à chercher fortune ſur Mer, ou plutôt à fuir celle qu'il auroit pu trouver ſur Terre.

Il avoit pris des chevaux, & un guide; & par malheur, le guide étoit mauvais; il y a plus, il étoit vain. La honte de demander aux paſſans le chemin duquel il ſentoit

bien qu'il s'écartoit, lui fit prendre tant de détours, que la nuit vint enfin ; & que *Jones*, qui malgré ſes rêveries, commençoit à ſe douter de l'avanture, voulut abſolument s'arrêter au premier Village, où il apprit qu'il étoit ſur le chemin de *Gloceſtre*, directement oppoſé à l'autre.

Il exhaloit ſon courroux contre le guide, lorſqu'un honnête *Quaker* s'approchant, le chapeau ſur la tête : ami, dit-il à *Jones*, j'apperçois que tu t'es égaré. Si tu veux m'en croire, tu ne marcheras pas la nuit ; elle eſt obſcure, la route eſt difficile ; & depuis quelques jours, on y rencontre des voleurs. L'Hôtellerie prochaine eſt bonne ; crois-moi, profites-en pour ton bétail & pour toi, juſqu'à demain matin.

Jones, quoique ſurpris de la familiarité de l'inconnu, adopta l'avis ; & ſuivit le *Quaker* au cabaret du Village.

Jones étoit bien vêtu, & marchoit avec deux chevaux : il fut

bien accueilli par l'Hôte, qui le pria pourtant d'excuſer s'il n'étoit pas traité ſuivant ſon rang, attendu que ſa femme, qui étoit abſente depuis le matin, avoit ſans y penſer, emporté ſes clefs avec elle.

Notre Héros avoit trop de choſes dans la tête, pour faire attention à ce compliment : il ne déſiroit que d'être ſeul pour ſe livrer à toute ſa mélancolie. Le *Quaker*, qui s'en apperçut, en eut pitié ; & fit tant d'inſtances, que *Jones* ſe vit forcé de reſter avec lui.

Après un aſſez long ſilence, le *Quaker* pouſſé par un eſprit de charité, peut-être entre-mêlé d'un peu de curioſité, ouvrit la bouche, & dit..... ami, j'apperçois qu'il t'eſt arrivé quelque infortune : mais pour quoi te laiſſer abbattre ? ſi c'eſt un ami que tu pleures, tu dois ſonger que tout homme eſt né pour mourir. De quel ſecours lui ſont tes larmes ? l'homme doit apprendre à ſouffrir, l'affliction eſt ſon partage : j'ai les miennes ainſi que toi, & peut-être plus grandes.

Avec un bien de cent livres ſterlin de revenu, qui ne doit rien à perſonne, & qui ſuffit à tous mes beſoins; avec une conſcience, qui grace au Ciel, ne me reproche rien; avec une conſtitution robuſte, & un cœur pacifique, ami, je ſuis ſûrement plus malheureux que toi.

J'en ſuis ſincerement fâché, répondit *Jones*, en ſoupirant.

Ah, mon ami! répliqua le *Quaker*, c'eſt ma fille, c'eſt une fille unique qui me rend malheureux! elle ſeule faiſoit ici-bas toute ma félicité: elle m'a quitté cette ſemaine, elle s'eſt enfuië de chez moi pour aller épouſer un jeune Avanturier qui n'a pas un ſol!..... ah, que n'eſt-elle morte, ainſi que l'ami dont le trépas t'atriſte: je me croirois bien plus heureux!

Ce que j'entends eſt bien étrange! lui dit *Jones*. Quoi, vous aimeriez mieux la voir morte?

Sans doute, repliqua le *Quaker*, ne vaudroit-il pas mieux qu'elle le fût, que de la voir expoſée à de-

mander ſon pain ?.... Ne t'ai-je pas dit que le drôle qu'elle a épouſée eſt un gueux ?

Eh bien, répartit *Jones*, n'eſt-ce pas votre fille ? avez-vous d'autres enfans ? n'êtes-vous pas riche ? l'imprudence d'une jeune fille doit-elle vous faire ceſſer d'être pere ?

Moi ! s'écria le *Quaker* : puiſqu'elle m'a déſobéï, puiſqu'elle m'a trompé, puiſqu'elle n'a écouté que l'amour, c'eſt à l'amour à la nourrir ; je n'ai plus rien à lui donner. Je la verrois à ma porte, mourant de faim, & de miſére, ſans en avoir pitié.

Jones, à ces derniers mots, le regarda en frémiſſant, & voulut le quitter.

Allons, allons, mon ami, lui dit le *Quaker*, en le retenant, reſte avec moi, ne t'abandonne pas à la douleur : tu vois qu'il eſt des malheurs plus à plaindre que les tiens..... je vois, qu'il eſt des inſenſés & des barbares dans le monde, s'écria *Jones*, en s'arrachant des bras du *Quaker*.

Tu te fâches, lui dit l'autre ; mets-toi donc en place : dis-moi, que ferois-tu ?

Je chercherois ma fille & mon gendre, répondit *Jones* ; je pardonnerois à leur jeuneſſe, je les prendrois chez moi : je ne penſerois pas, ſans horreur, à cauſer le malheur de quelqu'un que je prétends aimer.

Moi, les chercher ! s'écria le *Quaker*, moi, les prendre dans ma maiſon !.... perſuade-moi plûtôt d'y appeller mes deux plus mortels ennemis !

Eh bien, vas y donc toi-même, lui dit *Jones*, outré d'indignation, & le mettant hors de la chambre par les épaules, je déteſte la ſociété d'un monſtre tel que toi.

Les propos du *Quaker* avoient fait une telle impreſſion ſur *Jones*, que ſon air en étoit tout égaré : l'autre s'en étoit apperçu ; & cette obſervation, jointe à ce qu'il avoit déjà remarqué de ſingulier dans le reſte de ſa conduite, avoit aſſez frappé l'honnête *Quaker* pour pou-

voir juger en conscience que notre Héros étoit réellement fou.

Ainsi, bien loin d'être offensé de l'affront qu'il venoit d'en recevoir, le bon *Broadbrim* touché de compassion pour son frere, alla faire part de sa découverte à l'Hôte, en l'exhortant à traiter avec tous les ménagemens possibles un Gentilhomme infortuné qui n'étoit qu'à plaindre.

L'Hôte, qui avoit déjà fait jaser le guide, & qui étoit instruit de la naissance, ainsi que des avantures de *Jones*, répondit en jurant & en riant au nez de *Quaker*, que son prétendu Gentilhomme, quoiqu'en habit galonné, n'étoit qu'un bâtard de Paroisse des environs, chassé pour ses friponneries, & dont il voudroit déjà être défait, dût-il en être pour l'écot d'un tel vaurien, pourvû qu'il sauvât son argenterie de ses griffes.

Il est bon de sçavoir, que ce propos se tenoit discrettement dans la cuisine, auprès du feu, & en présence de tout ce qui étoit dans l'Hôtellerie.

Le *Quaker* ne fut pas plûtôt désabusé sur la noblesse de *Jones*, & instruit de la bassesse de sa naissance, que la pitié sortit tout-à-coup de son cœur, & fit place à l'indignation. Il partit, aussi outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, que le seroit un de nos Ducs bravé par un simple Gentilhomme.

L'Hôte, comme on l'a vû, n'étoit pas dans de meilleures dispositions : *Tom* avoit beau sonner, les domestiques étoient sourds ; envain demandoit-il un lit, il ne s'en trouvoit point pour lui. Il fallut prendre patience : accablé de chagrin, de fatigue, & de sommeil, notre Héros qui sçavoit se prêter au tems, se jetta dans un large fauteuil de jonc, & s'endormit.

CHAPITRE VI.

Réveil de JONES.

TOut étoit à peine couché dans l'Hôtellerie, lorſqu'un grand bruit ſe fit entendre à la porte de derriere, que l'on menaçoit d'enfoncer. L'Hôte, qui ne dormoit que d'un œil & veilloit de l'autre, depuis ce qu'il avoit appris de *Jones*, ſe hâta d'aller ouvrir; & vit en un inſtant ſa cuiſine pleine d'hommes armés, & agiſſant chez lui comme dans une fortereſſe priſe d'aſſaut. Forcé de céder à la force, il deſcendit dans ſa cave pour chercher dequoi raffraîchir ces redoutables Hôtes; & ne fut pas peu étonné, à ſon retour, de trouver *Jones* éveillé, & jaſant familierement avec eux. Pour le coup, il ſe crut perdu! ſes idées brouillées par le ſommeil & par la crainte, ne lui montrerent plus en *Jones*

qu'un ſçélérat, qui, d'accord avec les autres, avoit d'avance concerté le pillage de ſa maiſon.

Tandis qu'il ſe livroit à ſes terreurs, *Tom* s'entretenoit paiſiblement avec celui qui paroiſſoit commander; & de qui il apprit, que la troupe qu'il conduiſoit étoit une compagnie de recruë pour l'Armée du Duc de *Cumberland*, deſtinée à combattre les rébelles d'Ecoſſe.

Notre Héros étoit né courageux; on a même déjà apperçû qu'il avoit des idées un peu romaneſques. Celle d'être utile à ſa Patrie, en combattant contre ceux qu'on lui peignoit comme n'ayant d'autre but que d'en renverſer les loix & la Religion, échauffa tout-à-coup ſa tête. Le projet d'aller chercher à s'enrichir ſur mer, dans de pareilles circonſtances, ne lui parut plus qu'ignoble, & peu digne de lui: le titre de volontaire dans une expédition, d'où dépendoit le ſalut de la Patrie, lui ſembla bien plus glorieux. Ce parti pris

en un instant, & proposé à l'Officier, fut accepté avec ardeur : on loua le courage du nouveau camarade ; on but largement à la santé du Roi *George*, & à la sienne ; on maudit élégament (suivant l'usage) celle du Prétendant & des Rébelles ; *Jones*, pour sa bienvenuë, paya l'écot ; & l'on partit, au grand étonnement de l'Hôte, charmé d'en être quitte pour la peur.

Le Sergent s'étant emparé de *Jones*, l'entretint pendant toute la route de l'histoire de la compagnie, surtout de la sienne propre, & de celle de ses campagnes. En arrivant à la Dinée, *Jones* fut présenté au Lieutenant de la Compagnie, qui y étoit arrivé avant la troupe. Cet Officier étonné de la bonne mine de ce nouveau Soldat, & de la richesse de son habillement, exalta son courage, l'assura qu'il seroit toujours libre dans son service, & après l'avoir embrassé cordialement, le retint à dîner avec le reste des Officiers.

CHAPITRE VII.

Apprentiſſage Militaire.

LE Lieutenant, dont nous venons de parler, étoit un homme d'environ ſoixante ans. Il avoit ſervi en qualité d'Enſeigne à la bataille de *Tannieres*, où il avoit reçu deux bleſſures, & où il s'étoit tellement diſtingué, que le Duc de *Marlborough* l'avoit nommé Lieutenant ſur le champ de bataille.

Il exerçoit par conſéquent cette commiſſion depuis environ quarante ans. Pendant ce preſque demi ſiécle, il avoit eu le déſagrément de ſervir d'échelon à un nombre immenſe de ſes inférieurs, & il avoit maintenant celui de ſe voir commandé par des enfans dont les peres étoient en nourrice lors de ſon entrée au ſervice du Roi.

Le malheur de cet honnête homme ne venoit point uniquement

d'avoir toujours été ſans protections à la Cour : ſon Colonel, qui depuis très-longtems conſervoit le Régiment, étoit ſon ennemi ſecret. Ce n'eſt pas non plus que le Lieutenant l'eût offenſé, ni qu'il négligeât jamais ſes moindres devoirs : mais il avoit une belle femme, il en étoit aimé, & elle étoit aſſez peu politique pour ne pas ſonger que l'avancement de ſon mari dépendoit d'un peu plus de complaiſance pour les attentions marquées que le Colonel avoit pour elle.

Le pauvre Lieutenant étoit en ceci d'autant plus malheureux, que tandis qu'il ſouffroit journellement de l'inimitié de ſon Colonel, il ne ſçavoit ni ne ſoupçonnoit pas d'en être intérieurement haï : ſa femme, trop prudente pour expoſer ſon mari aux ſuites d'une confidence ſi délicate, ſe contentoit d'être vertueuſe, ſans ambitionner la gloire de l'être avec éclat.

Les autres Officiers de la Compagnie qui marchoient avec lui, étoient au nombre de trois : un ſe-

cond Lieutenant, François d'origine, depuis assez longtems hors de son pays pour en avoir oublié le langage, & depuis trop peu de tems en Angleterre pour avoir bien appris le nôtre ; deux Enseignes, tous deux très-jeunes : l'un tout frais émoulu de l'Etude d'un Procureur, l'autre fils de la femme du Valet-de-chambre d'un homme de condition.

Le dîner fut gai, on y but largement. Les deux Enseignes, fort sots, fort ignorans, parlant beaucoup, ne disant rien, jurant pourtant aussi doctement que de vieux Grenadiers, entreprirent *Jones* à frais communs. Notre Héros, très-neuf dans ce genre de conversation, y brilloit d'autant moins que les juremens n'étoient point de son goût ; & qu'il cherchoit à répondre sensément à des propos qui lui faisoient pitié, mais que la complaisance qu'il croyoit devoir à ses chefs, en qualité de nouveau venu, ne lui permettoit pas de mépriser ouvertement. D'ailleurs, le respect

qu'il avoit pour la Religion, lui faisoit supporter impatiemment les railleries grossieres de l'un des deux Enseignes contre les gens d'Eglise, & le zéle lui inspiroit quelquefois des réponses un peu plus vives qu'il ne le croyoit.

Cet Officier (c'étoit l'Anglois, & il s'appelloit *Northerton*) s'en trouva enfin piqué, & d'autant plus, que le Lieutenant étoit toujours de l'avis de *Jones*. Il dissimula pourtant son ressentiment, en attendant l'occasion de le faire éclater à l'ombre de quelque motif plus apparent.

Les santés vinrent, on les solemnisa à l'Angloise; & le tour de *Jones* arrivant, il balança d'autant moins à porter celle de sa chere *Sophie*, qu'il n'imaginoit pas qu'elle pût être connuë d'aucun des Convives.

Mais le Lieutenant, en cette occasion Maître des cérémonies, ne se trouvant pas satisfait du seul nom de *Sophie*, & ayant exigé le surnom de cette Demoiselle, *Jones*

après avoir hésité un moment, nomma *Miss Sophie Western.*

Les choses étant en régle, on alloit boire, lorsque l'Enseigne *Northerton* déclara à haute voix qu'il s'opposoit à ce qu'une pareille santé fût buë en même ronde que celle qu'il avoit portée. Je la connois, s'écria-t-il, cette *Sophie*; nous l'avons vuë aux Eaux de *Bath*, & cent autres que je pourrois nommer la connoissent encore mieux que moi : c'est surement la même.... Vous vous trompez, interrompit *Jones*, l'air ému & le ton menaçant : vous vous trompez, dis-je; celle dont je parle est une fille respectable tant par son nom que par sa fortune.

Justement ! c'est cela même, répliqua l'Enseigne ; va fix bouteilles du plus fin *Bourgogne*, que *Tom French*, Officier de notre Régiment, la fait venir partout où nous voudrons l'avoir ? Notre homme fit ensuite le portrait de *Sophie*, & & le fit très-ressemblant, attendu qu'il l'avoit en effet vuë à *Bath*,

avec sa tante ; & finit par dire, que le pere de cette même fille avoit de très-grands biens dans le Comté de *Sommerset*.

Ce dernier point est vrai, répliqua *Jones ;* & aussi vrai, que vous êtes le plus impudent, & le plus infâme coquin que la terre ait produit.

Ces mots étoient à peine achevés, qu'une bouteille des plus lourdes, lancée par un bras vigoureux, vole à travers la table, vient fraper *Jones* à la tête, & le renverse aux pieds du Lieutenant.

Tous les convives effrayés du coup se lévent, entourent le blessé, & cherchent à le secourir ; tandis que le féroce assaillant, à l'aspect du sang coulant abondament de la playe d'un ennemi qu'il croit mort, ou mourant, ne cherche plus qu'à s'évader.

Mais il se trompe dans son espoir : l'honnête Lieutenant s'est déja emparé de la porte, & lui interdit la retraite. En vain *Northerton*, enviſageant alors toutes les ſuites

de ſa brutalité, repréſente-t'il à ſon Officier ſupérieur, que l'honneur n'exigeoit pas moins de lui en pareille occaſion ; envain croit-il s'excuſer, en proteſtant que tout ce qu'il avoit dit de *Miſſ Sophie Weſtern*, n'étoit qu'un ſimple badinage, pour exercer & inquiéter *Jones* pendant quelques moments : le Lieutenant n'en eſt que d'autant plus inébranlable. Vous apprendrez, lui dit-il, M. les conſéquences d'un pareil badinage, & ce que la Juſtice prépare à ceux qui ne rougiſſent point d'employer d'auſſi indignes armes. Vous êtes mon Priſonnier, M. & vous ne ſortirez d'ici qu'avec une garde qui me répondra de vous.

L'aſcendant du Lieutenant ſur l'Enſeigne étoit ſi puiſſant, que tout le courage que ce dernier venoit de montrer, en mettant notre Héros au niveau de la terre, n'eût peut-être pas ſuffi pour lui faire mettre l'épée à la main contre le vieux Guerrier, quand même il en auroit eu une à ſon côté : mais

l'Enseigne François, dès le commencement de la bagarre, avoit eu soin de les mettre toutes hors de la chambre. Ainsi M. *Northerton* fut obligé de prendre patience, & d'attendre l'issuë de cette affaire.

La Garde mandée par le Lieutenant, & le Chirurgien du Lieu, arriverent à la fois. On remit *Northerton* entre les mains de l'une pour être conduit aux arrêts dans une chambre de l'Hôtellerie ; l'autre rappella avec peine *Jones* à la vie ; il visita, sonda, pansa sa playe, branla plusieurs fois la tête en levant les yeux au Ciel, & ordonna qu'on le mît au lit.

CHAPITRE VIII.

Grande avanture.

TAndis que le Chirurgien étoit allé faire coucher le malade ; le bon Lieutenant resta avec l'Hôtesse, à qui il le recommanda ex-

preſſément. Il croyoit *Jones* en grand danger ; & le rapport du Chirurgien, après avoir fait mettre ſon patient au lit, ne fit que le confirmer encore plus dans cette penſée. Sur quoi le Lieutenant donna les ordres les plus précis pour la garde de M. *Northerton*, en attendant qu'il pût lui-même le faire conduire le lendemain chez un *Juge de Paix*. Son intention étoit de ſuivre rigoureuſement cette affaire, & de confier la conduite de la Compagnie juſqu'à *Gloceſtre* à l'Enſeigne François, qui, quoiqu'il ne ſçût ni lire, ni écrire, ni parler intelligiblement aucune langue, étoit pourtant un très-bon Officier.

Le ſoir, notre Commandant inquiet de l'état de *Jones*, lui fit demander ſi ſa viſite ne lui ſeroit point importune. On lui rapporta pour réponſe, qu'il ſeroit le très-bien venu. Mais quel fut l'étonnement du Lieutenant, lorſqu'en entrant avec toutes les précautions poſſibles dans la chambre du prétendu malade, il le trouva levé,

& dans le meilleur état du monde ! Cette réſurrection ſubite, après y avoir un peu réfléchi, lui parut pourtant ſuſpecte, attendu le genre de la bleſſure ; mais les raiſonnemens de *Jones*, détruiſirent bientôt ces ſoupçons : le malade avoit dormi cinq ou ſix heures de ſuite ; il ne ſentoit à la tête qu'une douleur aſſez légere, & bien plus ſupportable, aſſuroit-il, que l'abſtinence & l'eau de gruau, à laquelle ſon Eſculape l'avoit impitoyablement condamné.

Je ſuis véritablement enchanté, lui dit le Lieutenant en l'embraſſant, de vous trouver beaucoup mieux que je n'oſois m'en flatter, après l'état où je vous ai vû. Je le ſerois encore plus, de vous voir aſſez bien rétabli, pour pouvoir, ſur le champ vous faire juſtice à vous-même. Lorſqu'il s'agit de coups reçûs, la plus prompte vangeance eſt d'autant plus à déſirer, que ces ſortes d'affaires, parmi nous ne ſont point ſuſceptibles d'accommodement. Mais encore

un coup, je crains que vous ne vous flattiez vous-même sur votre état, & que votre foiblesse ne donne à votre ennemi un trop grand avantage.

C'est, répondit *Jones*, ce que je prétends éprouver, si vous daignez m'aimer assez pour me prêter une épée.

La mienne, & mon cœur, sont à vous, s'écria le vieux militaire, en le serrant de nouveau dans ses bras : vous êtes un brave garçon, que j'estime, & que j'aime. Mais je ne souffrirai point que vous vous battiez dans l'état où vous êtes. Vous serez, dans quelques jours, en état de rejoindre la troupe : nos journées sont courtes ; & je vous jure, par l'honneur, qu'après vous avoir fait tirer raison de votre homme, je le ferai chasser du Régiment. Il n'en est point des blessures de l'honneur, comme de celles du corps : les dernieres ne souffrent aucun retardement, & veulent être guéries ; une semaine de délai n'est d'aucun préjudice aux autres.

Jones, prévoyant qu'il n'obtiendroit rien ſur l'eſprit du Lieutenant, n'inſiſta pas davantage : il demanda à ſouper ; & après avoir mangé de très-bon appetit, ſon ami charmé d'une ſi prompte convaleſcence, lui ſouhaita le bonſoir après l'avoir vu remettre au lit.

Mais *Jones*, dont ce repas avoit achevé de rétablir les forces, & qui au gré de ſon courage ne pouvoit trop tôt laver l'affront qu'il croyoit avoir reçu, rouloit bien d'autres idées dans ſa tête.

Il ſe ſouvenoit des careſſes qu'il avoit reçuës du Sergent, & des offres de ſervices que cet homme lui avoit faites dans la route : il voulut le mettre à l'épreuve, & le fit prier de paſſer dans ſa chambre. Le Sergent qui alloit ſe coucher, ſe r'habilla, & y accourut dans le moment. *Jones* s'apperçut bientôt que le vieux Soudart n'étoit pas à jeun : d'où il jugea qu'il n'avoit pas à employer de grands détours pour parvenir à ſon but.

Après avoir témoigné au Sergent,

gent, qu'il n'avoit pu se résoudre à se rendormir sans le voir, *Jones* fit tomber la conversation sur le métier de la guerre qu'il venoit d'embrasser sous ses auspices, & eut bientôt le plaisir de voir son homme prendre feu, & se répandre en éloges sur la noblesse de la profession en général, & en particulier sur le détail de ses propres exploits : c'est où notre Héros l'attendoit. Dans la juste impatience de courir à la gloire sur les traces d'un si bon guide, il marqua quelque honte de n'être point encore pourvû du meuble le plus nécessaire à un Soldat, c'est-à-dire d'une bonne épée ; & le pria de vouloir bien satisfaire sa fantaisie, en lui en procurant une de son choix, ajoutant, qu'elle lui seroit toujours chere, & qu'il ne regarderoit point au prix.

Le Sergent, qui n'ignoroit pas ce qui étoit arrivé au dîner à *Jones*, & qui avoit même oui dire que sa vie étoit en danger, conclud de tout ceci, & surtout de cette der-

niere demande, que notre Héros avoit la tête un peu troublée. Il réſolut d'en faire ſon profit. J'ai votre affaire, lui dit-il, d'un air important : ce n'eſt pourtant pas une de ces armes de *Petit-Maître*, de ces épées à poignées de vermeil ou d'argent, ſi peu dignes d'un vrai Soldat : c'eſt une épée auſſi modeſte que décente ; mais la meilleure lame de l'Europe.... C'eſt une lame, qui.... c'eſt une lame enfin, dont la bonté!... bref, vous l'allez voir ; & je me réjouis d'avance avec vous d'une ſi bonne acquiſition.

Le Sergent ne fit que ſortir & rentrer ; & préſentant à *Jones* une longue & large rapiere à poignée de cuivre : vous voyez, dit-il, cette épée ? c'eſt celle d'un Officier, Général François que j'ai tué à *Dettingen* : la garde étoit d'or pur, je l'ai venduë à un de nos jeunes gens du bel air, plus curieux de la poignée que de la lame.... pliez, pliez ceci, c'eſt une arme digne d'un Roi.

Jones impatient d'avoir l'épée, & brûlant d'être délivré du Sergent, le pria d'en dire le prix. Celui-ci, qui croyoit le malade totalément déſeſpéré & hors de ſens, craignant que ſa poſtérité ne lui reprochât un jour d'avoir vendu ce meuble à trop bas prix, héſita quelque tems : il proteſta enſuite, avec ſerment, que l'amitié ſeule l'engageoit à céder un auſſi précieux tréſor, & déclara qu'il ſe contenteroit de vingt *Guinées*.

Vingt *Guinées !* s'écria *Jones*, ſurpris comme on le peut penſer : Ou vous croyez que j'extravague, ou que je n'ai jamais vu d'épées ? vingt *Guinées !* je ne vous aurois jamais cru capable de m'en impoſer.... tenez, M. reprenez ce tréſor.... Mais non, j'y réfléchis.... je le garde. Je ferai demain matin part à votre Officier de toute la reconnoiſſance que je vous dois.

Qui fut ſurpris, à ſon tour, ce fut notre Sergent, à qui cette réponſe prouvoit que la tête de *Jones* étoit beaucoup meilleure qu'il

n'avoit cru. Mais le matois ſçavoit ſe retourner : & feignant une ſurpriſe extrême du procédé de *Jones*, je ne croyois pas, lui dit-il, vous avoir demandé un prix exhorbitant. C'eſt mon épée, au bout du compte, que l'amitié m'engage à vous céder : c'eſt la ſeule que j'aye ; & je cours riſque, en m'en défaiſant, de déplaire à mon Officier. Tout ceci bien conſidéré, je ne vois pas qu'il y ait tant à ſe récrier ſur les vingt *shellings* que j'en demande ! ....

Vingt *shellings* ? interrompit *Jones*, vous me demandiez tout à l'heure vingt *Guinées* !

Moi ! répliqua le Sergent effrontément, en vérité, vous vous trompez..... ou je ne ſuis pas bien éveillé..... non, Monſieur, cela n'eſt pas poſſible : j'ai dit vingt *shellings*, je vous aſſure ; l'extravagance ſeroit trop forte de ma part. Je ſçais même que vous pourriez, pour le prix que je demande, trouver une plus belle épée, en apparence.... mais, je défie....

Jones l'interrompit ici, en lui disant qu'il étoit si peu dans l'usage de marchander, qu'il alloit même lui donner un *shelling* au-delà de sa demande : sur quoi, il tira une *guinée* de sa bourse, & le congédia, en lui souhaitant un bon voyage, & en l'assurant qu'il comptoit rejoindre la Compagnie avant qu'elle eût atteint *Worcestre*.

Dès que le Sergent fut parti, *Jones* se hâta de s'habiller de nouveau, & de sortir de sa chambre pour aller chercher son ennemi. Ce n'est pas qu'il ne sentît quelques remords de l'action qu'il alloit commettre ; mais, la crainte de passer pour un lâche, surtout en entrant dans le service, les rendoit sans effet.

Il étoit minuit sonné ; tout dormoit dans l'Hôtellerie, à la réserve de la sentinelle qui gardoit *Northerton*, lorsque notre Héros, après avoir ouvert doucement la porte de sa chambre, s'achemina vers celle de son ennemi. Il seroit difficile d'imaginer une figure plus effrayan-

te que celle qu'il avoit alors. Son habit, de couleur blanchâtre, étoit tout tacheté de ſang ; ſon viſage, grace aux copieuſes ſaignées que le Chirurgien avoit jugées néceſſaires pour dégager la tête, étoit pâle & livide ; cette même tête étoit enveloppée de plus de linges qu'il n'en eût fallu pour un turban: ſa main droite étoit armée d'une épée nuë, la gauche d'une chandelle : jamais ſpectre, en un mot, celui du ſanglant *Banquo* * même, n'eut plus de droit de jetter la terreur dans l'ame de quiconque croit encore aux revenans.

Dès que le Grenadier, qui gardoit la porte de *Northerton*, vit approcher notre Héros, ſes cheveux ſe dreſſerent d'horreur, ſes genoux tremblans s'affoiblirent, il lâcha ſon coup de fuſil en l'air, & tomba la face contre terre.

Jones, très-peu ému du danger qu'il venoit de courir, & ſentant

---

* Dans *Macbeth*, Tragédie de Shakeſpeare.

H Grauelot . jnu.

J J Pasquier . cs

d'où partoit l'épouvante du Soldat, ne put s'empêcher de rire de ſa chûte, & pénétra ſans obſtacle, juſques dans la chambre de *Northerton*, où il trouva..... des bouteilles tout fraîchement vuides, & quelques reſtes d'un ſouper, mais nul être vivant.

La crainte de s'être trompé de chambre s'étant offerte à ſon idée, il appella diverſes fois *Northerton :* mais ces cris ne ſervirent qu'à redoubler l'effroi de la ſentinelle, pleinement convaincuë que le volontaire, mort de ſes bleſſures, étoit revenu ſur la terre pour tourmenter ſon meurtrier.

Sûr de l'évaſion de ſon ennemi, déſeſpérant de pouvoir ſitôt le rejoindre, craignant d'ailleurs que le bruit du coup de fuſil n'eût allarmé toute l'Auberge, notre Héros après avoir ſoufflé ſa chandelle, crut qu'il étoit de ſa prudence de regagner tout doucement & ſa chambre & ſon lit.

Tout étoit effectivement en l'air dans la maiſon. *Jones* rentroit à

peine dans sa chambre, que le coridor où étoit la sentinelle se trouva plein de monde, moitié nud, moitié habillé, mais également curieux de sçavoir la cause du bruit effrayant qu'on venoit d'entendre.

Le Soldat, toujours pénétré de la même terreur, n'avoit point changé de posture. Ce ne fut pas sans peine, qu'après avoir employé la force pour le relever, on parvint à lui faire articuler quelques mots..... Je l'ai vû, s'écrioit-il, je l'ai vû!.... tout couvert de sang..... vomissant le feu par la bouche & par les narines.... oui, je le jure sur mon ame! j'ai vû le jeune volontaire tué d'hier... Il est entré chez *Northerton*, il l'a pris à la gorge.... Le tonnerre a grondé: ils ont disparus tous deux!

Cette relation trouva du crédit dans un tel Auditoire. Le Grenadier, reprenant par degrés ses sens, répondit à toutes les interrogations de l'assemblée, intérieurement aussi épouvantée que lui; &

ajoutoit, à chaque réponſe, de nouvelles ombres au Tableau, lorſque l'Hôteſſe & le Lieutenant arriverent. L'une avoit des raiſons, que nous dirons bientôt, pour révoquer l'hiſtoire en doute; l'autre, quoique très-honnête homme, & même très-religieux, ne croyoit point aux *eſprits*. Il avoit quitté *Jones* depuis peu d'heures; l'état où il l'avoit laiſſé ne faiſoit rien craindre pour ſa vie : matiere à deux ſoupçons également vraiſemblables; le Grenadier s'étoit endormi, & avoit fait un mauvais rêve; ou il avoit été gagné par argent, pour laiſſer échapper le priſonnier. Dans les deux cas, la ſentinelle étoit également coupable, & méritoit d'être punie. Le Lieutenant, affermi dans cette idée, ordonna, par proviſion, que cet homme fût gardé dans la même chambre d'où il avoit laiſſé évader l'Enſeigne, & renvoya tout le monde au lit.

CHAPITRE IX.

Conclusion.

POur ne pas laisser plus longtems en compromis la réputation d'un bon & vaillant Soldat, hâtons-nous d'apprendre au Lecteur l'histoire de la fuite de M. *Northerton.*

Quoique passablement pervers dans sa morale, cet Officier étoit d'une très-jolie figure; l'Hôtesse l'avoit remarqué, & la pitié avoit parlé pour lui: elle avoit obtenu la permission de lui rendre une visite.

Les réfléxions qu'il avoit faites de sang froid sur la violence de son action, & sur les suites qu'elle pourroit avoir, lui faisoient supporter impatiemment sa prison: l'Hôtesse redoubla ses craintes, en lui apprenant que le Chirurgien ne répondoit point de la vie de son malade.

Le beſoin qu'il avoit de cette femme, le rendit éloquent; il acheva de l'attendrir. La cheminée de la chambre où *Northerton* étoit gardé, communiquoit à celle de la cuiſine: il fut convenu entr'eux, qu'à certain ſignal que feroit l'Hôteſſe, le priſonnier grimperoit juſqu'au haut de ſa cheminée, & deſcendroit par l'autre dans la cuiſine, au moment où cette femme auroit trouvé le moyen d'en écarter tout ſon monde.

Quelques Lecteurs condamneront peut-être cet acte de pitié de la part de l'Hôteſſe. Voilà le ſexe, diront-ils! voilà de ces actes de compaſſion, preſque toujours déplacés, ou pernicieux à la ſociété!.. un inſtant, s'il vous plaît. Certaine circonſtance, à laquelle nous reviendrons peut-être dans le cours de cette Hiſtoire, peut encore concourir à juſtifier l'action de cette femme. D'ailleurs, *Northerton* étoit chargé du tréſor de la Compagnie, à cauſe de certains débats ſurvenus depuis quelques jours, entre le Ca-

pitaine & le Lieutenant ; il avoit montré cet argent à l'Hôteſſe, il l'avoit dépoſé dans ſes mains, pour gage de ſon retour auprès d'elle : pouvoit-on réſiſter à de tels procédés ?

Quoiqu'il en ſoit, tout étoit tranquile dans l'Hôtellerie ; l'Hôteſſe & le Lieutenant ſeul, qui vouloit faire partir la Compagnie de bonne heure, étoient occupés à vuider une jatte de *Punch*, * lorſqu'on entendit ſonner vivement de la chambre de *Jones*. Grande ſurpriſe pour les domeſtiques, qui fermement le croyoient encore mort ; grande diſpute entre eux, à qui iroit, ou plutôt à qui n'iroit pas ſçavoir ce qu'il vouloit !.... les cris de l'Hôteſſe, les menaces du Lieutenant prévalurent enfin, ils y monterent tous enſemble ; & ne firent pas peu de plaiſir, en rapportant à cet honnête Officier, que

* Sorte de boiſſon forte, très-uſitée en Angleterre, compoſée d'eau-de-vie, d'eau commune, de ſucre, & de jus de citron &c.

le défunt qui paroiſſoit ſe très-bien porter, le ſupplioit de vouloir bien monter un inſtant chez lui avant ſon départ.

L'Officier y vola; & s'étant aſſis à côté du lit du malade, lui raconta tout ce qui étoit arrivé la nuit dans la maiſon, & apprit à *Jones* la réſolution où il étoit de faire un exemple de la ſentinelle.

Jones alors crut devoir lui découvrir la vérité de tout, en lui demandant grace pour le pauvre Grenadier, qui n'étoit coupable que d'avoir eu peur.

C'eſt du moins un poltron, répondit le bon Lieutenant; & je ſerois tenté de l'en punir. Mais, qui peut répondre de ſoi-même en de telles occaſions? je l'ai toujours vû brave devant l'ennemi. Allons, c'eſt toujours quelque choſe qu'il reſte à ces drôles-là, quelque idée de Religion. Je vous promets qu'il ſera libre en partant..... mais, j'entends battre la *générale*. Adieu, mon ami; embraſſez-moi encore une fois, guériſſez-vous, ſoyez

tranquile ; si vous ne pouvez mieux faire, laissez votre vangeance au Ciel ; & venez nous rejoindre dès que vous le pourrez.

A ces mots, le Lieutenant partit, & *Jones* tâcha de se rendormir.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

Du premier Volume.

LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut, quant à préſent, pour mettre le Lecteur au fait de la naiſſance du Héros de l'Hiſtoire.

CHAPITRE PREMIER.

Caractére de M. Alworthy, *& de Miſſ* Brigitte Alworthy *ſa ſœur*, pag. 1

CHAPITRE II.

Etrange événement pour M. Alworthy. *Caractére de* Debora Wilkins, 5

CHAPITRE III.

Deſcription abrégée. Complaiſance de

Miſſ Brigitte Alworthy, 10

CHAPITRE IV.

Découvertes de Debora. *Combien il eſt dangereux, pour les jeunes filles, de vouloir devenir trop ſçavantes,* 16

CHAPITRE V.

Matieres graves, où le Lecteur ne trouvera guéres le mot pour rire, ſi ce n'eſt peut-être aux dépens de l'Auteur, 22

CHAPITRE VI.

Moins inſtructif, & moins ennuyeux peut-être que le précédent, 27

CHAPITRE VII.

Sujet de ſurpriſe pour le Lecteur, 30

CHAPITRE VIII.

L'hoſpitalité de M. Alworthy. *Caractére crayonnés de deux freres, un Médecin, & un Capitaine,* 33

CHAPITRE IX.

Amours raiſonnables, 40

CHAPITRE X.

Matieres prévuës, 43

CHAPITRE XI.

Concluſion du premier Livre, 45

LIVRE SECOND.

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premieres années après le mariage du Capitaine *Blifil* avec *Miſſ Brigitte Alworthy*.

CHAPITRE PREMIER.

Délicateſſe du Capitaine, au ſujet des Bâtards. Grandes découvertes de Debora Wilkins, 50

CHAPITRE II.

Suite du précédent, 59

CHAPITRE III.

Changement de Sçéne, 64

CHAPITRE IV.

Recette infaillible pour regagner l'affection d'une épouſe, même dans les cas les plus déſeſpérés, 67

LIVRE TROISIÉME.

Contenant ce qui s'eſt paſſé de remarquable chez M. *Alworthy*, dans le cours de deux années : c'eſt-à-dire, depuis que *Tom Jones* eut atteint l'âge de quatorze ans, juſqu'à ſeize.

CHAPITRE PREMIER.

Peu de choſes, mais néceſſaires, 71

CHAPITRE II.

Caractére de M. Square *le Philoſophe, & de M.* Tuakum *le Puritain*, 80

CHAPITRE III.

Apologie néceſſaire pour l'Auteur. Incident trivial, qui peut-être en a auſſi beſoin, 83

CHAPITRE IV.

Opinions diverſes, 87

CHAPITRE V.

Cela eſt encore mieux fondé, 93

CHAPITRE VI.

Où l'Auteur lui-même paroît ſur la Scène, 96

CHAPITRE VII.

Evénement peu important, qui fait pourtant mieux augurer de Tom Jones, 100

CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais ſeul, 103

CHAPITRE IX.

Dans lequel Meſſieurs Blifil & Jones *paroiſſent dans un jour oppoſé,* 105

LIVRE QUATRIÉME.

Contenant l'eſpace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait abrégé de Sophie Weſtern. *Enfantillage qu'il étoit néceſſaire de rappeller à cauſe de ſes ſuites importantes*, 109

CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts, 116

CHAPITRE III.

Motifs de l'indifférence de Jones *pour* Sophie, 127

CHAPITRE IV.

Le plus court de ce Livre, 134

CHAPITRE V.

Combat, 137

CHAPITRE VI.

Nouvelles racontées par le Miniſtre Supple. *Effets qu'elles produiſent*, 141

CHAPITRE VII.

C'eſt fort bien fait ! dira quelqu'un, 144

CHAPITRE VIII.

Plus de choſes, & plus claires, mais partant de la même ſource, 151

CHAPITRE IX.

A quelque choſe malheur eſt bon, 155

CHAPITE X.

Suite du précédent. Converſation de Sophie *avec ſa femme de chambre*, 161

LIVRE CINQUIÉME.

Contenant l'eſpace d'un peu plus de ſix mois.

CHAPITRE PREMIER.

Viſites faites à Jones. *Pâture pour ceux qui ont un cœur*, 171

CHAPITRE II.

Second ſervice pour les mêmes gens, 176

CHAPITRE III.

Grand incident, 185

CHAPITRE IV.

Premieres approches, 191

CHAPITRE V.

Maladie de M. Alworthy, 197

CHAPITRE VI.

Féte interrompuë, 202

CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cauſe ! 206

LIVRE SIXIÉME.

Contenant l'eſpace d'environ trois ſemaines.

CHAPITRE PREMIER.

Caractére de Madame Weſtern. *Fineſſe de ſon diſcernement*, 213

CHAPITRE II.

Matieres curieuſes, 219

CHAPITRE III.

Plus intéreſſant encore, 226

CHAPITRE IV.

Scène touchante, 233

CHAPITRE V.

Viſite de M. Weſtern *à M.* Alworthy. *Effets qu'elle produit*, 240

CHAPITRE VI.

Bon, pour les cœurs ſenſibles, 246

CHAPITRE VII.

Lettres tendres, 250

CHAPITRE VIII.

Conduite de Sophie, *qui ne ſera approuvée que par celles de ſon ſexe capables de penſer comme elle*, 260

LIVRE SEPTIÉME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de Tom Jones, 267

CHAPITRE II.

Querelles de famille, 271

CHAPITRE III.

Etrange résolution de Sophie. *Stratagéme de Mlle* Honora, 279

CHAPITRE IV.

Altercations, 285

CHAPITRE V.

Matieres diverses, peut-être assez naturelles, mais ignobles, 290

CHAPITRE VI.

Réveil de Jones, 298

CHAPITRE VII.

Apprentissage Militaire, 301

CHAPITRE VIII.

Grande Avanture, 308

CHAPITRE IX.

Conclusion, 322

Fin de la Table du I. Vol.

HISTOIRE
DE
TOM JONES.

HISTOIRE

DE

TOM JONES.

HISTOIRE
DE
TOM JONES,
OU
L'ENFANT TROUVÉ,
TRADUCTION DE L'ANGLOIS
DE M. FIELDING.
Par M. D. L. P.
ENRICHIE D'ESTAMPES
dessinées par M. GRAVELOT.
TOME SECOND.

A LONDRE,
Chez JEAN NOURSE.

1750.

L'ENFANT TROUVÉ,

OU

HISTOIRE DE TOM JONES.

LIVRE HUITIÉME.

Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Visite de l'Hôtesse à JONES.

JONES, après le départ du Lieutenant, chercha vainement le sommeil ; ses sens étoient trop agités. De sorte, qu'après s'être amusé, ou

plûtôt tourmenté juſqu'au grand jour de l'idée de ſa chere *Sophie*, il ſonna pour demander du thé ; & l'Hôteſſe ſaiſit cette occaſion pour lui faire une viſite.

Elle ne l'avoit pas encore vû, & ne s'en étoit pas même embarraſſée : mais ayant apperçû, dans la derniere converſation qu'elle avoit euë avec le Lieutenant, qu'il ſoupçonnoit *Tom Jones* d'être d'une grande naiſſance, elle s'étoit déterminée à témoigner plus d'égards à ſon Hôte.

Elle n'eut pas plutôt commencé à lui ſervir le thé, qu'elle enfila cette harangue.

Hélas ! Monſieur, (dit-elle en ſoupirant) c'eſt en vérité bien dommage qu'un jeune & aimable Gentilhomme, tel que vous, s'eſtime aſſez peu lui-même pour s'aſſocier avec des gredins tels que ceux qui viennent de partir d'ici. Ils ſont pourtant aſſez vains pour ſe croire nobles ; & Dieu ſçait comme ils s'en vantent ! mais, comme diſoit fort bien mon pre-

mier mari, ils ne devroient pas oublier que c'eſt nous qui les payons ; & cela eſt bien rude pour de pauvres particuliers tels que nous. J'en avois vingt à loger la nuit derniere, ſans compter les Officiers : quelle charge pour une pauvre veuve ! encore préférerois-je les Soldats, car rien n'eſt trop bon pour ceux qui les commandent ; & leur dépenſe, qui pis eſt, eſt la plus petite choſe du monde. Il faut voir les airs qu'ils ſe donnent, comme ils ſe quarent, comme ils jurent, comme ils traitent les domeſtiques, & l'Hôteſſe même, quand ils ont dépenſé un *shelling* par tête ! J'aimerois mieux un de nos bons Gentilshommes campagnards, n'eût-il que 500 livres ſterlin de revenu, que tous ces *vers luiſans* de militaires qui ne payent qu'en bruit, en menaces, & en blaſphêmes. Une maiſon peut-elle proſpérer avec de telles gens ? Hélas ! comment l'un d'entr'eux ne vous a-t'il pas traité ? J'étois bien ſûre que les autres le laiſſe-

roient échapper : toute cette race reſſemble à celle des hanetons ; vous ſeriez mort des coups que vous avez reçus, qu'il n'en eût été ni plus ni moins. Mais, grace au Ciel, de ce qu'un pareil malheur n'eſt pas arrivé chez moi, & de ce que je vois tout à eſpérer pour vôtre ſanté ! cet accident, ſi Dieu m'exauce, produira même un grand bien, ſi vous réfléchiſſez ſur les déſagrémens d'un ſi vilain métier. J'aurai le plaiſir de vous voir retourner dans votre famille, & dans les bras de vos amis, ſans doute très-affligés de votre perte, & qui le ſeroient bien plus encore ſi le danger que vous courûtes hier leur étoit connu. Ciel, quelle barbarie ! puiſſent-ils l'ignorer toujours !..... allons, Monſieur, allons courage : renoncez à cette infâme profeſſion ; je ſuis au fait de votre hiſtoire, je ſçais ce qui vous a jetté dans le déſeſpoir : courage, dis-je ! pour une de perduë, cent de retrouvées. Un jeune homme, fait comme vous, peut-il

manquer de maîtreſſes ? Dans votre place, moi, je verrois pendre la plus belle plûtôt que de me réſoudre à m'enroller pour ſes beaux yeux..... ah, ah ! vous rougiſſez ? vous croyez donc que je ne ſuis point au fait ? Eh, non, non, nous ne connoiſſons pas, Madame *Sophie !* on ne ſçait pas que vous l'aimez : c'eſt un rêve que je viens de faire !.....

Que dites-vous, s'écria *Jones* frapé d'étonnement, vous connoiſſez ma chere *Sophie ?*

Si je la connois, s'écria l'Hôteſſe à ſon tour, combien de fois n'a-t'elle pas logée ici ?.... avec ſa tante ſans doute, lui dit *Jones*.... avec qui donc ? répliqua l'Hôteſſe : allez, allez ; nous connoiſſons depuis long-tems la vieille Dame. Il faut l'avouer, Mlle *Sophie* eſt charmante, & je ſuis bien de votre goût.... charmante ? interrompit *Jones*.... dites, qu'elle eſt adorable ! que ſes attraits, ſa vertu, ſa douceur, ſont dignes de l'hommage des cœurs les plus féroces !.... mais

pouvois-je jamais imaginer que vous connuſſiez ma *Sophie?* je voudrois, dit l'Hôteſſe, qu'elle vous fût en tous points auſſi connuë qu'à moi. Que n'euſſiez-vous pas donné pour être aſſis, ainſi que moi dans ſa ruelle? quelle peau! que d'attraits! quelle taille!.... ce lit, ce même lit pourroit en dire des nouvelles.... Ce lit! s'écria *Jones* avec tranſport, quoi, ſe peut-il que *Sophie* ait couchée ici?

Ici, ici, oui dans ce lit, dans ce lit même, répondit l'Hôteſſe; & plût au Ciel qu'elle y fût encore à préſent! elle n'en ſeroit peut-être pas ſi fâchée, malgré tout ce qu'on a voulu me faire entendre, car elle m'a ſouvent parlé de vous.... ah! pour le coup, vous me flattez, interrompit-il: ſe ſeroit-elle abaiſſée juſqu'à ſe ſouvenir, juſqu'à parler du malheureux *Jones?*.... j'ignore le menſonge, répondit l'Hôteſſe, tout ce que je ſçais, c'eſt que ce nom eſt ſouvent ſorti de ſa bouche. & toujours de façon à me faire croire que ſon cœur en diſoit tout

bas encore plus.... O ma chere Dame, s'écria *Jones* en l'embraſſant, ſerois-je jamais digne d'occuper ce cœur ? Tout en elle eſt bonté, tout en elle eſt adorable, tout en elle eſt généreux ! Un miſérable tel que moi, étoit-il né pour troubler un inſtant le repos d'un cœur tel que le ſien ? Serois-je aſſez haï du Ciel, pour avoir à me reprocher un tel crime ? moi qui affronterois tous les maux que l'ennemi du genre humain peut inventer pour ſe vanger des hommes, ſi je croyois hâter l'accompliſſement du moindre des vœux de *Sophie !* moi, qui dans l'abîme du malheur même, me croirois aſſez fortuné en la voyant heureuſe !

Elle en eſt convaincuë, lui dit l'Hôteſſe ; apprenez même que je vous ai peint à ſes yeux, comme le plus fidéle & le plus tendre des amans.... Mais Madame, dit *Jones* en l'interrompant : apprenez-moi de grace, depuis quand j'ai le bonheur d'être connu de vous ? Quant à moi, je rappelle envain ma mé-

moire : je n'eus, je crois, jamais celui de vous connoître.

Vous étiez trop jeune, lui répondit-elle, pour vous ſouvenir du tems où je vous ai maintes fois tenu ſur mes genoux, chez le plus digne des Gentilshommes du Canton... Quoi ! répliqua *Jones*, M. *Alworthy* eſt auſſi connu de vous ?.... ſans doute, dit-elle, eh qui ne le connoît pas ? eſt-il quelqu'un dans le Pays, à qui ſon nom & ſon bon caractére ne ſoient point en vénération ?..... Sa réputation s'eſt ſans doute étenduë bien plus loin encore, répondit *Jones ;* mais le Ciel ſeul connoît toutes les vertus de ce grand Homme ; le Ciel ſeul connoît toute l'excellence d'un cœur, dont il n'a gratifié la Terre, que pour lui montrer un échantillon de la Divinité. Les hommes ſont auſſi ignorans dans ce genre ſublime de bontés, qu'ils ſont indignes de les reſſentir ; mais perſonne n'en fut jamais plus indigne que moi. Moi, qu'il avoit pris plaiſir d'élever ſi haut, après m'avoir, comme vous

le ſçavez ſans doute, recueilli dans la bouë ; moi, pauvre & infortuné bâtard, qu'il avoit adopté, qu'il avoit daigné prendre pour ſon fils, & qui étois traité de même : j'ai oſé lui manquer, j'ai été aſſez imprudent, ou plûtôt aſſez malheureux, pour mériter ſa vangeance ! mais, que dis-je ? oui, je l'ai méritée, je l'ai trop méritée, Madame ; je ne ſerai jamais aſſez ingrat pour oſer croire qu'il ait pû commettre une injuſtice à mon égard. J'étois ſans doute puniſſable ; il a dû me chaſſer pour jamais de ſa préſence ; je n'ai rien à reprocher qu'à moi-même ! .... Jugez maintenant, ma chere Dame, ſi je ſuis ſi condamnable de m'être fait Soldat ; ſurtout, dans l'état déſeſpéré de ma fortune ?... Jugez-en par vous-même : la voilà toute entiére.

A ces mots, *Jones* tira une bourſe de ſa poche, qui étant jettée ſur la table, fit ſi peu de bruit en tombant, que l'Hôteſſe crut notre Héros encore moins pécunieux qu'il ne l'étoit en effet.

Cette relation, terminée par une démonſtration ſi évidente, produiſit tout-à-coup un effet des plus ſingulier dans l'eſprit de l'Hôteſſe. Elle répondit froidement à *Jones*, que chacun ſçavoit mieux que perſonne le parti qui lui convenoit le plus.... mais écoutons, dit-elle, n'ai-je pas entendu ſonner ? oui, c'eſt moi qu'on appelle.... attendez, j'y ſuis.... ce ſont des étrangers, ſans doute: j'y cours....Adieu, Monſieur; s'il vous manque quelque choſe, je vous enverrai la ſervante.

Ces mots n'étoient pas finis, que l'Hôteſſe, ſans attendre de réponſe, avoit déjà quitté la chambre, & dégringoloit l'eſcalier.

CHAPITRE II.

Eclairciſſemens.

N'Induiſons perſonne en erreur. Le Lecteur pourroit peut-être croire, que l'Hôteſſe étoit

en effet instruite des amours & des avantures de *Jones :* elle n'en sçavoit pas un mot. Le Lieutenant lui avoit dit tout simplement, que le nom de *Sophie* avoit occasionné la querelle où *Tom* avoit été blessé ; il n'en avoit pas fallu davantage pour la mettre sur les voyes d'apprendre le reste de la bouche de *Jones* même, comme le Lecteur intelligent l'a pû remarquer dans le dernier Chapitre. La curiosité tenoit un rang considérable parmi les vertus de cette femme : elle ne souffroit pas volontairement que ses moindres Hôtes sortissent de chez elle, sans être instruite autant qu'il lui étoit possible de leur nom, de leur famille & de leurs facultés.

Dès qu'elle eut quitté *Jones*, notre Héros sans faire attention à la vivacité de sa retraite, ne s'occupa que de l'idée de se trouver dans le même lit où sa chere *Sophie* avoit couchée. Quelle source d'images tendres & riantes ! que nous aurions beau jeu à raconter en détail tous les plaisirs que notre Héros

dut à la chaleur de ſon imagination, ſi nous ne penſions pas tout à coup que les Amans de ce genre ne feront pas le gros de nos Lecteurs.

Il étoit encore dans cette ſituation heureuſe, lorſque le Chirurgien arriva pour panſer ſa bleſſure. Le Docteur ne pouvoit manquer de trouver le poulx du Malade un peu ému ; il avoit de plus appris dans la cuiſine que *Jones* n'avoit pas dormi la nuit : ç'en fut aſſez pour déclarer, que *Tom* étoit en grand danger ; & que le ſeul moyen de prévenir les ravages de la fiévre, étoit de reſaigner abondament le Malade. Mais *Jones*, qui ne croyoit plus l'être, pria le Chirurgien de ſe contenter de lui panſer la tête.

L'Eſculape étoit entêté, il inſiſta ; *Jones* ne l'étoit pas moins, il tint bon. Le Docteur céda enfin, en déclarant qu'il ne répondoit pas des conſéquences dangereuſes qui ſuivroient le refus du malade ; & en le priant de reconnoître du moins en tems & lieu, que lui-

même s'étoit opposé au remede, seul capable de le guérir. *Tom* le promit, le Docteur s'en alla.

Il fit pourtant part à l'Hôtesse, en traversant la cuisine, de l'obstination du jeune Gentilhomme ; & cette femme n'eut rien de plus pressé à lui apprendre, que l'erreur dans laquelle ils étoient tombés tous deux au sujet de la naissance & des facultés de *Jones*, sans oublier son banniſſement de chez M. *Alworthy*, encore moins la crainte où elle étoit d'en être pour l'écot de cet Avanturier, & M. le Docteur pour ses peines.

Quoi ! s'écria le Chirurgien en colére, j'ai pû souffrir patiemment qu'une pareille espéce voulût m'apprendre mon métier, & réſiſter à mon ordonnance ? Je me serai laiſſé insulter par un drôle qui ne me payera pas ? Je suis charmé d'avoir été averti à tems. Voyons, voyons ce qui en sera.

Le Docteur, sans perdre de tems en paroles, remonte à la chambre de *Jones*, en ouvre bruſquement

la porte, éveille le pauvre garçon, qui plongé dans un profond ſommeil étoit délicieuſement occupé de ſa *Sophie*..... Voulez-vous être ſaigné, ou non? s'écria d'une voix tonnante, le Docteur irrité.

Je vous ai déjà dit que non, répondit *Jones*, en bâillant... & plût au Ciel que vous m'euſſiez mieux entendu! vous me privez du ſommeil le plus doux que je goûtai jamais.

Bon, bon, repliqua le Chirurgien, le ſommeil, ainſi que le manger, a ſouvent été fatal à plus d'un Malade. Encore un coup, & pour la derniere fois, voulez-vous être ſaigné tout-à-l'heure?

Eh bien, pour la derniere fois, lui cria *Jones*, je vous répéte, que je ne le veux point.

En ce cas, je vous abandonne, & je m'en lave les mains, s'écria le Docteur. Mais payez-moi les peines que j'ai déjà priſes pour vous: deux viſites à cinq *shellings* chacune, deux panſemens *idem*, & un demi écu pour la ſaignée.

J'eſpere, lui dit *Jones*, que votre intention n'eſt pas de m'abandonner dans l'état où je ſuis?..... Et je vous réponds moi, que c'eſt mon intention, lui dit brutalement le Docteur. En ce cas, répondit *Jones*, vous êtes un indigne; ſortez d'ici tout-à-l'heure: vous n'aurez pas un ſol de moi.

Fort bien! s'écria le Chirurgien, (à qui l'air & le ton de *Jones* en avoient un peu impoſé) la premiere perte eſt toujours la plus légere..... la belle chienne de pratique! A quoi penſe l'Hôteſſe, de m'appeller pour de tels vagabonds?

Ces derniers mots furent dits en fuyant. Mais *Jones* loin d'en être ému, ſe retournant dans ſon lit, rechercha ſon ſommeil & ſon rêve.

CHAPITRE III.

Arrivée d'un Barbier, digne Confrere de celui de BAGDAD, *& de celui de* DON QUICHOTTE *même.*

L'Horloge avoit frapé cinq heures, lorſque *Tom Jones* s'éveilla en ſurſaut, après en avoir dormi ſept ; ce ſommeil avoit tellement rafraichi ſon ſang, & ſi bien réparé ſes forces, qu'il ſe trouva en état de s'habiller, & de deſcendre dans l'Hôtellerie. Il ouvrit ſon Portemanteau, en tira du linge blanc, & un habit complet ; après quoi, ſentant que ſon eſtomach exigeoit de lui quelque reſſouvenir, il paſſa une robbe de chambre dans l'intention de viſiter d'abord la cuiſine.

L'Hôteſſe étoit au bas de l'eſcalier ; *Jones* l'aborda civilement, en lui demandant ce qu'elle avoit pour dîner. Pour dîner ! (lui dit-

elle) il eſt ma foi tems d'y penſer. Ignorez-vous qu'il eſt cinq heures paſſées ? . . Eh bien, pour ſouper ſoit, répliqua *Jones ;* peu m'importe, pourvû que je ſoupe bientôt, car je n'eus en vérité jamais tant de faim. Il n'y a plus rien, répartit l'Hôteſſe, à moins que vous ne vouliez vous contenter d'un morceau de bœuf froid aux carottes, car il n'y a plus de feu dans la maiſon : Il faut vivre de ce qu'on trouve ; & plus d'un Seigneur de ma connoiſſance fait ſes choux gras d'un pareil ragoût. . . . Je compte auſſi en faire les miens, lui dit *Jones ;* mais de grace, daignez le faire réchauffer.

La politeſſe & la douceur de *Jones* lui gagnoit tous les cœurs : l'Hôteſſe à-demi déſarmée ; ne put lui refuſer ſa demande ; & ajouta même avec un leger ſourire, qu'elle étoit charmée de le voir ſi bien rétabli. Cette femme, au fond, n'étoit pas mauvaiſe : mais elle aimoit ſi tendrement l'argent, que l'apparence ſeule de la pauvreté la

mettoit de mauvaiſe humeur.

Jones alors remonta dans ſa chambre, pour ſe faire raſer, & s'habiller, tandis qu'on préparoit ſon dîner.

Le Barbier qu'on lui envoya, ſous le nom du petit *Benjamin*, étoit d'un caractére unique, & d'une familiarité ſi ſingulierement ridicule qu'elle lui rapportoit preſque journellement un revenu paſſablement honnête, de ſoufflets (par exemple) de coups de pied au cul, & autres politeſſes ſemblables de la part des Etrangers qui ſçavoient aſſez peu leur monde pour ne point goûter ſes plaiſanteries. *Benjamin* n'en étoit pourtant pas plus ſage; & quoique ſes petites libertés euſſent été ſouvent très-mal payées, la rage de faire le *gentil* étoit ſi enracinée en lui, qu'il étoit incapable de retenir une idée bone ou mauvaiſe, quand l'occaſion ſe préſentoit de la mettre au jour. Il avoit encore d'autres ſingularités dans le caractére dont je ne ferai pas mention pour

laiſſer au Lecteur le plaiſir de les appercevoir à meſure qu'il fera plus ample connoiſſance avec ce rare perſonnage.

Jones, qui avoit ſes raiſons pour être impatient d'être habillé, s'appercevant que le Barbier ne finiſſoit pas de lui ſavonner la face, le pria enfin de vouloir bien ſe dépêcher ; à quoi l'autre répondit gravement : car de ſa vie il n'avoit ri... *Feſtina lentè*, eſt un adage que j'ai appris longtems avant que d'avoir touché un razoir.

L'ami, répliqua *Jones*, j'apperçois que vous êtes ſçavant. Pauvre ſçavant ! dit le Barbier, *Non omnia poſſumus omnes.* Encore ? dit *Jones*, je crois, parbleu, qu'il récite des vers ? Pardonnez-moi, Monſieur, dit *Benjamin*, *Non tanti me dignor honore....* (& , procédant à ſon opération) Monſieur, ajouta-t-il, depuis que je me mêle de la *barberie*, je n'ai pû trouver que deux raiſons qui la juſtifiaſſent; l'une, l'envie d'avoir de la barbe, l'autre celle d'en être débaraſſé. Je

conjecture, mon cher Monsieur, que l'un de ces motifs vous a engagé à en tâter, il n'y a pas encore longtems, pour la premiere fois. Sur ma parole, vous avez fort bien réussi : on peut dire, de votre barbe, qu'elle est *Tondenti gravior.* Et moi, je conjecture, lui dit *Jones*, que vous êtes un drôle de corps.

Vous vous trompez extrêmement, Monsieur, répondit le Razeur, je suis trop attaché aux matieres Philosophiques : *hinc illæ lacrymæ!* Monsieur, voilà d'où vient mon infortune ; trop de sçavoir a causé ma ruine. Eh, comment donc cela ? répondit *Jones.* Hélas, Monsieur, répliqua le Barbier, c'est ce qui m'a fait deshériter par mon pere. Il étoit maître de danse : j'ai sçu lire avant que de sçavoir danser ; il m'a pris en grippe, mes freres ont eu son bien, il ne m'a pas laissé un sol !.... souhaitez-vous que je raze les temples ?..... Ciel ! me trompais-je ? je crois voir *hiatus in manuscriptis !*..... on

m'a dit que vous alliez à la guerre: mais, je n'y vois point d'apparence. Pourquoi donc? lui dit *Jones*.

Mais, répondit le Barbier, c'eſt que je vous crois trop ſage pour porter là une tête félée : j'aimerois tout autant porter du charbon à *Newcaſtle* *.

Par ma foi ! s'écria *Jones*, tu m'as l'air d'un maître original. Je t'aime de cette humeur : viens boire un coup avec moi après dîner, je ſerai charmé de te connoître mieux.

Ah, mon cher Seigneur ! dit le Barbier, je ſuis en état, pour peu que la choſe vous plaiſe, de faire vingt fois davantage pour vous obliger. Que feras-tu, l'ami ? répondit *Jones*. Eh parbleu, nous vuiderons la bouteille, répliqua le petit *Benjamin*. J'aime les bons cœurs, moi; & de même que vous m'avez jugé à la premiere vuë comme un drôle de corps, de même, ou les régles de la phiſionomie me

* Ce Pays eſt très-abondant en mines de charbon.

trompent, je crois voir en vous l'un des meilleurs cœurs qu'il y ait au monde.

Jones, qui pendant ce colloque, avoit achevé de s'habiller, descendit alors dans la cuisine, avec une figure plus aimable peut-être, que celle du fameux *Adonis* tant célébré par les Poëtes. Et cependant le cœur de notre Hôtesse y fut insensible : les charmes de la bonne femme avoient si peu de rapport avec ceux de *Venus*, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne lui ressemblât pas plus dans son goût. Heureuse la pauvre *Nanny*, sa servante, si elle avoit vu notre Héros des mêmes yeux que sa maîtresse ! que de vains soupirs ne se seroit-elle pas épargnée !

Jones, après avoir mangé de grand appétit, demanda une bouteille de vin, en attendant le Barbier, qui ne tarda pas à arriver ; & qui seroit venu bien plutôt, s'il n'avoit pas été occupé à écouter l'Hôtesse, qui après avoir rassemblé un cercle de son voisinage, ra-

contoit dans sa cuisine, l'histoire de notre Héros à qui vouloit l'entendre.

C'étoit, selon elle, un pauvre Enfant-trouvé, nourri par charité dans la maison de M. *Alworthy*; enfin mis à la porte pour ses fripponneries, & notament pour avoir osé en conter à la fille de son bienfaicteur, &c.

Le Barbier, au nom de M. *Alworthy*, avoit levé les oreilles; & après avoir appris de l'Hôtesse, que le jeune homme qu'il avoit rasé s'appelloit *Tom Jones*, il avoit prié l'assemblée, en la quittant, de suspendre son jugement sur le compte d'une personne qu'il connoissoit très-parfaitement, & dont la naissance étoit peut-être bien plus illustre qu'on ne pensoit.

CHAPITRE IV.

Converſation de JONES *& du Barbier.*

Jones, à l'arrivée du Barbier, but une raſade à ſa ſanté, en le décorant du titre de *doctiſſime Tonſorum ;* à quoi notre homme répondit gravement, *ago tibi gratias, Domine ;* puis regardant notre Héros fixement, & comme cherchant à le reconnoître : oſerois-je, lui dit-il, Monſieur, vous demander ſi vous ne vous appellez pas *Jones ?* à quoi l'autre ayant répondu qu'oui.... *Proh Deûm, atque hominum fidem !* s'écria le Barbier, qu'il arrive d'étranges choſes dans le monde ! M. *Jones*, recevez mes plus ſinceres obéïſſances. Je vois que vous ne me connoiſſez pas ; je n'en ſuis pas du tout étonné : vous ne m'avez vu qu'une fois, & vous étiez encore bien jeune.

Dites-

Dites-moi, de grace, des nouvelles de M. *Alworthy ?* comment ſe porte ce digne & reſpectable Seigneur ? *optimus ille omnium patronus ?* J'apperçois, lui dit *Jones*, que vous me connoiſſez ; mais quant à moi, je n'ai pas le bonheur de vous connoître. Vous étiez trop jeune, vous dis-je, répliqua *Benjamin.* Mais Monſieur, puis-je ſans vous offenſer, ſçavoir où vous allez en partant d'ici ?.... Vuidez votre verre, M. le Barbier, lui dit *Jones* un peu émû, & trêve de queſtions, je vous prie.

Le Barbier, après s'être beaucoup excuſé, proteſta que l'intérêt ſeul qu'il prenoit à la réputation de notre Héros l'avoit rendu aſſez hardi pour le queſtionner. Il lui apprit alors tout ce qu'il venoit d'entendre dans la cuiſine de la part de l'Hôteſſe, & la façon dont il avoit confondu cette femme & ſes auditeurs. Perſonne au monde, ajouta-t-il, Monſieur, ne vous reſpecte plus que moi, depuis l'excès de votre généroſité envers *George*

le Garde-chaſſe, dont j'ai été inſtruit, ainſi que toute la Province, où votre nom eſt chéri par tous les cœurs qui ne ſont point ingrats. Pardonnez-donc encore, un coup à mon zéle, & non pas à ma curioſité, des interrogations que lui ſeul a fait naître : j'aime les cœurs tels que le vôtre ; & ce que j'ai dit, eſt parti du mien, *amoris abundantiâ ergà te.*

Les infortunés ſont ſenſibles ; les moindres témoignages d'amitié trouvent leurs cœurs ouverts ; celui de *Jones* étoit naturellement bon : qu'on ne s'étonne donc pas ſi, à dater de ce moment, il ſe trouva bien diſpoſé pour le petit *Benjamin*. Les bribes de Latin que cet homme lâchoit à chaque inſtant, aſſez mal-à propos, n'offroient qu'un ridicule aux yeux de *Jones*, & lui prouvoient en même tems que l'éducation de ce Barbier avoit été moins vulgaire que celle des gens de ſon état : ſes façons mêmes l'indiquoient encore plus; ainſi *Jones* crut pouvoir ſe confier à lui.

Notre Héros lui raconta toute ſon Hiſtoire, à quelques circonſtances près, telle par exemple que celle qui avoit occaſionnée ſa bataille dans le bois avec *Tuakum*; & termina ſon récit, par la réſolution qu'il avoit priſe d'aller ſervir ſur Mer: réſolution qu'il auroit effectuée, ſi la rebellion nouvellement élevée dans le Nord de l'Angleterre, en changeant ſes deſſeins, ne l'avoit pas conduit dans le Village où il étoit maintenant.

Le petit *Benjamin*, après l'avoir écouté ſans l'interrompre, avec toute l'attention dont il étoit capable, conclud de toute cette Hiſtoire, que *Jones* avoit ſurement été deſſervi & trahi auprès de ſon bienfaiteur par quelques ennemis ſecrets. Il n'étoit point probable, ſelon lui, qu'un homme auſſi généreux & auſſi équitable que M. *Alworthy*, ſe fût ſi aiſément détaché d'un jeune homme qu'il aimoit avec tant de tendreſſe, ſans le ſecours de quelque infâme artifice tramé dans les ténébres pour perdre l'in-

nocent & malheureux *Jones*.

Ce ſentiment étoit trop honorable pour M. *Alworthy*, par conſéquent trop conforme à la façon de penſer de notre Héros ſur le compte de ſon cher bienfaiteur, pour n'être point avidement adopté. Le plaiſir qu'il en reſſentit intérieurement l'attacha encore plus au Barbier ; qui, bientôt enhardi par les careſſes de *Tom Jones*, oſa le prier de vouloir bien achever de ſatisfaire ſa curioſité, en lui diſant le nom de cette aimable maîtreſſe ſeule cauſe de toutes ſes infortunes.

Tom réfléchit un moment ; puis prenant tout à coup ſon parti : Vous en ſçavez déjà trop, lui dit-il, pour vous cacher le reſte ; & puiſque ce nom, comme j'ai tout lieu de le craindre, n'eſt peut-être devenu que trop public à propos de moi, apprenez que celle que j'adore, eſt l'aimable *Sophie Weſtern*.

Proh Deûm, atque hominum fidem!
M. *Weſtern* a déja une fille à marier ! ....

Oui, mon cher *Benjamin*, lui dit *Jones*, & une fille digne des vœux d'un Monarque même. L'univers ne vit jamais rien de si beau; mais ce n'est pas encore son plus grand mérite : sa bonté, ses vertus surpassent sa beauté ! hélas, je pourrois la louer pendant un siécle entier, j'oublierois encore la moitié de ses charmes !

M. *Western* a déjà une fille à marier ! s'écria encore une fois *Benjamin*, lui que j'ai vû petit garçon : *Tempus edax rerum !*

La bouteille étant alors sur les fins, le Barbier insista pour payer la sienne. *Jones* s'y opposa, en se rappellant son mal de tête, pour lequel il n'avoit peut-être déja que trop bû. Avant que de se retirer dans sa chambre, il pria le Barbier de lui procurer quelques livres pour s'amuser en attendant le sommeil. Des livres ! s'écria *Benjamin*, en quelle langue les voulez-vous ? J'en ai en Latin, j'en ai en Anglois, & tous très-curieux: *Erasmi Colloquia, Ovidius de Tristibus, gradus ad Par-*

naſſum , tous Auteurs excellens, vous plairoient-ils ? Mes Anglois ſont un peu en déſordre : mais, j'ai la meilleure partie *des Chroniques de Stowe ; le ſixiéme Volume de l'Homere de Pope ; le troiſiéme volume du Spectateur ; le ſecond volume d'Echard ; le Craſman , Robinſon Cruſoé , Thomas à Kempis , preſque complets ; & deux Tomes des Œuvres de Tom Brown.*

Envoyez-moi ces deux derniers, lui dit *Jones* , je ne les ai pas lûs, & j'en ai oui-dire du bien. On a eu raiſon , s'écria le Barbier , & *Tom Brown* eſt un des grands génies , & des plus ſinguliers que l'Angleterre ait produit. Vous les aurez dans le moment. Mais, croyez-moi , ne liſez pas longtems; tâchez plutôt de repoſer : adieu , mon cher Monſieur , je reviendrai vous voir demain. Au ſurplus , comptez ſur mon tendre attachement , & ſurtout ſur ma diſcrétion.

CHAPITRE V.

Nouveaux talens du petit BENJAMIN.

LE lendemain, à son réveil, *Jones* ressentit quelques inquiétudes de la désertion de son Chirurgien : sa tête n'avoit pas été pansée depuis deux jours, il en craignoit les suites. De renvoyer chercher cet homme, cela n'étoit point pratiquable ; d'en prendre un autre, si tant est qu'il y en eût dans le Village, cet autre pouvoit être déja endoctriné par le premier; tous ces Messieurs se soutiennent en pareil cas : comment faire ? Le Garçon du Cabaret le tira enfin d'embarras, en l'assurant que personne n'étoit plus propre à lui rendre service en cette occasion que celui qui l'avoit rasé la veille. Le petit *Benjamin ?* s'écria *Jones*, tout étonné....., lui-même, répondit le gar-

çon : c'eſt, de tous les Chirurgiens du Village, celui qui a fait les plus belles cures.

En ce cas, courez donc le chercher, lui dit notre Héros.

Benjamin, inſtruit par le garçon, que c'étoit en qualité de Chirurgien qu'il étoit maintenant mandé, s'habilla en conformité ; prit une toute autre mine que celle qu'il avoit la veille, en portant un baſſin ſous ſon bras ; & entra dans l'Hôtellerie, d'un air à ſe faire regarder comme un tout autre perſonnage.

Ah, ah, mon cher Raſeur, s'écria *Jones*, vous vous mêlez, à ce que je vois, de plus d'un métier ! eh, que ne me diſiez-vous cela hier au ſoir ? la Chirurgie, répondit gravement *Benjamin*, eſt un Art, & non pas un métier. La raiſon pour quoi je ne vous ai pas dit hier que je la profeſſois, c'eſt que vous étiez déjà dans les mains d'un autre, & que je n'aime pas à courir ſur les briſées de mes Confreres. *Ars omnibus communis.* Mais,

voyons maintenant, s'il vous plaît : quand j'aurai mis le nez dans votre tête, je vous dirai ce que j'en penſe.

Quoique *Jones* n'eût pas grande idée de ſa ſçience, il ſouffrit pourtant que le Barbier viſitât ſa bleſſure : ce qui ne fut pas plûtôt fait, que *Benjamin* ſe tût en laiſſant échapper un ſoupir.

Ne cherchez point à m'effrayer, lui dit *Jones*, encore moins à me flatter mal-à-propos ; dites-moi ſérieuſement ce que vous penſez de mon état.

Eſt-ce en Chirurgien, ou en ami, dit *Benjamin*, que vous voulez que je réponde ? En ami, répliqua *Jones*. Sachez donc, lui dit le raſeur, qu'il faudroit beaucoup d'art pour empêcher cette playe d'être guérie avant qu'il ſoit trois jours. Voici une emplâtre qui ne vous coûtera pas plus qu'à moi : ſi vous voulez y avoir confiance, je réponds de votre ſanté corps pour corps. *Jones* conſentit à tout : l'emplâtre fut bient ôt faite, & le panſement terminé.

Maintenant, s'écria *Benjamin*, je vais avec votre permiſſion, reprendre mon premier caractére : mais il faut un air de dignité aux gens de notre eſpéce, ſurtout dans les opérations, ſans quoi nous n'en impoſerions jamais. Vous ne ſçauriez croire combien l'air grave ajoute au peu de poids réel d'un perſonnage. Un Barbier, ſans que ſa vanité en ſouffre, voit rire ſes pratiques ; un Chirurgien aimeroit mieux les faire pleurer.

Jones, de plus en plus enchanté du caractére de *Benjamin*, crut que l'hiſtoire d'un ſemblable original pouvoit avoir quelque choſe d'amuſant : il le pria inſtament de la lui raconter. Le Barbier, qui aimoit à parler, & qui avoit ſes raiſons pour ne pas ſe faire preſſer en cette occaſion, ſe leva, alla fermer la porte de la chambre, & s'étant rapproché de *Jones* avec un air ſévere.... vous voulez, dites-vous, ſçavoir mon hiſtoire ? eh bien, apprenez donc, que je vois ici en vous mon plus grand ennemi. Moi !

dit *Jones*, étonné de cette déclaration imprévuë, moi votre ennemi ! je ne vous vis, je crois, jamais!....Calmez-vous,lui dit *Benjamin*, je ne ſuis pas le vôtre. Si vous avez cauſé tous mes malheurs, vous étiez un enfant ; je ne ſçaurois vous en vouloir.... Vous rappellez-vous le nom d'un certain *Partridge*, qui eut l'honneur de paſſer pour votre pere, & dont ce titre a cauſé la ruine ? J'en ai beaucoup oui parler, lui dit *Jones*, & je me ſuis toujours cru ſon fils. Vous voyez ce *Partridge*, répondit *Benjamin ;* & vous n'êtes point mon fils. Ciel, qu'entends-je ! s'écria *Jones*, eh qui donc eſt mon pere ? & comment ſe peut-il qu'un faux ſoupçon vous ait cauſé tous les maux dont je ne ſuis que trop inſtruit ?..... Ce qu'on a le plus de peine à comprendre, lui dit gravement *Benjamin*, n'en eſt ſouvent pas moins vrai. Mais, quoiqu'il ſoit aſſez dans la nature de l'homme, de haïr la cauſe même innocente de ſes malheurs, je ſuis

d'un tempérament différent. Je vous ai même aimé, depuis que la nobleſſe de vos procédés envers *George* (le Garde-chaſſe) eſt venuë à ma connoiſſance ; & ce qu'il y a d'extraordinaire dans notre rencontre, me perſuade intimement, que vous êtes né pour réparer tout ce que j'ai ſouffert à cauſe de vous. J'ai même fait trois rêves conſécutifs, & très-ſuivis, qui m'annoncent une grande fortune que je ſuis très-réſolu de pourſuivre, à moins que vous n'ayez aſſez de cruauté pour vous y oppoſer.

Je ſerois charmé, répondit *Jones*, d'en être l'inſtrument, & de pouvoir vous rendre auſſi heureux que je vous ai rendu miſérable. Je n'y vois pourtant, du moins pour le préſent, pas grande apparence. N'importe, diſpoſez de tout ce que je puis.

Je ſuis ſatisfait, répliqua *Benjamin*, puiſque je ne déſire que de vous ſuivre à la guerre. Que dis-je ? ce déſir eſt ſi violent en moi, que

ſi vous alliez me refuſer, vous tueriez d'un ſeul mot un Barbier, & qui pis eſt un Chirurgien.

Jones, après l'avoir aſſuré en riant, qu'il ſe croiroit trop coupable envers le public, s'il s'expoſoit à ce double homicide, employa toutes les raiſons que la prudence put lui ſuggérer pour détourner *Benjamin* d'un projet auſſi chimérique : ſon éloquence fut perduë ; le Barbier, que nous appellerons déſormais *Partridge*, inſiſta ſur ſes rêves, & ne voulut pas démordre de ſon deſſein. Notre Héros, qui avoit conçû de l'amitié pour cet homme, eut recours au dernier remede: vous me croyez peut-être, lui dit-il, en état de vous faire actuellement une eſpéce de ſort ? mais vous vous trompez, mon cher ami, en voici la preuve. A ces mots, vuidant ſa bourſe ſur la table, & y trouvant à peine, tant en or qu'en argent, la valeur de dix *Guinées*, il déclara à *Partridge*, que c'étoit exactement toute ſa fortune.

Partridge, dont les eſpérances n'étoient fondées que ſur l'avenir, ne fut pas du tout ému de la modicité du tréſor de *Jones*. Je ſuis, lui dit-il, un peu plus riche que vous : prenez tout ce que j'ai ; je demande, pour toute grace, de vous ſuivre en qualité de domeſtique : *nil deſperandum eſt Tencro duce, & auſpice Tencro.*

Mais l'offre généreuſe de *Partridge*, concernant l'argent, fut abſolument refuſée par *Jones*.

Il fut délibéré entr'eux, de partir le lendemain matin ; & la ſeule difficulté qui les retînt encore, ne prévenoit que de la maniere d'emporter le porte-manteau de notre Héros, trop conſidérable pour ne pas exiger un cheval.

Partridge propoſa enfin de ne ſe charger que du linge, & de laiſſer tout le reſte chez lui. L'expédient fut adopté ; & le Barbier quitta ſon nouveau Maître dans l'intention d'aller tout préparer chez lui pour le départ du lendemain.

CHAPITRE VI.

Autres raiſons, qui juſtifient mieux la conduite de PARTRIDGE, *que celles du Chapitre précédent.*

QUoique *Partridge* fût le plus ſuperſtitieux des mortels, il ne ſe ſeroit peut-être pas ſi aiſément déterminé à ſuivre notre Héros dans ſon expédition militaire, ſi l'eſpoir du butin, à la ſuite de quelque Bataille, ne l'avoit pas violemment tenté.

Ajoutons à ceci, que *Partridge* après avoir profondément réfléchi ſur l'hiſtoire de *Jones*, ne pouvoit concevoir que M. *Alworthy* eût ainſi chaſſé ſon fils, car il croyoit fermement que *Jones* l'étoit, pour des raiſons auſſi légeres que celles dont notre Héros lui avoit fait part. Il avoit par conſéquent conclu, que tout ceci n'étoit que pure fiction; & que le libertinage de *Jones*,

dont il avoit ſouvent oui parler, étoit la ſeule cauſe qui lui eût fait déſerter la maiſon paternelle. Cette idée s'étant fortifiée dans la tête du Barbier, il ſentit que s'il pouvoit parvenir à diſpoſer petit à petit ce jeune homme à retourner chez ſon pere, ce ſeroit un ſervice aſſez ſignalé pour calmer l'ancien reſſentiment de M. *Alworthy*. Pouſſant encore plus loin ſes eſpérances, le ſpéculatif Barbier ſe voyoit déja accueilli, récompenſé & enrichi dans le Château de ſon ancien Maître; il alloit enfin paſſer le reſte de ſes jours en paix au ſein de ſa patrie, qu'il aimoit intérieurement mille fois plus que ne font certains déclamateurs de ce pays, qui ſemblent ne reſpirer que cet unique ſentiment.

Quant à *Jones*, il ſe croyoit trop convaincu du zéle & de l'amitié de *Partridge*, pour oſer ſoupçonner que le moindre motif d'intérêt pût corrompre la pureté de ces généreux ſentimens. Il n'étoit pas né défiant; il étoit trop jeune pour

l'être devenu. Quand la défiance n'eſt pas née avec nous, l'âge ſeul nous la donne.

Le lendemain, au point du jour, le diligent *Partridge* parut à la porte de *Jones*, le havre-ſac ſur le dos, & tout prêt à partir. Ce meuble étoit ſon ouvrage; car il joignoit encore à tous ſes autres talens, celui de Tailleur. Son linge étoit déja empaqueté; il en fit autant de celui de *Jones;* & ſortoit déja chargé des nippes ſuperfluës de notre Héros, qu'il comptoit aller ſerrer chez lui, lorſqu'il ſe vit arrêté tout court par l'Hôteſſe, qui avec un petit compliment aigre-doux, lui ſignifia que l'uſage immémorial de ſon Hôtel, étoit qu'il n'en ſortît jamais un chauſſon, juſqu'à ce que la *Carte* fût acquittée.

Partridge, indigné de l'affront fait à un domicilié tel que lui, rappella envain toutes ſes qualités, & cracha beaucoup de latin: l'Hôteſſe, ferme ſur l'étiquette de la maiſon, fut inébranlable. Il fallut payer; & qui pis eſt, ſe voir écor-

ché vif, après quoi nos deux voyageurs partirent, ſans que l'on daignât même s'abaiſſer juſqu'à leur ſouhaiter un bon voyage.

CHAPITRE VII.

Où le Traducteur François parle ſeul.

L'Auteur Anglois, après avoir conduit *Tom Jones* & *Partridge* juſqu'à *Gloceſtre*, ſans aucune avanture digne d'être tranſmiſe à la poſtérité, les fait dîner dans une fameuſe Auberge, dont l'Hôteſſe auſſi aimable que polie fait un très-honnête accueil à notre Héros, qui a même le plaiſir de dîner avec elle. Deux autres Voyageurs ſe trouvent dans la même Hôtellerie. L'un, eſt ce même Procureur que nous avons vû dans le premier Volume venir annoncer à M. *Alworthy*, malade alors, la mort de Madame *Blifil* ſa ſœur; & qui étoit reſté trop peu de tems au Châ-

teau, pour connoître *Tom Jones :* le nom de ce Procureur eſt *Dowling*. L'autre perſonnage, eſt un ſoit diſant Avocat, au fond courtier d'affaires, tranchant de l'important, que le hazard ou le beſoin avoit conduit quelquefois dans la cuiſine de M. *Alworthy*, ſans avoir jamais parlé au Maître de la maiſon ; au demeurant, mauvaiſe langue, & menteur comme un Laquais.

Ce dernier, piqué de n'être pas aſſez accueilli par *Jones*, qui ne ſe rappelle pas de l'avoir jamais vû, attend que notre Héros ſoit ſorti de table pour le peindre des plus noires couleurs, & pour le rendre odieux à l'Hôteſſe. Le Procureur, qui a pris quelque amitié pour *Tom*, tâche en vain de le défendre, en aſſurant l'Hôteſſe qu'il n'a jamais oui parler qu'en bien de ce jeune homme. L'autre affirme, par ſerment, qu'il n'a rien dit que de vrai, & qu'il n'ait appris d'original au Château de M. *Alworthy*, d'où il ne fait, dit-il, que de revenir. Le Procu-

reur reſte muet, ronge ſes doigts, paye ſon écot, & part. Le Médiſant, ſatisfait de ſa victoire, ne tarde pas à en faire autant, & laiſſe l'Hôteſſe très-indiſpoſée contre *Jones ;* qui, rentrant dans la chambre dans l'intention de prendre du thé avec elle, ſe voit trompé dans ſon eſpérance par un refus, dont on dédaigne même de lui dire la cauſe. Ce ſubit changement d'humeur, dans une femme que *Jones* avoit trouvée très-affable au dîner, le ſurprend, & l'offenſe au point de ne vouloir pas reſter plus longtems dans l'Hôtellerie. *Partridge*, qui s'y trouvoit tout au mieux, objecte envain que la nuit eſt prochaine, & beaucoup d'autres bonnes raiſons pour ne pas hazarder d'aller plus loin dans l'obſcurité, & ſurtout dans l'hyver. Notre Héros s'entête, paye l'Hôteſſe, & voilà nos deux Avanturiers partis.

CHAPITRE VIII.

Dialogue de JONES, & de PARTRIDGE.

IL étoit cinq heures ſonnées, (dit l'Auteur Anglois, en ſtile beaucoup plus fleuri,) lorſque nos deux Voyageurs ſortirent de *Gloceſtre*; & la nuit n'eût pas tardé à devenir très-noire, ſi heureuſement pour eux, la Lune dans ſon plein ne fût venuë tout-à-coup éclairer l'horiſon.

Jones ne marcha pas long-tems ſans jetter des regards de reconnoiſſance ſur cette belle & ſecourable Planette, & ſans demander à ſon compagnon, ſi de ſa vie il avoit vu une ſoirée plus délicieuſe? Le bon *Partridge*, qui n'avoit quitté qu'à regret l'abondante cuiſine de *Gloceſtre*, étant trop occupé de ſes triſtes idées pour ſonger à lui répondre, notre Héros conti-

nua à s'étendre ſur les louanges de la lune, en répétant plus d'un Paſſage de *Milton*, celui de tous les Poëtes qui a parlé *le plus ſublimement des deux flambeaux Céleſtes*. *Jones*, pour amuſer le triſte *Partridge*, lui raconta même l'hiſtoire mentionnée dans le *Spectateur*, de deux tendres amans, qui forcés de ſe ſéparer, étoient convenus de s'entretenir, quoique très-éloignés l'un de l'autre, en regardant attentivement la Lune à certaine heure convenuë : tous deux contens & ſatisfaits de la penſée que chacun d'eux, au moment même, étoit occupé à contempler le même objet. De tels amans, ajouta *Jones* en pouſſant un ſoupir, avoient ſans doute des cœurs bien capables de ſentir tout ce que l'amour a de plus ſublime & de plus délicat!..... Cela eſt aſſez probable, répondit *Partridge* en murmurant ; mais j'envie encore plus leur bonheur, ſi leurs corps étoient inſenſibles au froid. Quant à moi, je ſuis tranſi ; & ſi nous ne trouvons

bientôt un gîte convenable, je crains bien de perdre mon nez en route. Fi donc ! M. *Partridge*, lui dit *Jones*: Eſt-ce là ce courage que vous me vantiez hier ? quoi, nous allons chercher l'ennemi, & le moindre froid vous épouvante ! Je déſirerois, il eſt vrai, pour ce moment, que quelque bon guide nous enſeignât lequel de ces chemins nous devons prendre : voilà ma ſeule inquiétude.... Oſerois-je vous donner un conſeil ? lui dit *Partridge*.... *Interdùm Stultus opportuna loquitur*.... Eh bien, lequel choiſiriez-vous ? s'écria *Jones*, ni l'un, ni l'autre, répondit *Partridge* : le ſeul chemin dont nous ſoyons ſûrs, c'eſt celui qui nous a conduit juſqu'ici ; en allant bon train, nous nous retrouverons en moins d'une heure à *Gloceſtre*. Mais ſi nous riſquons d'aller en avant, Dieu ſçait ſi nous arriverons quelque part. Vous vous trompez, lui dit notre Héros, prenons à gauche, j'apperçois les Montagnes qu'on nous a dit n'être pas éloignées de *Worceſtre*. Là,

ſi vous voulez abſolument me quit-
vous en ſerez le maître : à mon
égard, rien ne pourra m'empê-
cher de ſuivre mon deſſein.

Partridge, fâché qu'on le ſoup-
çonnât d'être capable de ſe rebuter
ſi-tôt, aſſura *Jones* que l'intérêt
ſeul de ſon ami l'avoit fait parler,
& qu'il étoit bien réſolu de le ſui-
vre partout.

Ils marcherent alors quelque
tems, ſans ſe rien dire. *Jones* ſou-
piroit; & *Partridge* bien plus amé-
rement encore, quoique par une
cauſe bien différente, lorſque notre
Héros s'arrêtant tout à coup, &
prenant la main de *Partridge :* qui
ſçait, lui dit-il, mon cher ami,
ſi la plus charmante des créatures
n'a pas en cet inſtant les yeux fixés
ſur cette même Lune que je regarde
maintenant ? Cela pourroit bien
être, répondit *Partridge ;* mais ſi
les miens étoient maintenant fixés
ſur un bon alloyau, le D..... pour-
roit emporter & la Lune & ſes cor-
nes, avant que la blafarde arra-
chât de moi le moindre regard. Cet-

te

te réponſe eſt bien d'un Cannibale ! s'écria *Jones*. Mais dis-moi, mon cher *Benjamin :* ne fus-tu jamais amoureux ? hélas, répondit-il en ſoupirant,

Infandum Regina jubes renovare dolorem.

plût au Ciel que je n'euſſe jamais connu cette fatale paſſion ! ta maîtreſſe étoit donc cruelle, lui dit *Jones?* tu n'en étois donc pas aimé ?

Jugez-en, Monſieur, lui dit *Partridge*, puiſque la chienne m'épouſa pour avoir le plaiſir de me faire enrager plus à ſon aiſe. Mais grace au Ciel, elle n'eſt plus ; & ſi je croyois qu'elle fût dans la Lune, conformément à certain Livre que l'ai lû jadis, je frémirois en regardant cet Aſtre, dans la crainte de la revoir. Je voudrois cependant, pour votre conſolation, que cette même Planette devînt tout-à-coup un miroir, & que votre chere *Sophie* ſe trouvât maintenant placée vis-à-vis..... Ah ! cher *Partridge*, s'écria *Jones*, quelle heureuſe penſée ! l'imagination ſeule du plus

tendre des Amans a pu la faire naître. O *Partridge !* que ne puis-je seulement espérer de la revoir un jour..... hélas ! mon rêve étoit délicieux ; il s'évanouit pour jamais !..... L'excès de mon malheur présent ne peut être adouci, que par l'oubli de mon bonheur passé !

Eh pourquoi, répondit *Partridge*, pourquoi désespérer de revoir jamais l'aimable *Sophie ?* Si vous vouliez m'en croire, non seulement vous pourriez la revoir, mais vous pourriez la posséder.

Ah ! garde-toi, lui dit *Jones*, de réveiller en moi de pareilles idées : je n'ai déja que trop combattu pour étouffer de si funestes désirs.

Ma foi, lui dit *Partridge*, si vous aimez non seulement sans espoir, mais encore sans desir de posséder votre maîtresse, votre amour est d'un genre que je ne sçaurois définir. A la bonne heure, lui dit *Jones*, mais laissons-là cette matiere..... dis-moi pourtant, quel étoit ce conseil que tu me proposois à ce moment ?

De nous en retourner à *Glocestre*, lui dit *Partridge ;* & là, je vous dirai le reſte.

Je vous ai déjà inſtruit de ma réſolution, répondit *Jones :* j'apperçois que la vôtre eſt de me quitter ; ne vous contraignez plus, partez, & recevez cette *Guinée*, comme un foible gage de ma reconnoiſſance. Il ſeroit injuſte que je vous forçaſſe d'aller plus loin ; & pour vous parler vrai, mon ſeul projet, mon ſeul déſir eſt d'affronter une mort glorieuſe au ſervice de ma Patrie.

Partridge, attendri par la généroſité de *Jones*, & ſentant l'inutilité de ſes efforts pour détourner notre Héros d'accomplir ſa réſolution, jugea à propos de filer doux, en l'appaiſant par des promeſſes réïterées d'un attachement éternel.

CHAPITRE IX.

Etrange Avanture.

AU moment qu'ils finiſſoient leur dialogue, nos Voyageurs arriverent au pied d'une montagne extrêmement eſcarpée. Là, *Jones* s'arrêtant tout-à-coup, & levant les yeux en haut, garda quelques inſtans le ſilence. Enfin, ſe retournant vers ſon ami *Partridge :* je ſerois, dit-il, tenté de monter au ſommet de cette montagne ; la vuë y doit être charmante par ce beau clair de Lune, & ſurtout pour quelqu'un qui aime à s'entretenir dans ſes idées mélancoliques. Cela peut être, répondit *Partridge :* mais, ſi la cime de ce mont eſt propre à procurer des idées triſtes, j'imagine par la même raiſon que cette vallée doit en produire d'agréables ; ainſi trouvez bon que j'y reſte. Il fait déjà aſſez froid ici,

, ſans riſquer d'aller nous morfondre là-haut : cherchons plutôt quelque trou, où nous puiſſions nous réfugier & reprendre des forces..... A vous permis, répliqua *Jones ;* placez-vous ſeulement à portée de ma voix, & j'aurai ſoin de vous appeller à mon retour.

Je me flatte, Monſieur, lui dit *Partridge*, que depuis quelques momens, vous ne vous aviſez pas d'extravaguer ? Pardonnez-moi, répondit *Jones*, ſi l'envie de monter juſques-là-haut eſt une extravagance. Mais, puiſque vous avez ſi froid, je voudrois que vous reſtaſſiez ici: je ſerai ſûrement à vous, avant qu'il ſoit une heure..... non pas, s'il vous plaît ! s'écria *Partridge*, qui à ſa poltronnerie naturelle joignoit encore la crainte des *Eſprits :* j'ai juré à part moi, quelque part que vous alliez, de ne jamais abandonner mon Maître & mon Ami.

En parlant ainſi, *Partridge* apperçut, à travers les arbres, une lumiere qui ne lui parut pas éloi-

gnée. Ravi de cette découverte ; ah, Monsieur, s'écria-t'il, le Ciel exauce enfin mes vœux ! je vois une maison, peut-être même est-ce une Hôtellerie ! si vous avez pitié de moi, & de vous-même, ne mépriſons pas les faveurs de la Providence. Quiconque habite dans ces affreux déſerts, pour peu qu'il ſoit Chrétien, ne peut refuſer un petit coin de chambre à des malheureux tels que nous. *Jones* ne put pour cette fois réſiſter aux preſſantes inſtances de *Partridge ;* & tous les deux dirigerent leurs pas vers l'endroit d'où partoit la lumiere.

Ils ſe trouverent bientôt à la porte d'une eſpéce d'hermitage, où *Jones* frappa, & appella pluſieurs fois ſans que perſonne répondît. *Partridge*, dont la tête n'étoit farcie que de revenans, de lutins, & de ſorciers, trembla bientôt de tous ſes membres, & commençoit à invoquer toute la Cour Céleſte, lorſqu'au redoublement des cris de *Jones*, une vieille fem-

me, montrant sa tête par la lucarne du grenier, leur demanda d'une voix tremblante & cassée, qui ils étoient ? & ce qu'ils prétendoient d'elle ?..... Ce sont deux pauvres Voyageurs égarés, & demi-morts de froid, répondit *Jones*, qui ne vous demandent rien qu'un azile, & du feu. Qui que vous soyez, répliqua la vieille, vous n'avez point d'affaires ici, & surtout à pareille heure : ne vous flattez donc pas que je vous ouvre.

Partridge, que le son d'une voix humaine avoit un peu rassuré, devint tout-à-coup éloquent : il exagéra patétiquement ses souffrances, & le danger où il étoit de perdre la vie, ainsi que son Compagnon, si la vieille avoit la cruauté de ne pas les recueillir. Il ajouta même, que la personne avec qui il s'étoit égaré étoit un des plus grands Seigneurs de la Province, & n'oublia enfin que le seul argument capable de toucher l'inéxorable vieille. *Jones* dit beaucoup moins : mais l'offre d'un demi-écu,

jointe à sa figure que la Sibylle avoit eu le tems de considérer au clair de la Lune, & qui ne ressembloit en aucune façon à celle d'un voleur, dissiperent toutes les craintes de la bonne femme, & la déterminerent enfin à leur ouvrir la porte. Ils trouverent bon feu ; & *Partridge* au comble de la joye, n'eut rien de plus pressé que d'y courir. Mais, il étoit à peine réchauffé, que les mêmes idées qui dominoient toujours dans sa tête, vinrent la troubler de nouveau.

Il ne croyoit à aucun article du Décalogue avec une foi plus vive, qu'il ne croyoit aux enchantemens, & aux sortiléges ; & le Lecteur ne peut imaginer une figure plus propre à inspirer de pareilles idées, que celle de la vieille femme qui se tenoit alors debout devant le timide *Partridge*. C'étoit le vrai *pendant* de la sorciere si énergiquement peinte par *Otway* dans sa Tragédie de l'*Orpheline :* une femme, en un mot, qui sans être même interrogée, eût été penduë

ſous le régne du Roi *Jacques Premier*.

Pluſieurs autres circonſtances, également graves s'élevoient en foule pour confirmer le pauvre *Partridge* dans ſon opinion. Le genre de vie de cette femme, qui, à ce qu'il croyoit, vivoit ſeule dans un lieu ſi déſert ; une maiſon, dont le dehors paroiſſoit encore trop bon pour elle, & dont le dedans étoit d'une propreté, & d'une magnificence ſurprenante ; tout cela lui ſembloit ſi peu naturel ; que le D..... devoit néceſſairement y avoir quelque part.

Jones lui-même n'étoit pas peu ſurpris de ce qu'il voyoit : car, indépendament de la richeſſe recherchée des meubles, chaque coin de l'appartement offroit aux yeux des raretés dignes d'occuper les regards des plus fins connoiſſeurs. Tandis que notre ami *Jones* étoit tranquillement occupé à admirer toutes ces curioſités, & que *Partridge* trembloit, en ſe grillant auprès du feu, ſans oſer jetter les

yeux ſur la vieille, cette femme après avoir touſſé élevant tout-à-coup la voix, j'eſpere, leur dit-elle, Meſſieurs, que vous voudrez bien vous hâter de repartir: car j'attends dans le moment mon Maître, & je ne voudrois pas pour le double de ce que j'ai reçû de vous, qu'il vous rencontrât ici. Vous avez donc un Maître, lui dit *Jones*? Pardon, ma bonne femme; j'étois en effet ſurpris, en vous croyant maîtreſſe d'une maiſon où je vois un aſſemblage de tant de belles choſes. Ah, Monſieur! s'écria-t-elle, ſi la vingtiéme partie de leur valeur étoit à moi, je me croirois une femme riche.... Mais encore un coup, ne reſtez pas plus longtems ici; il va certainement arriver dans la minute!... que craignez-vous donc? interrompit notre Héros, pourra-t'il condamner un acte d'humanité auſſi louable que le vôtre? hélas, dit-elle, c'eſt un homme bien étrange! il ne reſſemble en rien aux autres: il n'en veut fréquenter aucun, il

les déteſte tous ; il ne ſort preſque point, & ne va jamais que la nuit, ſans doute dans la crainte d'en être vu. Mais on craint également de le voir, car ſon aſpect ſeul ſuffit pour effrayer quiconque le rencontre. On l'apelle dans le pays, *l'homme de la montagne*, parce qu'il s'y promene volontiers la nuit ; & le D..... même n'eſt pas plus redouté par le peuple.... ah, que je crains ſa fureur, s'il faut qu'il vous rencontre ici !

Partons, Mr, dit *Partridge à Jones*, d'une voix entre-coupée, je n'eus jamais plus chaud de ma vie : me voilà prêt à vous ſuivre ; n'irritons pas le Maître de cette bonne femme ; elle pourroit s'en reſſentir, &.....croyez-moi, Monſieur, partons..... la nuit eſt admirable..... voyez-vous ces piſtolets le long de la cheminée ?..... ils ſont chargés, ſans doute..... & qui ſçait !.... ne crains rien, lui dit *Jones*, en le regardant de travers : je te garantis de tout danger..... Oh, quant à ce, interrompit la vieille,

il n'a jamais fait de mal à perſonne : s'il a des armes, c'eſt pour ſa ſûreté ; cette maiſon a déjà ſoutenu plus d'un ſiége ; & depuis quelques nuits, nous avons crû entendre des voleurs. Quant à moi, je ne conçois pas comment il n'a pas encore été aſſaſſiné dans quelqu'une de ſes promenades nocturnes. Il ne le doit ſans doute qu'à la crainte qu'il a répanduë dans l'eſprit du Peuple, & au peu d'apparence qu'il vaille la peine d'être volé.

J'aurois crû, lui dit *Jones*, à la vuë de toutes ces raretés qui ornent ſon appartement, que votre Maître étoit un Voyageur. Auſſi l'a-t'il été, répondit la vieille Gouvernante, & même très-fameux : il eſt peu d'hommes plus ſçavans que lui ; & je ſoupçonne qu'il n'a pas été heureux en amour. Mais, quelque ſoit la cauſe du genre de vie qu'il a choiſi, il eſt bien ſûr que depuis trente ans paſſés que je ſuis à ſon ſervice, il n'a peut-être pas dit quatre mots à ſix perſonnes vivantes.

Le plaiſir de parler avoit fait oublier à la bonne femme que ſon Maître pouvoit arriver à chaque inſtant ; & celui de s'entretenir d'un homme auſſi extraordinaire, rendoit *Jones* auſſi fertile en queſtions, que *Partridge* en bonnes raiſons pour décamper au plutôt, lorſque la vieille pâliſſant tout-à-coup, s'écria qu'elle entendoit le ſignal de ſon Maître ! Au même inſtant, une autre voix ſe fit entendre au dehors, répétant à grands cris : *Allons, vieux coquin, où eſt ton argent ? montre-nous ton tréſor, traître, ou je te brûle la cervelle !*

Grand Dieu ! s'écria la vieille, c'eſt ſûrement quelque ſcélérat qui vient d'attaquer mon Maître... hélas, que faire ? ô Dieu, que vais-je devenir ?..... Que faire ? s'écria *Jones :* ces piſtolets ſont-ils chargés ? hélas, hélas, non Monſieur... au nom du Ciel, ne nous maſſacrez point ! (la bonne femme n'avoit point meilleure opinion alors de ceux du dedans, que de ceux du dehors.) *Jones* ne daigna pas

lui répondre ; mais s'étant saisi d'un vieux sabre très-large, qui pendoit à la tapisserie, il vola au secours du Solitaire, qu'il trouva terrassé par deux hommes auxquels il demandoit la vie. Notre Héros ne leur fit aucunes questions ; mais il travailla si vivement sur eux avec son redoutable cimeterre, que les voleurs [illegible] d'une force qu'ils n'avoient point prévuë, n'eurent rien de plus pressé que de lâcher prise, & de se sauver en roulant en bas de la montagne.

Jones, après les avoir reconduits quelques pas, accourut au vieux Solitaire, qu'il trouva encore sur la terre presque sans sentiment ; & qu'il fit revenir, en lui témoignant toute la part qu'il prenoit à son malheur, au cas qu'il fût aussi blessé que l'on pouvoit le croire.

L'homme de la montagne, ouvrit les yeux, fixa quelques instans *Jones*, & s'écria, en soupirant..... Non, Monsieur ! non mes blessures sont peu de chose ; je rends

H. Gravelot. Inv.

St Fassard Sculp. 1749.

grace à votre pitié..... j'apperçois, Monſieur, lui dit *Jones*, que vous n'êtes pas ſans quelque appréhenſion de la part de ceux mêmes qui ont eu le bonheur de vous être de quelque ſecours : je ne puis même totalement condamner vos ſoupçons. Raſſurez-vous pourtant ; vous ne voyez ici que des amis, charmés d'avoir été aſſez heureux pour vous défendre. Nous nous étions égarés dans ces déſerts ; le froid de la nuit nous avoit forcés de prendre la liberté de demander à nous réchauffer chez vous ; & nous allions en partir, lorſque vos cris nous ont fait voler à votre défenſe. Voilà votre arme, Monſieur ; c'eſt pour vous ſervir que je m'en étois emparé, je la remets dans vos mains.

Le bon vieillard, après avoir repris ſon ſabre teint du ſang de ſes ennemis, jettant un regard de ſurpriſe & d'admiration ſur notre Héros, pouſſa un long ſoupir, & s'écria, pardon ! pardon, jeune étranger ! je ne fus pas toujours ſi

soupçonneux, & je ne fus jamais ingrat. Rendez donc grace au Ciel, lui dit *Jones :* c'eſt la Providence ſeule qui vous a ſauvé. Quant à moi, vous ne me devez rien : l'humanité exigeoit que je vous ſecouruſſe ; j'euſſe fait pour tout autre ce que j'ai fait pour vous.

Souffrez que je vous regarde un peu plus attentivement, lui dit le vieux Solitaire !.... Vous êtes donc une créature humaine ?..... Oui, je commence à ſentir que cela peut être. Venez, entrez dans ma chaumiere : c'eſt à vous que je dois la vie. La vieille femme étoit partagée entre la crainte que lui inſpiroit ſon Maître, & celle qu'elle reſſentoit pour lui : *Partridge* étoit, s'il eſt poſſible encore plus effrayé. L'une cependant, lorſqu'elle vit le vieux Solitaire faire à *Jones* un accueil gracieux, commença à ſe raſſurer : mais *Partridge*, au contraire, n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur l'étrange habillement de cet homme, que ſes terreurs devinrent plus grandes que jamais.

A dire le vrai, la premiere vuë de ce perſonnage auroit eu droit de troubler une ame plus ferme que celle de *Partridge*. Figurez-vous une taille fort au-deſſus de l'ordinaire, une barbe blanche longue & épaiſſe, l'air auſſi ſévére que décrépit; le tout enveloppé d'une peau d'âne taillée groſſierement en forme ſimarre, & la tête couverte d'un énorme bonnet d'ours : tel étoit notre Hermite.

Je crains bien, Monſieur, leur dit-il, dès qu'ils furent entrés chez lui, de n'avoir rien à vous préſenter maintenant qui ſoit digne de vous : mes proviſions ſont médiocres, & journalieres. Je ne puis vous offrir qu'une goutte d'excellente eau-de-vie, que je conſerve ſoigneuſement depuis trente ans. *Jones* ſe diſpenſa poliment d'en boire. Et la douceur de ſon caractére ayant achevé d'établir la confiance dans l'eſprit de ſon Hôte, le Solitaire lui demanda par quel hazard un homme du rang dont il paroiſſoit être, ſe trouvoit

égaré à pareille heure, & à pied, dans des lieux ſi déſerts ?

Les apparences ſont ſouvent trompeuſes, répondit *Jones :* je ne ſuis pas plus ce que vous penſez, que je ne ſuis en état de vous dire où je vais maintenant.

Qui que vous ſoyez, & quelques ſoient vos deſſeins, lui dit le vieil Hermite, je ne ſuis pas moins hors d'état de jamais reconnoître à mon gré tout ce que je vous dois.

Encore un coup, répliqua *Jones*, vous ne me devez rien. Que peut-on mériter en hazardant pour le ſervice d'autrui, un bien que l'on n'eſtime pas ? rien n'eſt à mes yeux ſi mépriſable que la vie.

Je ſuis fâché, jeune homme, répondit l'Inconnu, qu'à l'âge où vous êtes, vous ayez quelques raiſons pour vous croire ſi malheureux.

Je le ſuis, je le ſuis en effet, Monſieur, s'écria *Jones*, & perſonne ne le fut jamais davantage!... C'eſt ſans doute un ami, répliqua

l'autre, c'eſt peut-être une maîtreſſe qui cauſe vos regrets ?

Ah ! quels mots oſez-vous prononcer, lui dit en ſoupirant notre Héros ? un ſeul des deux ſuffit pour briſer un cœur auſſi ſenſible que le mien....

J'ai tort, en ce cas, interrompit promptement le vieillard ; pardon, ſi ma curioſité., ſans doute indiſcrette, m'a fait peut-être hazarder de vous déplaire. Hélas je ne ſçaurois vous condamner, s'écria *Jones !* je vais peut-être riſquer de vous déplaire auſſi.

Tout ce que j'ai vu depuis mon arrivée en ces lieux, votre genre de vie extraordinaire, les raiſons peu communes qui ont pu vous déterminer à l'embraſſer, la crainte que d'étranges malheurs n'en ayent été la cauſe, les bontés que vous daignez me témoigner, & les ſentimens que je me ſens pour vous, tout me force & m'enhardit à vous ſuplier de pardonner à ma propre curioſité.

Ici le vieil Hermite ſoupira en-

core, & se tut pendant quelques minutes ; de-là regardant *Jones*, tendrement : j'ai lû, dit-il, jadis, qu'une belle phisionomie étoit pour celui qui la porte une lettre de recommandation ; & en ce cas, personne ne fut jamais mieux recommandé que vous. Je me croirois pourtant le plus ingrat de tous les monstres, si ce sentiment seul commandoit maintenant à mon cœur ; & la plus grande de mes peines, est de ne pouvoir vous prouver que par des paroles, toute la vivacité de ma reconnoissance. Si l'histoire du plus infortuné des hommes, vous paroît digne d'exciter votre curiosité, je suis prêt à la satisfaire ; & avec d'autant moins de répugnance, que je n'entrevois que trop une espece de parité dans nos fortunes, qui ajoute la pitié la plus tendre aux sentimens d'estime que j'ai si justement conçus pour vous.

Après quelques complimens de part & d'autre, le Solitaire alloit commencer son histoire, lorsqu'il fut interrompu par *Partridge*, qui

rèvenu de ſes terreurs, crut, pour ſe rétablir entiérement, devoir faire quelque mention de cette eau-de vie de trente ans, ſi vantée l'inſtant auparavant par ſon Hôte. Il s'en laiſſa patiemment verſer raſade ; après quoi l'Hermite commença ainſi l'hiſtoire de ſa vie.

CHAPITRE X.

Hiſtoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

JE ſuis né en 1657. dans un Village, du Comté de *Sommerſet*. Mon pere étoit ce qu'on appelle un bon Gentilhomme Fermier. Il avoit, en propriété, un petit bien d'environ 300 livres ſterlin de revenu, & en avoit pris un autre à ferme à peu près de même valeur. Sa prudence & ſon œconomie l'euſſent mis en état de vivre avec beaucoup d'aiſance, s'il n'avoit eû une méchante femme. Il prit pourtant le parti, en la confinant

preſque totalement chez lui, de s'expoſer à toutes ſes mauvaiſes humeurs, plutôt que de riſquer à ſe voir ruiner en peu de tems par ſes extravagances, s'il lui eût laiſſé la clef des champs.

Il eut pourtant de cette moderne *Xantippe*, (c'étoit auſſi le nom de la femme de Socrate, interrompit *Partridge*....) il en eut, dis-je, deux fils, dont j'étois le plus jeune. Le plus cher déſir de mon pere, étoit de nous donner une bonne éducation ; mais mon aîné, qui malheureuſement pour lui, étoit l'enfant gâté de ma mere, ſe piqua toujours de ne vouloir rien apprendre : enſorte qu'après avoir paſſé ſans fruits cinq ou ſix années à l'école, mon pere averti par le maître de l'incapacité volontaire du diſciple, ſe vit forcé de le retirer des mains d'un très-digne Précepteur, qu'il plaiſoit à ma mere d'appeller le tyran de ſon fils.

Oh ! que j'ai connu de ces meres, s'écria *Partridge*, & que j'en ai été de fois la victime ! de tels parens

ſont plus dignes de châtiment, que leurs enfans mêmes. *Jones* reprocha un peu aigrement au Pédagogue ſon intempérance de langue, & le Solitaire continua ainſi.

Mon frere, dis-je, à l'âge de quinze ans, renonça à toute eſpece de ſciences : il ſe borna uniquement à ſon fuſil & à ſon chien ; & parvint bientôt au ſublime dégré de tuer auſſi adroitement un liévre au gîte, qu'une corneille en l'air : grand ſujet d'admiration pour les payſans de notre Village ; & de ſatisfaction pour ma mere !

Le ſort de mon frere me parut d'abord bien plus gracieux que le mien : il étoit libre, & j'étois obligé d'étudier ; mais je changeai bientôt d'avis. A force de travailler, le travail me devint aiſé ; il me devint même agréable au point, que les jours de fête & de congé étoient devenus pour moi des jours d'ennui. Ma mere, qui s'en apperçut, & qui avoit le déſagrément d'entendre vanter mon application & mes progrès par tous les Gentils-

hommes du voiſinage, ne tarda pas à craindre que mon pere ne vînt à m'aimer trop. Elle prévint cet inconvénient, qui croiſoit ſes deſſeins par rapport à ſon enfant chéri, en me rendant la maiſon paternelle ſi odieuſe, que je demandai à aller à *Oxford*, où je continuai utilement mes études, juſqu'au moment, où un accident fatal, en mettant fin à mes travaux littéraires, devint la ſource de tous les malheurs de ma vie.

Nous avions dans notre Collége un jeune Gentilhomme, nommé *Sir George Gresham*, propriétaire d'un très-gros bien. Mais, par le teſtament de ſon pere, il n'en pouvoit librement diſpoſer qu'à l'âge de vingt-cinq ans. Cependant, par la facilité de ſes tuteurs & ſa propre induſtrie, il ſe trouvoit en état de faire une très-groſſe dépenſe en tout genre.

A travers toutes les mauvaiſes inclinations que ce jeune homme avoit reçuës de la Nature, il en avoit une que je puis ſans rien outrer,

trer, appeller diabolique. Son ſuprême plaiſir étoit de ruiner tous les jeunes gens d'une fortune inférieure à la ſienne, en les entraînant inſenſiblement dans des dépenſes auſquelles leurs facultés ne pouvoient longtems ſubvenir. Plus ſa victime étoit eſtimée dans l'Univerſité, ſoit par les mœurs, ſoit par la ſcience ou l'attachement à l'étude, plus le traître trouvoit de charmes à triompher de ſa perte.

Mon mauvais ſort voulut que je me trouvaſſe en liaiſon avec lui : ma petite réputation s'étoit trop étenduë dans *Oxford*, pour qu'il ne me crût pas un objet digne de ſes attentions ; auſſi ne négligeat-il aucune des avances capables de lui concilier mon amitié ; & mon propre penchant concourut bientôt au ſuccès de ſes mauvais deſſeins : car, quoique j'aimaſſe paſſionnément l'Etude, je commençois à enviſager encore d'autres plaiſirs, que je préſumois devoir être plus doux. J'étois vif, plein de feu, un peu fier, & mon cœur

palpitoit toujours à l'aſpect d'une femme.

Je ne fus pas ſitôt des amis de *Sir George*, que je partageai tous ſes plaiſirs. Auſſi vain ſur cette nouvelle ſçène, que je l'étois ſur l'autre, je me ſerois cru deshonoré en y jouant les ſeconds rôles ; & j'excellai ſi fort dans les premiers, que jamais débauché d'*Oxford* ne ſe fit un nom ſi célébre. *Sir George* même, aux yeux de l'Univerſité, ne paſſa bientôt plus que pour mon diſciple ; & ce ne fut qu'à force de protections & de promeſſes, que j'évitai d'être enfin chaſſé du Collége par ſentence du Vice-Chancelier.

Vous croirez aiſément, Monſieur, que ce nouveau train de vie étoit totalement incompatible avec de nouveaux progrès dans les ſciences ; & que plus je m'attachois au plaiſir, moins je m'appliquois à l'étude : mais ce ne fut pas tout.

Mes dépenſes étoient parvenuës à excéder non ſeulement la rente qui m'étoit aſſignée, mais encore les ſupplémens que j'arrachois de

mon pauvre pere ſous mille prétextes ſuppoſés. Cependant mes demandes devinrent à la fois ſi réïterées & ſi exhorbitantes, que mon pere commença à prêter l'oreille aux différens rapports qu'il recevoit de tous côtés de ma conduite, & que ma mere ne manquoit jamais d'empoiſonner encore.

Au lieu d'argent, je ne reçus bientôt plus que des remontrances : je devois beaucoup ; mes affaires étoient dans la criſe ; les refus de mon pere acheverent de hâter ma perte. Il fit bien cependant. Pour peu qu'il eût voulu croire un libertin, qui prétendoit aller de pair avec *Sir George Gresham*, le bon-homme eût été bientôt ſur la paille.

L'état horrible où je me trouvai alors, eſt au-deſſus de toute expreſſion. Je n'ouvris les yeux que pour me voir entouré d'abîmes, & pour chercher envain quelque ſentier qui pût faciliter ma délivrance.

Tel étoit le grand art de *Sir Geor-*

ge ! C'eſt ainſi, qu'après avoir étouffé, en naiſſant, vingt de mes pareils, le cruel inſultoit encore à la chûte des petits *phoſphores*, (c'étoit ſon expreſſion) qui avoient eu l'audace de vouloir briller à côté de lui.

Ma tête ſe trouvant alors auſſi dérangée que ma fortune, je n'entrevis rien de criminel que je ne me ſentiſſe diſpoſé à affronter dans l'eſpoir de me relever de ma chûte. Le projet d'attenter ſur moi-même devint même l'objet le plus ſérieux de mes réfléxions; & je l'aurois ſans doute adopté, ſi une autre idée plus honteuſe, quoique peut-être moins criminelle, ne fût venuë tout-à-coup m'en diſtraire..... ici le Solitaire héſita quelques momens, & s'écria, oui je proteſte à la face du Ciel, que malgré les pleurs que je répands depuis tant d'années, je ne crois pas encore avoir expié la honte de mon crime ! jugez-en, Monſieur, par ma rougeur & par mon trouble en vous le racontant !.....

Jones attendri, pria le Solitaire de ſupprimer de ſon hiſtoire tout ce qui pourroit renouveller trop vivement ſes peines : *Partridge*, au contraire, le preſſa de tout dire, en promettant d'être diſcret ; & le Pédagogue alloit eſſuyer une nouvelle mercuriale de la part de notre Héros, lorſque le vieillard continua ainſi.

J'avois un camarade, qui quoique jeune, étoit auſſi ſobre, & auſſi arrangé que je l'étois devenu peu. Il avoit pouſſé ſes épargnes au point d'avoir amaſſé quarante *Guinées*, qu'il conſervoit dans ſon ſecretaire. Je ſaiſis l'inſtant de ſon ſommeil pour prendre ſa clef, que je remis auſſi heureuſement dans ſa poche, après m'être emparé de ſon petit tréſor.

Les voleurs timides ſe perdent preſque toujours par trop de précautions : c'eſt ce qui m'arriva. Si j'euſſe tout naturellement briſé la ſerrure du ſecretaire, je n'euſſe peut-être pas été plus ſoupçonné qu'un autre. Mais comme il étoit

clair que le voleur s'étoit ſervi de la clef de mon ami, on ne pouvoit jetter les yeux que ſur celui qui partageoit ſa chambre. Mon camarade étoit craintif, moins fort, & moins âgé que moi ; il n'oſa m'accuſer en face, crainte de pis : mais, après avoir raconté le fait & toutes ſes circonſtances au Vice-Chancelier du Collége, il n'eut pas de peine à obtenir un décret contre celui de tous les Etudians dont les mœurs étoient les plus décriées.

Heureuſement pour moi, je ne couchai point cette nuit au Collége. J'avois eu un rendez-vous à *Witing* avec une jeune perſonne que j'aimois ; & nous revenions le lendemain matin à *Oxford*, lorſqu'inſtruit par un de mes amis de ce qui s'y étoit répandu ſur mon compte, je pris ſur le champ le parti de ſuivre une autre route.

Je propoſai à ma Compagne d'aller à Londre : ce n'étoit pas trop ſon avis ; mais après lui avoir montré mon argent, elle conſentit à tout.

Vous jugez, que dans une pareille Ville, & en si bonne Compagnie, je vis bientôt la fin de mes finances; & que ma situation devint bientôt beaucoup plus déplorable qu'auparavant. Je vivois du moins à *Oxford*; tout me manquoit à Londre; & je n'envisageois aucunes ressources. Pour comble d'affliction, j'étois devenu passionnément amoureux de ma maîtresse, & ses besoins étoient égaux aux miens. Voir souffrir une Amante, être dans l'impuissance de la soulager, sentir en même tems que c'est à son Amant seul qu'elle peut imputer son malheur, est peut-être la situation la plus horrible qu'il soit possible d'imaginer; & pour bien l'imaginer, il faut l'avoir sentie!

Ah, Monsieur, interrompit *Jones*, je le crois, je le sens, je vous plains de toute mon ame! Pénétré de cette idée, *Jones* après quelques tours de chambre, vint se rasseoir, demanda pardon à son Hôte, & s'écria, grace au Ciel! j'ai

ſçu me garantir de ce malheur.

Cette cruelle circonſtance, continua le Solitaire, aggrava tellement l'horreur de ma ſituation préſente, qu'elle me devint abſolument inſupportable. Je ſouffrois pourtant toutes les extrêmités de ma propre miſére avec bien moins de peine que je n'en reſſentois, lorſque l'impoſſibilité même me mettoit hors d'état de ſatisfaire à la moindre fantaiſie de mon amante. Eh quelle amante encore ! Tous mes amis avoient été les ſiens !... n'importe, mon aveuglement, ou plutôt ma fureur, allerent juſqu'au point de vouloir en faire ma femme; mais la bonne créature n'avoit garde de conſentir à une action qui m'eût fait, diſoit-elle, trop de tort dans le monde. Ce fut apparemment auſſi par un principe de compaſſion des peines que je prenois journellement pour la faire ſubſiſter, qu'elle ſe détermina enfin à me ſoulager d'un fardeau ſi pénible, en ſe confiant à l'un de ſes anciens amans d'*Oxford*, à la diligence duquel on vint

un beau matin m'enlever, pour me conſtituer priſonnier.

Je commençai alors à réfléchir ſérieuſement ſur les égaremens de ma vie, ſur les forfaits dont je m'étois rendu coupable, ſur les infortunes que je m'étois attirées par ma faute, & ſur les chagrins cuiſans que j'avois cauſés au plus digne des peres. Lorſqu'à toutes ces réfléxions accablantes, vint ſe joindre le ſouvenir de ma maîtreſſe & de ſa perfidie, l'horreur que je me ſentis pour moi-même, me ſaiſit au point de regarder la vie comme un ſuplice.

Le tems des *Aſſiſes* étant arrivé, je fus transféré à *Oxford*, où, pour recevoir ma condamnation, je n'avois beſoin que d'un accuſateur. Mais, contre toute attente, il ne s'en préſenta aucun : enſorte que les ſeſſions finies, je me vis pleinement déchargé, faute de pourſuites contre moi. Mon camarade, à ce que j'ai ſçu depuis, avoit quitté *Oxford ;* & ſoit par indolence, ou par quelque autre motif que j'i-

gnore, s'étoit peu embarraſſé de ſuivre cette affaire.

Ici, dit l'Auteur Anglois, le Solitaire encore une fois interrompu par *Partridge*, jugea à propos de reprendre haleine. Invitons le Lecteur à en faire autant.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Hiſtoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

J'Avois enfin recouvré ma liberté, reprit le bon Vieillard, mais j'avois perdu ma réputation ; car la différence eſt grande entre un homme abſous d'un crime en Juſtice, faute de preuves, & celui qui ſe ſent auſſi innocent dans ſon cœur que dans l'opinion du Public. Je me ſçavois coupable : je croyois paroître tel à tous les yeux, & n'oſois regarder perſonne en face. Je me hâtai de quitter *Oxford* dès le lendemain matin.

En ſortant de la Ville, l'idée de

retourner chez mon pere, & de me jetter à ſes pieds pour en obtenir mon pardon, me paſſa par l'eſprit. Mais, n'ayant aucune raiſon pour douter qu'il ne fût pas inſtruit de mon avanture, & connoiſſant ſon extrême averſion pour les vices de ce genre, pouvois-je me flatter de l'attendrir & d'en être accueilli? Surtout, devant m'attendre à tous les bons offices que me préparoit une mere implacable, dont les ſentimens ne m'étoient déja que trop connus! D'ailleurs, Euſſai-je été auſſi ſûr du pardon, que je croyois l'être du reſſentiment de mon pere, comment oſer ſoutenir ſes regards? Comment m'expoſer à vivre avec tant de témoins de mon infamie?

Je revolai donc à Londre, l'azile le plus ſûr de la douleur ainſi que de la honte, pour quiconque n'occupa jamais un rang trop élevé. C'eſt là qu'un infortuné, à travers le tourbillon d'un monde occupé de tant d'intérêts divers, environné d'objets dont la ſucceſſion rapide laiſſe à peine le tems de

fixer un regard, & d'arrêter une penſée ; c'eſt là, dis-je, où ſeul s'il prétend l'être, un homme peut trouver les avantages de la ſolitude, ſans en craindre les déſagrémens ; qu'il peut être en même tems ſeul, & en compagnie ; qu'il peut ſuivre ſon goût, agir & vivre à ſa maniere, ſans être remarqué qu'autant que ſa volonté, ſes intérêts, ou ſa fantaiſie l'exigent.

Mais, comme nul bien dans la nature n'eſt exempt de maux, néceſſairement attachés au bien même, diſons auſſi, que cette extrême diſſipation des grandes Villes, en rendant ceux qui les habitent preſque indifférens les uns pour les autres, à de cruels inconvéniens pour certaines perſonnes : j'entens pour celles qui ſe trouvent dans le beſoin. Si vous n'avez point à rougir devant ceux avec qui vous vivez, n'en étant point connu, quels ſecours en pouvez-vous légitimement attendre ? Un homme iſolé peut auſſi aiſément mourir de faim au milieu du marché de *Leaden-*

hall, que dans le fond des Déſerts d'*Arabie*.

J'étois exactement dans le cas. Auſſi deſtitué d'amis que d'argent, très-affamé, très-miſérable à tous égards, je rodois un ſoir aux environs du *Temple*, lorſque je m'entendis appeller familiérement par mon nom de baptême : je me retournai, & reconnus celui qui m'appelloit pour un de mes anciens amis de Collége, qui avoit quitté *Oxford* environ un an avant la diſgrace qui m'y étoit arrivée. Ce jeune homme, qui s'appelloit *Watſon*, me combla de careſſes, en me témoignant le plaiſir qu'il avoit de me revoir ; & me propoſa d'entrer dans le premier cabaret, pour renouveller l'ancienne connoiſſance. Je cherchai d'abord à m'excuſer, ſous prétexte de quelques affaires : mais la vivacité de ſes inſtances, & ſurtout la faim qui me preſſoit, vainquirent enfin mon petit orgueil ; & je lui avouai franchement, que je n'avois pas un ſol dans ma poche, attendu quelques em-

plettes que j'avois faites le jour même. M. *Watson*, après m'avoir reproché mon peu de confiance, me prit par le bras, & me fit entrer dans l'une des plus fameuses tavernes de Londre ; où, n'imaginant pas que je fusse encore à jeun à cinq heures du soir, il se contenta de demander une bouteille de vin. Ce n'étoit pas mon compte : aussi les mêmes emplettes que je supposois avoir faites dans la journée me servirent-elles encore de prétexte pour le prier de faire ajouter une grillade à notre bouteille, ayant lui dis-je, à peine eu le tems en courant les boutiques, de manger un morceau à la hâte. Après avoir bû & mangé comme un Ogre, je commençai à trouver quelque plaisir dans la conversation de mon camarade, avec qui je me sentois d'autant plus à mon aise que je le croyois moins instruit de l'opprobre que j'avois essuyé à *Oxford*. Mais il ne me laissa pas long-tems dans une erreur aussi flatteuse : le drôle sçavoit tout, & me l'apprit au mo-

ment où je m'y attendois le moins, en me complimentant, le verre à la main, ſur mon vol de *deux cent Guinées*, & ſur le bonheur que j'avois eu de me tirer de cette affaire.

Un coup de foudre ne m'eût pas plus frappé ! Je ne ſongeai pas même à me défendre, mon trouble étoit trop grand ; je niai ſeulement que la ſomme que j'étois accuſé d'avoir priſe, fût à beaucoup près auſſi conſidérable.

J'en ſuis fâché, répondit mon homme ; & j'eſpere qu'une autre fois vous ſerez plus heureux. Vous pouvez pourtant, ſi vous voulez m'en croire, vous enrichir avec moins de danger. Tenez, dit-il, en tirant des dez de ſa poche, en voilà le moyen ; voilà les reſtaurateurs des fortunes délabrées ! ſoumettez-vous à mes lumieres, & vous remplirez votre bourſe, ſans crainte *de voyager à Tyburn.* * Dans la ſituation cruelle où je me voyois réduit, j'étois homme à tout

* C'eſt la *Gréve* de Londres.

faire : je consentis à tout. Nos bouteilles étant vuidées, M. *Watson* me pressa de l'accompagner dans un brelan voisin, pour essayer ma fortune. Il avoit sans doute oublié combien ma bourse étoit légere ; je l'en fis ressouvenir, en le priant au nom de l'amitié qu'il venoit de me jurer, de me prêter quelque petite somme pour me mettre en état de jouer. Fi donc ! me dit-il, de quel monde venez-vous?..je vous montrerai bientôt quelqu'un qui fera vos fonds. J'apperçois que vous connoissez peu ce pays.

On avoit apporté la carte de notre dépense, & mon homme se disposoit à sortir. Payez du moins ma part, lui dis-je : vous sçavez que je suis sans argent. Bon, me dit-il, qu'importe : demandez hardiment crédit..... ou plutôt..... non, demeurez.... je vais descendre le premier. Voilà ma part sur la table : prenez-la pour la donner, comme si c'étoit la vôtre, au cas qu'on vous arrête en passant. Je ne suis pas en peine de ma sortie ; & je

vais vous attendre au coin de la ruë.

Cet expédient ne me plaiſoit guéres : je le lui témoignai, en le priant inſtament de payer le tout, & de ne pas m'expoſer à quelque nouvel affront. Il me jura, qu'il ne lui reſtoit pas un demi *shelling* dans la poche ; & je me vis forcé d'en paſſer par tout ce qu'il voulut.

Mon homme deſcendit alors, & je l'entendis dire d'une voix ferme à un garçon du cabaret qu'il rencontra ſur l'eſcalier, que la dépenſe étoit ſur la table. Heureuſement ce garçon montoit plus haut, d'où l'on ſonnoit très-fort ; je ſaiſis ce moment pour déloger à mon tour, avec mon argent dans la main ; je traverſai la boutique du cabaret, ſans que perſonne me dît un mot, & je trouvai M. *Watſon* qui m'attendoit dans la ruë à l'endroit indiqué.

Nous arrivâmes au jeu, où je ne fus pas peu ſurpris de voir M. *Watſon*, à l'exemple des autres joueurs, étaler ſur la table une

groſſe ſomme en or. Chacun de ces Meſſieurs arrangeoit & contemploit ſon propre tas comme un appas très-propre à attirer bientôt celui de ſon voiſin, qu'il regardoit déja comme deſtiné à groſſir bientôt ſes richeſſes.

Tous les caprices de fortune dont je fus alors témoin, ſeroient trop ennuyeux à raconter. Des monts d'or en un inſtant réduits à rien, & s'élevant le moment d'après à l'autre bout de la table; le riche tout-à-coup devenu pauvre, & le pauvre ſoudainement enrichi, m'offrirent un tableau beaucoup plus propre à inſpirer le mépris des richeſſes, & l'incertitude de leur durée, que tous les raiſonnemens des Philoſophes tant anciens que modernes.

Quant à moi, après avoir multiplié plus d'une fois mon modique tréſor, j'eus la douleur de me le voir inhumainement enlevé par un ſeul coup de dé. M. *Watſon* lui-même, après avoir long-tems éprouvé la fortune diverſe, déclara en

fe levant tout à coup, avec quelque émotion, qu'il avoit perdu cent *Guinées*, & qu'il ne tenoit plus. Il voulut enſuite me ramener à notre Taverne ; je le refuſai net, & même avec quelque colere, après le tour qu'il m'avoit joué, ayant ſes poches pleines d'argent, & qu'à plus forte raiſon il me joueroit encore maintenant, puiſqu'il avoit, diſoit-il, tout perdu. Bagatelle ! me répondit cet homme ſingulier : je viens d'emprunter deux *Guinées* à un ami ; en voilà une à votre ſervice. Il me la mit en effet dans la main, & je n'eus garde de me faire preſſer davantage.

J'avois pourtant quelque répugnance à retourner dans la même maiſon dont nous étions ſortis ſi mal. Que j'étois peu au fait de tout ce monde-là ! Le garçon, dès qu'il nous vit paroître, vint à nous le chapeau à la main, & parut à peine oſer nous demander ſi nous n'avions pas oubliés de payer en ſortant notre dépenſe de l'après-midi ? j'affectai quelque ſurpriſe de

notre distraction ; & tirant négligemment ma *Guinée* de ma poche, je lui dis en riant de se payer.

M. *Watson* ordonna alors le souper le plus extravagant. Il s'étoit contenté, deux heures auparavant, du vin le plus commun : le *Bourgogne* le plus fin, n'étoit pas maintenant trop bon pour lui.

Notre compagnie se trouva bientôt grossie de bon nombre des joueurs que nous venions de quitter, qui sous prétexte de mauvaise santé, mangeoient peu, & buvoient encore moins ; mais, qui versoient abondament à de jeunes gens entrés avec eux, & que l'on avoit intérêt de mettre de bonne humeur, pour les pouvoir piller plus aisément. C'est aussi ce qui fut exécuté sans miséricorde. J'eus même le bonheur de partager au butin, quoique je n'eusse pas encore l'honneur d'être initié dans les mystéres de cette honnête Compagnie.

Je n'oublierai jamais un événement remarquable, arrivé dans cette fameuse partie de jeu. Lorsqu'on

la commença, la table étoit couverte d'or : mais ce même or diminua tellement par degrés, que le lendemain matin avant la fin du jeu, à peine y pouvoit-on compter quatre *Guinées*. Ce qu'il y eut de plus étrange, quoique perſonne n'eût quitté la partie, c'eſt que chacun excepté moi ſe plaignoit amérement de ſes pertes !

CHAPITRE XII.

Suite de l'Hiſtoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

MOn Aſſocié me fit alors entrer dans un nouveau train de vie. Il me procura la connoiſſance de toute la Confrairie des Eſcrocs de la Ville ; & je m'attachai ſi bien à leur plaire, que je fus bientôt inſtruit de la plûpart de leurs ſecrets. J'entens, de ces tours vulgaires parmi les Initiés, de ces fineſſes d'uſage pour duper la mul-

titude inexpérimentée : car il en eſt d'un genre plus ſublime, & réſervés aux *Matadors* de la Clique, à ceux enfin qui par la ſageſſe de leur conduite ont mérité d'être à la tête de la profeſſion. Ce degré d'honneur étoit au-delà de mes eſpérances : j'avois trop de penchant pour le vin ; & le feu naturel de mes paſſions m'interdiſoit les grands ſuccès dans un Art qui exige autant de ſang froid que l'Etude de la Philoſophie la plus auſtére.

M. *Watſon*, avec qui je vivois alors dans la plus grande intimité, avoit malheureuſement les mêmes foibleſſes : en ſorte, qu'au lieu de fonder ſa fortune comme la plûpart de ſes camarades, il étoit alternativement riche & gueux ; & ſouvent dans le cas, en buvant une bouteille, dont ſon ami plus ſobre que lui ne tâtoit pas, de reſtituer tout le butin qu'il avoit fait pendant huit jours ſur les dupes de ſa connoiſſance.

Notre ſocieté dura cependant

deux ans, pendant lesquels j'éprouvai toutes les variations de la fortune, quelquefois nageant dans l'abondance, le lendemain réduit aux expédiens les plus extrêmes, le matin vêtu comme un Duc, le soir comme un cocher.

Un soir, en revenant du jeu, où j'avois été mis à sec, le bruit d'une populace en rumeur & qui couroit en foule dans une petite rue voisine, me tira de ma rêverie. Je ne craignois pas les filoux; curieux seulement de sçavoir dequoi il s'agissoit, je suivis le torrent. C'étoit un homme qui venoit, disoit-on, d'être attaqué, & blessé par des voleurs: il étoit tout en sang, & paroissoit se soutenir à peine. Quoique mon genre de vie actuel m'eût insensiblement affranchi de toute espece de honte, & de tous sentimens d'honneur, ceux de l'humanité n'étoient pas encore totalement éteints en moi: l'état de ce malheureux me toucha, je courus lui offrir mon assistance. Il me pria, en me remerciant, de le

conduire au cabaret le plus voiſin ; d'où il pût faire au plutôt appeller un Chirurgien, ſe trouvant, me diſoit-il, extrêmement affoibli par la perte de ſon ſang. J'étois très-bien mis ; tout ce qui environnoit ce bon-homme, ne lui avoit point paru, du moins à l'extérieur, digne de ſa confiance ; il étoit enchanté de ma politeſſe, & de ma généroſité. Je pris le bleſſé dans mes bras ; la taverne où nous tenions nos aſſiſes ordinaires ſe trouvant la plus voiſine, je l'y fis entrer. Le hazard y avoit amené un Chirurgien, que je priai de viſiter ſes bleſſures ; & j'eus le plaiſir d'entendre qu'elles n'étoient pas mortelles.

Le Chirurgien, après avoir fait ſa beſogne avec autant de promptitude que d'adreſſe, demanda au bleſſé, en quel quartier de la Ville il demeuroit ? celui-ci répondit, que n'étant arrivé que le matin même, il avoit laiſſé ſon cheval à une Auberge dans *Piccadilly ;* qu'il n'avoit pas encore pris d'autre

d'autre logement, & qu'il avoit très-peu, pour ne pas dire point de connoiſſances dans Londre.

Ce Chirurgien, dont j'ai oublié le nom, quoique je me rappelle fort bien qu'il commence par un R, * étoit du premier ordre dans ſa profeſſion, & l'un des Chirurgiens du Roi: très-galant homme à tous égards, ami des humains ſes ſemblables, & toujours prêt à les ſecourir dans leurs beſoins. Il offrit ſon caroſſe au malade, pour le conduire à ſon Hôtellerie, & lui gliſſa en même-tems, à l'oreille, *que s'il manquoit d'argent, il en avoit à ſon ſervice.*

L'Inconnu n'étoit point alors aſſez à lui-même, pour le remercier dignement de ſes offres: ce bon vieillard m'avoit enviſagé; jugez de ma ſurpriſe, en le voyant tout à coup renverſé ſur ſa chaiſe,

* On ſent ici la fineſſe dont l'Auteur Anglois loue ſans doute un Chirurgien de ſes amis.

s'écrier d'une voix mourante, ô mon fils, ô mon fils !

Tous les assistans attribuérent d'abord cet accident à l'extrême quantité de sang que l'étranger avoit perdu : je fus le seul qui ne s'y trompa point. Malgré mes longues dissipations, la nature me retraça dans le moment des traits que je chérissois encore..... Je me précipitai sur l'inconnu : ses lévres pâles, son visage déjà glacé par le froid de la mort, tout fut en un instant couvert & réchauffé par mes vives caresses.

Je tire le rideau sur une scene que je voudrois envain décrire. Je n'avois pas encore, ainsi que l'inconnu, totalement perdu mon Etre ; mais la surprise & l'effroi que causérent à la fois dans mon cœur une rencontre aussi imprévue, agirent si puissament sur mes sens, que j'ignore tout ce qui s'est passé jusqu'au moment, où me sentant pressé par les embrassemens les plus tendres, je me trouvai dans les bras de mon pere !

Plus cette reconnoiſſance touchante intéreſſoit l'Aſſemblée, plus l'affluence des Spectateurs gênoit les Acteurs principaux : nous ne ſongeâmes qu'aux moyens de nous en débarraſſer, afin d'être plus libres. Mon pere ne ſe fit plus preſſer d'accepter la voiture du Chirurgien, & je l'accompagnai à ſon Auberge.

Dès que nous fûmes ſeuls, il me reprocha avec bonté l'oubli total que j'avois fait de lui pendant un ſi longtems, mais ſans toucher un mot du crime qui en avoit été la cauſe. Il m'apprit enſuite la mort de ma mere, & me preſſa de retourner en province avec lui. L'incertitude de votre ſort, me dit-il, en ſoupirant, n'a fait que trop long-tems le ſupplice de ma vie ; j'ignore même ſi j'ai plus craint que je n'ai ſouhaité votre mort !

Il me dit, qu'un Gentilhomme de notre voiſinage avoit depuis peu ramené ſon fils de Londre ; c'étoit par lui qu'il avoit appris le genre de vie que j'avois embraſſé ;

& que l'eſpoir ſeul de m'en retirer avoit occaſionné ſon voyage. Il bénifſoit enfin le Ciel de l'accident fatal qui avoit menacé ſa vie, puiſqu'il avoit la conſolation de la tenir de moi, & le plaiſir d'avoir trouvé dans ſon fils des ſentimens d'humanité mille fois plus chers à ſon cœur, que tous les devoirs de pieté filiale que j'euſſe pû lui rendre s'il eût été mieux connu de moi.

Je n'étois pas aſſez pervers pour être inſenſible à tant de bonté : plus je m'en ſentois indigne, plus mon cœur en étoit pénétré. Je conſentis à tout ce qu'il plût à mon pere d'exiger de mon obéïſſance ; & la joye de ma converſion, jointe aux ſoins aſſidus de l'habile homme qui avoit entrepris ſa cure, le mit en peu de jours en état de ſoutenir la fatigue du voyage.

Je n'avois pas quitté mon pere pendant ſa maladie : je ſortis, la veille de notre départ, pour aller prendre congé de tous mes amis, & particulierement de M.

Watſon, qui s'épuiſa en raiſonnemens pour me détourner d'un acte de complaiſance, qu'il traitoit de pure foibleſſe. J'eus même à eſſuyer les ſermons, & les railleries de tous ceux qu'il jugea à propos d'ameuter pour me diſſuader, diſoit-il, de tomber dans un ridicule auſſi pitoyable. Je tins bon ; j'abrégeai les adieux, je revolai vers mon pere, & je goûtai enfin le plaiſir de revoir ma Patrie.

A peine y avois-je paſſé quinze jours, que mon pere me ſollicita de m'y fixer par un mariage avantageux, dont il étoit le maître. Mais un établiſſement de cette nature étoit trop contraire à mes inclinations. Je n'avois déjà que trop connu l'amour ; & peut-être avez-vous déjà paſſé, ainſi que moi, par toutes les extravagances de cette paſſion auſſi tendre que violente.... ici, le vieux Solitaire s'arrêta un inſtant, en regardant fixement *Tom Jones*, dont la phiſionomie, en moins d'une minute, changea ſix fois du blanc au rouge. Sur quoi

l'Hermite, sans paroître y faire attention, continua ainsi son histoire.

Sûr des aisances de la vie, je me replongeai de nouveau dans l'étude avec plus d'ardeur & d'application que jamais. Mes livres favoris, étoient ceux des anciens & des modernes qui traitent de la vraie Philosophie, science aujourd'hui décriée par bien des gens, comme la chimére la plus vaine & la plus ridicule. Je regardois cependant les Ouvrages d'*Aristote* & de *Platon*, & le reste des trésors que nous a laissés l'ancienne Gréce, comme ce que l'esprit humain a pû produire jusqu'à ce jour de plus parfait & de plus utile aux êtres pensans.

Ces Auteurs, quoiqu'ils ne m'enseignassent aucun des moyens par lesquels les hommes peuvent se flatter de parvenir à la moindre opulence, ou d'acquérir la moindre autorité sur leurs semblables, m'apprenoient du moins à mépriser également l'une & l'autre de ces acquisitions.

Leurs principes, bien ſentis & bien réfléchis, élévent l'ame, l'affermiſſent, l'endurciſſent même contre les coups de la fortune. Ils nous inſtruiſent non ſeulement dans la ſcience de la ſageſſe, mais ils confirment l'homme dans l'habitude du bien ; ils lui répétent ſans ceſſe, que la probité ſeule doit être ſon guide, s'il prétend jamais parvenir en ce monde à quelque état heureux : en préparant ſon ame à tous les maux de cette vie, ils la diſpoſent à n'en être jamais accablée.

A cette étude, j'en ajoutai une autre, vis-à-vis laquelle toute la Philoſophie des Payens les plus éclairés, peut tout au plus être regardée comme un rêve. C'eſt cette Sageſſe vraïement Divine qu'on cherche vainement ailleurs que dans les Livres Saints : c'eſt là ſeulement, où l'ame en tous points ſatisfaite, trouve les aſſurances d'un bonheur bien plus digne de ſon attention, que celui dont le monde peut flatter ſes déſirs : félicité ſuprême, dont ſans le ſecours de la révélation, l'ame

humaine la plus ſublime n'eût jamais pû concevoir la moindre idée! Oui, mes amis, je compris alors que l'étude des Philoſophes anciens, avoit été pour moi un tems à peu près perdu : quelqu'utiles, quelques délicieuſes que ſoient leurs leçons, quelque conformes qu'elles puiſſent être à la conduite réguliere qu'exige ce monde ſeulement, ſi vous les comparez aux promeſſes que nous fait l'*Ecriture*, ce ne ſont plus des Philoſophes, ce ne ſont plus que des enfans que vous croyez entendre. Rendons pourtant quelque juſtice à la Philoſophie, elle nous rend plus ſages; mais la Religion nous rend meilleurs. Elle éleve & fortifie l'ame; mais la Religion la dompte, & l'adoucit. L'une nous concilie l'eſtime des hommes, l'autre nous rend dignes de plaire au Créateur; l'une enfin ne promet qu'une félicité paſſagére, l'autre l'aſſure pour jamais... Je crains pourtant, interrompit le bon Hermite, d'abuſer de votre

patience, en m'étendant si fort sur une matiére.....

Point du tout, s'écria *Partridge*, Dieu nous garde d'être ennuyés de si bonnes choses!

J'avois passé, continua le Vieillard, environ quatre années d'une façon si agréable pour moi, totalement livré à la contemplation, & entiérement débarassé des affaires de ce monde, lorsque je perdis le meilleur & le plus aimé des peres. Ma douleur fut inexprimable. J'abandonnai mes livres, & me livrai pendant un mois entier à mes regrets & à mon déseſpoir. Le tems, seul médecin des ames, m'apporta pourtant enfin quelque consolation..... Oh, sans doute, interrompit *Partridge : Tempus edax rerum*..... mes études que je repris, continua l'Hermite, acheverent de me guérir : car la Philosophie, encore un coup, & la Religion, peuvent être appellées les exercices de l'ame, & lui sont aussi salutaires dans ses dérangemens, que les exercices matériels le sont au corps dans ses maladies.

Ma ſituation n'étoit pourtant plus la même, depuis la mort de mon pere : je m'en apperçus chaque jour. Mon frere aîné, qui étoit devenu le maître de la maiſon, étoit d'un caractére tout différent ; nous ne pûmes vivre longtems enſemble. Mon extrême mélancolie, jointe à la vie ſédentaire que j'avois menée, avoient altéré mon tempérament : les Médecins m'ordonnerent les Eaux de *Bath ;* & je ſaiſis cette occaſion pour me ſéparer d'un frere, dont toutes inclinations étoient diamétralement oppoſées aux miennes.

Le lendemain de mon arrivée ; étant allé me promener le long de la riviere, je trouvai le Soleil ſi brûlant, quoique dans l'arriere-ſaiſon, que je jugeai à propos de m'aſſeoir à l'abri de quelques ſaules qui bordoient le rivage. Je n'y fus pas un quart-d'heure, ſans entendre quelqu'un au-deſſus de moi qui ſoupiroit & ſe plaignoit amérement. J'allois me lever, lorſqu'un bruit ſemblable à celui d'un corps qui

tombe dans l'eau, vint fraper mon oreille. Je criai, j'appellai du ſecours : un Pêcheur accourut, & m'aida à retirer de la riviere un homme, à qui il reſtoit à peine quelques ſignes de vie. On le porta dans une maiſon voiſine, où je le laiſſai entre les mains d'un Apotiquaire, qui demeuroit à quatre pas de là, avec ordre de lui donner tous les ſecours néceſſaires, & de le mettre au lit.

Touché de compaſſion pour ce malheureux, je me hâtai de l'aller voir le lendemain de grand matin, dans l'intention de ſçavoir la cauſe de ſon déſeſpoir, & d'en prévenir d'autres ſuites.

Je n'eus pas mis le pied dans ſa chambre, que nous nous reconnûmes tous deux : c'étoit mon ancien ami *Watſon !* Le détail de cette premiere entrevuë ne ſeroit pas amuſant pour vous, & je crains la prolixité ; ainſi abrégeons.... Non, non, Monſieur, s'écria *Partridge*, je brûle de ſçavoir ce qui l'amenoit à *Bath*, & ſurtout pour s'y noyer.

Il faut vous satisfaire, répondit le Vieillard, je n'ai rien à vous refuser.

Mais, si l'Hermite n'est point las de parler, l'Auteur est las d'écrire : reposons-nous un instant, en attendant que le bon-homme reprenne son discours, comme on va le voir.

CHAPITRE XIII.

Conclusion de l'Histoire de l'HOMME DE LA MONTAGNE.

M. *Watson* m'apprit en peu de mots, & sans aucuns détours, qu'après avoir essuyé différens revers de fortune, il s'étoit trouvé réduit si bas & si dépourvû de ressources, qu'il avoit eu recours à celle de terminer sa vie & ses malheurs.

Je le tançai très-sérieusement d'une résolution aussi criminelle; je tâchai de combattre le plus for-

tement qu'il me fut poſſible le principe infernal du Paganiſme qui autoriſe le *ſuicide ;* je raſſemblai enfin tout ce que je crus capable d'intimider un Payen même, en lui ouvrant les yeux ſur ſon erreur. Mais j'apperçus que je parlois en-vain : le deſſein de mon homme étoit pris, & tout m'annonça qu'il n'attendoit qu'une autre occaſion pour l'éxecuter. J'inſiſtai encore ; mais avec auſſi peu de fruit. *Watſon*, après m'avoir regardé long-tems d'un œil tranquillement ſiniſtre, ouvrit enfin la bouche pour me dire, que j'étois bien changé depuis notre ſéparation ; que nul de nos Evêques ne prêchoit plus ſçavamment que moi ; mais, que ſi quelqu'un n'avoit pas cent *Guinées* à lui prêter dans la journée, il ſçavoit bien ce qu'il lui reſtoit à faire.

Je ſuis changé, en effet, lui répondis-je : j'ai eu le loiſir de penſer à mes égaremens, & le bonheur de m'en repentir ; il ne tiendra qu'à vous de m'imiter. Si j'étois

convaincu que la ſomme à laquelle vous attachez le prix de votre vie, pût rétablir vos affaires, & ne dût pas être hazardée ſur une carte ou ſur un coup de dé, je ſerois peut-être homme à vous l'offrir. Parlez, ſçachons du moins ſi je puis compter ſur vous.

M. *Watſon*, que la premiere partie de mon diſcours avoit paru aſſoupir, ſe réveilla tout à coup à la ſeconde. Il me ſerra les mains avec ardeur, m'embraſſa avec tranſport, & m'appella cent fois le ſeul ami qu'il eût au monde. Il voulut me perſuader enſuite, qu'il avoit acquis trop d'expérience pour être encore attaché au jeu, après en avoir été ſi cruellement maltraité. Non, non, s'écria-t-il, que l'on me mette en état de reparoître décemment dans le monde, & d'y choiſir une occupation honnête; ſi la fortune me ſéduit, & me trahit encore, je le lui pardonne.

Je confirmai M. *Watſon* dans des diſpoſitions auſſi louables, dont

j'avois cependant quelque peine à ne pas ſoupçonner la ſincérité. Il me les confirma par mille ſermens; & je lui lâchai un billet de cinquante livres ſterlin, avec promeſſe de lui apporter le reſte en argent le lendemain dans la matinée.

Je lui tins parole beaucoup plûtôt qu'il ne penſoit. Mais, quel fut mon étonnement, lorſque l'après-dîné même, arrivant ſans être annoncé dans ſa chambre, je trouvai mon homme aſſis ſur ſon lit, & jouant aux cartes avec un des plus fins Eſcrocs de notre ancienne Société! Cette viſion, comme vous jugez bien, ne m'indigna pas médiocrement; & ſurtout, après avoir vu le malade livrer mon billet de 50 livres, moyennant 30 *guinées*, à ſon Antagoniſte, qui ſe hâta de ſortir, en affectant de ne pas plus me reconnoître que s'il ne m'eût jamais vû.

Watſon étoit confondu..... J'ai voulu faire une derniere épreuve, me dit-il; & je ſuis enfin convaincu que mon *guignon* ne peut ſe dé-

mentir : je renonce au jeu pour jamais. J'ai réfléchi sur vos bontés, & je vous réïtére mes promesses : vous pouvez désormais, cher ami, compter sur leur exécution.

Jugez, combien j'avois lieu d'y ajouter foi ! j'achevai cependant de completter la somme que j'avois promise, & dont M. *Watson* voulut absolument me donner son billet, que je regardai comme tout ce que j'aurois jamais en retour de mon argent.

Notre conversation fut interrompuë par l'arrivée de l'Apotiquaire, qui sans s'informer de l'état de son malade, n'eut rien de plus pressé que de nous annoncer une grande & très-intéressante nouvelle, dont lui seul, disoit-il, venoit d'être informé, & qui seroit bientôt publique. Le Duc de *Monmouth* étoit débarqué dans l'Ouest d'Angleterre, avec une armée Hollandoise ; une autre flotte formidable, croisoit à la hauteur de *Norfolk ;* & cherchoit à y faire une descente, pour favoriser l'entrepri-

ſe du Duc, par une puiſſante diverſion de ce côté.

Cet Apotiquaire, étoit un des plus grands Politiques du canton : le plaiſir d'être informé d'un auſſi grand événement deux heures plutôt qu'un autre, le tranſportoit de joie. Ses nouvelles étoient cependant très-rarement de bon alloi : ſon ridicule étant ſi vulgairement connu, que chacun prenoit plaiſir à abuſer de ſa crédulité. C'eſt ce qui étoit encore arrivé en cette occaſion ; car nous ne tardâmes pas à apprendre, que le Duc de *Monmouth* avoit en effet pris terre dans notre Iſle, mais ſans armée, & ſuivi de très-peu de troupes : quant à la prétenduë diverſion dans le Comté de *Norfolk*, c'étoit une chimère.

Cependant, notre Apotiquaire ne reſta avec nous qu'autant de tems qu'il en falut pour nous débiter ſes nouvelles ; après quoi, ſans proférer une ſyllabe qui eût trait à la ſituation de ſon malade, il diſparut comme un éclair, pour al-

ler répandre ſa relation dans la Ville.

Les événemens de cette nature, font ordinairement taire les intérêts particuliers : notre converſation devint totalement politique. J'étois attaché à la Religion & au gouvernement de mon pays ; le Roi ſembloit menacer l'une & l'autre : je me perſuadai que *Monmouth*, qui venoit, diſoit-on, les défendre, ſeroit bientôt ſuivi de tous les zélés Anglicans : je me déterminai à le joindre. *Watſon*, par différens motifs peu néceſſaires à détailler, prit la même réſolution ; nous nous pourvûmes de tout ce que la guerre exige, & nous allâmes offrir nos ſervices au Duc à *Bridgewater*.

Le malheureux ſuccès de cette entrepriſe, vous eſt ſans doute auſſi connu qu'à moi-même.

J'échappai avec M. *Watſon*, de la déroute de *Sedgemore*, où j'avois été légerement bleſſé. Après avoir erré long-tems à travers champs dans le Comté d'*Exeter*,

nous trouvâmes enfin dans un endroit peu habité une vieille femme, qui nous retira dans sa cabane, & pansa ma blessure.

M. *Watson* me laissa là le lendemain, sous prétexte d'aller chercher quelques provisions à *Cullumpton*. J'attendois son retour avec toute l'impatience & l'inquiétude que l'amitié inspire, lorsque je me vis enveloppé & saisi par un détachement de Cavalerie du parti du Roi *Jacques*.

En déplorant mon sort, je déplorois celui de mon ami, qui suivant mes craintes ne pouvoit manquer d'être bientôt arrêté par le même détachement. Les Cavaliers ennemis, au nombre de six, m'avoient déja lié, & me traînoient hors de la cabane pour me conduire dans les prisons de *Taunton* : Quelle surprise ! quel coup de foudre pour moi, lorsqu'en mettant le pied hors de la porte, j'apperçus *Watson* au milieu des soldats qui gardoient les dehors de la maison. Le perfide m'avoit trahi ; le

traître m'avoit vendu aux Royalistes, dans l'espoir d'obtenir sa grace à mes dépens ! . . Pardonnez à l'horreur que cet affreux souvenir jette encore dans mon ame.

Ce monstre eut d'abord l'impudence de vouloir encore s'excuser. Mais, dès qu'il apperçut qu'il n'avoit à attendre de moi que les mépris & les reproches les plus sanglans, il changea tout à coup de langage. Il me dénonça à nos conducteurs, comme le plus déterminé & le plus dangereux des rebelles ; il rejetta sa propre révolte sur moi ; & m'accusa, non seulement de l'avoir séduit, mais de l'avoir forcé par mes menaces de prendre les armes contre son légitime Souverain.

Si jamais l'indignation pénétra vivement un cœur dans le degré le plus suprême, je lui laisse à se former l'idée de tout ce que le mien sentit alors.

Cependant la fortune, par un de ces caprices qui n'étonnent presque jamais que le vulgaire, ou

ceux qui les éprouvent, me regarda enfin d'un œil de pitié. En entrant dans un chemin creux, aux environs de *Willingthon*, mes gardes eurent le vent qu'un parti de cinquante Révoltés étoit à leur ſuite, & alloit tomber ſur eux. Il n'en falut pas davantage pour leur inſpirer une allarme ſi chaude, qu'ils ſe diſperſerent en un moment, & me laiſſerent libre, ainſi que mon odieux Camarade; qui à ſon tour, crut n'avoir rien de mieux à faire que de ſe hâter de me fuir. Je n'en ſuis pas fâché maintenant: quoique privé de l'uſage des mains, j'euſſe tenté ſans doute de me vanger de ſon infâme lâcheté.

Maître alors de mes pas, je jugeai à propos de quitter le grand chemin. Je traverſai beaucoup de pays, ſans ſuivre de routes certaines, & ſans ſçavoir préciſément où chercher un azile: toute figure humaine m'étoit ſuſpecte; je liſois ſur tous les viſages un deſſein formé de me trahir.

Enfin, après pluſieurs jours de

marche, durant lesquels les champs seuls me fournirent le même lit & les mêmes alimens que la Nature offre toujours aux Sauvages nos semblables, le hazard me conduisit sur cette Montagne, où la solitude & l'éloignement apparent de toute espece de commerce avec les hommes, me fixèrent.

La premiere personne avec qui je fondai mon habitation, étoit la mere de cette vieille femme, avec laquelle j'ai vêcu ignoré jusqu'au moment où la nouvelle de la grande révolution arrivée en Angleterre a mis fin à mes craintes, & m'a permis d'aller encore une fois revoir ma Patrie. J'y ai réglé, à l'amiable, tous mes intérêts avec mon frere; je lui ai abandonné mes biens, à la charge d'une Pension viagere, qu'il me paye exactement; & qui est plus que suffisante, au genre de vie que je mene, pour subvenir à mes besoins. Tels sont les principaux traits de mon histoire: le reste n'est, je

crois, pas digne de vous être raconté.

Se peut-il, lui dit *Jones* après l'avoir remercié de ſa complaiſance, que vous ayez pû perſiſter depuis ſi long-tems ſans ennui, ou ſans dégoût, dans un genre de vie auſſi uniforme ?

J'ai beaucoup voyagé, lui répondit le Solitaire, il eſt même peu de parties de l'Europe qui me ſoient inconnuës. Mais c'eſt une hiſtoire à part, & qui demanderoit trop de tems : le jour commence à luire, vous êtes ſans doute fatigué ; votre compagnon dort profondément ; je vous conſeille d'en faire de même, & de vous croire en ſûreté. Quant à moi, comme je vous l'ai dit, ſoumis aux beſoins de la Nature, je ne les ſatisfais, que lorſque je m'en ſens preſſé : l'aurore me paroît belle ; & je vais jouïr du haut de ces montagnes, d'un ſpectacle toujours auſſi beau, que nouveau pour mes yeux.

Jones, qui n'avoit nulle envie de dormir, pria ſon Hôte de vouloir permettre qu'il l'accompagnât. Ils ſortirent enſemble, & laiſſerent *Partridge* dans les bras du ſommeil.

Fin du huitiéme Livre.

L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE NEUVIÉME.

Contenant douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Avanture ſurprenante.

TOm *Jones* & le Solitaire, en s'entretenant des beautés de la Nature, étoient parvenus au haut de la Montagne, au bas de laquelle, du côté du *Nord-weſt*, on voyoit un grand Bois, lorſque des cris perçans qui paroiſſoient en ſortir, vinrent tout à coup frapper leurs oreilles. *Jones* écouta pendant quelques inſtans; & prenant

auſſitôt ſon parti, ſans ſonger à dire adieu à ſon Hôte, il deſcendit, ou plutôt ſe laiſſa gliſſer, au riſque de ſe briſer mille fois les os, juſqu'au bas de la Montagne, & s'enfonça dans le plus épais du Bois.

Les cris qui redoubloient, lui ſervoient de guide : il vit bientôt un ſpectacle auſſi cruel qu'intéreſſant. C'étoit une femme, deminuë, ſe défendant encore à peine contre les efforts d'un homme, qui à l'aide d'une jarretiere paſſée au col de cette malheureuſe, l'entraînoit vers un arbre où il paroiſſoit avoir deſſein de l'attacher. Notre Héros, ſans perdre le tems en informations inutiles, appercevant un gros bâton de chêne que cet homme avoit laiſſé par terre à quelques pas de lui, s'en ſervit ſi utilement avant que ce ſcélérat eût le tems de ſe mettre, en défenſe, que la femme même, croyant ſon ennemi hors d'état de jamais l'offenſer de nouveau, crut devoir demander ſa grace au redoutable *Jones*.

Cette belle affligée étoit aux pieds de *Tom*, & lui marquoit par ſes geſtes uniquement toute la ſincerité de ſa reconnoiſſance. Il étoit tendre, il en fut ému ; & s'empreſſant de la relever, il l'aſſura en bégayant de toute la joye qu'il reſſentoit d'avoir eu le bonheur d'être utile à une femme auſſi charmante.

La vérité du fait eſt, que l'inconnuë n'étoit pas ce qu'on appelle une beauté ; elle n'étoit point non plus de la premiere jeuneſſe : mais elle étoit aimable, & fraîche ; & le déſordre de ſon habillement, qui laiſſoit voir une gorge d'albâtre, avoit tellement exagéré le mérite du reſte aux yeux du ſuſceptible *Tom*, qu'il ne ſçavoit plus qu'admirer, & ſe taire.

La Dame ſe trouvoit à peu près dans la même ſituation : *Jones* étoit beau, & fait à peindre, nous l'avons déjà dit ; tout cela joint à un ſervice auſſi eſſentiel, & ſi à propos rendu, avoit fait naître une foule de ſentimens ſi divers dans le

cœur de l'inconnuë, que ſa bouche manquoit de termes pour les exprimer à ſon gré.

Leur ſilence mutuel ne fut interrompu que par les mouvemens du bleſſé, qui tentoit de ſe relever : ce que *Jones* n'eût pas plutôt apperçu, qu'il lui lia les mains derriere le dos avec la même jarretiere dont ce perfide avoit prétendu faire un uſage bien plus funeſte. Ce malheureux étoit d'abord tombé la face contre terre, & *Jones* ne l'avoit point encore enviſagé ; il ne fut pas peu ſurpris, ni peut-être moins ſatisfait, de reconnoître en lui ce même Enſeigne, ce même *Northerton*, qui quelques jours auparavant, l'avoit ſi indignement bleſſé à la tête !

Jones eut bientôt pris ſon parti. Il demanda à la Dame ſi elle étoit éloignée de chez elle, ou ſi elle n'avoit aucunes connoiſſances dans le voiſinage chez leſquelles il pût la conduire, en attendant qu'il pût s'aſſurer de cet homme en le remettant dans la priſon la plus pro-

H. GRAVELOT. INV.

CHIDEL SC

chaine. L'inconnue lui apprit qu'elle étoit abſolument étrangére dans ce pays ; & *Jones* commençoit à ſe trouver dans un grand embarras, lorſqu'il ſe reſſouvint du bon Hermite, qui l'attendoit peut-être encore au haut de la montagne. Ce ne fut qu'un ſaut pour notre Héros. Il trouva, en effet, le Solitaire aſſis au même endroit, avec un fuſil à la main, & attendant tranquillement la fin de l'avanture.

Le Vieillard lui conſeilla de mener la Dame à *Upton*, ville voiſine, & où elle ne pouvoit manquer de trouver tous les ſecours néceſſaires dans ſa ſituation préſente.

Jones ſatisfait ſur l'article qui l'intéreſſoit le plus, remercia l'Hermite, prit congé de lui, le pria d'envoyer *Partridge* à l'endroit convenu, & revint à toutes jambes au Bois. Lorſque notre Héros étoit parti pour aller conſulter l'*Homme de la Montagne*, il avoit bien penſé que le miſérable *Northerton*, avec les mains liées der-

rière le dos, n'étoit pas en état de rien entreprendre de criminel contre la femme qu'il laiſſoit avec lui. Il ſçavoit, d'ailleurs, que l'endroit où il alloit n'étoit pas hors de la portée de la voix de cette même femme, au cas qu'il prît encore envie à *Northerton* de vouloir tenter de nouveaux outrages; & il avoit menacé l'Enſeigne d'être lui-même ſon bourreau, s'il donnoit lieu à la Dame de former encore la moindre plainte contre lui.

Tout cela étoit fort prudent, à un point près, que *Jones* avoit malheureuſement oublié. *Northerton* avoit les bras très-bien liés, mais ſes jambes étoient libres; & l'Enſeigne, pendant l'abſence de *Jones*, avoit jugé à propos de s'en ſervir pour ſe ſauver, en s'enfonçant dans le plus épais du Bois.

L'imprudent *Jones*, à ſon retour, piqué de cette eſcapade, vouloit abſolument courir après: mais la Dame effrayée de la nouvelle abſence que projettoit ſon libérateur,

qui pouvoit s'égarer dans la forêt, & la laiſſer ſeule dans un état très-peu décent, le pria de ſi bonne grace d'abandonner cette pourſuite, que le complaiſant *Jones* ne put réſiſter à ſes inſtances.

Elle avoit encore une grace à lui demander : nous avons dit qu'elle étoit à demi-nuë ; & ſa pudeur ſouffroit de ſe voir ainſi expoſée aux regards de ſon jeune libérateur. C'eſt ce qu'elle lui fit entendre, avec tous les ménagemens poſſibles. Ils étoient alors en route pour aller à *Upton*. *Jones* ſçavoit trop bien vivre, pour ne pas chercher tous les moyens de calmer les ſcrupules d'une belle Dame : il lui offrit ſon habit pour la couvrir ; mais j'ignore par quelle raiſon l'Inconnuë refuſa abſolument d'accepter ſon offre. Ce que je ſçai poſitivement, c'eſt que *Jones*, ſans doute pour la raſſurer contre l'inquiétude que pouvoit lui cauſer l'avidité de ſes regards, lui propoſa de marcher devant elle juſqu'à la Ville; & qu'ils y arriverent ainſi.

Quelques malins prétendent pourtant, que dans le cours de cette marche, assez semblable à celle d'*Orphée* & d'*Euridice*, notre moderne *Orphée* fut plus d'une fois tenté, & succomba même à la tentation de regarder derriere lui sous différens prétextes. Cependant, plus heureux que le pauvre Chantre de la *Thrace*, il parvint à amener sa compagne sans accident, jusques dans les murs de la fameuse ville d'*Upton*.

CHAPITRE II.

Arrivée de JONES, *& de la Dame Inconnuë, dans l'Hôtellerie d'*UPTON. *Nouvelles avantures.*

JOnes, qui comme nous venons de le dire, marchoit en avant, choisit en entrant dans la Ville l'Hôtellerie qui lui parut la plus apparente, & y entra tout de suite. Il demanda une chambre hau-

te ; & la ſervante alloit l'y conduire, lorſque la Dame échevelée & demi-nuë, qui le ſuivoit alors en doublant le pas, fut arrêtée tout court par l'Hôte. Cet homme, très-choqué de ce qu'une *créature* (c'étoit ſon expreſſion la plus modifiée) oſât en pareil équipage entrer chez lui, prétendoit la mettre à la porte avec ſcandale, lorſque *Jones* revenant au bruit ſur ſes pas, lui parla d'un ton ſi impoſant, que l'Aubergiſte alloit lâcher priſe, ſi ſa femme n'étoit pas accouruë à ſon ſecours. Grand carillon ! grand tapage dans la cour de l'Hôtellerie !..... l'Hôteſſe jure, en mettant les mains ſur l'inconnuë, que jamais femme de ſon eſpéce n'a logé ni ne logera jamais chez elle. Cette femme épouvantée veut répondre ; *Jones* indigné veut ſe faire entendre ; l'Hôte, qui ſe ſent ſecondé par ſa femme, heurle à l'uniſſon avec elle ; la ſervante, méchante bête de ſa nature, vient auſſi mêler ſa voix à la leur ; *Partridge*, qui arrive tout éſoufflé,

& qui ignore le motif de cette *Bacchanale*, y foure auſſi ſa muſique : tous parlent, tous crient, tous tempêtent, tous jurent à la fois, tous enfin alloient ſe battre, lorſque l'arrivée d'un caroſſe à quatre chevaux qui ſe fit entendre à la porte, attirant tout-à-coup de ce côté toutes les attentions de l'Hôte & de ſa femme, laiſſa enfin l'entrée de l'eſcalier libre à nos Voyageurs. La chambre, dont ils s'emparerent, étoit ſans contredit la plus belle de la maiſon ; & *Jones* félicitoit déjà ſa belle inconnuë de ſon arrivée, ſans autre accident, dans *Upton*, lorſque l'Hôteſſe entrant, avec un air radouci, les pria de vouloir bien céder cet appartement à une jeune Dame de la plus grande condition qui venoit d'arriver dans le caroſſe à quatre chevaux, avec ſa femme-de-chambre.

Jones, & ſon inconnuë, crurent devoir y conſentir, à condition d'avoir une autre chambre dans l'Hôtellerie : l'Hôteſſe la pro-

mit ; & l'on deſcendit dans la cuiſine, en attendant que ce nouvel appartement fût préparé.

Ils y entroient à peine, lorſqu'un détachement de Soldats, conduiſant un déſerteur, arriva dans l'Hôtellerie. Le Sergent s'informa d'abord à l'Hôte du nom & de la demeure du principal Magiſtrat du lieu ; & fut fort ſurpris d'apprendre, que c'étoit l'Hôte lui-même. Il lui demanda à la fois les billets de logement, & une bouteille de bierre ; & ſe campa auprès du feu en attendant. Tandis que tout ceci ſe paſſoit, *Jones* étoit occupé à conſoler ſa Dame affligée, qui aſſiſe vis-à-vis une table de la cuiſine, & la tête appuyée ſur ſon bras, pleuroit ſes infortunes..... mais, de crainte que le Lecteur (attendu certaine circonſtance qu'il n'a ſûrement pas oubliée, ne ſoit ici dans l'embarras) je crois qu'il eſt bon de l'avertir, que notre inconnuë, avant que de quitter la chambre haute, s'étoit emparée d'une taye d'oreil-

ler, dont elle s'étoit ſervie de façon à pouvoir paroître dans un état à peu près décent vis-à-vis tant de monde.

Le Sergent, qui du coin du feu la regardoit très-attentivement depuis quelques minutes, ſûr alors de ne ſe point méprendre, quitte ſa place avec vivacité, vient à elle le chapeau à la main, & lui demande ſi ce n'eſt point à l'épouſe du Capitaine *Waters* qu'il a l'honneur de parler? La pauvre femme, qui juſques-là n'avoit oſé lever les yeux ſur perſonne, reconnut d'abord le Sergent, l'appella par ſon nom, & lui avoua qu'il ne ſe trompoit point. Ce qui m'étonne, dit-elle, en ſoupirant, c'eſt d'être reconnuë dans l'état déplorable où l'accident le moins prévu vient tout-à-coup de me réduire! Vous voyez mon libérateur (ajouta-t'elle en montrant *Jones*) c'eſt à lui que je dois la vie, c'eſt à lui que je dois peut-être plus encore.

Quoique ce Gentilhomme ait fait pour vous, s'écria le Sergent,

en retrouſſant ſa mouſtache, il peut compter ſur la reconnoiſſance du Capitaine, & j'en ſuis le garant. En attendant, Madame, ſi je puis vous rendre quelque ſervice, ordonnez, diſpoſez de moi ſans façons : je connois la généroſité du Capitaine ; ce ſera m'obliger.

Tous les yeux furent alors fixés ſur cette Dame. L'Hôteſſe, qui avoit tout entendu, accourut à elle, l'accabla d'excuſes, rejetta la réception qu'on lui avoit faite ſur la crainte de deshonorer une Hôtellerie bien famée, & finit par la ſupplier de diſpoſer de ſa plus belle robbe, en attendant que l'équipage de la Dame, volé ſans doute, pût être retrouvé.

Madame *Waters* avoit peine à pardonner à cette femme : l'interceſſion de *Jones* l'y détermina. La robbe fut acceptée, on fit faire grand feu dans une autre chambre de l'Hôtellerie, où l'Hôteſſe accompagna la Dame, qu'elle vouloit abſolument avoir l'honneur

d'aider à ſa toilette. Le calme ainſi rétabli partout, *Jones* en attendant que la Dame fût habillée, & que le dîner qu'il commanda alors fût prêt, raſſembla toute la compagnie auprès du feu, & fit faire un jatte de *Punch* qui fut buë à la ronde (ſuivant l'uſage) pour ſçeller la paix générale.

CHAPITRE III.

On pouvoit s'y attendre.

LA Table miſe, & le dîner ſervi dans la chambre de Madame *Waters*, *Jones* ne ſe fit point attendre. Il n'avoit pas mangé depuis près de vingt-quatre heures; on peut juger s'il s'en acquitta bien. Il n'en fut pas tout-à-fait de même de la Dame: elle avoit déjà trop regardé *Jones*, elle le regardoit encore, & ne voyoit que lui; un ſens n'eſt preſque jamais pleinement ſatisfait qu'aux dépens des autres.

Notre Héros, ſans être petit maître, interceptoit pourtant quelques-unes de ces œillades qu'on feignoit de ne lui lâcher qu'à la dérobée ; il en faiſoit ſon profit à part lui, & mangeoit d'autant, très-reſolu de ſçavoir à quoi s'en tenir dès que la table ſeroit levée. Ce moment arriva.

Les ſentimens d'une reconnoiſſance très-légitime, de la part de la Dame, ouvrirent la ſçéne. *Jones* y répondit avec chaleur : le dialogue fut vif & preſſant, l'amour & l'occaſion le dictoient ; point de raiſonnemens, point de digreſſions inutiles, rien qui s'écartât du but ; bien attaqué d'un côté, aſſez bien défendu de l'autre, juſqu'au moment où certain point cédé mit enfin les interlocuteurs d'accord, à leur ſatisfaction mutuelle.

Jones profita de la trêve qui ſuivit ce premier débat, pour laiſſer entrevoir quelque curioſité ſur l'avanture extraordinaire qui lui avoit procuré le bonheur de rencontrer

Madame *Waters*. Mais il apperçut bientôt, par l'adreſſe avec laquelle elle écartoit ſes demandes, qu'elle avoit des raiſons pour n'entrer dans aucun détail ſur ce ſujet. Notre Héros étoit poli, il n'inſiſta pas davantage : mais il ne préſuma pas moins, qu'une femme qui ſe taît en pareil cas, craint de trop, ou de trop peu rougir.

Tandis que la Dame détourne cette converſation, & la remet ſur une autre matiere, écoutons un inſtant celle que l'on tient ſur leur chapitre dans la cuiſine.

Partridge, le Sergent, & le cocher qui avoit amené la jeune Demoiſelle avec ſa femme de-chambre, bûvoient auprès du feu; l'Hôte & l'Hôteſſe, autant que leurs occupations le permettoient, venoient de tems à autre leur tenir compagnie.

Partridge venoit de raconter ce qu'il avoit appris de l'*Homme de la Montagne*, concernant la ſituation dans laquelle Madame *Waters* avoit été trouvée par notre Héros, dans

le bois ; le Sergent procéda à ſon tour, à débiter ce qu'il ſçavoit des antécédens de cette hiſtoire. La Dame, diſoit-il, étoit regardée comme l'épouſe du Capitaine *Waters ;* on l'avoit vuë partout en quartier avec lui, elle portoit même ſon nom ; mais il ignoroit, ainſi que bien d'autres, ſi elle étoit véritablement ſa femme. Peu importoit pourtant : elle étoit d'un excellent caractére, elle protégeoit le Soldat, & étoit aimée de tous les Officiers. Il eſt vrai, qu'elle avoit quelque prédilection pour l'Enſeigne *Northerton :* mais qu'importe encore ; le Capitaine l'ignoroit, ou n'en étoit pas inquiet ; il n'en aimoit pas moins ſa femme ; qu'avoit-on à y dire ? J'ai à y dire, répondit l'Hôteſſe, qui arrivoit alors, qu'il y a des gens qui feroient mieux de ſe taire. Elle eſt ſa femme légitime, j'en mettrois ma main au feu : voyez-la ſeulement habillée comme elle l'eſt maintenant, & dites-moi ſi vous avez jamais vû une femme de con-

dition ? beau connoiſſeur, en vérité ! une gredine donne-t'elle une *Guinée* pour le louage d'une robbe? allez, allez encore un coup, vous feriez bien mieux de vous taire.

Le Sergent, piqué de la *ſortie* que lui faiſoit l'Hôteſſe, lui préparoit une réponſe militaire. Mais l'Hôte, dont le préſent de la *Guinée* avoit frapé l'oreille, lui coupa la parole pour chanter pouille à ſa femme, ſur l'imprudence qu'elle avoit euë de recevoir d'abord ſi impoliment une auſſi bonne pratique. Tandis qu'ils ſe querelloient réciproquement ſur ce ſujet, le Sergent après avoir verſé raſade à la ronde, interrogea *Partridge* ſur ce qu'étoit ſon maître, & ſur l'objet de ſon voyage. *Partridge*, offenſé d'être pris pour un Domeſtique, répondit qu'il n'avoit point de maître; que M. *Jones* étoit ſon ami; que ce même M. *Jones*, étoit fils unique de M. *Alworthy*; qu'il voyageoit pour ſon plaiſir; & qu'il avoit laiſſé ſon Equipage à *Gloceſtre*, pour aller voir plus familiérement

Au nom de M. *Alworthy*, l'Hôte & l'Hôteſſe ouvrant les oreilles auſſi grandes que les yeux, Quoi ! s'écriérent-ils, ce Gentilhomme eſt fils de M. *Alworthy* ? de ce M. *Alworthy* ſi riche, & qui fait tant de bien à tout le monde dans ſa Province ?

Lui-même, répliqua gravement *Partridge*.

Je m'étois doutée, interrompit l'Hôteſſe, que ce jeune homme étoit d'une grande naiſſance. Tout eſt noble en lui, ſa phiſionomie enchante, ſon premier abord m'a charmée .....

L'Hôteſſe en eût ſans doute dit bien davantage, ſi elle n'eût pas été interrompue par les ordres qui vinrent de la part de la jeune Demoiſelle, de faire préparer ſon caroſſe pour le départ. Mais elle s'en flattoit envain : le cocher, ainſi que le Sergent, étoient hors d'état de mettre un pied devant l'autre : *Partridge* n'étoit guére plus raſſis ; quant à l'Hôte, dont le ſeul talent étoit celui de boire, le vin, la

bierre, & l'eau-de-vie même, ne faiſoit pas plus d'effet ſur lui que ſur les vaiſſeaux de ſa cave.

Tel étoit l'état de la cuiſine, lorſque la ſonnette de l'appartement de Madame *Waters* appella, & fit monter l'Hôteſſe. C'étoit du thé que l'on demandoit. L'Hôteſſe, en le ſervant, n'avoit garde de manquer à amuſer nos deux Amans du détail de l'embarras où ſe trouvoit la jeune Demoiſelle étrangere, par l'intempérance de ſes gens. Hélas! ajouta-t'elle, avec un air de compaſſion, il eſt peut-être bien fâcheux pour elle de ne pouvoir pourſuivre actuellement ſon voyage. C'eſt, en vérité, la créature la plus douce, & la plus aimable; & je crois l'avoir déjà vuë ailleurs. Je la ſoupçonne même, d'avoir quelque paſſion dans le cœur, & de ſuivre quelque infidéle..... mais non, elle a trop de charmes pour avoir à ſe plaindre d'un Amant. Il l'attend ſans doute, en quelque endroit convenu entr'eux; & ſon inquiétude égale certainement celle de ſa maîtreſſe.

Jones, à ces mots, laiſſa échaper un ſoupir, auquel Madame *Waters* parut ne point faire attention tant que l'Hôteſſe demeura dans la chambre, mais qu'elle releva dès que cette femme fut partie, en laiſſant entrevoir à notre Héros qu'elle le ſoupçonnoit de n'avoir pas le cœur auſſi libre qu'elle avoit pû le croire. L'air embaraſſé de *Jones*, en eſſayant de lui répondre, dut la convaincre que ſes ſoupçons étoient fondés. Mais cette Amante n'étoit pas aſſez délicate pour s'en trop allarmer. *Jones* lui plaiſoit par la figure, elle étoit ſûre de ce point: elle connoiſſoit peu ſon cœur; eh, qu'importe? Jouiſſons toujours de ce que nous connoiſſons... Que de femmes penſent comme elle, & agiſſent en conſéquence!

CHAPITRE IV.

Eclairciſſemens.

NOus avons fait remarquer, dans le Chapitre précédent, avec quelle politeſſe notre héros s'étoit prêté à la répugnance de Madame *Waters*, concernant le détail des avantures de ſa vie. Mais, comme le Lecteur, qui n'a pas les mêmes motifs d'indulgence, pourroit probablement ſouhaiter d'en être inſtruit : il faut, en peu de mots, le ſatisfaire.

La Dame *Waters* n'étoit donc, en effet, comme le Sergent l'avoit ſoupçonné, que la Maîtreſſe de ſon prétendu mari. Nous ſommes même bien fâchés d'être obligés d'ajouter, qu'elle avoit eu quelque amitié pour l'Enſeigne *Northerton*. La diviſion du Régiment où ſervoit M. *Waters*, ayant deux jours de marche au-deſſus de la

Compagnie dans laquelle M. *Northerton* étoit Enſeigne, étoit arrivée à *Worceſtre* le lendemain du jour même du démêlé ſanglant ci-devant mentionné, entre *Northerton* & *Tom Jones*.

Le Lecteur ſçaura donc, qu'il avoit été convenu entre Madame *Waters* & le Capitaine de ce nom, qu'elle accompagneroit ſa marche juſqu'à *Worceſtre* ſeulement, pour de là retourner à *Bath*, où ſon prétendu mari iroit la rejoindre après la campagne finie.

M. *Northerton* avoit été inſtruit de cet arrangement par la Dame, qui avoit même promis de reſter à *Worceſtre* juſqu'à ce que la Compagnie de l'Enſeigne y arrivât. A quel deſſein ? Le Lecteur peut le deviner. Notre devoir eſt de narrer fidélement les faits, & rien ne nous oblige à faire violence à la candeur de notre caractére, par d'injurieux commentaires ſur la plus aimable partie du genre humain.

Northerton ne s'étoit pas plutôt

échappé de l'Hôtellerie, ou il avoit si brutalement bleſſé *Jones*, qu'il avoit couru à *Worceſtre* à la rencontre de Madame *Waters*, dont l'époux en titre n'é oit parti que depuis très-peu d'heures. L'Enſeigne n'avoit pas cru devoir cacher à cette Dame ſon démêlé avec *Tom Jones:* il avoit ſeulement cru devoir ſupprimer toutes les circonſtances qui euſſent pû le faire croire coupable, mais ſans diſſimuler le danger qui pouvoit menacer ſa tête au cas que cette affaire fût mal priſe par les Juges, s'il avoit le malheur d'être attrapé.

Les femmes ſont généralement plus compatiſſantes, & plus déſintereſſées que les hommes. Madame *Waters*, inſtruite du péril qui menaçoit ſon ami, n'eut plus d'autres conſidérations devant les yeux que celle de ſa ſûreté. Il fut arrêté entr'eux, que M. *Northerton*, après avoir paſſé à travers champs le Comté *d'Hereford*, ſe rendroit dans un des Ports de la Principauté de *Galles*, où il pouroit, en s'embarquant

barquant, défier le reſſentiment de ſes ennemis.

Il eſt vrai que la Dame, toujours par un même principe de compaſſion & d'amitié pour lui, s'étoit abſolument déterminée à lui tenir fidéle compagnie ..... Oh, dira-t'on, ceci eſt de trop ! Patience Lecteur : pouvoit-elle moins faire ? Ce malheureux, comme nous l'avons dit, n'avoit rien ; il avoit laiſſé ſon argent à l'Hôteſſe qui avoit facilité ſa fuite : comment eût-il vêcu ? Elle, au contraire, étoit dans l'opulence, & le prouva à M. *Northerton*, en lui mettant ſous les yeux trois billets de banque de 90 livres ſterlin chacun, ſans compter l'argent comptant, & un diamant d'un prix aſſez honnête.

On ſent que M. *Northerton*, dans la ſituation de ſes affaires, n'étoit pas homme à s'oppoſer aux deſſeins d'une amie auſſi tendre que généreuſe : cela ſeroit trop étonnant. Ce qui l'eſt moins, attendu les foibleſſes auſquelles certains ca-

ractéres ont une pente ſi connuë, c'eſt que le projet de voler cette Dame ait entré dans la tête de M. *Northerton*.

Sans doute, il eſt des gens qu'il ne faut point tenter : maudite occaſion ! C'eſt toi qui fait le crime. Madame *Waters* auroit dû le ſçavoir, & ne l'ignoroit pas ſans doute : ſon imprudence fut punie.

Quoiqu'il en ſoit, il paroît maintenant aſſez inutile d'entrer dans un ample détail ſur la façon dont *Northerton* parvint, dans la route, à conduire cette femme dans le fond d'un bois. Le moindre prétexte de ſe croire pourſuivis étoit plus que ſuffiſant pour en impoſer à une amie auſſi chaude que Madame *Waters ;* & nous croirions faire injure à la ſagacité de nos Lecteurs, en ſurchargeant de circonſtances vraiſemblables un fait ſi vraiſemblable par lui-même.

Fin du neuviéme Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE DIXIÉME.

Qui contient encore environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée d'un Gentilhomme Irlandois. Grandes Avantures dans l'Hôtellerie.

IL étoit minuit ſonné, tout dormoit, on étoit cenſé dormir dans l'Hôtellerie, excepté la ſervante *Suſanne*, lorſqu'un Cavalier arrivant à toute bride frappa bruſquement à la porte, & demanda en entrant, s'il n'étoit point arrivé quelques femmes dans la maiſon ?

A l'air effaré de cet homme, la Servante effrayée ne ſçavoit que

lui répondre. Parlez, parlez, lui dit-il; c'eſt ma femme que je cherche : je l'ai déjà manquée deux fois aujourd'hui. Si elle eſt ici, faites-la-moi voir ; ſi elle en eſt partie, dites-moi le chemin qu'elle a pris, & ſoyez ſûre de votre fortune. Il ouvroit, en prononçant ces mots, une main pleine de *Guinées*, ſpectacle ſéduiſant, & très-propre à engager toute autre même qu'une pauvre Servante à de plus grandes choſes !

Suſanne, qui ſur ce qu'elle avoit oui-dire par le Sergent de Madame *Waters*, ne doutoit pas qu'il ne fût ici queſtion d'elle ; & qui crut ne pouvoir jamais trouver une occaſion de faire plus légitimement ſa fortune, qu'en rendant une épouſe à ſon mari, offrit ſans balancer de le conduire dans l'appartement de cette Dame.

Le fougueux Irlandois ne ſe le fit pas répéter deux fois. Il monte, ſans chandelle, avec *Suſanne ;* il trouve la porte fermée en dedans : il frappe, on ne lui répond point

assez-tôt ; il refrappe de façon que la serrure saute, & voilà mon homme tombé tout de son long dans la chambre.

A peine étoit-il relevé, qu'un autre homme sortant du lit s'offrit à ses regards... nous l'avouons avec honte, & même avec douleur..... c'étoit notre Héros lui-même ! qui, d'une voix menaçante, lui demanda à quel titre on osoit ainsi venir troubler son repos ?

L'Irlandois, qui croyoit s'être trompé de chambre, se préparoit à de grandes excuses, lorsque les rayons de la Lune lui montrerent une robbe, des cotillons, des bas, & des souliers de femme répandus confusément dans la chambre. Quelle vision pour un jaloux ! la rage ne lui permet pas de parler ; il vole droit au lit. *Jones*, indigné de son audace, s'y oppose ; les Parties s'irritent ; les coups tombent comme la grêle ; & Madame *Waters* (car il faut confesser que c'étoit elle) crie à tuë tête au meurtre, & au voleur !

Un autre Gentilhomme Irlandois, arrivé trop tard le soir même dans l'Hôtellerie pour qu'on ait songé à en faire mention, étoit couché dans la chambre voisine. C'étoit un cadet de famille, qui n'ayant pas grande fortune à attendre chez lui, s'étoit mis en chemin pour en chercher une meilleure aux eaux de *Bath*.

Ce jeune homme, éveillé par le tapage qui se faisoit à côté de lui, se léve, prend une chandelle qu'il avoit laissé brûler dans la cheminée, d'une main, & son épée de l'autre, & arrive dans la chambre de Madame *Waters*.

Si l'aspect de ce Survenant, en chemise, ajouta à l'indignation que ressentoit déja la Dame, il diminua pourtant considérablement ses craintes, lorsqu'elle l'entendit s'écrier, Eh, mon cher *Fitz-patrick !* que D.... fais-tu donc ici ? sur quoi, l'autre répondit sur le champ, O M. *Macklachland*, que je suis charmé de vous y rencontrer !... Ces

infâme a débauché mon épouse.... Je les surprens enfin ensemble..... Quelle épouse, interrompit M. *Macklachland* ? Ne connois-je pas Madame *Fitz-patrick* ? Où diantre la voyez-vous donc ici ?

Fitz-patrick, ouvrant de grands yeux, & s'appercevant enfin de son erreur, demanda mille pardons à Madame *Waters*; puis se retournant vers *Tom Jones* : quant à vous, lui dit-il, en le regardant fiérement, je n'ai rien à vous dire. Vous m'avez frappé ; demain matin vous m'en ferez raison.

Jones ne répondit à cette bravade, qu'avec mépris ; & M. *Macklachland*, prenant son Compatriote par le bras, après lui avoir reproché vertement son imprudence, se mit en devoir de l'entraîner dans sa chambre.

Pendant tous ces propos, la Dame qui avoit eu le tems de respirer & de reprendre ses sens, avoit remarqué une porte de communication entre sa propre chambre, & celle qui avoit été destinée

à *Tom Jones :* il ne lui en fallut pas davantage pour trouver jour à ſauver ſa réputation.

Elle ſe mit à crier de nouveau au meurtre ! à la violence ! & l'Hôteſſe étant enfin accouruë au bruit, la Dame *Waters* l'accabla des reproches les plus aigres, ſur le peu de ſureté d'une maiſon, ou une femme de condition ſe trouvoit expoſée à ſe voir ravir dans ſon lit & la vie & l'honneur.

L'Hôteſſe cria bientôt auſſi haut qu'elle, en ſoutenant que ſa maiſon, ainſi que ſa réputation, avoient toujours été ſans tache ; & demanda, en jurant, aux hommes la cauſe de toute cette avanie.

Fitz-patrick, la tête baiſſée, répéta qu'il avoit fait une mépriſe, & qu'il en demandoit pardon ; après quoi, ſon ami l'emmena dans ſon appartement.

Jones, qui avoit trop d'eſprit pour n'avoir pas ſaiſi l'idée de Madame *Waters*, (à propos de la porte qui communiquoit dans ſa chambre) ſoutint fermement, qu'ayant

entendu enfoncer celle de cette Dame, ſans ſçavoir à quel deſſein, il étoit accouru pour la défendre.

L'Hôteſſe affirma à ſon tour, qu'il n'avoit jamais été commis dans ſa maiſon ni vol, ni violence ; & leur fit une longue énumération de toutes les perſonnes de qualité qui, de tems immémorial, avoient logées chez elle. On l'écouta patiemment : la Dame feignit enfin de s'appaiſer ; *Jones*, après l'avoir aſſurée qu'il n'avoit pas moins fallu qu'un danger auſſi imminent pour le déterminer à paroître devant elle dans un état auſſi peu régulier, prit congé d'elle, & ſe retira dans ſa petite chambre. Et l'Hôteſſe, en ſouhaitant plus de repos pendant le reſte de la nuit à Madame *Waters*, ſe retira dans ſa cuiſine.

CHAPITRE II.

Converſation de l'Hôteſſe avec ſa Servante. Arrivée d'une autre jeune Demoiſelle dans l'Hôtellerie.

LA tête encore toute échauffée de cette avanture, l'Hôteſſe ſe reſſouvint que *Suſanne* ſeule avoit pû ouvrir la porte de la maiſon au nouveau venu, Auteur de tout le déſordre. Elle courut interroger cette fille.

Suſanne lui raconta toute l'hiſtoire, à quelques circonſtances près, telle que celle de l'argent qu'elle avoit reçu, dont elle imaginoit que ſa maîtreſſe n'avoit pas grand intérêt d'être inſtruite.

Mais l'Hôteſſe ayant témoigné à *Suſanne* combien elle compatiſſoit aux allarmes que la pauvre Dame avoit reſſenties, par rapport à ſa vertu menacée, la Servante ne put s'empêcher de conſoler ſa Maîtreſſe, en lui affirmant qu'elle

avoit très-distinctement vû M. *Jones* sauter à bas du lit de Madame *Waters*.

Cette déclaration renouvella toute la fureur de l'Hôtesse, non pas contre les prétendus coupables, mais contre la pauvre *Susanne*. La belle histoire ! s'écria-t-elle ; elle est en vérité bien vraisemblable ! une femme, en pareil cas se sera avisée de crier, & de s'accuser elle-même ?..... Eh, quelle preuve prétends-tu donc qu'elle pût donner de son innocence, que celle d'avoir appellé du secours ? vingt témoins ne sont-ils pas en état de le déposer ? Dispensez-vous une autre fois, ma mie, de vouloir répandre un tel scandale sur mes Hôtes : songez du-moins que ma maison s'en ressentiroit ; & que jamais gens capables de pareilles indignités ne logerent chez moi.

Ainsi, lui dit *Susanne*, je n'en croirai donc plus mes yeux ?

Non sans doute, repartit l'Hôtesse, il faut s'en défier ; & je démentirois les miens en pareil cas : il faut

bien d'autres preuves pour accuſer des perſonnes de condition. Ai-je livré, depuis ſix mois, un plus beau ſouper que celui qu'ils me commanderent hier au ſoir ? vis-tu jamais des perſonnes plus polies, & de meilleure humeur ? ont-ils trouvé un mot à redire au poiré de *Worceſtre* que je leur ai donné pour le plus fin *Champagne* ? n'en ont-ils pas bû deux bouteilles ? Il eſt vrai qu'il vaut le meilleur *Champagne* du Royaume, ſans quoi je me ſerois bien gardée de le préſenter à gens comme eux. Non, non, encore un coup, je ne croirai jamais que des perſonnes ſi bien élevées ſoient capables de s'oublier juſqu'à ce point.

Suſanne ainſi condamnée au ſilence, on parla d'autre choſe. L'Hôteſſe apprit, que l'Irlandois nouveau venu, étoit arrivé en poſte, & que ſes domeſtiques & les chevaux étoient encore à la porte. Elle ſe hâta de les faire entrer, & d'envoyer demander à ce Gentilhomme s'il ne ſouhaitoit point ſouper.

La Servante lui rapporta, que les deux Irlandois étoient déja couchés, & endormis dans le même lit : ce qui indigna l'Hôteſſe juſqu'au point d'en conclure, que deux hommes de cette eſpéce avoient ſans doute pû former de longue main le complot de voler Madame *Waters*.

Elle avoit pourtant grand tort ; car M. *Fitz-Patrick* étoit réellement né Gentilhomme, quoique très-gueux. Il eſt vrai, que s'il n'avoit pas le cœur beaucoup meilleur que la tête, il étoit pourtant incapable, ainſi que ſon ami, d'aucune lâcheté de cette eſpéce. Sa généroſité avoit même été pouſſée ſi loin, qu'après avoir eu de gros biens de ſa femme, il lui reſtoit à peine dequoi vivre, s'il ne la forçoit pas à vendre certaines rentes aſſignées ſur ſa tête. C'étoit même les efforts qu'il avoit faits pour l'y contraindre, qui joints à ſon extrême jalouſie, avoient enfin déterminés Madame *Fitz-Patrick* à ſe ſauver de chez ſon mari.

La fatigue que ce Gentilhomme avoit eſſuyée depuis *Cheſter*, quelques contuſions dont il avoit le corps un peu moulu, & le déſeſpoir de ne pouvoir cette nuit même atteindre ſon épouſe, étoient donc les ſeules raiſons qui avoient engagé M. *Fitz-Patrick* à accepter ſans façon la moitié du lit de ſon compatriote.

Le Laquais & le Poſtillon ne penſoient pas tout-à-fait de même : ils demanderent à manger ; & l'Hôteſſe, après s'être à peu près aſſurée, par plus d'un interrogatoire, que M. *Fitz-Patrick* n'étoit pas en effet un larron, venoit de leur ſervir quelques morceaux de viande froide, lorſque *Partridge* arriva dans la cuiſine.

Il avoit d'abord été éveillé par la ſçéne bruyante que nous venons de raconter ; mais, tandis qu'il faiſoit ſes efforts pour ſe rendormir, une choüette l'avoit régalé d'une ſi belle aubade, qu'après avoir ſauté à bas de ſon lit en tremblant, & s'être habillé à la hâte,

il s'étoit venu mettre ſous la protection des gens qu'il entendoit parler dans la cuiſine.

Son arrivée empêcha l'Hoteſſe de retourner au lit, quoiqu'elle ſe fût déjà déterminée à laiſſer ſes deux nouveaux Hotes à la garde de *Suſanne*. Mais l'ami du jeune M. *Alworthy* n'étoit pas pour elle un homme à négliger, ſurtout après lui avoir entendu demander une pinte de vin brûlé.

Le Laquais Irlandois ſe retiroit, & le Poſtillon alloit le ſuivre : *Partridge* l'arrêta, en l'invitant à boire ſa part du reſtaurant qu'il avoit commandé. Le bon Pédagogue n'oſoit pas retourner ſeul au lit : il ignoroit ſi l'Hoteſſe ſeroit d'humeur à lui tenir longtems compagnie ; il vouloit s'aſſurer du moins de ce garçon.

Dans cet inſtant, un autre Poſtillon frappa à la porte de l'Hotellerie ; ſur quoi *Suſanne* dépéchée, rentra bientot, ſuivie de deux jeunes Demoiſelles en habits de voyage, l'une deſquelles étoit ſi riche-

ment galonnée, que *Partridge* & ſon poſtillon ſe leverent tout étonnés de leur place, tandis que l'Hoteſſe courant au-devant de ces Dames, les accabloit de complimens.

La jeune Dame, au bel habit, s'approchant avec un ſourire gracieux, demanda ſeulement qu'il lui fût permis de ſe chauffer un inſtant au feu de la cuiſine, attendu le froid exceſſif de la nuit, pourvû cependant que perſonne ne ſe déplaçât pour elle.

Ceci regardoit *Partridge*, qui s'étoit retiré à l'autre bout de la chambre, frappé d'étonnement & d'admiration. Il eſt vrai que rien n'étoit plus beau que cette jeune perſonne.

Après avoir envain prié *Partridge* de reprendre ſa place, la Dame ôta ſes gants, & laiſſa voir des mains, * dont la blancheur &

---

* L'Original dit.... *deux mains qui renfermoient en elles toutes les propriétés, excepté celle de ſe fondre au feu.* Faudroit-il

la beauté éblouirent la compagnie. Sa compagne, qui avoit l'honneur d'être ſa femme-de-chambre, tira auſſi les ſiens, ſans doute pour montrer aux yeux des aſſiſtans le plus parfait de tous les contraſtes.

Je voudrois bien, Madame, dit la derniere, que vous ne vous expoſaſſiez pas à aller plus loin cette nuit. Je crains terriblement que vous ne vous trouviez hors d'état de ſoutenir tant de fatigue!

Cela n'eſt pas douteux, s'écria l'Hôteſſe, & ce n'eſt ſûrement pas l'intention de Madame. Ah, bon Dieu, vouloir aller plus loin cette nuit! Madame me permettra de la ſupplier de n'en rien faire: ce ſeroit vouloir abſolument périr. Soupez plutôt ici, Madame, & ordonnez tout ce qui pourra vous plaire.

Je crois, répondit la jeune Dame, qu'il ſeroit plûtôt heure de déjeuner; mais je ne puis rien manger

---

parler ainſi, pour éviter le reproche de trop franciſer les Traductions Angloiſes ;

maintenant ; & ſi je reſte ici, ce ſera ſeulement pour m'y repoſer une heure ou deux. Cependant, ſi vous pouvez me faire un petit *chaudeau* * bien foible, j'eſſayerai de le prendre.

Oh, cela ſera fait, Madame, répliqua l'Hoteſſe, nous avons d'excellent vin blanc.

Vous n'avez donc pas de vin d'Eſpagne ? lui dit la jeune Etrangere.

Pardonnez-moi, Madame, & je défie qu'on en trouve de meilleur dans tout le pays ; mais ſouffrez que je vous ſupplie de manger un morceau !

Je ne le puis en vérité, lui dit la Dame. je n'ai beſoin que de repos ; faites-moi préparer une chambre : c'eſt tout ce que je vous demande.

L'Hoteſſe, alors, dont les chambres les plus propres étoient occu-

---

* *Sack-whey.* Cette Boiſſon ſe fait en Angleterre, avec du vin d'Eſpagne, ou de Canaries, du petit-lait, du ſucre, &c.

pées, voulut faire lever les deux Irlandois : l'Inconnuë s'y oppoſa, & ſe contenta d'une autre, où l'on envoya allumer du feu. L'Hoteſſe toujours officieuſe, ne vouloit pas abſolument que l'Etrangere montât, juſqu'à ce que ſa chambre fût bien échauffée.

Je veux y monter à l'inſtant, répliqua-t-elle ; il n'y a peut-être que trop longtems que j'empêche Monſieur (en montrant *Partridge*) de s'approcher du feu ; & dans un tems auſſi froid que celui-ci, c'eſt une eſpéce d'inhumanité que je me reproche.

Elle partit alors, tenant ſa femme de chambre ſous le bras, & conduite par l'Hôteſſe, portant deux flambeaux devant elle.

Au retour de cette femme, toute la cuiſine retentiſſoit des louanges de la jeune Demoiſelle. Il eſt certainement dans la beauté une puiſſance à laquelle peu de perſonnes ſont capables de réſiſter : car l'Hôteſſe elle-même, quoique piquée du refus qu'on avoit fait de man-

ger chez elle, avoua qu'elle n'avoit jamais rien vû de plus aimable.

CHAPITRE III.

Grande Découverte !

DÈS que la femme-de-chambre eut mis sa Demoiselle au lit, elle redescendit dans la cuisine, & demanda à souper. Celle-ci étoit aussi difficile à contenter, que sa Maîtresse l'étoit peu : elle dénigra tout, trouva tout détestable, & s'empara seule du feu, sans égards pour M. *Partridge* même, à qui elle y laissa à peine une petite place. Elle mangea pourtant, & but à proportion, c'est-à-dire beaucoup ; puis s'humanisant par dégrés vers la fin du repas, elle interrogea l'Hôtesse sur le monde qu'elle avoit actuellement dans sa maison.

L'Hôtesse, très-mal édifiée des

airs de hauteur de la Soubrette, ſaiſit l'occaſion de lui prouver que cette même Hôtellerie, pour laquelle on avoit d'abord marqué tant de mépris, étoit pourtant actuellement remplie de gens de condition.

Elle en groſſit le détail avec emphaſe, & ne manqua pas de citer parmi ſes Hôtes, M. *Atworthy*, fils & héritier du fameux *Squire Alworthy, du Comté de Sommerſet.*

Vous m'apprenez, dit la femme-de-chambre étonnée, une étrange nouvelle! je connois M. *Alworthy* du Comté de Sommerſet; mais je ne lui connus jamais de fils.

Vous me pardonnerez, Madame, dit *Partridge* un peu déconcerté..... tout le monde le connoît pour ſon fils, quoiqu'il n'ait pas été marié à ſa mere..... mais il n'en eſt pas moins certainement ſon fils, & ne ſera pas moins certainement ſon héritier, qu'il eſt certain que ſon nom eſt *Tom Jones.*

A ces mots, la femme-de-cham-

bre, laiſſant tomber le morceau qu'elle portoit à la bouche, quoi! s'écria-t'elle, eſt-il poſſible que M. *Jones* ſoit actuellement ici? *Quare non?* répondit *Partridge*, la choſe eſt non ſeulement poſſible, mais elle eſt vraie.

La Soubrette ne dit plus mot. Elle ſe hâta d'achever ſon ſouper; & courut à la chambre de ſa Maîtreſſe.

Madame!.... Madame, s'écria-t'elle en entrant, devinez, devinez s'il eſt poſſible, qui eſt couché ſous même toît que vous?

Sophie, car c'étoit elle-même, treſſaillant tout-à-coup, & ſautant à bas de ſon lit, Dieu! dit-elle d'une voix entrecoupée, ſeroit-ce mon pere?

Non, non, raſſurez-vous, Madame, lui dit *Honora* en ſouriant, c'eſt bien un autre homme qu'un pere! c'eſt M. *Jones*, c'eſt lui-même qui eſt dans la maiſon..... M. *Jones!* interrompit *Sophie* en rougiſſant; cela n'eſt pas poſſible, je ſerois trop heureuſe.

Le fait ayant été certifié par la femme-de-chambre..... Cours, vole, va le chercher, ma chere *Honora*, s'écria *Sophie :* je veux le voir dans le moment.

Honora n'avoit pas sitôt quitté la cuisine pour aller retrouver sa Maîtresse, que celle du logis avoit donné carriere à sa langue sur son chapitre : la pauvre femme, qui s'étoit trop long-tems contrainte, avoit le cœur si gros, qu'elle ne crut pas devoir perdre l'occasion de le soulager. *Partridge*, qui étoit dans les mêmes dispositions, fit *chorus* avec elle ; & (ce qui surprendra peut-être le Lecteur) poussa son ressentiment contre la femme-de-chambre jusques sur la Maîtresse. L'une, disoit-il, étoit plus aimable, mieux vêtuë, & plus polie que l'autre : mais ni l'une ni l'autre, à les bien priser, ne valoient pas grand argent. C'étoit, tout au plus, deux avanturieres de *Bath*, forcées peut-être d'aller chercher fortune ailleurs : n'étant pas naturel, suivant lui, que des

femmes de qualité couruſſent ainſi la nuit ſans domeſtiques.... Dieu me pardonne ! interrompit l'Hôteſſe, vous avez touché le but : jamais femme de condition n'arriva dans une Hôtellerie, ſans commander à ſouper, fût-elle ſûre de n'en pas manger un morceau.

Ils en étoient-là, lorſque Mlle *Honora* vint s'acquitter des ordres de *Sophie*, en priant l'Hôteſſe d'envoyer éveiller M. *Jones*, & de lui dire, qu'une Dame qui venoit d'arriver, avoit à lui parler. Adreſſez-vous à Monſieur, répondit l'Hôteſſe, en montrant *Partridge*, il eſt l'ami de M. *Jones :* ce que vous exigez de moi, n'eſt pas de mon métier ; & je vous donne le bon ſoir.

Honora, voyant l'Hôteſſe décampée, s'adreſſa à *Partridge*, & n'en fut pas mieux accueillie : mon ami, dit-il, s'eſt couché fort tard, & trouveroit fort mauvais d'être éveillé ſitôt. Il en ſera ravi, répondit *Honora*, c'eſt moi qui vous le garantis !.... En tout autre tems peut-

peut-être, repartit l'autre; mais maintenant, *non omnia possumus omnes :* il est occupé, vous dis-je.... il est occupé. Eh, avec qui donc, s'il vous plaît ? interrompit la femme-de-chambre. Eh, mais.... avec une autre femme apparemment, lui dit *Partridge*. Que veut dire ce drôle-là, avec son autre femme, s'écria *Honora* toute émuë? Point de drôle, s'il vous plaît, ma mie, s'écria à son tour *Partridge*, je sçais ce que je dis, apprenez à en faire de même; & allez rendre compte du succès de votre message.

Honora furieuse, & indignée des propos de *Partridge*, bien moins honnêtes que nous ne les rapportons, remonta toute enflâmée chez sa maîtresse, à qui loin de rien cacher de ce qu'elle venoit d'apprendre, elle crut devoir l'exagérer encore, pour la détacher d'un Amant si peu digne d'elle. L'ancienne histoire de *Moly* fut même remise sur le tapis, & ornée de toutes les circonstances qu'*Honora*

crut les plus capables de piquer ſa maîtreſſe contre un infidéle qui l'avoit toujours trompée.

Sophie étoit trop abattuë pour ſonger à oppoſer une digue au torrent d'éloquence de ſa femme-de-chambre. Elle l'interrompit pourtant enfin. Je ne croirai jamais cette horreur, lui dit-elle : C'eſt quelque infame calomniateur qui noircit mon amant.... Et tu prétens, qu'il ſe dit ſon ami ! Vit-on jamais l'amitié trahir de pareils ſécrets ?...

Tandis que *Sophie*, déchirée par ſes incertitudes, ne ſçavoit plus que croire, ni que réſoudre, *Suſanne* étoit arrivée dans ſa chambre avec le *chaudeau*. *Honora* en avertit ſa maîtreſſe, en lui conſeillant tout bas de ſonder cette fille, qui probablement pouvoit l'inſtruire de la vérité. *Sophie* approuva cette idée ; elle interrogea adroitement *Suſanne*, qui, au moyen de quelques *Guinées*, & d'une promeſſe ſolemnelle qui lui fut faite de ne rien dire à ſa maîtreſſe, déclara tout ce qu'elle ſçavoit : c'eſt-à-dire

beaucoup plus que la triſte *Sophie* n'en eût voulu ſçavoir.

Je ne peindrai ni le trouble, ni la douleur, ni l'indignation de *Sophie*, pendant le cruel récit de la ſervante. Elle n'ouvrit la bouche, quand cette fille n'eut plus rien à dire, que pour la prier d'ordonner au Poſtillon de préparer au plûtôt les chevaux.

Reſtée ſeule avec ſa fidelle femme-de-chambre : je ne fus jamais ſi tranquille, s'écria-t-elle, après avoir rêvé quelques inſtans. Je ſuis maintenant convaincuë combien l'objet de ma tendreſſe eſt véritablement mépriſable. Oui, ma chere *Honora*, oui, je te jure que je ſuis tranquille, & que mon cœur eſt libre !..... Ceci ſe diſoit pourtant en verſant un torrent de larmes.

Après quelques minutes employées de la part de cette Amante affligée à aſſurer *Honora*, que ſon cœur étoit libre, *Suſanne* vint avertir que les chevaux étoient prêts ; & *Sophie*, en s'eſſuyant les yeux, ſe diſpoſoit à partir, lorſ-

qu'il lui vint une idée que sa passion rendoit en cet instant bien naturelle. Elle voulut que *Jones* pût ne pas ignorer qu'elle avoit passé une partie de la nuit dans cette Hôtellerie ; & qu'il en fût instruit de façon à détester sa propre ingratitude, au cas qu'il restât dans son cœur quelque ombre de tendresse pour l'Amante qu'il avoit volontairement perduë.

Le Lecteur se ressouvient sans doute du manchon, qui a déjà joué un si grand rôle dans cette Histoire. Ce même manchon n'avoit jamais quitté le bras de *Sophie* depuis le départ de *Jones*. Elle chargea *Susanne*, après y avoir attaché son nom avec une épingle, de le porter sur le lit de *Jones ;* & de le mettre si bien en vuë, que ce fût le premier objet qui frappât les regards de son perfide, lorsqu'il rentreroit dans son appartement.

Cette disposition exécutée, *Sophie*, en protestant toujours à sa chere *Honora*, que son cœur n'avoit jamais été plus libre, paya l'Hô-

teſſe, monta leſtement à cheval, & partit.

CHAPITRE IV.

Autres Avantures de l'Hôtellerie.

IL étoit environ ſix heures du matin, & le monde commençoit à deſcendre dans la cuiſine, lorſque *Jones*, qui étoit retourné dans ſon lit, fit appeller *Partridge*. Ce dernier ſe plaignit amérement de la mauvaiſe nuit qu'il avoit paſſée, & tenta encore une fois d'engager notre héros à ne pas pouſſer plus loin ſon voyage : mais la façon dont cette propoſition fut reçue fit bientôt changer de propos au Pédagogue. Je crois, dit-il, Monſieur, que cette maiſon n'eſt pas une des plus honnêtes de ce monde : ce n'eſt même pas ſans peine que j'ai empêché deux femelles de troubler votre repos cette nuit..... mais, que vois-je ! je crois, Dieu

me pardonne, qu'elles ont trouvé le ſecret de pénétrer dans votre chambre ? J'apperçois à terre un manchon qu'elles y ont ſans doute oublié.

Partridge, après l'avoir ramaſſé, alloit le mettre dans ſa poche. Notre héros voulut le voir auparavant.

Ce manchon étoit ſi remarquable, qu'indépendament de l'étiquette qui y étoit attachée, *Jones* l'eût certainement reconnu. Mais, que ne devint-il pas, en liſant ſur le petit papier *Sophie Weſtern !*..... O Ciel, s'écria-t'il, par quel prodige ce manchon ſe trouve-t'il ici ?

Je l'ignore, répondit *Partridge*. Ce que je ſçais, c'eſt qu'il étoit au bras de l'une des deux femmes qui vouloient interrompre votre ſommeil, ſi je l'euſſe voulu ſouffrir. Où ſont-elles ? lui cria *Jones*, en ſautant à bas de ſon lit, & s'habillant déjà. A quelques milles * d'ici,

* On compte par milles en Angleterre, & non pas par lieues.

ſi elles ont toujours marché, répondit *Partridge*.

Notre héros n'eut pas beſoin de plus grands éclairciſſemens pour être pleinement convaincu que la porteuſe du manchon étoit ſa chere *Sophie*.

Quel moment pour lui! ſes penſées, ſes regards, ſes diſcours, ſes actions, ſeront ſuppléées par l'imagination du Lecteur.

Après avoir maudi mille fois *Partridge*, ſans s'être trop épargné lui-même, il ordonna à ce pauvre haïre qui trembloit de tous ſes membres, de courir lui louer des chevaux à quelque prix que ce pût être. Enſuite, ayant achevé de s'habiller à la hâte, il deſcendit, pour exécuter lui-même l'ordre qu'il venoit de donner.

Mais avant que d'en venir à ſon arrivée dans la cuiſine, il faut néceſſairement rendre compte de ce qui s'y étoit paſſé depuis que *Partridge* en étoit ſorti pour monter chez ſon Maître.

Le Sergent venoit de partir avec

ſon détachement, lorſque les deux Gentilshommes Irlandois ſe leverent, & deſcendirent en, ſe plaignant du tapage de la nuit qui les avoit empêché de fermer l'œil.

Il faut encore ſçavoir, que le caroſſe à quatre chevaux, arrivé de la veille, avec une jeune Dame & ſa femme-de-chambre, n'étoit qu'un caroſſe de louage, dont le cocher apprenant que M. *Maklachland* alloit à *Bath*, étoit venu lui offrir une des deux places qui reſtoient vuides dans ſa voiture. M. *Maklachland*, non ſeulement accepta la propoſition, mais engagea même ſon ami *Fitz-Patrick* à remplir la quatriéme place vacante : ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, qu'il ſe croyoit ſûr de rencontrer ſa femme à *Bath*.

Maklachland, qui étoit le plus délié des deux Irlandois, ayant appris du cocher, que la Dame qu'il avoit amenée venoit de *Cheſter*, ſoupçonna d'abord que ce pouvoit être la femme de ſon ami, & lui fit part de ſa penſée. Il n'en fallut

pas davantage pour échauffer de nouveau la tête de M. *Fitz-Patrick*, qui ſans chercher d'autres lumieres, regrimpe l'eſcalier, va frapper à toutes les portes, les fait ouvrir ou les enfonce, inſulte l'un, demande excuſe à l'autre, cherche, remuë, renverſe, viſite tous les coins de la maiſon, & finalement ne trouve rien.

Il redeſcendoit triſtement dans la cuiſine, lorſqu'un homme auſſi bruyant que lui y faiſoit ſon entrée, avec une ſuite nombreuſe.

Mais, pour ſçavoir qui c'eſt, ainſi que bien d'autres choſes importantes, il faut, s'il vous plaît, attendre le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

*Concluſion des avantures de l'Hôtellerie d'*UPTON.

APprenez donc d'abord, ami Lecteur, que ce Gentilhomme arrivant, étoit M. *Weſtern* en perſonne, courant après ſa fille; & qui non ſeulement l'eût rencontrée, s'il étoit arrivé deux heures plûtôt; mais encore ſa niéce avec elle : car il faut auſſi vous apprendre, que cette niéce n'étoit autre que l'épouſe de M. *Fitz-Patrick*; qui, ayant été élevée par la ſage Madame *Weſtern*, s'étoit ſauvée de chez elle, il y avoit environ cinq ans, pour épouſer cet Irlandois, contre le gré de ſa famille.

Cette Dame étoit partie de l'Hôtellerie à peu près en même-tems que *Sophie*. La voix redoutable de ſon mari, qu'elle avoit reconnuë dans le corridor, lors de ſon incur-

ſion chez Madame *Waters*, l'avoit tellement effrayée, qu'ayant ſur le champ fait appeller l'Hôteſſe, à qui elle avoit abondamment *graiſſé la patte*, elle en avoit obtenu des chevaux pour s'eſquiver au plûtôt par une porte de derriere.

M. *Weſtern*, & M. *Fitz-Patrick* ſon neveu, ne ſe connoiſſoient point; & l'eſpece de rapt que ce dernier avoit commis pour parvenir à ſon mariage, avoit tellement irrité l'oncle, qu'il n'avoit plus voulu entendre parler ni du mari ni de la femme.

La cuiſine étoit maintenant un vrai théâtre de confuſion. *Weſtern* juroit en demandant ſa fille, *Fitz-Patrick* rugiſſoit en demandant ſa femme, lorſque *Jones* parut, avec le manchon de *Sophie* à la main.

A cet aſpect, *Weſtern* pouſſant le cri ordinaire des chaſſeurs à la vuë du gros gibier, s'élança ſur *Jones*: le voilà! le voilà, dit-il, je le tiens le maudit renard! à moi! à moi! la femelle n'eſt ſûrement pas loin!.....

Le jargon qui ſuivit ce coup de ſurpriſe pendant quelques minutes, eſt un compoſé de différentes choſes, dites & criées en même-tems, qui ſeroient auſſi difficiles à rendre, & auſſi peu agréables pour le Lecteur, que certains Chœurs d'Opera pour certaines oreilles.

Jones s'étant enfin dépétré de M. *Weſtern*, & quelques-uns des aſſiſtans s'étant mis entre eux deux, notre Héros proteſta hautement de ſon innocence, & affirma qu'il n'avoit pas vû Mlle *Weſtern*. Vous avez tort de le nier, lui dit en ſe levant le Miniſtre *Supple*, ſurtout dans le moment où la preuve convainquante du contraire ſe trouve dans vos mains. Je ſuis moi-même en état d'affirmer, que le manchon dont vous faites parade, eſt celui de Mlle *Sophie* : je le lui ai vû ſi ſouvent, que je ne puis le méconnoître.

Le manchon de ma fille ! s'écria *Weſtern* en fureur. Quoi ce gredin auroit pris le manchon de ma fille !.. Meſſieurs, ſoyez témoins du vol !

le criminel eſt pris les mains garnies : où eſt le *Juge de paix ?* coquin, où eſt ma fille ?

Eh, de grace, Monſieur, lui dit *Jones*, daignez calmer vos ſens. Ce manchon, j'en conviens, eſt celui de Mlle *Sophie ;* mais je jure, ſur mon honneur, que je ne l'ai point vuë !

A ces mots, M. *Weſtern*, ſuffoqué par la rage, ſe trouva hors d'état d'articuler ſa réplique.

Quelqu'un des domeſtiques avoit trouvé le moment, pendant cette bagarre, d'inſtruire *Fitz-Patrick* de ce qu'étoit M. *Weſtern*. Le bon Irlandois, croyant avoir trouvé l'occaſion de rendre un ſervice agréable à l'oncle de ſa femme, s'approcha de *Jones*, & lui dit : vous devriez rougir, en ſoutenant devant moi, que vous n'avez pas vu cette jeune Demoiſelle, tandis que je vous ai ſurpris tous deux en même lit.

Venez, Monſieur, dit-il à *Weſtern*, je vais vous conduire eà leur chambre.

Cette offre ne pouvoit manquer d'être acceptée. Tout, juſqu'au Miniſtre même, ſuivit l'Irlandois, qui fit dans la chambre de Madame *Waters* une ſeconde entrée auſſi éclatante que l'avoit été la premiere.

Cette Dame étoit endormie ; l'air ſauvage & hagard de M. *Weſtern*, premier objet qu'elle apperçut dans ſa ruelle, penſa la faire mourir de peur. Il ne l'effraya pourtant pas long-tems : le premier coup d'œil avoit ſuffi au pere de *Sophie*, pour lui prouver que l'Irlandois s'étoit trompé. Il ſe retira ſans rien dire ; & la compagnie de même. Toute la maiſon ayant été viſitée du haut en bas avec le même ſuccès, M. *Weſtern* très-déſolé, revint dans la cuiſine, où il retrouva *Jones* gardé par ſes gens.

Quoique le jour commençât à peine à luire, un vacarme auſſi violent avoit tout mis ſur pieds dans l'Hôtellerie. Le *Juge de paix* du Comté de *Worceſtre*, étoit par hazard logé dans la maiſon. M. *We-*

ſtern lui porta ſa plainte ; le manchon fut produit comme piece de conviction ; & notre Héros alloit être arrêté juridiquement, lorſque la ſervante *Suſanne*, après avoir demandé audience, déclara que *Sophie* elle-même l'avoit chargée de porter ce manchon dans la chambre de l'accuſé.

Si ce fut l'amour de la juſtice, ſi ce fut un autre ſentiment moins déſintéreſſé qui porta *Suſanne* à faire cette démarche, c'eſt ce que nous ne déterminerons pas ; mais ſon témoignage parut d'un ſi grand poids aux yeux du Juge, quil leva l'audiance, en déclarant notre Héros déchargé de l'accuſation intentée par M. *Weſtern ;* qui, parlant à ſon tour, & donnant le Juge & tous les aſſiſtans au D..... remonta à cheval, pour pourſuivre ſa fille, ſans répondre aux complimens de ſon neveu *Fitz-Patrick*, réclamant envain la parenté, & ſans reconnoiſſance pour l'important ſervice que l'Irlandois avoit voulu lui rendre. Foucade cependant très-

heureuse pour l'ami *Jones*, puisqu'elle empêcha M. *Western* de se souvenir du manchon qu'il laissoit au bras de notre Héros, & que ce dernier n'eût jamais rendu qu'avec la vie.

Il ne tarda pas non plus à se mettre en route avec le bon *Partridge*, dans la ferme résolution de ne jamais abandonner la recherche de son adorable *Sophie*, jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée. Il ne put même se résoudre à prendre congé de Madame *Waters*. Il déteſtoit jusqu'à son souvenir, n'attribuant qu'à elle seule le malheur qu'il avoit eu de manquer l'occasion d'une si chere entrevuë avec *Sophie*, à qui il juroit de nouveau, & bien sincérement, une constance éternelle.

Quant à Madame *Waters*, elle profita de la commodité du carosse, pour se rendre à *Bath*, avec les deux Gentilshommes Irlandois, après avoir payé pour le louage des habits de l'Hôteſſe à peu près le double de leur valeur. Des gens prétendent, qu'elle n'aida pas peu

M. *Fitz-Patrick* à ſe conſoler, chemin faiſant, de la perte de ſon épouſe : c'eſt pourtant ce que nous n'oſons certifier, faute de preuves ſuffiſantes.

Telle fut la fin des étonnantes avantures que rencontra M. *Jones* dans la fameuſe Auberge d'*Upton*, où l'on parle encore aujourd'hui des charmes & de la beauté de *Sophie*, ſous le nom du bel Ange de *Sommerſet*.

CHAPITRE VI.

Où l'Hiſtoire rétrograde.

AVant que de pouſſer plus loin notre Hiſtoire, il paroît aſſez convenable de rendre raiſon de ce qu'il y a d'extraordinaire dans l'apparition de *Sophie* & de ſon pere à l'Hôtellerie d'*Upton*.

Le Lecteur eſt prié de ſe rappeller, que dans le quatriéme Chapitre du ſeptiéme Livre de cette

Hiſtoire, nous avons laiſſé *Sophie* après un long débat entre l'amour & le devoir, décidant ſuivant l'uſage, en faveur du premier. Ce débat, comme nous l'avons dit, s'étoit élevé à la ſuite d'une viſite que ſon pere lui avoit faite, & dans laquelle il avoit prétendu la forcer à conſentir au mariage qu'il avoit arrêté entre M. *Blifil* & elle.

Repartons maintenant de-là, pour ſuivre notre narration.

L'eſpece de promeſſe que *Sophie* avoit faite à ſon pere, de ne plus réſiſter à ſa volonté, avoit tellement enchanté M. *Weſtern*, que toute la maiſon s'en étoit ſentie au ſouper. La bierre avoit été ſi libéralement prodiguée dans la cuiſine, qu'avant onze heures ſonnées, tout étoit yvre dans le Château, excepté Madame *Weſtern*, & ſa belle *Sophie*.

Le lendemain, de grand matin, un Meſſager fut dépêché à M. *Blifil*, pour l'avertir des heureuſes diſpoſitions de ſa future, afin qu'il vînt les confirmer par ſa préſence. On

peut juger qu'il ne ſe fit point attendre.

A ſon arrivée, le déjeûner fut ſervi dans la belle Salle du Château, & l'on envoya un Laquais pour en avertir *Sophie*.

Divin *Shakeſpeare*, que n'ai-je ta plume ! ſublime *Hogarth*, que n'ai-je ton pinceau ! J'eſpérerois peut-être de peindre avec énergie l'air pâle & triſte, les regards égarés, & les frémiſſemens du malheureux Domeſtique, qui vint annoncer en bégayant..., *que l'on ne trouvoit point Sophie*.

On ne la trouve point ! s'écria M. *Weſtern*, en ſe levant de ſon fauteuil. Mor ! tête ! ventre ! ſang & furies ! Où, quand, comment, quoi ?..... On ne la trouve point ! Où donc eſt-elle ?

Là, là ! mon frere, lui dit Madame *Weſtern*, avec ſon ſang froid politique : vous vous paſſionnez toujours pour rien, ou ſans ſçavoir pourquoi. Ma niéce, j'en ſuis ſûre, ſe proméne actuellement dans le jardin; & vous voilà aux champs!

Vous devenez, en vérité, ſi déraiſonnable, qu'il n'eſt plus poſſible de vivre avec vous.

Oh !... en ce cas, répondit-il, en rentrant auſſi promptement en lui-même qu'il en étoit ſorti, ſi ce n'eſt que cela, à la bonne heure ! mais, ſur mon ame, la réponſe de ce drôle-là m'avoit d'abord renverſé la cervelle. Que l'on ſonne la cloche, que l'on cherche dans le jardin, qu'on lui diſe que nous ſommes ici.

Ces ordres donnés, M. *Weſtern* ſe replongea tranquilement dans ſon fauteuil.

Deux choſes ne furent jamais plus exactement le revers l'une de l'autre, que ce frere & cette ſœur. L'un ne prévoyoit jamais, n'entrevoyoit même jamais rien dans l'avenir, mais ſaiſiſſoit avec beaucoup de ſagacité les choſes préſentes ; la ſœur diſcernoit, réaliſoit tout dans le plus grand éloignement, mais ne voyoit plus rien dès que l'objet étoit devant ſes yeux. Le Lecteur connoît ſûrement

des gens faits comme cela. Les talens de ceux-ci étoient vraîment extraordinaires. Car, ſi la ſœur prévoyoit ſouvent ce qui ne pouvoit jamais arriver, le frere voyoit preſque toujours au-delà de la réalité.

Il n'étoit pourtant point dans le cas cette fois-ci. Madame *Sophie*, ſuivant le rapport des domeſtiques, ne ſe trouvoit pas plus dans le jardin que dans ſa chambre.

Pour le coup, rien ne fut plus capable de retenir le pere : toute la maiſon accourut à ſa voix; hommes, femmes, enfans, tout fut raſſemblé dans le jardin, tout eut ordre de chercher & de crier *Sophie*, & lui-même s'en acquitta juſqu'à perte d'haleine. La confuſion regnoit partout, dura longtems, & ne produiſit rien ; c'eſt aſſez l'ordinaire. Fatigué, triſte, & très-enroué, le bon M. *Weſtern* retourna enfin dans la ſalle, ſe rejetta en jurant dans ſon fauteuil, & ſa ſœur lui parla ainſi :

Je ſuis véritablement touchée,

mon frere, du malheur imprévu qui vous arrive, & de ce que la conduite de ma niéce jette un opprobre auſſi humiliant ſur une famille telle que la nôtre ; mais vous ſçavez à qui vous en prendre, & ſi vous êtes juſte, vous vous en accuſerez ſeul. Tout dépend de l'éducation, mon frere ; & celle qu'a reçuë de vous ma niéce, fut toujours contraire à mes avis. Combien de fois ne vous ai-je pas reproché votre condeſcendance ridicule pour les volontés d'un enfant ! Combien de fois ne m'avez-vous pas rebutée ! mais, que dis-je, n'ai-je pas plus fait encore ? n'ai-je pas entrepris, en prenant cet enfant chez moi, de déraciner tous les mauvais principes dont vous l'aviez infectée ? de rectifier ſes erreurs ? de réparer tout ce que les vices de votre politique avoient gâté en elle ? Vous m'enviâtes mon ouvrage ! vous reprîtes votre fille. Vous détruisîtes, en huit jours, tous les travaux de deux années. N'imputez donc rien qu'à vous-

même. Si vous m'euſſiez laiſſé faire, jamais pareil accident ne ſeroit arrivé, jamais ma niéce n'eût ſouillé la gloire de ſon ſang. Ainſi conſolez-vous, mon frere, en penſant bien que vous l'avez voulu; en convenant qu'une telle indulgence.....

Eh morbleu, ma ſœur, interrompit *Weſtern*, vous feriez jurer un Martyr..... que D..... m'allez-vous chercher ? qu'appellez-vous mon indulgence ?..... pas plus loin qu'hier au ſoir, ne l'ai-je pas encore menacée, ſi elle oſoit réſiſter à ma volonté, de l'enfermer pour jamais au pain & à l'eau dans ſa chambre ?..... Dieu me pardonne, vous feriez femme à impatienter *Job* même !.... Entendit-on jamais pareil propos ? répliqua la ſublime ſœur. Ah, mon frere ! ſi je n'avois pas le ſang froid de cinquante de vos *Jobs* enſemble, vous me feriez perdre de vuë toute décence. Pourquoi récriminer de mauvaiſe foi ? ne vous ai-je pas prié, ne vous ai-je pas preſſé cent fois de

vous repoſer ſur moi du ſoin de la conduire ? il vous a plû de tout gâter en un moment. Jamais pere ſenſé fit-il de telles menaces à ſa fille ? Ne vous ai-je pas répété mille fois, que les Angloiſes ne veulent pas être menées comme les eſclaves de *Ciracſie ?* * Que ce monde-ci protege les femmes ? que la douceur & les bons procédés ont ſeuls droit de nous gagner ? & que la violence & la ruſticité ne peuvent rien ſur nous ? La Loi *Salique*, grace au Ciel, n'eſt point connuë ici !..... Parlons vrai, mon frere ; vous avez une dureté de caractére, une rudeſſe dans les façons, que toute autre femme que moi ne pourroit ſupporter. Il n'eſt pas étonnant que ma niéce n'ait pû s'y faire, & n'ait été mortellement ſaiſie de votre dernier compliment. L'aveu que vous en faites, ſuffit même, puiſqu'il faut tout vous dire, pour la juſ-

* Peut-être vouloit-elle dire *Circaſſie.*

tifier

tifier devant le monde : traita-t-on jamais ainſi une femme ? Je le répéte encore, conſolez-vous, conſolez-vous, mon frere, en n'accuſant que vous de vos chagrins. Combien de fois, ſi vous m'en euſſiez voulu croire.... Ici M. *Weſtern* ſe leva bruſquement, & après avoir lâché deux ou trois groſſes imprécations, ſe ſauva de la chambre.

Dès qu'il fut parti, ſa ſœur témoigna encore (s'il eſt poſſible) plus d'aigreur contre lui qu'elle n'avoit fait en ſa préſence ; elle prit M. *Blifil*, à témoin de la légitimité de ſon reſſentiment ; & il ſe garda bien de n'être pas de ſon avis. Il excuſa pourtant avec ménagement, M. *Weſtern*, en rejettant ſa faute ſur les foibleſſes trop ordinaires de l'amour paternel. Foibleſſes inexcuſables, s'écria Madame *Weſtern*, puiſqu'elles ſont la perte des enfans ! ſentence à laquelle le poli *Blifil* accéda.

Madame *Weſtern*, touchée de ſa docilité, lui exprima combien elle

étoit ſenſible aux chagrins que lui cauſoit une famille qu'il avoit bien voulu honorer de ſon alliance. Elle condamna ſévérement la conduite de ſa niéce, en rejettant pourtant toujours tout ſur ſon frere, dans tous les ſens blâmable, & ſurtout pour ne s'être pas mieux aſſuré des vrais ſentimens de ſa fille.

Après une très-ample converſation ſur ce ſujet, dont le détail n'amuſeroit peut-être pas le Lecteur, M. *Blifil* prit congé d'elle, & retourna chez lui, très-peu content de ſa journée. Cependant les Principes de Philoſophie qu'il avoit reçus de *Square*, & ceux de Religion que lui avoit inſpirés *Tuakum*, joints à quelque autre choſe qu'il tenoit immédiatement de la Nature, le mirent en état de ſoutenir ſon malheur avec plus de conſtance que n'en ont les Amans vulgaires.

CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie.

IL eſt tems maintenant de revenir à *Sophie*, que le Lecteur, ſi tant eſt qu'il l'aime à moitié autant que nous l'aimons, ſera bien-aiſe de voir échapper des griffes de ſon pere, & de celles de ſon très-peu tendre Amant.

Il étoit minuit ſonné ; toute la maiſon, comme nous l'avons déjà dit, étoit plongée dans les bras du ſommeil, & de l'yvreſſe ; Madame *Weſtern* ſeule étoit profondément appliquée à la lecture d'une nouvelle brochure politique, lorſque notre héroïne, après avoir deſcendu doucement l'eſcalier, & ouvert auſſi adroitement une des portes du Château, ſe trouva libre, & ſe hâta de ſe rendre au rendez-vous convenu avec ſa femme-de-chambre.

Que l'amour donne de courage ! *Sophie*, la jeune & timide *Sophie* ne connut d'autre crainte que celle de ſe voir pourſuivie, & arrêtée par ſon pere. Son cœur ſentit pourtant quelque émotion d'une autre eſpece, lorſqu'arrivant à l'endroit déſigné, au lieu d'y trouver *Honora*, elle apperçut de loin un Cavalier qui venoit vers elle à toute bride : mais ſa terreur fut courte, & ne dura qu'autant de tems qu'il en fallut à cet homme pour l'informer que c'étoit de la part d'*Honora* elle-même qu'il venoit la chercher.

Sophie, qui n'avoit pas lieu de ſoupçonner cet homme, monta réſolument en croupe derriere lui, & arriva bientôt à une petite Ville, diſtante d'environ cinq milles du Château, où elle eut la ſatisfaction de trouver ſa chere *Honora*, couchée ſur un gros balot de ſes propres hardes, qu'elle n'avoit pû ſe réſoudre à perdre un inſtant de vuë.

On mit alors en délibération ;

quel chemin il convenoit de prendre, pour se soustraire aux poursuites de M. *Western*, qui selon toute apparence, seroit à cheval en peu d'heures.

Honora insistoit pour la route de Londre, qu'elle avoit une extrême envie de voir, par plus d'une raison dont le Lecteur est déjà instruit.

Sophie, qui avoit plus à risquer qu'elle, pensoit différemment, & vouloit éviter tout grand chemin: elle parla haut, & l'emporta. Il fut arrêté, qu'on voyageroit à travers champs l'espace d'environ vingt milles, pour retomber ensuite avec plus de sûreté, dans la grande route de la Capitale.

Les chevaux furent cependant loués pour Londre; mais à peine eurent-ils fait deux cens pas hors du Cabaret, que le Guide eut ordre de prendre le chemin de *Bristol*.

A ces mots, soit hazard, soit malice de la part du Postillon, la Cavalerie s'arrêta tout à coup. *Sophie*, au risque de se tromper,

dans sa conjecture, crut devoir promettre une récompense à son conducteur, s'il vouloit essayer de rendre la vigueur à ses chevaux ; mais il étoit aussi sourd qu'eux : le mot indéfini de *récompense*, opére rarement sur ses pareils. *Sophie* le sentit, & lui promit une *Guinée*. Il entendit alors, & voici sa réponse.

Mon Maître m'a expressément défendu de changer de chemin, sur peine d'être chassé : j'ai pensé l'être hier, pour avoir couru à travers le pays, avec un Gentilhomme venant de chez M. *Alworthy*, & dont je n'ai pas été trop bien récompensé. Jugez, Madame, si un pauvre homme peut hazarder de nouveau de perdre sa place, uniquement pour gagner une *Guinée* !

Eh bien, mon ami, tu en auras deux, répondit vivement *Sophie ;* mais quel est ce Gentilhomme qui venoit de chez M. *Alworthy ?* Je crois que c'est son fils, Madame, lui dit le Postillon, du moins l'appelle-t'on ainsi... Où alloit-il ? interrompit-elle. Aux environs de *Bristol*, à

vingt milles d'ici..... Conduis-moi au même endroit, lui cria *Sophie*, il y a trois *Guinées* pour toi.

Le fouet, & l'éperon, sembloient n'attendre que ces mots pour transformer nos mâzettes en vigoureux coursiers, au grand regret de Madame *Honora*, qui croyoit ne pouvoir assez-tôt aller briller à Londre; & à la grande satisfaction de l'aimable *Sophie*, qui croyoit ne pouvoir trop tôt revoir l'objet de toute sa tendresse.

Nos Voyageuses arriverent au soleil levant dans le Village où *Jones* avoit rencontré le *Quaker*; & *Honora* fut chargée, contre son gré, de s'informer adroitement de la route que notre Héros avoit prise. Nous disons, contre son gré, parce qu'elle avoit pris *Jones* en grippe depuis peu, à cause de certaines politesses pécuniaires qu'il avoit un peu négligées auprès d'elle, & qu'elle auroit dû plûtôt attribuer aux distractions qu'à l'avarice de notre Héros. Il est pourtant vrai, que le Guide auroit pû

donner à *Sophie* des éclairciſſemens plus aiſés & plus ſûrs : mais nous ignorons par quelle raiſon elle évita toujours de le conſulter ſur ce ſujet.

Lorſqu'*Honora* eut pris ſes informations de l'Hôteſſe, *Sophie* envoya chercher des chevaux de louage, qui la conduiſirent dans l'Hôtellerie où le pauvre *Jones* avoit été bleſſé par l'Enſeigne *Northerton*.

Ici, la femme-de-chambre chargée de nouveau de la même enquête, n'eut pas plûtôt interrogé l'Hôteſſe, que celle-ci devina qui étoit, & ce que cherchoit *Sophie*. Bon Dieu ! s'écria-t'elle, (en s'adreſſant à *Sophie* elle-même qui entroit alors dans la cuiſine) eh, qui l'auroit jamais penſé ! voilà, en vérité, le plus beau couple que l'on vit jamais de deux yeux ! ma foi, Madame, je ne m'étonne plus ſi le jeune Gentilhomme eſt ſi amoureux. Il m'avoit bien dit, que vous étiez la plus belle Demoiſelle du monde ; mais je vois qu'il

ne m'a point menti. Dieu conſerve le pauvre cher homme ! il me faiſoit pitié ; oui, ſans mentir, il me faiſoit pitié, lorſque dans ſes rêveries, je lui voyois embraſſer tendrement ſon oreiller, qu'il appelloit ſa chere *Sophie !*..... j'ai fait tout mon poſſible pour le diſſuader d'aller à la guerre ; je lui ai dit aſſez, qu'il n'y avoit que trop d'hommes qui n'étoient bons qu'à ſe faire tuer, & qui n'avoient pas, ainſi que lui, le bonheur d'être aimés d'une ſi belle Dame..... je crois, dit *Sophie*, en ſe retournant vers *Honora*, que la bonne femme extravague ?... Non, non, Madame, s'écria l'Hôteſſe, je ſçais ce que je dis : je ſuis au fait de tout le myſtere, il ne m'a rien caché. Quel eſt donc le gredin, s'écria à ſon tour *Honora*, qui a eu le front de vous parler de ma maîtreſſe ? qu'appellez-vous gredin? répondit l'autre; parlez mieux, je vous prie, de celui-même dont vous me demandiez des nouvelles ; d'un jeune Gentilhomme char-

mant qui aime Madame *Sophie Weſtern* de tout ſon cœur, & qui mérite auſſi d'en être aimé. Il aime ma maîtreſſe, dites-vous !.... ſçavez-vous bien ma bonne ?..... Eh, ma chere *Honora*, interrompit *Sophie*, ne vous emportez point contre elle : ſon intention n'eſt pas de me fâcher. Dieu men garde ! reprit l'Hôteſſe, enhardie par la douceur des accens de *Sophie*, Dieu m'en garde, Madame !

Cette femme enfila alors un long & ennuyeux récit, de tout ce qui étoit arrivé à *Jones* dans l'Hôtellerie, & de tout ce qu'elle avoit appris de lui. Plus d'un paſſage de cette narration, eut droit de choquer notre Héroïne ; & plus encore ſa Gouvernante, qui ne manqua pas cette occaſion de nuire au pauvre *Jones*, en le dénigrant dans l'eſprit de *Sophie*, dès qu'elles furent ſeules. Le joli galant ! répétoit-elle à chaque inſtant, avec un rire amer, qui proſtituë le nom de ſa maîtreſſe, dans tous les cabarets de Village !

Sophie ne voyoit pas cette imprudence de ſon Amant d'un œil auſſi ſévere, & ſe trouvoit peut-être plus flattée de ces violens tranſports d'amour exagérés par l'Hôteſſe, qu'elle n'étoit choquée du reſte. Elle imputoit le tout à l'extravagance, ou plûtôt à l'efferveſcence de la paſſion d'un cœur franc & ſincere.

Cet incident pourtant, lui ayant été rappellé dans la ſuite, avec les couleurs odieuſes dont *Honora* eut ſoin de le revêtir, ne ſervit pas peu à aigrir le reſſentiment de *Sophie* contre *Jones*, lorſque l'avanture de l'Hôtellerie d'*Upton* donna ſi beau jeu contre lui à la Gouvernante.

Quelques Lecteurs auſtères n'auront ſans doute pas attendu juſqu'ici à condamner la conduite de notre Héroïne, & à la regarder comme une de ces infantes de vertu hazardée, dont les amoureuſes extravagances ſont toujours plus dignes de mépris que de compaſſion légitime.

Ils ſont pourtant ici bien injuſtes. *Sophie* venoit d'être ſi violemment agitée par l'eſpoir & la crainte, par ſon devoir, par ſa tendreſſe pour ſon pere, par ſa haine pour *Blifil*, par ſa pitié, (pourquoi n'avouërions-nous pas la vérité,) par ſon amour pour *Jones*; elle avoit été, dis-je, ſi effrayée par les menaces de M. *Weſtern*, par celles de ſa tante, & ſi touchée des derniers malheurs & des procédés de ſon Amant, que ſa tête & ſon cœur également troublés, également affectés, lui permettoient peu de ſçavoir apprécier les conſéquences de ſes démarches.

Elle prêta pourtant enfin l'oreille aux remontrances de ſa femme-de-chambre. Le Guide eut ordre d'aller à *Gloceſtre*, pour de-là prendre directement la route de Londre.

Mais une rencontre qu'elles firent, les força de changer encore une fois de réſolution. Ce Procureur, dont nous avons parlé

en dernier lieu dans le Chapitre ſept du huitiéme Livre, &. qui avoit dîné à *Gloceſtre* avec *Jones*, reconnut en paſſant Madame *Honora*, à qui il fit quelques politeſſes, auſquelles *Sophie*, pour le moment, fit peu d'attention.

Mais, à leur arrivée à *Gloceſtre*, *Sophie* informée plus particuliérement par ſa femme-de-chambre du caractére de cet homme, & de la promptitude avec laquelle il voyageoit, vit tout à craindre qu'il ne s'aviſât d'aller donner des avis à ſon pere; & d'être ratrapée, par M. *Weſtern*, ſur la route de Londre. Pour parer à cet inconvénient, elle loua des chevaux pour une route qu'elle n'avoit pas deſſein de ſuivre; & après s'être rafraîchie & repoſée quelques heures à *Gloceſtre*, elle partit malgré l'obſcurité de la nuit, & arriva en moins de quatre heures à l'Hôtellerie d'*Upton*, où nous l'avons vuë il n'y a pas longtems.

Après avoir ainſi tracé le voyage de notre Héroïne, depuis ſon

départ juſqu'à ſon arrivée à *Upton*, nous amenerons en peu de mots M. ſon pere au même endroit.

Le premier Guide que *Sophie* avoit pris, n'ayant pas manqué à ſon retour (ſans doute par un pur eſprit de charité) d'aller avertir M. *Weſtern* de la route que ſa fille avoit priſe, il n'avoit pas été difficile de ſuivre ſes traces juſqu'à *Gloceſtre;* où M. *Weſtern*, ayant appris que M. *Jones* étoit allé à *Upton*, n'avoit pas douté que ſa fille n'eût choiſi le même chemin.

Fin du dixiéme Livre.

L'ENFANT TROUVÉ.

LIVRE ONZIÉME.

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Avantures de SOPHIE, *après son départ de l'Hôtellerie d'*UPTON.

AVant que notre Hiſtoire eût été obligée de retourner en arriere, nous avions inſtruit le Lecteur des raiſons qui avoient engagé *Sophie* & ſa femme-de-chambre à partir ſi matin de cette fameuſe Hôtellerie. Nous allons maintenant ſuivre les pas de cette jeune Amante, tandis que ſon peu digne Amant déplore ſon mauvais ſort, ou plûtôt ſa mauvaiſe conduite.

Sophie, ayant donné ordre à ſon Guide de ne ſonger qu'à s'éloigner, ſans tenir aucune route certaïne, avoit paſſé la *Saverne*, & n'étoit pas à un mille d'*Upton*, lorſque regardant derriere elle, la pauvre Demoiſelle crut entendre pluſieurs chevaux qui la ſuivoient en diligence. L'effroi qu'elle en conçut lui fit ordonner à ſon Poſtillon d'aller à toute bride. Mais plus ils alloient vîte, plus on les ſuivoit vivement; & les chevaux qui les ſuivoient, plus vigoureux que ceux qui fuyoient, atteignirent bientôt nos Voyageuſes.

Notre Héroïne, auſſi accablée d'épouvante que de laſſitude, alloit ſuccomber à ce dernier malheur, lorſqu'une voix femelle des plus douces lui fit un compliment, auquel notre Héroïne effrayée n'eut pas d'abord la force de répondre, mais qui diſſipa bientôt ſes craintes.

Cette Cavalerie, qui avoit cauſé tant de frayeur à *Sophie*, conſiſtoit en deux femmes & un Guide. Les deux troupes raſſemblées a-

voient marché environ trois milles ſans ſe dire un ſeul mot, lorſque *Sophie*, ayant abandonné un inſtant la bride de ſon cheval, ſe trouva tout de ſon long par terre.

On deſcendit pour la ſecourir; elle n'étoit heureuſement point bleſſée; & l'on ſe diſpoſoit de toute part à remonter à cheval, lorſque les premiers rayons de l'Aurore ayant permis à deux de nos Dames de s'entre-regarder, on les entendit toutes deux s'écrier en même tems, ah ma chere *Sophie!* ah, ma chere *Henriette!*

Cette rencontre imprévuë ſurprit beaucoup plus nos deux Cavalieres que je n'imagine qu'elle ſurprendra le Lecteur, qui s'eſt certainement déja douté que la Dame Etrangere ne pouvoit être autre que l'Epouſe de l'Irlandois *Fitz-Patrick*, couſine de *Sophie*, qui, comme l'on ſçait fort bien, étoit partie du cabaret d'*Upton* quelques minutes après notre Héroïne.

La ſurpriſe & la joie de ces deux

couſines, qui avoient autrefois vêcu enſemble dans la plus grande intimité chez Madame *Weſtern*, ne leur permit pas d'abord de s'interroger mutuellement ſur les cauſes d'une rencontre auſſi ſinguliere.

Madame *Fitz-Patrick* ſe trouva la premiere en état d'interroger *Sophie*. Mais, quoique la réponſe parût devoir être auſſi ſimple qu'aiſée, notre Héroïne qui la trouvoit pourtant embaraſſante, pria *Henriette* de vouloir bien ſuſpendre ſa curioſité juſqu'à la premiere Hôtellerie, que l'on eſpéroit de rencontrer bientot.

Elles y arrivérent enfin, mais ſi fatiguées, & ſurtout la pauvre *Sophie*, qu'il falut néceſſairement l'enlever de deſſus ſon cheval, & la porter dans une chambre, où Madame *Fitz-Patrick* informée que ſa couſine ne s'étoit pas couchée depuis deux nuits, obtint d'elle de ſe mettre au lit ſur le champ.

Sophie ſe laiſſa d'autant plus ai-

ſément perſuader, que ſa couſine, après l'avoir aſſurée à tout hazard qu'elles n'avoient rien à craindre dans cet azile trop éloigné des routes ordinaires, offrit très-gracieuſement de lui tenir compagnie, & de coucher à côté d'elle.

Les Dames ne furent pas ſitôt au lit, que les deux Soubrettes convinrent aiſément entr'elles d'en faire autant. Madame *Honora*, à l'exemple de ſa Maîtreſſe, s'humaniſa avec ſa confœur *Abigail*; & conſentit, après beaucoup de complimens de part & d'autre, à l'admettre à l'honneur de partager ſa couche.

L'Hôte, ainſi que tous ſes pareils, avoit pour coûtume inviolable de s'informer ſoigneuſement du nom, de la qualité, du pays, des affaires même des perſonnes qui venoient loger chez lui. C'étoit d'abord avec le Cocher, les Laquais, ou le Poſtillon, qu'il faiſoit ſes premieres enquêtes; il tiroit enſuite ce qu'il pouvoit des

Maîtres mêmes. Ici ſa curioſité fut trompée : les Guides ne ſçavoient rien, & les femmes-de-chambre dormoient. Grand ſujet d'inquiétude pour lui !

Cet homme, quoique Cabaretier, paſſoit dans le Village pour un homme de poids : le Miniſtre même étoit à peine auſſi conſidéré que lui. Son air rêveur & impoſant, ſurtout lorſqu'il avoit la pipe à la bouche, (ce qui arrivoit ſouvent) ſa façon myſtérieuſe de ne s'exprimer preſque jamais que par monoſyllabes, & à voix baſſe, n'avoient ſans doute pas peu contribué à étendre ſa réputation, & à le faire regarder comme l'Oracle de la Paroiſſe.

Ce politique Perſonnage, après avoir rêvé profondément quelques minutes ſur l'arrivée de ces deux Dames ; ſur ce qu'elles s'étoient miſes au lit en plein jour, ainſi que leurs Suivantes; & notamment, ſur l'ignorance, peut-être affectée des Guides, tira tout à coup ſa femme à part, & lui dit à l'oreil-

le, ſçais-tu, *Marguerite*, quelles ſont les Dames logées actuellement chez nous? ... Apprends que ce ſont ſûrement les femmes ou les filles de quelques Seigneurs de la ſuite du Prétendant, qui ſans doute ont pris un détour pour éviter l'armée du Duc de *Cumberland*.

Mon ami! s'écria la femme, tu as certainement mis le nez deſſus; car l'une d'elles eſt vêtuë comme une Princeſſe!... Cependant, quand je réfléchis à une choſe.... Quand tu réfléchis, s'écria l'Hôte, d'un air & d'un ton mépriſant..... Eh bien, à quoi réfléchis-tu? Mais, dit la femme, c'eſt que cette Dame eſt trop humble & trop polie pour être une grande Dame: car, tandis que *Betty* baſſinoit ſon lit, elle ne l'a appellée que *ma chere*, ou *mon enfant*; & lorſque *Betty* a voulu la déchauſſer, elle n'a jamais voulu le permettre.

Brrr! répondit le mari, tout cela ne dit rien. Parce que tu as vû beaucoup de femmes de qualité, impertinentes, dures, & impolies

pour leurs inférieures, les crois-tu toutes faites dans le même moule ? Va, va, je me connois en gens; & où je me mouille, d'autres se noyent. N'a-t-elle pas demandé un verred'eau,en entrant ici? une bourgeoise auroit demandé du ratafia : ai-je menti ?..... Une femme de cette qualité, voyageroit-elle sans Laquais, si quelque occasion extraordinaire..... Va, c'est une des rebelles, j'en suis pour mon dire.

En vérité, dit la femme, elle est bien aimable; & je ne pourrois m'empêcher de la plaindre, si tu te voyois forcé, comme je le crains, de la livrer à la cour ! Ne seroit-il pas bien fâcheux qu'une aussi bonne, aussi douce personne, vînt à périr malheureusement !... Sotise, interrompit le mari. Mais, quant à ce que je dois faire dans un cas aussi grave, c'est ce qui n'est ma foi pas aisé à déterminer. J'espere, qu'avant son départ, nous aurons des nouvelles de la bataille : si le Prétendant avoit le dessus, cette femme, ne l'ayant pas

trahie, pourroit faire notre notre fortune.... Tu as ma foi raiſon, répliqua l'Hôteſſe ; & je ſuis ſûre qu'elle le feroit, car je ne vis jamais un meilleur petit cœur de femme ; & je ſerois au déſeſpoir qu'il lui arrivât mal... Pooh, s'écria l'Hôte, les femmes ſont toujours pitoyables ! Ne voudrois-tu pas que je riſquaſſe à me faire pendre, pour ſauver des rebelles ? Hem ! qu'en dis-tu ? Non, en vérité, répondit la femme ; & ſuppoſé que nous la trahiſſions, qu'aura-t-on à nous reprocher ? C'eſt ce que tout autre feroit à notre place.

Tandis que notre Hôte, qui à ce qu'on voit, n'avoit pas tout-à-fait uſurpé la réputation de grand Politique, débattoit à part lui cette importante matiere, on vint lui apprendre que les rebelles, au moyen d'un ſtratagême, avoient gagné un jour de marche ſur M. de *Cumberland*, & pouſſoient droit à Londre. L'inſtant après, arriva un fameux *Jacobite*, qui prenant l'Hôte par la main, & la lui ſerrant à

le faire crier : Tout eſt à nous, lui dit-il, mon ami ! dix mille braves François ont pris terre dans la Province de *Suffolk*. Tout eſt à nous, te dis-je ? Dix mille ? oui dix mille François !..... adieu, je cours me joindre à eux.

Ces nouvelles fixerent les irréſolutions de l'Hôte, qui ſe propoſa de faire ſa cour à la Dame, à ſon lever. Il ne doutoit plus maintenant, que ce ne fût Madame *Jenny Cameron* * elle-même.

CHAPITRE II.

L'un des plus courts du Livre, où l'on trouvera pourtant un Soleil, une Lune, & en Ange.

LE Soleil venoit de ſe coucher, lorſque nos Dames ſe levérent. Jamais *Sophie* n'avoit été plus fraî-

* Prétenduë Maîtreſſe du Prince *Edouart*.

che

che ni plus belle ; & Madame *Fitz-Patrick* auroit pû paſſer pour une beauté, ſi elle n'eût pas été avec *Sophie*. Ne condamnons donc pas avec trop de ſévérité l'hyperbole de la Servante de l'hôtellerie, qui en revenant dans ſa cuiſine, après avoir allumé du feu dans l'appartement des Dames, affirma à toute la maiſon, que ſi jamais Ange avoit paru ſur terre, il étoit maintenant dans la chambre haute.

Sophie avoit fait part à ſa couſine de ſon deſſein d'aller à Londre, & Madame *Fitz-Patrick* avoit conſenti de l'y accompagner : la rencontre qu'elle avoit penſé faire de ſon mari à *Upton*, l'avoit dégoutée d'aller à *Bath*, où chez ſa tante *Weſtern*. Elles n'eurent donc pas fini de prendre leur thé, que *Sophie*, ſans s'embarraſſer du froid, ni de la nuit, propoſa à ſa couſine de profiter du clair de lune pour ſe remettre en chemin.

Mais la couſine, plus timide qu'elle, & encore émuë de la terreur que lui avoit inſpirée la voix de

ſon mari, la ſupplia d'attendre juſqu'au lendemain matin ; & *Sophie*, qui étoit la complaiſance même, n'oſant combattre que foiblement les craintes de ſon ancienne amie, conſentit enfin à tout ce qu'elle voulut.

Notre Héroïne ne ſe fût peut-être pas renduë ſi aiſément, ſi elle avoit eu connoiſſance de l'arrivée de ſon pere à *Upton*. Que n'eût-elle pas crû avoir à craindre de ſa part ! quant à la pourſuite de *Jones*, j'imagine qu'elle ne lui inſpiroit pas grand effroi ; j'augure même, puiſqu'il faut tout dire, qu'elle n'eût peut-être pas été trop fâchée de le voir arriver. J'aurois cependant pû cacher cette conjecture au Lecteur : car un honnête Auteur doit toujours ſupprimer les foibleſſes de ſes Héros, & ſurtout ces ſecrets mouvemens de l'ame auſquels la raiſon eſt preſque toujours étrangere.

Lorſqu'il fut arrêté que l'on paſſeroit la nuit dans l'Hôtellerie, l'Hôteſſe vint recevoir les ordres

de nos Dames pour le souper ; & retourna si enchantée des charmes, de la douceur de la voix, & de l'affabilité de notre Héroïne, que la bonne femme intimement persuadée que c'étoit Madame *Jenny-Cameron*, qu'elle avoit l'honneur de loger chez elle, devint tout-à-coup déterminée *Jacobite*, & fit les vœux les plus sinceres pour la prospérité du Prétendant.

Les deux cousines, restées seules, commencerent alors à se faire part de leur curiosité réciproque sur ce que leur rencontre avoit d'extraordinaire; & Madame *Fitz-Patrick*, après avoir tiré parole de *Sophie* d'en faire autant à son tour, raconta son histoire comme on verra dans le Chapitre suivant, s'il plaît au Lecteur de le lire.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de Madame FITZ-PATRICK.

APrès un inſtant de recueillement, & un profond ſoupir, la Dame *Fitz-Patrick* commença ainſi.

Le ſouvenir de la félicité paſſée eſt toujours un ſurcroît de peine pour les malheureux. Je ne rappelle jamais ſans douleur ces jours tranquilles & fortunés que nous avons paſſés enſemble ſous la tutelle de Madame *Weſtern*. Hélas! pourquoi *Miſſ Graveair*, & *Miſſ Vertigéne* ne ſont-elles plus. Vous vous rappellez ſans doute, ces noms de notre enfance. Que c'étoit bien à juſte titre que j'avois reçu de vous le dernier! l'expérience m'a trop appris combien j'en étois digne. *Sophie* fut toujours ma ſupérieure en tout; puiſſe-t-elle l'être auſſi dans ſa fortune!....,

mon mariage m'a perduë, vous le ſçavez: mais les circonſtances vous en ont ſans doute été ſi déguiſées, puiſque vous étiez partie de *Bath* quelques jours auparavant pour retourner chez votre pere; tous ces faits, dis-je, ont peut-être été ſi chargés, ou altérés par Madame *Weſtern*, qu'il eſt bon que je les reprenne dès leur origine.

M. *Fitz-Patrick* étoit un des jeunes Cavaliers qui brilloient alors aux eaux de *Bath*. Il étoit grand, bien-fait, galant, & toujours mieux mis que les autres. En un mot, il étoit tout ce qu'il n'eſt pas aujourd'hui.

Vous ſçavez, que les perſonnes du plus haut rang qui étoient alors aux eaux ne vivoient qu'entre elles. M. *Fitz-Patrick*, à force de ſoupleſſes & de complaiſances, avoit trouvé le ſecret de ſe faire admettre dans toutes leurs parties de plaiſir, & d'en être regardé avec une ſorte de conſidération.

Ma tante, qui avoit toujours vêcu à la Cour, étoit auſſi reçue dans les mêmes compagnies; elle

y avoit fait connoiſſance avec M. *Fitz-Patrick ;* & l'honneur qu'il avoit d'être faufilé avec ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume étoit trop éminent à ſes yeux, pour qu'elle ſongeât ſeulement à lui chercher d'autre mérite. Il en eut pourtant bientot un autre, & celui-là les fit ſuppoſer tous ; il parut amoureux d'elle. Ses aſſiduités devinrent, en effet, ſi remarquables que tout le monde ainſi qu'elle le crut, & en parla d'une façon pas tout-à-fait avantageuſe pour la bonne Dame.

Quant à moi, je ne ſuppoſai à M. *Fitz-Patrick* qu'un but aſſez excuſable, c'eſt-à-dire celui de s'emparer de la fortune d'une femme, par la voye du mariage. Je ne pouvois imaginer que les appas de ma tante puſſent faire naître aucune intention criminelle ; mais, quant aux charmes matrimoniaux, je l'en trouvois abondament pourvue.

Les déférences, & les attentions reſpectueuſes dont il m'accabloit

en toute occaſion, ſervirent encore à me confirmer dans cette idée. Je les attribuois uniquement à l'envie qu'il avoit de diminuer, s'il étoit poſſible, l'éloignement que je devois naturellement avoir pour un mariage dont mes intérêts ne pouvoient que beaucoup ſouffrir. Il ſembloit, en un mot, n'oſer porter ſes vœux juſqu'à la tante, que du conſentement de la niéce; & les politeſſes que ce but ſuppoſé m'attiroient, flattoient d'autant plus mon amour-propre, qu'il n'étoit pas accuſé d'en trop avoir pour les femmes même les plus titrées.

J'ignorois que M. *Fitz-Patrick* étudiât tous mes mouvemens. Il ne lui en échappoit aucun; & dès qu'il s'apperçut que j'étois ſenſible aux égards qu'il vouloit bien avoir pour moi, il me fit auſſi appercevoir du changement dans ſes manieres, dès que nous nous trouvâmes ſeuls enſemble. Que vous dirois-je, ma chere *Sophie?* je connus qu'il m'aimoit!..... & ſa paſ-

ſion étoit ſi tendre..... que l'aveu en fut bien reçu, interrompit *Sophie.* Eh pourquoi donc en rougir ? ajouta-t-elle, en ſoupirant : il y a ſurement un charme irréſiſtible dans la tendreſſe que trop d'hommes ſont capables d'affecter.

Il eſt vrai, répondit la couſine : les hommes, qui en toute autre affaire n'ont pas le ſens commun, ſont autant de *Machiavels* en fait d'amour. Plût au Ciel que je ne l'euſſe pas éprouvé !..... quoiqu'il en ſoit, ce ſecret fut bientôt le ſujet de toutes les converſations de *Bath ;* quelques Dames charitables allerent même juſqu'à affirmer, que M. *Fitz-Patrick* étoit également bien avec la tante & avec la niéce.

Ce qui vous étonnera, comme bien d'autres, c'eſt qu'elle ne vit ni ne ſoupçonna jamais rien de ce qui étoit notoire & viſible à tous les yeux de quiconque les jettoit ſur nous. On croiroit preſque que l'amour aveugle les femmes d'un certain âge : elles gobent avec tant d'avidité l'encens amoureux qu'on

leur adreſſe, que ſemblables à un glouton affamé qui ſe rencontre à une bonne table, elles ſont toujours trop occupées pour appercevoir ce qui ſe paſſe à côté d'elles. C'eſt une remarque que j'ai faite en dix autres occaſions, dans le cours de ma vie. Cette vérité ſe vérifia parfaitement dans celui-ci; car quoique ma tante nous ſurprît ſouvent enſemble, en revenant de la fontaine, la moindre douceur, la moindre plainte que mon Amant faiſoit de ſon abſence, ſuffiſoit pour diſſiper tous les ſoupçons qu'elle eût pû concevoir. Le ſuccès d'un de nos artifices fut admirable. M. *Fitz Patrick* étoit convenu avec moi, quoique je n'euſſe guéres moins de dix-huit ans, de me traiter toujours en ſa préſence comme une petite fille : ma tante s'imagina ſi bien qu'il falloit que cela fût, puiſque ſon Amant le penſoit ainſi, que très-peu s'en fallut qu'elle ne me remît en jacquette.

Que vous dirai-je, encore un coup, ma chere *Sophie* ? il faut

vous l'avouer, j'aimai M. *Fitz-Patrick !* je fus flattée de ma conquête ; je fus charmée de l'emporter sur ma tante ; je triomphois de me voir préférée à tant d'autres femmes, que je croyois extrêmement jalouses de mon sort.

Tout *Bath* alors se déchaîna contre moi. Quelques jeunes femmes refuserent même de me voir davantage, & affecterent de me mépriser, peut-être moins à cause des soupçons qu'elles pouvoient avoir conçus de ma conduite, que pour m'écarter des Compagnies dans lesquelles leur héros favori auroit pû n'avoir des yeux que pour moi. Je suis pourtant ici forcée, par un sentiment de reconnoissance, de vous rapporter un discours que me tint M. *Nash*, dont j'aurois bien plus sagement fait de suivre les conseils !..... Ecoutez, mon enfant, me dit-il un jour, en me tirant à l'écart : je suis pénétré de voir la familiarité qui subsiste entre vous & un drôle qui n'est capable que de vous perdre. Quant à votre

vieille folle de tante, je ſerois charmé, ſi ce n'étoit par rapport au dommage qui en rejailliroit ſur vous, & ſur mon aimable *Sophie Weſtern*, (je répéte ſes propres mots) je ſerois charmé, dis-je, qu'elle fût en tous points la duppe de cet Avanturier. Je n'ai point de pitié pour les femmes de ſon âge. Quand une vieille s'eſt fouré dans la tête d'aller au D..... il n'eſt pas plus poſſible de l'en détourner, que d'empêcher l'autre de la prendre. L'innocence, la jeuneſſe, la beauté, ſont dignes d'un meilleur ſort; & je voudrois les ſauver de ſa griffe. Croyez-moi donc, ma chere enfant, ne ſouffrez pas que cet eſcroc ait rien à l'avenir de particulier avec vous..... il me donna encore d'autres conſeils, auſquels je ne prétai que l'atténtion du moment : l'amour, dans mon cœur, démentoit ſes avis; & rien n'eût pû me faire croire, que des femmes de condition vouluſſent frayer avec un homme tel que celui que M. *Nash* me dépeignoit.

Mais je crains bien, ma chere, de vous ennuyer par le détail de tant de circonſtances peu intéreſſantes. Ainſi pour abréger, imaginez-moi mariée ; imaginez-moi, avec mon époux, aux pieds de ma tante ; imaginez enſuite ce qu'on vit jamais de plus forcené à *Bedlam*, * c'eſt elle ; & votre imagination ne vous peindra rien au-deſſus de la réalité.

Ma chere tante, pour éviter de revoir M. *Fitz-Patrick*, pour me fuir moi-même, & peut-être tous ceux qui avoient quelque connoiſſance de ſes amours, décampa dès le lendemain matin. Je ſçai, qu'elle a nié fermement toutes les particularités qui pouvoient la concerner dans cette avanture ; & ſans doute ſon reſſentiment dure encore, car malgré toutes mes ſoumiſſions, & malgré toutes les lettres que je lui ai écrites en différens tems, je n'ai encore pû parvenir à en tirer un ſeul mot de réponſe. Hélas, c'eſt pourtant elle,

* C'eſt l'Hôpital des Fous à Londre.

qui, quoique sans dessein, est la cause de mon malheur ! si elle ne s'étoit pas ridiculement crue aimée de M. *Fitz Patrick*, il n'auroit sans doute jamais trouvé les occasions de surprendre mon cœur. Je me flatte du moins, que ma conquête n'eût pas été si facile à faire pour un pareil Amant ; & je ne me serois peut-être pas trompée si grossiérement dans mon choix, si j'eusse été en état de juger par mes propres lumieres. Mais, j'en croyois aveuglément l'opinion d'autrui ; & je fus assez sotte, pour regarder comme universellement reconnu, le mérite d'un homme que je voyois prôné par toutes les femmes. Pourquoi donc, chere *Sophie*, s'il est vrai que nous ayons la faculté de juger égale à celle des plus sages de l'autre sexe ; pourquoi donc, choisissons-nous souvent si mal ? je suis réellement indignée, lorsque je réfléchis sur le nombre des femmes sensées qui ont été trompées par des sots !..... Ici, Madame *Fitz-Patrick* reprit

haleine ; mais, voyant que *Sophie* ne répondoit rien, elle pourſuivit, comme on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Suite de l'Hiſtoire de Madame FITZ-PATRICK.

NOus ne reſtâmes à *Bath* qu'environ quinze jours, après notre mariage. Nous n'avions plus d'eſpoir de réconciliation avec ma tante ; & mon époux avoit encore deux ans à attendre, avant que de pouvoir diſpoſer en aucune façon de mes biens.

Cette conſidération l'engagea à me preſſer de paſſer avec lui en *Irlande* : propoſition contraire à une convention expreſſe que j'avois faite long-tems avant que de me donner à lui. Je rappellai, j'invoquai envain ſes promeſſes ; & très-réſoluë de ne point partir, je me bornai à lui demander un

délai d'un mois. Mais il avoit fixé le jour du départ, & je n'obtins rien.

La veille de ce jour même, qui me coûtoit tant de larmes, mon mari sortant de très-mauvaise humeur pour donner quelques ordres, laissa tomber une lettre dont je m'emparai sur le champ ; & que j'ai trop souvent reluë, pour n'être pas en état de vous la rapporter presque mot pour mot. Ecoutez, ma chere *Sophie*.

A M. Brian Fitz-Patrick.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre Lettre, & je suis très-surpris de votre façon d'agir avec un homme qui n'a jamais reçu un sol de vous, que pour l'habit de tiretaine que je vous ai vendu à votre arrivée ici ; & à qui vous devez maintenant, par compte arrêté, 150 livres sterlin. Rappellez-vous, Monsieur, depuis combien de tems vous me bercez d'un mariage consi-

dérable avec une telle ou une telle ! mais je ne puis vivre plus long-tems d'eſpérance & de promeſſes ; & mon Marchand de Drap ne ſe paye pas de cette denrée. Vous me dites, être aſſuré d'avoir ou la tante ou la niéce ; & que vous euſſiez pû épouſer la tante, dont le doüaire eſt immenſe ; mais que vous préférez la niéce, à cauſe de l'argent comptant. De grace, Monſieur, prenez une fois dans votre vie l'avis d'un ſot, & épouſez bien vîte celle des deux qui voudra le plûtôt de vous. Pardonnez ce conſeil à l'intérêt que je prends à ce qui vous touche. Soyez cependant aviſé, *que je tirerai ſur vous, par la premiere poſte, le montant de ce que vous me devez, payable dans quinze jours à M.* Jean Drugget *& Compagnie, ou ordre ; & que je me flatte que vous y ferez honneur. Je ſuis, Monſieur,*

Votre humble ſerviteur,
SAMUEL COSGRAVE.

Telle étoit exactement cette let-

tre. Peignez-vous, chere *Sophie*, toute l'indignation qu'elle dut exciter dans mon ame ! *Vous préférez la niéce à cauſe de l'argent comptant*... Ah ! que chacun de ces mots n'étoient-ils autant de poignards : Avec quel plaiſir ne les euſſai-je pas plongés dans le cœur de mon perfide ! Je ne vous raconterai pas toutes les extravagances que m'inſpirerent ma douleur & mon déſeſpoir. J'avois eu le tems, avant ſon retour, de me ſoulager par mes larmes. Il revint ; & feignant de ne pas s'appercevoir de mon état, mon traître alla à l'autre bout de la chambre rêver dans un fauteuil. Laſſé enfin de mon ſilence : Eh bien, Madame, me dit-il d'un ton arrogant, peut-on ſçavoir ſi vos coffres ſont faits ? Vous n'ignorez pas, ſans doute, que le Caroſſe ſera prêt demain au point du jour ?

Ma patience étoit à bout. Non, Monſieur, lui dis-je, mes coffres ne ſont pas faits ; il reſte à y enfermer cette lettre.

Et je la jettai sur la table, en l'accablant des reproches les plus amers.

Quoique le plus colérique des hommes, soit que la honte, soit que le sentiment intérieur de son crime l'eût accablé, M. *Fitz-Patrick*, à mon grand étonnement, ne s'emporta point. Il essaya, au contraire, tous les moyens qu'il crut les plus propres à me calmer. Il me jura, que ce qui me piquoit le plus dans cette Lettre, n'étoit pas de lui; & qu'il n'avoit jamais pensé à rien écrire de semblable. Il m'avoua, qu'il avoit fait mention de son mariage a M. *Cosgrave*, & de la préférence qu'il me donnoit sur ma tante; mais il nia, avec mille sermens, d'en avoir mandé des raisons aussi basses & aussi insultantes. Il s'excusa enfin d'avoir marqué en termes généraux quelque esperance d'un prochain mariage, forcé par le besoin où il se trouvoit de crédit ou d'argent, attendu sa longue absence de chez lui, dont ses affaires domestiques

avoient extrêmement ſouffert. C'étoit, ajouta-t-il, ce qu'il n'avoit jamais oſé me dire ; & la ſeule raiſon qui l'eût engagé à me preſſer ſi fortement de paſſer en *Irlande* avec lui : propoſition qu'il ne m'eût jamais faite, ſi d'auſſi cruelles extrêmités euſſent pû l'en diſpenſer. Les proteſtations & les careſſes les plus tendres terminerent cette apologie, qui me parut plus vraiſemblable que je ne l'avois penſé d'abord.

Une circonſtance, qu'il n'avoit pas eu ſoin de relever, parloit même ſuivant moi beaucoup en ſa faveur. Il étoit fait mention dans la lettre du Tailleur, du doüaire de ma tante, & M. *Fitz-Patrick* n'ignoroit certainement pas que Madame *Weſtern* n'avoit jamais eu d'époux.... Je ſuppoſai, par conſéquent, que ce créancier avoit pû écrire de ſa tête, ou ſur des oui-dires ; & que tout ce qui me touchoit, dans ſa lettre, pouvoit être dans le même cas... Le beau raiſonnement, ma chere ! J'étois bien

meilleur Avocat, que Juge. Mais, ſans chercher à juſtifier le pardon que j'accordai à mon perfide : il me témoignoit alors tant d'amour, qu'eût-il été cent fois plus criminel, je ne l'aurois vû qu'innocent.

De ce moment, je ceſſai de m'oppoſer à notre départ ; & en moins de huit jours, nous arrivâmes à la campagne de M. *Fitz-Patrick*.

Si j'étois auſſi gaye qu'autrefois, je vous peindrois cette antique Gentilhommiere, trop grande eu égard aux appartemens, trop petite eu égard aux meubles, & à ce que j'y trouvai d'habitable.

Une vieille, au moins contemporaine de l'érection du bâtiment, & très-reſſemblante à la maîtreſſe ſorciere de *Macbeth*,* nous reçut à la porte ; & dans un langage, ou plutôt un heurlement que j'eus peine à croire humain, célébra la bienvenuë de ſon maître.

La Scéne entiere, en un mot,

* Tragédie de Shakeſpeare.

fut si disgracieuse, & si maussade à mes yeux, que je pensai m'évanouir. Mon mari, qui s'en apperçut, loin de chercher à me consoler, aggrava encore ma peine par les railleries les plus plattes, & les plus piquantes.

Par ce commencement, vous pouvez présumer les suites. Mon époux quitta le masque, ne se contraignit plus, & me rendit bientôt la plus malheureuse de toutes les créatures.

Vous concevez aisément, ma chere *Sophie*, qu'une femme, qui aux yeux du monde a fait un mauvais mariage, doit nécessairement avoir eu beaucoup d'inclination pour l'objet qu'elle a choisi. Vous concevez aussi aisément, que cette inclination peut diminuer dans le cœur de la femme, & surtout quand le mépris s'en mêle : c'est une épreuve que j'ai faite. Sitôt que j'eus découvert tout le mauvais du caractére de mon époux, je cessai de l'aimer ; je détestai même jusqu'à sa vuë,

Dès que ma vingtiéme année accomplie lui permit la libre diſpoſition de mes biens, notre maiſon nagea dans l'abondance, & ne déſemplit pas de voiſins auſſi groſſiers & auſſi crapuleux que mon époux, qui l'aiderent très-volontiers à ſe faire honneur de la fortune de ſa femme. J'avois du moins alors une conſolation : je ne le voyois preſque pas.

Heureuſe, ſi j'avois pû éviter auſſi aiſément une autre compagnie qui ne m'étoit pas moins déſagréable : hélas ! j'entends celle de mes triſtes & déſeſpérantes idées, qui me déchiroient nuit & jour. Il ne me manquoit plus qu'un malheur, ce fut celui de devenir mere, par l'homme que je mépriſois, que je haïſſois, que j'abhorrois le plus. Je paſſai par toutes les horreurs d'un état (cent fois plus pénible à ſupporter dans de ſi triſtes circonſtances, que lorſque nous le ſouffrons pour quelqu'un qui nous eſt cher !) je ſupportai, dis-je, tous les maux de l'enfantement,

dans un déſert, ou plutôt dans une infâme taverne, car telle étoit devenuë notre maiſon, ſans amis, ſans parens, ſans conſolation, ſans aucuns de ces tendres adouciſſemens, qui non-ſeulement ſoulagent, mais compenſent peut-être quelquefois les ſouffrances de notre ſexe dans de ſi douloureux momens!

CHAPITRE IV.

Mépriſe de l'Hôte. Terreurs de SOPHIE.

MAdame *Fitz-Patrick* alloit continuer, lorſqu'elle fut interrompuë, au grand déplaiſir de *Sophie*, par l'arrivée du ſouper. Notre Héroïne prenoit tant d'intérêt aux infortunes de ſa parente, qu'elle ne ſe ſentoit d'autre envie que d'en apprendre la concluſion.

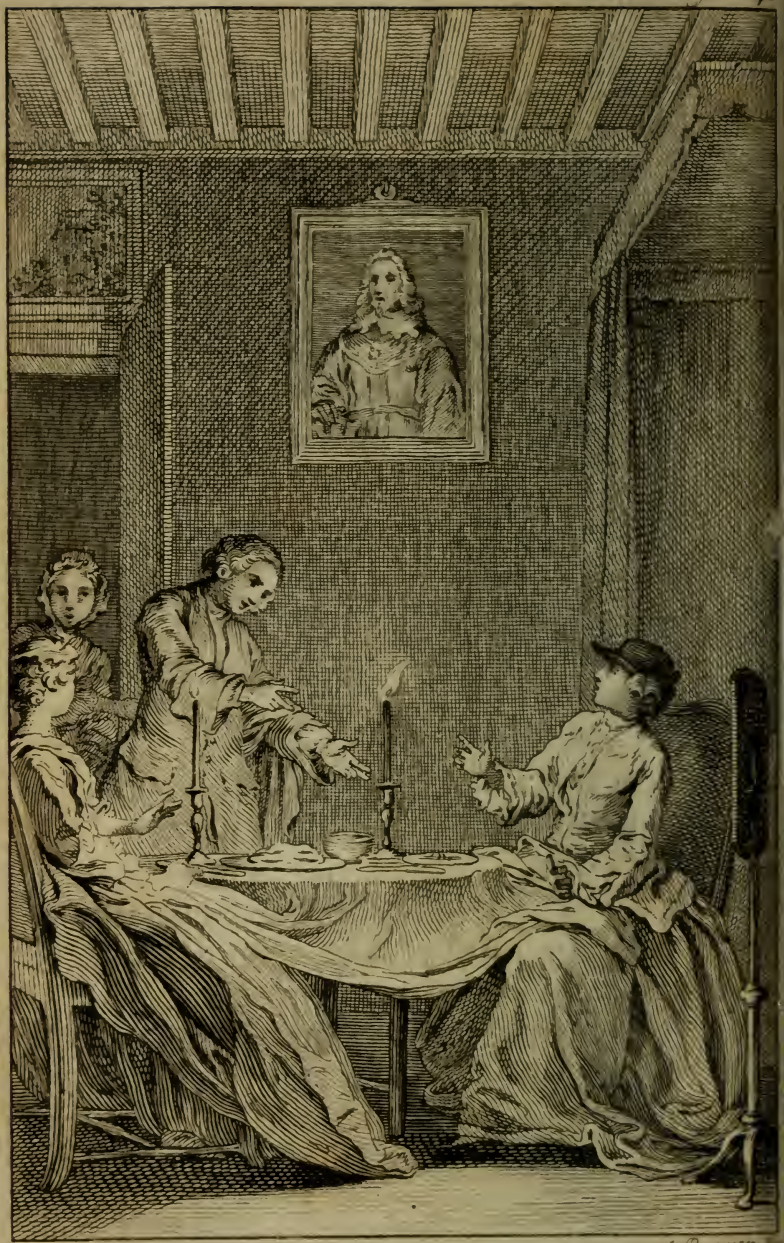
L'Hôte étoit debout, une ſerviette ſous le bras, & dans un

maintien auſſi reſpectueux que ſi nos Dames fuſſent arrivées dans un caroſſe à ſix chevaux.

Madame *Fitz-Patrick* avoit l'air moins affligée que *Sophie*, qui pouvoit à peine avaler un morceau.

Notre Hôte, qui brûloit depuis long-tems d'avoir occaſion de parler, ne laiſſa pas échapper celle-ci. Je ſuis fâché, Madame, dit-il, en s'adreſſant à *Sophie*, que votre *Grandeur* ait ſi peu d'appétit : depuis le tems qu'elle n'a mangé, elle devroit pourtant avoir faim. J'eſpere que Madame n'eſt pas maintenant dans le cas d'avoir de grands chagrins ; car, on prétend ici que tout ira bien mieux qu'on n'oſoit le penſer d'abord. Un Gentilhomme, qui ne fait que de partir, a apporté d'excellentes nouvelles : certaines gens qui ont fait prendre le change à d'autres, ſeront peut-être arrivés à Londre avant qu'on les ratrappe ; & ſi cela arrive, ces gens-là trouveront gens qui leur feront un très-bon accueil.

Quiconque



H. Gravelot. inven.

J. J. Pasquier. f.

Quiconque craint eſt bien malheureux ! tout ce qu'il voit, ſoupçonne, entend, tout a rapport à l'objet de ſes craintes. *Sophie* ne manqua pas de conclure, de ce diſcours, qu'elle étoit pourſuivie par ſon pere, & connue dans l'Hôtellerie. Son ſaiſiſſement lui ôta pour quelques inſtans la faculté de parler. Dès qu'elle crut l'avoir recouvrée, elle pria l'Hôte de renvoyer les domeſtiques ; & s'adreſſant enſuite à lui : j'apperçois, Monſieur, lui dit-elle, que vous nous connoiſſez..... mais, ſouffrez que je vous prie en grace..... oui, je ſuis convaincuë, ſi vous connoiſſez la pitié.... que vous ne nous trahirez pas !.....

Moi, vous trahir, Madame ! s'écria l'Hôte. Moi, vous trahir ! Non, (ici notre homme entaſſa mille ſermens les uns ſur les autres) Non, dis-je, duſſai-je affronter mille ſupplices, non je ne vous trahirai pas. Je ne fus jamais traître, Madame ; & ce n'eſt point par une auſſi aimable perſonne que vo-

tre Grandeur, que je commencerai à l'être. Ne ſerois-je pas bien condamnable, puiſqu'il ſera ſitôt au pouvoir de votre Grandeur de récompenſer mon zéle & ma fidélité ? Ma femme vous certifiera, Madame, que j'ai connu votre Grandeur dès l'inſtant de ſon arrivée dans ma maiſon. Encore un coup, raſſurez-vous, Madame ; je périrois plutôt mille fois, que de trahir votre ſecret.

Et moi, je vous promets, lui dit affectueuſement *Sophie*, que s'il eſt jamais en mon pouvoir de reconnoître vos bienfaits, vous ne vous plaindrez pas d'avoir été trop généreux. Ah, Madame ! répondit l'Hôte, au pouvoir de votre Grandeur ?..... puiſſe le Ciel ſeulement permettre que ce ſoit votre volonté. Hélas, je ne crains rien que votre oubli. Votre Grandeur ſera-t-elle aſſez bonne pour ſe ſouvenir d'un pauvre malheureux Aubergiſte ? elle ſe reſſouviendra, du moins, de la récompenſe que j'ai refuſée..... refuſée, oui, cela re-

vient bien au même, puiſque je l'aurois ſûrement obtenuë ; & votre Grandeur eût pû tomber dans d'autres maiſons où.... mais, quant à moi, je ne voudrois pas, pour le monde entier, avoir conçu cette penſée, même avant que d'avoir appris les bonnes nouvelles que je ſçais.....

Eh, quelles ſont, je vous prie, ces bonnes nouvelles ? interrompit *Sophie*, avec vivacité.

Bon ! s'écria l'Hôte : ſe peut-il que votre Grandeur les ignore ?.... cela ſe pourroit pourtant, car ce n'eſt que de ce moment que je les ſçais..... mais, les euſſai-je ignorées toute ma vie, que le Ciel me confonde, ſi j'euſſe jamais ſongé à trahir votre Grandeur ! Oui, je le jure encore..... il joignit ici grand nombre de ſermens & de proteſtations aux autres ; mais dont *Sophie* interrompit le cours, pour lui demander, encore un coup, ce que c'étoit que ſes nouvelles ? & l'Hôte ouvroit la bouche pour l'en inſtruire, lorſque Madame *Honora*,

pâle, & toute hors d'haleine, ſe précipita dans la chambre, en criant à tuë-tête, nous ſommes perduës, Madame ! nous ſommes perduës ! ils ſont arrivés, ils ſont tous arrivés, ce malheur n'eſt que trop certain !.....

Ces mots glacerent le ſang de *Sophie*. Mais, Madame *Fitz-Patrick*, moins effrayée qu'elle, ayant demandé à *Honora* de qui elle entendoit parler ?..... de qui ? s'écria *Honora*, Eh, des François apparemment ! pluſieurs cent mille d'entr'eux ſont débarqués ; ils violent, & maſſacrent tout !..... Un grand objet de crainte rend le cœur preſque inſenſible à tout ce qui y eſt étranger. *Sophie*, qui s'attendoit à voir ſon pere & *Blifil* entrer au moment même dans ſa chambre, ne fut preſque point émuë du prétendu débarquement des François dans ſon pays. Elle gronda même, mais doucement, ſa femme-de-chambre, de l'allarme qu'elle lui avoit donnée : vous m'aviez fait craindre pire que cela, lui dit-elle;

& je m'en trouve quitte à bon marché.

Oui, oui, s'écria l'Hôte en riant, ſa Grandeur ſçait à quoi s'en tenir ; elle eſt bien ſûre que les François ſont aujourd'hui nos vrais amis, & ne viennent ici que pour notre bien. Sa Grandeur, je le parierois cent contre un, s'imaginoit que le *Cumberland* entroit dans le Village : en falloit-il davantage pour l'épouvanter à la mort ? écoutez donc, Madame, les bonnes nouvelles que j'allois vous apprendre..... Sa Majeſté, le brave Prince *Edouart*, a fait prendre le change au Duc ; il marche à grandes journées vers Londre ; & dix mille François, qui viennent de débarquer, vont ſe joindre à lui ſur la route.

Cette nouvelle ne plut guére davantage à *Sophie*, que celui qui la racontoit. Cependant, comme elle croyoit toujours être connuë de lui (eh, quel ſoupçon pouvoit-elle avoir de la vérité des choſes ?) elle n'oſa laiſſer paroître aucune

marque de mécontentement.

L'Hôte, enfin, après avoir desservi, se retira ; non sans avoir encore répété plus d'une fois ses espérances, d'être un jour bien récompensé.

Sophie ne laissoit pas d'être inquiette, de se croire connuë dans l'Hôtellerie : elle s'appliquoit à elle-même tout ce que l'Hôte croyoit avoir adressé à *Jenny Cameron*. Elle fit donc remonter sa femme-de-chambre, à qui elle ordonna de pénétrer adroitement par quel moyen l'Hôte étoit parvenu à la connoître ; & de qui il avoit refusé une récompense pour la trahir. Elle lui ordonna aussi, de faire tenir les chevaux prêts pour quatre heures du matin, heure à laquelle Madame *Fitz-Patrick* consentoit aussi de partir. Toutes choses ainsi réglées, elle pria sa cousine de vouloir bien continuer son histoire.

CHAPITRE V.

Conclusion de l'Histoire de Madame FITZ-PATRICK.

TAndis que Madame *Honora*, en conséquence des ordres de sa maîtresse, invitoit l'Hôte & sa femme à vuider une jatte de *Punch* avec elle, Madame *Fitz-Patrick* reprit ainsi son récit.

Presque tous les Officiers, qui étoient en quartier dans la Ville voisine, étoient liés avec mon mari. Peu de tems après mes couches, j'eus occasion de faire connoissance avec la femme d'un Lieutenant; & nous nous plûmes tellement l'une à l'autre, que nous devînmes inséparables. Son mari, qui n'aimoit pas les plaisirs du mien, étoit presque toujours de nos parties. Ç'en fut assez pour fâcher M. *Fitz-Patrick*, & pour le rendre tout au moins jaloux des petites consola-

tions que je trouvois dans cette innocente Societé. Elle dura pourtant environ un an, & Dieu ſçait combien pendant ce tems j'eus de reproches à eſſuyer ! j'entends, quand il étoit au logis, car il faiſoit de fréquentes abſences d'un mois entier à *Dublin*, où à *Londre.*

Enfin, le Régiment changea de quartier, je perdis mon amie ; je n'eus plus d'autre compagnie que mes triſtes réfléxions, & de reſſources que mes Livres. J'eus tout le tems de m'ennuyer, & de m'orner l'eſprit.

Pendant cet intervalle, j'écrivis différentes Lettres à ma tante ſur le ton le plus ſuppliant ; mais toujours ſans ſuccès : je n'en eus jamais de réponſe. Mon époux repartit enfin pour Londre, où il reſta cette fois-ci plus de trois mois.

Un caractére auſſi ſociable que le mien n'étoit pas fait pour ſupporter toujours une ſolitude auſſi affreuſe ; je tombai dans la plus

extrême mélancolie ; & la mort de mon enfant acheva de rendre mon malheur complet. Ce n'eſt pas que je l'aimaſſe de cette tendreſſe extravagante dont j'aurois pû être capable, ainſi que bien d'autres, s'il fût né ſous de meilleurs auſpices : mais j'étois mere, je m'étois fait une loi d'en remplir les devoirs, & cette occupation m'empêchoit ſouvent de ſuccomber au poids de mes ennuis.

J'avois paſſé plus de ſix ſemaines, ſans voir que mes domeſtiques, & ſans parler à qui que ce fut, lorſqu'une jeune Dame, parente de mon mari, vint du fond de l'Irlande pour me voir.

Elle avoit autrefois paſſé quelques jours chez-nous ; & j'en avois été ſi contente, qu'à ce ſecond voyage je fis tous mes efforts pour la retenir le plus longtems qu'il me ſeroit poſſible.

Un jour, que j'étois plus abattuë qu'à l'ordinaire, cette Dame après avoir plaint mon ſort, & m'avoir aſſuré que la famille de

mon mari, informée de sa conduite à mon égard, en étoit très-scandalisée, & partageoit mes peines : cette Dame, dis-je, après bien d'autres préliminaires, & surtout après m'avoir demandé le secret, m'apprit..... que mon mari entretenoit une maîtresse.

Vous jugez certainement que j'entendis cette nouvelle avec la plus grande insensibilité ?..... vous vous trompez. Le mépris n'avoit pas adouci l'aigreur de mon ressentiment contre mon époux, au point d'empêcher la haine de se réveiller en cette occasion. Qui fait donc naître en nous cette contrarieté de sentimens ? sommes-nous en effet assez abominablement exclusives, pour ne pouvoir souffrir que d'autres jouissent même de ce que nous méprisons ? Ou ce terme d'abominable doit-il tomber uniquement sur notre vanité que nous croyons alors blessée ? qu'en pensez-vous, chere *Sophie* ? Je ne me suis jamais, dit-elle, occupée de réfléxions si pro-

fondes. Je penſe cependant que cette Dame fit très-mal, & vous rendit un très-mauvais office.

Cependant, répliqua Madame *Fitz-Patrick*, cette conduite me paroît naturelle, dans une véritable amie; & quand vous aurez lû autant que moi, ſûrement vous en conviendrez.

J'en ſerois fâchée, repartit *Sophie*, car je n'ai beſoin ni de Lecture ni d'expérience, pour être convaincuë de l'indignité de ce procédé; & je crois auſſi imprudent, pour ne rien dire de plus, d'inſtruire un mari ou une femme des fautes de l'un l'autre, que de les avertir de leurs propres défauts.

Quoiqu'il en ſoit, reprit Madame *Fitz-Patrick*, mon mari revint; & ſi je me rends un bon compte de mes idées, je le déteſtai un peu plus que jamais. Je le mépriſai pourtant moins; car il eſt certain que rien n'affoiblit le mépris que nous avions conçu pour quelqu'un, comme la moindre injure faite à notre orgueil ou à notre vanité.

Sa conduite, au retour de ce voyage, eut pourtant lieu de me ſurprendre : je le revis, avec étonnement, auſſi tendre, auſſi amoureux, auſſi complaiſant que dans les premiers jours de notre mariage. Mais, ſi la haine peut ſuccéder au mépris, il n'en eſt pas de même de l'amour. Cette derniere paſſion eſt trop active pour ſubſiſter longtems ſans retour de la part de ſon objet; & il n'eſt pas plus poſſible d'aimer longtems ſans être aimé, que d'avoir des yeux ſans en faire uſage. Ainſi, lorſqu'un époux ceſſe d'être l'objet de cette paſſion, il eſt plus que probable que quelque autre... je dis, ma chere, lorſqu'un mari nous eſt devenu abſolument indifférent..... qu'il s'eſt même rendu mépriſable... & ſurtout, pour peu qu'on ait un cœur.... dont la ſenſibilité.... Miſéricorde ! Je m'embrouille dans l'abſtraction de mes idées.... Ce que c'eſt, que de n'avoir pas aſſez lû *Loke !* Bref, la vérité du fait eſt.... Bref, je ne ſçais plus où j'en ſuis. Je vous di-

ſois pourtant, je crois, que M. *Fitz-Patrick* étoit redevenu plus amoureux que jamais ; mais j'en ſçus bientôt le motif, & j'y proportionnai ma reconnoiſſance. En un mot, il avoit dépenſé tout l'argent comptant de ma dot ; & comme il ne pouvoit engager ſon propre bien plus qu'il ne l'étoit déjà, il déſiroit que je ſignaſſe au contrat de certaines ventes qu'il ne pouvoit faire ſans mon conſentement.

Je le refuſai net ; & je ne vous ennuyerai pas des fureurs que ce refus fit naître, non plus que des mauvais traitemens qu'il m'attira.

Il lui faloit un prétexte apparent, pour les juſtifier en quelque façon aux yeux du Public : il devint, ou feignit de devenir jaloux. Et de qui le devint-il encore ? De ce même Lieutenant, dont je vous ai déjà parlé, & qui étoit parti depuis plus d'un an !.... Vit-on jamais extravagance plus complette ! Mais il lui faloit un objet ; & il n'en avoit point d'autre pour

ſervir de prétexte à une paſſion, qu'il ne ſentoit peut-être pas en effet.

N'importe ; après pluſieurs Scènes, trop indignes d'être rappellées, & dans leſquelles la parente de M. *Fitz-Patrick* tint toujours ferme de mon côté, il prit le parti de la mettre à la porte, & de me confiner dans une chambre, ſans plume, ſans encre, ſans papier, & même ſans livres ; avec une vieille Servante, pour faire mon lit, & m'apporter à manger.

Il vint me voir au bout de huit jours, pour me demander d'un ton de Pédagogue, ou de Tyran, (cela revient au même) ſi je me déterminois enfin à obéïr ? non, répondis-je avec fermeté, je périrois plûtôt. Eh bien, tu périras, s'écria-t-il, car tu ne ſortiras jamais vivante de ta priſon.

Je paſſai dans ces horreurs encore environ quinze jours ; & j'avouë que ma conſtance étoit à peu près ſubjuguée, lorſqu'un ſoir que mon mari étoit abſent..... j'eus le

bonheur..... lorſque le déſeſpoir commençoit à s'emparer de moi..... tout eſt excuſable alors..... j'eus donc le bonheur, dans ce moment critique même..... mais il me faudroit plus d'une heure pour vous détailler tout cela..... en un mot, pour vous épargner toutes ces circonſtances, l'or, cette clef de toutes les portes, ouvrit tout-à-coup celle de ma priſon, & me remit en liberté.

Je me réfugiai bien vîte à *Dublin*, d'où m'étant procuré un paſſage en Angleterre, je m'en allois à *Bath*, pour implorer la protection de ma tante, ou de votre pere, lorſque j'entendis hier au ſoir la voix de mon mari dans l'Hôtellerie que vous aviez quittée quelques heures auparavant; mais j'ai été aſſez heureuſe pour lui échapper, & pour rencontrer ma chere *Sophie!*

Je vous plains, lui dit *Sophie* en ſoupirant, & de toute mon ame!..... mais auſſi, que pouviez-vous attendre d'un tel mariage?

pourquoi épouſiez-vous un Irlandois ? *

Ah, ma couſine ! répliqua Madame *Fitz-Patrick*, cette cenſure n'eſt pas fondée. Il eſt des hommes, en Irlande, auſſi eſtimables que partout ailleurs : j'y ai connu beaucoup de bons maris, & je ne ſçais ſi vous en connoiſſez ici pluſieurs. Demandez-moi plûtôt, pourquoi j'ai épouſé un ſot ; & je vous répondrai très-ſincérement, que je ne le croyois pas tel.... Eh, croyez-vous, lui demanda *Sophie*, d'une voix baſſe & altérée, qu'un homme qui n'eſt pas réellement un ſot ne puiſſe pas faire un mauvais mari ?

La négative, répondit l'autre, ſeroit trop générale ; mais il n'en eſt point de plus cafuels que les ſots. Parmi toutes mes connoiſſances, je les ai toujours vus mauvais maris. J'oſerai même affirmer,

* Le préjugé des Anglois contre les Irlandois eſt aſſez connu. Les gens ſenſés ſçavent auſſi combien il eſt injuſte.

comme un fait, qu'il eſt très-rare qu'un homme ſenſé en uſe mal avec une femme qui ſe conduit bien.

CHAPITRE VI.

Grande allarme dans l'Hôtellerie. Arrivée imprévuë d'un ami de Madame FITZ-PATRICK.

Sophie, conformément à la convention faite avec ſa couſine, raconta alors..... non pas ce qu'on va voir, mais ce qu'on a déjà vu dans le cours de cette Hiſtoire. Ainſi nous eſpérons que le Lecteur nous pardonnera de ne le point répéter.

Une remarque que nous ne pouvons cependant nous diſpenſer de faire, c'eſt que dans tout le cours de ſa narration, il ne fut pas plus queſtion de *Jones*, que ſi ce pauvre garçon n'eût jamais exiſté. Qui eût cru que notre Héroïne dût re-

connoître ainſi la ſincérité de ſa couſine, dans le récit de ſon hiſtoire !

Au moment que *Sophie* achevoit la ſienne, une rumeur terrible ſe fit tout-à-coup entendre dans la chambre au-deſſous de celle où étoient les deux Voyageuſes. Cette orage ſubit, après avoir grondé quelque tems au loin, s'approcha par dégrés, & toujours en groſſiſſant, juſqu'à l'appartement des deux Dames, où il éclata enfin dans toute ſa vigueur. Pour quitter la métaphore, Madame *Honora*, après avoir crié en bas comme une furie, & comme deux en montant l'eſcalier, arriva toute enflamée dans la chambre de ſa maîtreſſe, en s'écriant plus fortement encore, que direz-vous ? que direz-vous, Madame, de ce fripon, de cet inſolent gargotier, de ce vilain coquin d'Hôte, qui a l'effronterie de me ſoutenir en face, que vous êtes cette *Jenny Cameron*, dont le peuple fait tant d'hiſtoires !..... Ce vieil infâme a même l'audace

de prétendre que vous ne l'avez pas nié ; mais j'en ai bien puni le faquin, & mes ongles ſont gravés pour longtems ſur ſon impudente face. Ma maîtreſſe ! ai-je dit, miſérable que tu es : ma maîtreſſe ? ſçais-tu bien qu'il n'en eſt, ni de plus belle, ni de plus riche, ni de plus ſage dans tout le Comté de *Sommerſet* ? connois-tu, coquin, as-tu jamais oui parler du fameux M. *Weſtern* ? eh bien, apprens à reſpecter ſa fille unique, & la plus opulente héritiere du pays.... ah, Madame ! ah, Madame, je ſuis au déſeſpoir de l'avoir manqué ! de ne lui avoir pas caſſé la tête avec la jatte de *Punch*..... non, je ne m'en conſolerai jamais !.....

La plus grande inquiétude que *Sophie* conçut de tout ce bruit, fut celle de ſe ſçavoir nommée par ſa femme-de-chambre. Cependant, comme la mépriſe connuë de l'Hôte éclairciſſoit pluſieurs paſſages des propos de cet homme, auſquels *Sophie* s'étoit trompée elle-même, cette aimable fille qui ſe

trouvoit un peu plus à ſon aiſe ; ne put s'empêcher de rire du *qui-pro-quo*, & de la colere de Madame *Honora*, qui en fut piquée juſqu'aux larmes.

Son amitié pour ſa maîtreſſe, ſon amour-propre bleſſé au premier chef, ne lui permettoient pas de trouver le mot pour rire dans toute cette avanture. Ajoutons, que le *Punch*, qui n'avoit pas peu contribué à mettre le feu aux étoupes, agiſſoit encore paſſablement ſur elle ; & le Lecteur ſentira, que ce ne fut pas ſans peine que les deux Dames parvinrent à calmer les flots impétueux de ſon courroux.

La tranquilité rétablie en haut, il n'en étoit pas de même en bas, où l'Hôteſſe enragée des outrages faits à la face de ſon mari par les griffes de la femme-de-chambre, ne reſpiroit que haine & que vangeance. Quant au pauvre Politique, principale partie ſouffrante de cet éclatant démêlé, la honte que lui inſpiroit ſa mépriſe, & le

ſang qu'il voyoit couler de ſes bleſſures, ſembloient avoir éteint en lui toute eſpece de reſſentiment.

La franchiſe du procédé de Madame *Honora*, à ſon égard, ne lui lui laiſſoit plus de doute ſur le compte de *Sophie ;* & cette preuve étoit bien humiliante pour un homme qui ſe croyoit ſi rafiné ! ajoutons encore aux motifs de ſa modération, qu'un perſonnage de très-grande apparence arrivé chez lui dans un caroſſe à ſix chevaux, lui prouvoit ſans réplique, que l'une des deux Dames ne pouvoit être qu'une femme de condition.

Par les ordres de cet illuſtre inconnu, l'Hôte monta lui-même, en s'eſſuyant de ſon mieux, dans la chambre de nos belles Voyageuſes, pour leur annoncer qu'un Seigneur arrivé chez lui, demandoit à leur faire l'honneur de les ſaluer. *Sophie*, à ce meſſage, devint pâle & tremblante. Elle auroit pourtant dû penſer que l'Hôte, malgré ſa fatale bévuë, n'eût pas été ſi poli, s'il fût venu par ordre de

ſon pere. Mais la peur a cela de commun avec Mrs. les *Commiſſaires :* * elle ſaiſit avidement les moindres circonſtances, & ne voit jamais l'évidence que d'un côté.

Ainſi, pour ſatisfaire à la curioſité, plûtôt qu'aux appréhenſions du Lecteur, nous lui dirons, qu'un Pair d'Irlande qui alloit à Londre, étoit arrivé le ſoir même dans notre Hôtellerie ; que ce Seigneur, au bruit qui s'étoit fait dans la cuiſine, ayant quitté ſon ſouper, avoit reconnu la Suivante de Madame *Fitz-Patrick*, de qui il avoit appris que ſa maîtreſſe, qu'il connoiſſoit particuliérement, étoit dans la maiſon. Inſtruit de cette nouvelle, il s'étoit adreſſé lui-même à l'Hôte ; il l'avoit appaiſé, & envoyé chez les Dames chargé d'un compliment un peu plus poli que celui qu'on leur avoit rendu.

On s'étonnera peut-être, de ce que la femme-de-chambre de Madame *Fitz-Patrick* n'eût pas été

* En Angleterre, bien entendu.

choisie par préférence pour cette commission : mais nous sommes fâchés d'être forcés d'avouer, qu'elle n'étoit pas, dans le moment, plus propre pour cet office que pour tout autre : *Le Rum* * (car, il plaisoit à l'Hôte d'appeller ainsi sa distillation de grain) avoit agi si puissamment sur la pauvre femme, qu'elle-même se trouvoit hors d'état d'agir.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les suites de cette Scène vraîment tragique : mais nous nous sommes crûs obligés par cette rare intégrité historique dont nous faison profession, de toucher une matiere que nous eussions été charmés de pouvoir éviter. Plusieurs Historiens, faute de cette même intégrité, ou peut-être d'attention (pour ne rien dire de plus) laissent souvent le Lecteur dans l'embaras; c'est ce que nous ne voulons pas que l'on puisse nous reprocher.

---

* Boisson extrêmement forte que l'on fait dans les Barbades, & fort usitée en Angleterre.

Sophie fut bientôt ſoulagée de ſes craintes, à la vuë du Pair Irlandois, qui étoit non ſeulement de la connoiſſance de Madame *Fitz-Patrick*, mais encore ſon ami très-particulier. Pour parler vrai, c'étoit à lui-même à qui elle avoit l'obligation de ſa liberté : car il faut vous apprendre, que ce Seigneur avoit les mêmes diſpoſitions à la galanterie que nos anciens Chevaliers des tems héroïques ; & que ſon nom étoit déjà fameux par la délivrance de plus d'une Infante empriſonnée. Il étoit tout auſſi redoutable ennemi de l'autorité féroce, trop ſouvent exercée par les Epoux & les Peres ſur les jeunes & aimables perſonnes de l'autre Séxe, que jamais Chevalier errant l'ait été du pouvoir barbare des Enchanteurs. J'avouë même, moi, & je l'avouë ſincérement, que j'ai ſoupçonné tous ces Enchanteurs dont nos vieux Romans abondent, de n'avoir été en effet que des maris de ces tems-là ; & que le mariage ſeul étoit

peut-être

peut-être le Château où toutes ces pauvres Nymphes étoient confinées.

Ce Seigneur qui avoit une Terre dans le voisinage de *Fitz-Partrick*, avoit eu occasion de voir quelquefois son épouse. Aux premieres nouvelles de son emprisonnement, il avoit pris la résolution de briser ses fers, & il en avoit eu la gloire : non pas, à la vérité, en attaquant le Château de bonne guerre, à la façon des Héros anciens ; mais en gagnant le Gouverneur, à force d'argent.

Comme la Dame *Fitz-Patrick* avoit cru ces circonstances trop peu importantes, pour être racontées à sa cousine, nous avions presque pensé de même. C'est ce qui nous a fait prendre le parti de laisser au Lecteur le plaisir d'imaginer lui-même, pendant quelques minutes, où Madame *Fitz-Patrick* avoit pris l'argent nécessaire pour corrompre son Géolier, plûtôt que d'interrompre indiscrettement la narration de cette Dame.

Le Pair, après les premiers complimens d'uſage, ne put ſe diſpenſer de marquer quelque ſurpriſe à Madame *Fitz-Patrick*, de la rencontrer dans cette Hôtellerie, tandis qu'il la croyoit à *Bath*. Elle lui en apprit les raiſons; ainſi que la réſolution qu'elle avoit priſe d'aller à Londre avec ſa parente, qui, ajouta-t-elle, venoit auſſi de s'échapper du pouvoir d'un Tyran auſſi barbare que le ſien même.

Mylord concluant de là, que ce Tyran étoit ſans doute encore un époux, fit de grandes félicitations aux deux Dames, & invectiva beaucoup contre ſon propre ſexe. Il termina ſon diſcours par leur offrir ſa protection, & ſon caroſſe à ſix chevaux, pour les conduire à Londre; ce qui fut d'abord accepté ſans façon, de la part de Madame *Fitz-Patrick*, qui enfin engagea *Sophie* à en faire de même. Les choſes ainſi arrangées, Mylord prit congé des Dames, qui ne tarderent pas à ſe mettre au lit, où Madame *Fitz-*

Patrick entretint beaucoup sa cousine de l'excellence du caractére & des vertus du Seigneur Irlandois. Elle appuya particuliérement sur l'extrême tendresse qu'il avoit toujours euë pour son épouse, & sur ce qu'il étoit peut-être le seul homme de son rang qu'on ne pût accuser d'avoir donné la moindre atteinte au lien conjugal : elle ajouta enfin, en finissant, ah ! ma chere *Sophie*, que cette vertu est rare parmi les gens de condition ! n'y comptez pas, je vous prie, si vous vous mariez jamais : vous seriez trop cruellement trompée.

Ces mots firent soupirer *Sophie*, & ne contribuerent peut-être pas peu à lui susciter un rêve peu agréable. Mais comme elle n'a jamais parlé de ce rêve à personne, le Lecteur nous dispensera de le raconter.

CHAPITRE VII.

Départ de l'Hôtellerie. Arrivée à Londre.

LE lendemain, à sept heures, tout étant prêt pour le départ, il survint une difficulté. Le carosse, quoiqu'à six chevaux, ne contenoit que quatre personnes. Mylord, toujours galant, offroit de monter à cheval; mais Madame *Fitz-Patrick* s'y opposa formellement. Il fut réglé, que les deux Soubrettes se relayeroient, & monteroient tour à tour un des chevaux de Mylord, qui fut sellé pour cet effet.

Sophie, après avoir fait un présent à l'Hôte, pour le consoler des blessures qu'il avoit reçuës de sa femme-de-chambre, s'apperçut d'une perte qu'elle avoit faite, & qui lui causa quelque chagrin. C'étoit le billet de banque de cent li-

vres ſterlin que ſon pere lui avoit donné la derniere fois qu'elle l'avoit vû ; & qui, joint à très-peu d'argent comptant, compoſoit tout ſon tréſor.

Elle chercha, & renverſa tout vainement dans la chambre, le billet ne ſe trouva pas. Elle ſe rappella enfin ſa chûte de la veille, lorſqu'elle avoit reconnu Madame *Fitz Patrick*, & ne douta pas que ce ne fût alors que ſon portefeuille étoit tombé de ſa poche.

Des pertes de ce genre, quelques ſuites qu'on en prévoye, ſont incapables d'abattre une ame un peu forte, & exempte d'avarice. Auſſi *Sophie*, quoique cet accident fût arrivé on ne peut plus à contretems, prit aſſez ſur elle-même pour cacher ſa douleur, & pour rejoindre la compagnie avec ſa ſérénité ordinaire. Mylord aida les Dames à monter dans ſa voiture, & même Madame *Honora*; qui, après beaucoup de complimens, céda aux inſtances de ſa très-bien *Eduquée* compagne *Abigail*,

qu'elle laiſſa monter à cheval pour s'établir elle-même dans le caroſſe.

L'Equipage partit enfin, eſcorté par deux Chevaliers domeſtiques ; & fit ſi bonne diligence, que nos gens arrivérent le lendemain au ſoir à Londre, ſans aucun accident, ni avantures dignes d'amuſer le Lecteur.

CHAPITRE VIII.

Séparation des deux Couſines.

TOute la Compagnie, en arrivant à Londre, alla deſcendre à l'Hôtel de Mylord, d'où, tandis que l'on ſe repoſoit des fatigues du voyage, des domeſtiques furent dépêchés pour chercher un logement particulier que les deux Dames demanderent. L'Epouſe de Mylord n'étant pas en ville, Madame *Fitz Patrick* ne vouloit pas abſolument accepter un lit chez lui.

Quelques Lecteurs condamneront peut-être cet excès de délicateſſe : il faut pourtant ſe rappeller la ſituation de cette Dame, & convenir de la méchanceté des médiſans, après quoi l'on conſeillera ſans doute à toute femme d'agir de même en pareil cas. Le logement trouvé, & diſpoſé à recevoir les deux couſines, *Sophie* voulut bien tenir encore compagnie pour cette nuit à Madame *Fitz-Patrick*, très-réſoluë de s'informer dès le lendemain matin de la demeure de la Dame ſous la protection de laquelle nous avons déjà dit qu'elle avoit projetté de ſe mettre en fuyant de chez ſon pere. Quelques remarques faites en route l'avoient tellement affermie dans cette réſolution, que rien n'eût pû l'en faire changer.

Ce n'eſt pas que notre Héroïne fût capable de concevoir, ſans fondement, le moindre ſoupçon odieux de la conduite de ſon prochain ; ce n'eſt pas non plus que Madame *Fitz-Patrick*, par ſes démar-

ches, & encore moins par ſes diſcours, eût laiſſé tranſpirer l'ombre même du ſcandale : mais Mylord, qui n'avoit pas au même dégré qu'elle le talent de garder un ſecret, s'étoit aſſez peu obſervé dans la route, pour éclairer *Sophie* ſur toutes les réticences que ſa couſine lui avoit faites dans le récit de ſon hiſtoire.

Sophie n'eut pas de peine à trouver la Dame qu'elle cherchoit : il n'étoit point de porteurs dans la Ville à qui ſon Hôtel ne fût parfaitement connu ; ſon meſſager revint, avec une invitation ſi gracieuſe & ſi preſſante, qu'elle ſe diſpoſa à s'y rendre ſur le champ.

Madame *Fitz-Patrick* ne fit d'autres inſtances pour la retenir, que celles qu'exigeoit la politeſſe. Soit qu'elle ſoupçonnât d'être ſoupçonnée, ſoit par quelqu'autre motif que nous ne pouvons pénétrer, il eſt certain qu'elle étoit auſſi empreſſée de voir partir *Sophie*, que *Sophie* pouvoit l'être de s'en aller.

Notre jeune Héroïne, au mo-

ment qu'elle lui dit adieu, ne put s'empêcher de lui donner une eſpece de petit avis. Au nom du Ciel, lui dit-elle, tenez-vous ſur vos gardes, ma chere couſine, & réfléchiſſez mûrement ſur les dangers de votre ſituation ! il eſt peut-être encore des voyes de conciliation avec votre époux : tâchez, je vous en ſuplie, de ne pas vous les interdire.

Epargnez-vous ces craintes, ma chere, lui répondit Madame *Fitz-Patrick*, avec un ſourire équivoque : vous êtes plus jeune que moi, gardez-les, je vous prie, pour vous-même. J'irai vous voir dans quelques jours. Recevez pourtant auſſi, en attendant, un petit conſeil de ma part. Défaites-vous du ton & du caractére de Mlle. *Graveair* d'autrefois : croyez-en votre aînée, ma chere, cela ne prendroit pas dans ce Pays.

Tel fut l'adieu de nos deux couſines. *Sophie*, à ſon arrivée chez Milady *Belaſton*, en reçut mille careſſes. Cette Dame l'avoit priſe

en amitié, dès le tems qu'elle l'avoit vuë autrefois chez Madame *Weſtern :* elle étoit charmée de la revoir ſi belle ; & ne fut pas ſitôt inſtruite de la cauſe de ſon voyage, qu'elle applaudit à la réſolution de notre Héroïne, & promit de la protéger de toute ſa puiſſance envers & contre tous.

Puiſque voilà *Sophie* en ſureté, & en très-bonnes mains, le Lecteur voudra bien peut-être la laiſſer un peu repoſer, tandis qu'il jettera les yeux ſur nos autres perſonnages, & particulierement ſur le pauvre *Jones*, que nous avons laiſſé aſſez longtems en pénitence pour ſes péchés paſſés, qui, (telle eſt la nature du vice !) ſuffiſoient par eux-mêmes pour le punir ſuffiſamment.

Fin du onziéme Livre.

L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE DOUZIÉME.

Contenant les mêmes trois jours que les précédens.

CHAPITRE PREMIER.

Dans lequel M. WESTERN, ne trouvant point sa fille, trouve autre chose qui met fin à sa poursuite.

NOtre Histoire retourne maintenant à l'Hôtellerie d'*Upton*, d'où nous suivrons les traces de M. *Western*; & comme elles ne nous conduiront pas bien loin, nous reviendrons d'autant plutôt à notre

Héros, qui nous occupera un peu plus longtems.

Le Lecteur se ressouvient, sans doute, que le pere de *Sophie* étoit parti fort en colere de cette Hôtellerie, dans l'intention de courir après sa fille. L'Hôte l'avoit informé, que notre Héroïne avoit passé la *Saverne ;* il la passa aussi, avec tout son équipage, en jurant de se bien vanger de la pauvre *Sophie*, s'il étoit assez heureux pour la ratraper.

Il n'avoit pas encore été bien loin, lorsqu'il rencontra un chemin croisé. Là, il tint un petit conseil de guerre, dans lequel après avoir écouté impatiemment les différentes opinions de son monde, il laissa le succès de sa poursuite à la fortune, & enfila la route de *Worcestre.*

Il avoit à peine couru deux milles, dans ce nouveau chemin, lorsque s'arrêtant tout à coup..... Cela n'est-il pas déplorable ! s'écria-t-il, en soupirant amérement. Fut-il jamais un chien plus malheureux

que le pauvre *Weſtern !*..... & ces mots, ſelon ſa louable coutume, furent ſuivis d'une ample volée de juremens & d'imprécations.

Le Miniſtre, qui le ſuivoit, ſe hâtant alors de le rejoindre, le ſupplia de ne point s'affliger, & ſurtout de ne pas déſeſpérer de la bonté du Ciel. Il vous a conduit, il vous a dirigé juſqu'ici, lui dit-il avec onction, il vous a mis ſur les pas de Madame votre fille ; patientez, patientez, Monſieur : vous touchez peut-être au terme de vos vœux.

Bon ! que la peſte l'étouffe, répondit *Weſtern :* c'eſt bien elle qui m'inquiette maintenant !..... je déplore la perte d'une ſi belle matinée, & ſi propre pour la chaſſe. N'eſt-il pas pendable, d'être obligé de perdre un des plus beaux jours de la ſaiſon, & ſurtout après une auſſi longue gelée ?

Soit que la fortune, quelquefois compatiſſante malgré ſa légereté, regardât alors en pitié le pauvre Gentilhomme ; ſoit qu'elle eût arrê-

té, qu'il ne ratraperoit point sa fille : nous n'affirmerons ni l'une ni l'autre de ces conjectures : mais, M. *Western* achevoit à peine de parler, lorsqu'une meute de chiens courans, déployant tout à coup, non loin delà, leurs goziers harmonieux, firent lever à la fois les oreilles au Gentilhomme & à son cheval, qui partant de la main & traversant un champ de bled, seconda si bien les intentions de son maître, qu'il se trouva en moins d'une minute à la queuë des chiens.

C'est ainsi, dit la Fable, que la belle *Grimalkin*, cette chatte que Venus propice aux désirs d'un Amant passionné avoit enfin changée en femme : c'est ainsi, dis-je, que cette jeune épouse n'eut pas plutôt apperçuë une souris, que rappellant ses anciens plaisirs, & retournant tout à coup à son naturel, elle sauta du lit de son époux pour courir après le petit animal !

Nous ne prétendons pourtant pas induire de-là, que la nouvelle épouse fût insensible aux tendres

embraſſemens de ſon amoureux époux : car, quoique le chat ſoit taxé par bien des gens d'être ſujet à l'ingratitude, cependant les femmes, & les chats mêmes, en certaines occaſions aiment fort à être careſſés. Nous penſons ſeulement, comme le ſubtil *Sir Roger l'Eſtrange*, * qui dans ſes profondes réfléxions, obſerve, que ſi vous fermez la porte au nez à la nature, elle rentrera par la fenêtre ; & qu'une chatte, quoique *Madame*, n'en courra pas moins après les rats. Nous n'accuſons donc pas M. *Weſtern* de peu de tendreſſe pour ſa fille, puiſqu'il en avoit réellement beaucoup : nous remarquons ſeulement, qu'il étoit Gentilhomme campagnard & Chaſſeur, &, qu'à ces titres, la Fable, & nos judicieuſes réfléxions, ne lui ſont pas ſi mal appliquées.

Notre homme s'en donna donc ; & chaſſa de tout ſon cœur, ſans ſonger à *Sophie*, ni même à celui à qui appartenoient les chiens. Les

* Il a traduit en vers les Fables *d'Eſope* &c. avec des Commentaires.

domeſtiques ſuivirent l'exemple du Maître ; & le Miniſtre, après avoir exprimé, à part lui, tout ſon étonnement en beau latin, perdit ainſi que les autres toute idée de la jeune Demoiſelle ; & s'occupa, en les ſuivant de loin, à méditer quelque point de *Doctrine* pour le Dimanche ſuivant.

Le Gentilhomme, à qui appartenoit la meute, enchanté de la capacité & de l'expérience de ſon Confrere inconnu, ſe gardoit bien de le diſtraire de ſon entouſiaſme, par des politeſſes hors de ſaiſon. Il attendit la fin de la chaſſe, pour lui marquer toute la vénération qu'un mérite auſſi ſupérieur avoit droit d'inſpirer.

Leur converſation, quoique très-intéreſſante pour eux, ne trouvera point place ici. Nous dirons ſeulement, qu'ils ſe plûrent beaucoup l'un à l'autre ; que l'on recommença une ſeconde chaſſe, qui fut ſuivie d'un grand dîner ; que ce dîner fut arroſé de beaucoup de vin ; & que M. *Weſtern*, toujours réglé dans ſa conduite, ſe fit mettre au

lit, pour pouvoir reparoître à la libation du ſoir avec toute la décence convenable à ſon caractére.

Il ne brilla pourtant pas en cette occaſion autant qu'il s'en étoit flatté : ſon Hôte & le Miniſtre, moins fatigués & de corps, & d'eſprit, eurent tellement tout l'avantage ſur lui, qu'à peine le pauvre homme eut il achevé ſa troiſiéme bouteille, qu'il fut ſenſé abſent de la table.

M. *Supple* informa alors l'autre Gentilhomme de toute l'avanture de *Sophie ;* & le pria de joindre ſes inſtances aux ſiennes, pour engager le lendemain matin M. *Weſtern* à retourner chez lui. Cela fut trouvé juſte, promis, & exécuté ; non pas ſans peine cependant : mais le tems étoit ſi beau, ſi favorable pour la chaſſe ; la route de *Sophie* étoit d'ailleurs ſi incertaine ; & il y avoit ſi peu d'eſpoir de la rejoindre, après lui avoir laiſſé gagner près de vingt-quatre heures de marche, que M. *Weſtern* conſentit enfin, après avoir remer-

cié ſon Hôte, de reprendre la route du Comté de *Sommerſet.*

CHAPITRE II.

Départ de JONES de l'Hôtellerie d'UPTON. Avanture du MENDIANT.

NOus voici donc revenus à notre Héros ; & nous y revenons avec plaiſir, malgré la ſituation miſérable dans laquelle nous l'avons laiſſé, & qui ſans doute, aura pû faire croire à quelques-uns de nos prudens Lecteurs que nous l'avions abandonné pour jamais.

Mais, dans la réalité, ſi nous ne ſommes pas totalement vertueux, nous pouvons pourtant fermement aſſurer que nous n'avons pas non plus tous les vices dont certains caractéres prudens ſont aſſez légitimement accuſés ; & que malgré l'état déplorable où notre ami *Jones* ſe trouve maintenant, nous revenons à lui avec autant

de diligence, que s'il n'avoit plus rien à desirer de la fortune.

M. *Jones*, & son Compagnon *Partridge* quitterent l'Hôtellerie d'*Upton* quelques minutes après le départ de M. *Western*, & suivirent, à pied, la même route, n'ayant pû trouver de chevaux de louage dans *Upton*. Tous deux cheminoient tristement, quoique par différens motifs; & si l'un soupiroit amérement, l'autre à chaque pas grognoit à l'unisson.

Lorsqu'ils arriverent au chemin où M. *Western* s'étoit arrêté pour tenir conseil, *Jones* s'arrêta aussi; & se retournant vers *Partridge*, le consulta sur la route qu'il convenoit de prendre. Ah, Monsieur! s'écria *Partridge*, plût au Ciel que vous vouluſſiez suivre mon avis. Pourquoi non? répliqua *Jones*, il m'est aussi indifférent de sçavoir où je vais, que ce que je dois devenir!..... en ce cas, reprit *Partridge*, mon avis est que nous retournions sur le champ chez vous. Quand on est sûr d'un pareil gîte,

c'eſt être fou que de courir ainſi les champs comme des vagabonds. Pardon, Monſieur, *ſed vox ea ſola reperta eſt.*

Hélas ! s'écria *Jones*, où prétends-tu que je retourne ? il ne me reſte plus d'azile !..... que dis-je ? quand même mon ami, quand même mon pere voudroit encore me recevoir, pourrois-je habiter un pays où ma *Sophie* n'eſt plus ?..... cruelle *Sophie !* cruelle ? Non. Je ſuis le ſeul coupable..... non, je ne puis la condamner..... C'eſt toi, malheureux (dit-il, en s'adreſſant à *Partridge.*) c'eſt toi, déteſtable butor ! c'eſt toi qui m'as perdu : il faut que je t'arrache l'ame !..... à ces mots, cédant à ſa fureur, & prenant *Partridge* à la gorge, il le ſecoua de façon à lui diſloquer tous les membres.

Le pauvre Pédagogue tomba tremblant aux genoux du terrible *Jones*, pleurant, & proteſtant de ſon innocence.... notre Héros s'arrêtant alors, & jettant ſur lui un œil farouche, recula quelques pas,

& acheva d'épuiſer ſur lui-même un accès de fureur, qui ſans doute eût anéanti ſon Compagnon. Nous ne tenterons pas de peindre les différens tranſports de *Jones* dans ce cruel moment.

Qu'il ſuffiſe au Lecteur de ſçavoir, que cet Amant infortuné, après avoir joué très au naturel le rôle de *Roland* pendant quelques minutes, étant enfin revenu par dégrés à lui-même, & trouvant encore le tremblant *Partridge* à ſes pieds, le reçut dans ſes bras; & lui demanda tendrement pardon de la frayeur qu'il lui avoit cauſée dans la violence de ſa paſſion. Il le pria pourtant de ne jamais lui reparler de retourner chez M. *Alworthy*, étant très-fermement réſolu de ne plus revoir ce Château.

Partridge avoit l'ame bonne, & n'eut pas de peine à pardonner; il promit même, & de bonne foi, d'obéïr exactement à la défenſe qui venoit de lui être faite. *Jones*, en cet inſtant, s'écria avec feu, puiſqu'il m'eſt abſolument impoſſible

de ſuivre plus longtems les traces de ma ſeule Divinité..... ſuivons donc celles de la gloire. Allons, mon brave ami, partons, courons à l'Armée.

Il partit, en achevant ces mots; & le hazard, lui ayant fait choiſir un chemin contraire à celui qu'avoit pris M. *Weſtern*, le remit directement ſur les traces de *Sophie*.

Ils marcherent très-long-tems, ſans proférer une ſyllabe : *Jones* avoit aſſez à penſer, & *Partridge* trop à craindre.

Cependant notre Héros ſe laſſa enfin du monologue ; il acheva de raſſurer *Partridge*, en lui jurant qu'il pouvoit maintenant parler ſans crainte de lui déplaire ; & un mendiant, qu'ils apperçûrent de loin, fournit un texte abondant au Pédagogue pour s'indemniſer du long ſilence qu'il avoit forcément obſervé.

Son Homélie roula d'abord ſur la *Charité*, & ſur la dureté du cœur humain ; de-là, paſſant par une tranſition naturelle, au Chapitre

de la Guerre, il déclama contre ce fléau de l'humanité avec une véhémence qui l'étonna enfin lui-même au point de le faire arrêter tout court, pour demander pardon à ſon Maître d'en avoir peut-être trop dit.

Ne crains rien, mon cher *Partridge*, lui dit *Jones*, en ſouriant, j'étois déjà ſi convaincu de ta poltronnerie, que rien de ta part ſur ce Chapitre ne ſçauroit m'émouvoir. Vous pouvez, Monſieur, lui répondit *Partridge*, me traiter de Poltron, & de tout ce qu'il vous plaira. Si le plaiſir de conſerver ſa peau tout entiere, rend un homme poltron, *non immunes ab illis malis ſumus* Je ne lûs jamais dans la Grammaire, qu'il ne fût pas poſſible d'être honnête homme ſans aimer à ſe battre. *Vir bonus eſt, quis? qui conſulta patrum, qui leges juraque ſervat :* pas un mot de Bataille; l'écriture même y eſt partout ſi contraire, que je ſuis tenté de ne pas regarder comme bons Chrétiens quiconque aime à répandre

le ſang de ſes ſemblables.

Partridge achevoit de déployer ſa pieuſe Doctrine, lorſqu'ils arriverent à un autre chemin croiſé, où le mendiant qu'ils avoient apperçû de loin vint leur demander l'aumône.

Partridge débuta par le bruſquer, en lui diſant que chaque Paroiſſe étoit tenuë de nourrir ſes Pauvres; & que de pareils vagabonds..... Arrêtez, lui dit *Jones* en riant; n'êtes-vous pas honteux, avec tant de charité dans la bouche, d'en avoir ſi peu dans le cœur? La Religion, à ce que je vois, vous ſert admirablement à excuſer vos fautes, mais ne vous excite guéres à la vertu. Un homme, qui ſe dit Chrétien, peut-il voir ſon ſemblable dans cette affreuſe miſére, & ne pas le ſecourir? ..... notre Héros tira en même-tems un *Shelling* de ſa poche, & le donna au Mendiant.

Monſieur, s'écria le pauvre homme, après l'avoir beaucoup remercié, j'ai trouvé à deux milles d'ici

H Gravelot. inv.

de Lafosse, Sculp.

d'ici quelque chose de curieux : voudriez-vous me l'acheter ? je me serois bien gardé de le montrer à d'autres ; mais vous m'avez l'air d'un si bon Gentilhomme, & vous êtes si charitable, que vous ne me soupçonnerez sûrement pas d'être un voleur, parce que j'ai le malheur d'être pauvre.

Il tira alors de sa poche un petit porte-feuille doré, qu'il remit entre les mains de *Jones*.

Jones l'ouvrit d'abord, & (que le Lecteur juge de ce qu'il sentit !) trouva à la premiere page le nom de *Sophie Western*, écrit de sa propre main. Il n'eut pas plutôt lû ce nom, qu'il le pressa contre sa bouche, & tomba dans une extase d'où il ne revint que pour se livrer aux transports les plus extravagans.

Tandis que *Jones*, en marmotant les sentimens de sa joye, baisoit & rebaisoit le petit Livre, *Partridge* en vit tomber un papier qu'il ramassa, & remit à son Maître. C'étoit ce même billet de banque

que M. *Weſtern* avoit donné à ſa fille la veille de ſon départ.

Les yeux de *Partridge* s'enflâmerent, à cette nouvelle, que notre Héros proclama hautement; il en fut de même, mais dans un ſens contraire, de ceux du pauvre Mendiant qui avoit fait cette trouvaille, & qui faute de ſçavoir lire, n'en avoit pas connu l'importance. *Jones*, qui juſques-là n'avoit ſenti que les tranſports de la joye la plus pure, fit alors une réfléxion qui en altéra la douceur. Celle qui avoit perdu ce billet, étoit peut-être dans le cas d'en avoir beſoin avant qu'il pût être aſſez heureux pour pouvoir le lui rendre !...

Le Porte-feuille étoit un préſent que Madame *Weſtern* avoit fait depuis peu à ſa niéce. Sortant d'une boutique célébre, il avoit coûté vingt *Shelling*; & le Marchand, attendu ſa valeur réelle, l'eût repris au moins pour trois. *Jones*, ſans héſiter, en donna une *Guinée* au Mendiant.

Le Mendiant, qui de ſa vie n'a-

voit été poſſeſſeur d'un ſi grand tréſor, donna mille bénédictions à notre Héros, & parodia ſans y penſer tous les tranſports que *Jones* avoit laiſſé paroître, lorſqu'à l'ouverture du Porte-feuille il avoit lû le nom de *Sophie Weſtern.*

Il conſentit même volontiers à retourner avec nos Voyageurs à l'endroit où il avoit trouvé le petit Livre. Mais, quelque fut ſa bonne volonté, le pauvre homme, étant boiteux, ne rempliſſoit pas à demi l'impatience de *Jones*, qui obligé de ſuivre ſon Guide, pouvoit à peine faire un mille en une heure.

Notre Amoureux, pendant le chemin regarda cent fois le Porte-feuille, & le baiſa auſſi ſouvent, ſe parlant beaucoup à lui-même, & fort peu à ſes Compagnons. Cette conduite étonnoit le Guide, qui par ſignes en marquoit ſa ſurpriſe à *Partridge*, tandis que celui-ci ſecouoit la tête, & s'écrioit de tems en tems, pauvre Gentilhomme! *Orandum eſt ut ſit mens ſana in corpore ſano.*

Ils arriverent enfin à l'endroit même, & reconnurent la place où *Sophie* étoit tombée, & où le Mendiant avoit ramaſſé le Porte-feuille. *Jones* prit là congé de ſon Guide, & ſe mit en devoir de ſuivre ſa route : mais cet homme, qui avoit eu le tems de réfléchir, & chez qui la joye d'avoir reçû une *Guinée* étoit un peu abattuë, affectant tout à coup un air mécontent, & branlant la tête, lui dit, j'eſpere que Monſieur ne me quittera pas ainſi : il aura, ſans doute, la bonté de ſonger que ſi j'euſſe été un fripon, le Porte-feuille étoit à moi. Ainſi, je me flatte que Monſieur me donnera encore quelque choſe. Si le billet vaut 100 livres *Sterlin*, il eſt dû plus d'une *Guinée* à celui qui a eu le bonheur de le trouver. Suppoſant même, que Monſieur ne retrouve point la Dame, ou ne le lui rende pas..... & quoique Monſieur ait bien l'air d'un très-honnête Gentilhomme..... je n'ai pourtant d'autre garant que la parole de Monſieur ; & certaine-

ment, ſi la perſonne à qui appartient le billet ne ſe retrouve pas, il eſt bien ſûr qu'il appartient à celui qui l'a trouvé le premier. J'eſpere que Monſieur prendra tout ceci en conſidération. Il eſt vrai, que je ne ſuis qu'un pauvre homme : je n'exige pas tout non plus ; mais il eſt du moins juſte que j'aye ma part de ce que j'ai trouvé.

Je te jure, ſur mon honneur, lui cria *Jones*, que je connois la véritable propriétaire du billet, & que mon intention eſt de le lui rendre !

Vous pouvez, à cet égard, en agir comme il vous plaira, lui repliqua le Mendiant : donnez-moi la moitié de l'argent, & gardez le reſte ſi vous voulez ; je vous jure, ſur mon ame, que je n'en ouvrirai jamais la bouche.

Non, mon ami, lui cria *Jones*, la Propriétaire aura tout ce qu'elle a perdu : je ne puis, quant à préſent, te récompenſer davantage ; mais, dis-moi ton nom, & ta demeure, & tu pourras peut-être

t'en bien trouver dans la ſuite. C'eſt tout ce que je puis maintenant pour toi.

Allons, allons, lui dit *Partridge*, dis-nous ton nom, & où l'on pourra te trouver : tu n'auras pas lieu de t'en repentir ; c'eſt moi qui te le garantis. Le Calin, ſentant bien qu'il n'auroit rien de plus pour le préſent, donna ſon nom & ſa demeure, que *Jones* écrivit avec le crayon de *Sophie*.

Il partit enſuite avec *Partridge*, à qui le billet donnoit une nouvelle vie, tandis que le boiteux qui gémiſſoit de ne pouvoir les ſuivre, les maudiſſoit de loin, ainſi que Meſſieurs ſes parens, pour avoir oublié de lui faire apprendre à lire.

CHAPITRE III.

Autres Avantures, assez peu intéressantes.

NOs Voyageurs marchoient d'une vîtesse, qui ne leur permettoit guéres une conversation suivie. *Jones* étoit totalement occupé de sa maîtresse, & *Partridge* des cent livres *Sterlin*.

Ils avoient fait environ trois milles, tout d'une haleine, lorsque le Pédagogue qui ne pouvoit plus suivre notre Héros, le pria de ralentir un peu son pas; & *Jones* y consentit d'autant plus volontiers, qu'entrant alors dans une vaste plaine coupée par différens chemins, il commençoit à perdre les traces de *Sophie*, qu'il avoit suivies jusques-là. Il s'arrêtoit, pour déterminer lequel de ces chemins il étoit à propos de prendre, lorsque le bruit d'un tambour vint

frapper leur oreille. *Partridge*, effrayé de ce son, eut à peine la force de s'écrier, miséricorde ! Seigneur, ayez pitié de nous ! les voilà, les voilà qui s'approchent!..

Qui donc s'approche ? lui demanda *Jones*, en regardant de tous côtés. Qui ? répondit *Partridge*, Eh, les rebelles apparemment ! Pour Dieu, Monsieur, ne vous avisez pas de les insulter ; peut-être ne nous diront-ils rien. Mais, ne seroit-il pas plus prudent de nous mettre derriere ces buissons, en attendant qu'ils soient passés ? Pourquoi risquer de leur déplaire ? & que peuvent deux malheureux, sans armes, contre cinquante mille peut-être ?..... *Jones* interrompit cette Tirade inspirée par la crainte, & jugeant que le bruit du tambour leur annonçoit le voisinage de quelque Ville, il marcha directement à l'endroit d'où partoit le son, en assurant le tremblant *Partridge* qu'il n'étoit pas possible que les rebelles fussent si près d'eux.

Partridge un peu raffermi, par

l'assurance de son Maître, suivit son Conducteur, quoiqu'à regret, jusqu'au moment où tombant tous deux dans un chemin aussi creux que resserré, le Pédagogue apperçut quelque chose de peint qui flottoit dans l'air à très-peu de distance. Son imagination déja échauffée, n'en exigea pas davantage. Les voilà, Monsieur!..... je l'avois bien dit, s'écria-t-il, voilà leurs Drapeaux! voilà la Couronne, & le cercueil!..... ah Ciel! vit-on jamais rien de plus terrible?..... adieu, Monsieur! nous allons être fusillés!.....

Jones, n'avoit eu besoin que de lever les yeux pour se convaincre de la mépriſe de *Partridge*..... Courage ami, lui dit-il; ce péril est digne de ta valeur; & je te garantis la victoire sur cette armée... de Marionnettes. De Marionnettes? répondit *Partridge*, avec transport. Quoi ce n'est que cela! & le tambour?..... C'est celui des Marionnettes, lui dit froidement *Jones*.

Oh bien, je veux les voir, repartit le Pédagogue, en ſautant de joye : j'aime ce ſpectacle à la folie ; de grace, Monſieur, allons de ce côté. D'ailleurs, voilà la nuit, je ſuis à jeun depuis trois heures du matin, & le cœur me manque.

Ils arriverent bientôt à une Hôtellerie, ou plûtôt à un Cabaret à bierre, où *Partridge* n'eut rien de plus preſſé, que de viſiter la cuiſine, & *Jones* de s'informer ſi des Dames n'avoient point paſſé par-là dans la journée. L'enquête de *Partridge* fut plus heureuſe que celle de ſon maître. L'un n'apprit rien de *Sophie ;* l'autre, à ſa grande ſatisfaction, apprit qu'on leur ſerviroit bientôt un grand plat d'œufs au lard qui ſortoit du feu.

L'Amour n'agit pas également ſur tous les hommes : Le caractére & ſurtout la conſtitution de l'Amant eſt preſque toujours la régle de ſes effets. Dans un tempérament foible, il détruit toute eſpece d'apétit tendant à la conſervation de

l'animal ; dans un tempérament vigoureux, il fait naître des distractions, des négligences, l'oubli même des réparations nécessaires à la nature : mais mettez-moi ce dernier, s'il a faim, vis-à-vis un plat qui lui plaise, & vous verrez ce qu'il en fera. L'ami *Jones*, s'il eût été seul, auroit peut-être fait encore bien du chemin avec l'estomach vuide ; dès qu'il vit le diner servi, il mangea d'aussi bon appétit que *Partridge*.

La nuit étoit venuë avant que nos Voyageurs eussent fini leur repas. La Lune étoit dans son décours, il faisoit extrêmement noir. Le bon *Partridge* fit tant d'instances à notre Héros, pour voir les Marionettes, qu'il obtint enfin cette grace. Mais ce qui se passa pendant la durée de ce spectacle, quoique très-fort du goût de M. *Partridge*, ne nous paroît pourtant pas assez intéressant pour en rendre compte au Lecteur.

Il en est de même de ce qui arriva dans l'Hôtellerie, jusqu'au lendemain matin : Car le Lecteur,

ſçaura ; que notre Héros vaincu par les priéres de *Partridge*, & par les remontrances de l'Hôte, qui lui avoit exagéré la difficulté des chemins, avoit enfin conſenti de coucher dans cette maiſon.

Jones, qui s'étoit couché ſans ſouper au ſortir des Marionnettes, avoit déja dormi neuf bonnes heures, & en eût peut-être dormi davantage, ſi un bruit des plus violent qui ſe faiſoit à la porte de ſa chambre, ne l'eût pas réveillé en ſurſaut. On crioit au meurtre à l'aſſaſſin! il ſe leva & trouva le maître des Marionettes, qui ſans pitié ni miſéricorde, aſſommoit le *divertiſſant* de ſa troupe.

Notre Héros, toujours généreux, ſe rangea du côté de la partie ſouffrante, & colla l'inſolent vainqueur contre la muraille.

Le petit *divertiſſant*, quoique foible, étoit colérique. Il ne ſe vit pas plutôt hors de portée de ſon ennemi, qu'il commença à l'attaquer avec la ſeule arme qui fût égale entr'eux. Après beaucoup

d'Epithétes & d'injures générales ; il procéda aux accuſations particuliéres. Double coquin ! lui cria-t-il, non ſeulement je t'ai ſervi pour l'amour de Dieu, car tu me dois encore tous mes gages, mais je t'ai encore ſauvé du gibet. Ne voulois-tu pas, pas plus loin qu'hier, dans ce chemin étroit, voler cette aimable Demoiſelle, & lui prendre ſon bel habit de voyage ? Peux-tu nier, que ton intention ne fût pas de l'entraîner dans la forêt voiſine, pour la dépouiller, pour tout ravir à la plus charmante perſonne qui fut jamais ?..... Et tu t'aviſes de me maltraiter aujourd'hui ! de m'aſſommer comme un boureau, pour avoir badiné un inſtant avec une Servante de Cabaret, uniquement parcequ'elle m'a préféré à toi !....

Jones n'eut pas plutôt entendu ces reproches, que quittant tout à coup le Maître des Marionnettes, après lui avoir défendu ſur peine de ſon indignation toute eſpéce de voyes de fait, il prit le *di-*

vertiſſant ſous ſa protection, & le fit entrer avec lui dans ſa chambre.

Notre Héros apprit de lui des nouvelles de ſa *Sophie*, que cet homme avoit vû paſſer la veille, tandis qu'il accompagnoit ſon Maître avec ſon tambour. Il l'engagea aiſément à lui venir montrer la place où il avoit vû Mlle *Weſtern*; puis, appellant *Partridge*, ils partirent en diligence.

Dès qu'ils y furent arrivés, *Jones* récompenſa graſſement ſon Guide, & ſe remit avec une joye infinie ſur les traces de ſa Maîtreſſe.

Partridge, frappé de la ſingularité de cette rencontre, en tira l'augure le plus favorable pour le ſuccès des amours de notre Héros. De pareils hazards, s'écria-t-il dans ſon enthouſiaſme, ne ſeroient jamais arrivés, ſi la Providence n'avoit pas un deſſein formé de vous unir un jour avec *Sophie!*

Ils n'avoient pas encore marché deux milles, lorſqu'une groſſe pluye vint les ſurprendre, à la

vuë d'une Hôtellerie. On peut juger si *Partridge* harangua pour s'y réfugier ; & si *Tom Jones* put s'en défendre, & même d'y déjeûner.

Très-affligé de n'y avoir rien appris de *Sophie*, notre Héros se disposoit, malgré l'orage, à se remettre en route, lorsque *Partridge*, qui ne partoit pas de bon cœur, jettant encore une fois les yeux sur le bon feu qu'il faloit quitter, apperçut, & crut reconnoître un jeune homme qui s'asséïoit dans le coin de la cheminée. Monsieur ! (s'écria-t-il, en rappellant *Jones*) bûvons encore un coup : voici sûrement encore des nouvelles de Madame *Sophie*. Je crois reconnoître son guide de l'Hôtellerie d'*Upton !*... L'ami *Partridge*, avoit raison ; notre Héros en fut transporté ; & fit passer le guide dans une chambre particuliére, pour l'interroger plus à son aise sur les moindres particularités qui pouvoient concerner sa chere *Sophie*.

CHAPITRE IV.

A peu près comme le précédent.

Jones avoit été absent environ une demie-heure avec le Guide, lorsqu'il rentra dans la cuisine, pour signifier à *Partridge* qu'il falloit partir sur le champ. Cet ordre bien cruel pour le Pédagogue, lui parut pourtant moins dur en en apprenant que son Maître avoit fait marché avec le Guide pour les conduire à cette même Hôtellerie où *Sophie* avoit couché la veille avec Madame *Fitz-Patrick*. *Jones* voulut monter le même cheval qu'avoit eu sa Maîtresse ; *Partridge* monta celui de Madame *Honora ;* & leur diligence fut si grande, qu'ils arriverent avant trois heures après midi.

Notre Héros, en mettant pied à terre, demanda des chevaux de poste. Mais, par malheur, il ne

s'en trouva pas un seul dans le Village : ce que le Lecteur ne croira pas étonnant, attendu l'extrême agitation de la Nation entiere, & surtout dans ce canton, à cause de la marche des Révoltés.

Jones, désespéré, tentoit en vain d'engager le Guide à l'escorter jusqu'à *Coventry :* cet homme étoit inéxorable.

Tandis qu'il le pressoit de nouveau, dans la cour du cabaret, un Cavalier qui y arrivoit, le salua, en le nommant par son nom, & en lui demandant des nouvelles de M. *Alworthy* & de sa famille.

Jones ne l'eut pas plûtôt envisagé, qu'il reconnut M. *Dowling*, ce même Procureur avec qui il avoit diné depuis peu à *Gloceſtre*.

M. *Dowling* conseilla à *Jones*, & le pressa fort de ne point partir ce soir-là, attendu les mauvais chemins & l'obscurité de la nuit. Mais notre Héros avoit pris son parti ; rien ne put lui faire changer sa résolution, dût-il faire la route à pieds.

Quand le bon Procureur vit que toutes ſes inſtances & ſes repréſentations étoient également inutiles, il ſe joignit à *Jones*, pour perſuader au Guide de l'accompagner encore dans ce petit voyage. Les prieres & les promeſſes l'abbatirent enfin ; & il conſentit à tout, pourvû qu'on lui permît de faire raffraîchir ſes chevaux.

Pendant cet intervalle, M. *Jones* à ſon tour fut auſſi obligé de conſentir à boire un coup avec M. *Dowling :* ce qui occaſionna une converſation entr'eux, dont nous allons rendre compte dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Converſation de JONES, *& de M.* DOWLING.

MOnſieur *Dowlling*, en rempliſſant le verre de notre Héros, porta d'abord la ſanté de M.

Alworthy. Il ajouta, quelques momens après, ſi vous le permettez, Monſieur, nous boirons auſſi celle de M. *Blifil*, ſon neveu & héritier, jeune Gentilhomme de très-grande eſpérance, & pour qui j'ai l'eſtime la plus ſinguliere.

Je ſuis convaincu, répondit *Jones*, que votre intention n'eſt pas de m'offenſer : mais vous aſſociez très-mal les perſonnes ; l'une fait honneur à l'humanité, l'autre eſt un miſérable, qui mérite à peine le nom d'homme. Ne parlons plus de ce dernier.

Dowling, frappé de cette réponſe, lui dit qu'il les avoit cru tous les deux très-eſtimables. Quant à M. *Alworthy*, ajouta-t-il, je n'eus jamais le bonheur de le voir ; mais l'excellence de ſon caractére eſt connuë partout. A l'égard de ſon neveu, je ne l'ai jamais vû qu'une fois, lorſque j'allai lui annoncer la mort de ſa mere. J'avois tant d'affaires alors, & j'étois ſi preſſé de repartir, qu'à peine ai-je eu le tems de l'entretenir deux mi-

nutes : mais il ma paru ſi poli, ſi honnête à mon égard, que je le croyois, je vous jure, un très-aimable Cavalier.

Je ne m'étonne pas, répliqua *Jones*, qu'il vous en ait impoſé en ſi peu de tems : c'eſt un démon pour la malice ; & vous euſſiez pû vivre longtems avec lui, ſans pénétrer toute la noirceur de ſon caractére. Nous fumes élevés enſemble, & j'en ai toujours été la dupe : ce n'eſt même que depuis peu que j'ai découvert toute ſon infamie. Il eſt vrai, que dès auparavant je ne l'aimois guéres : il manquoit, ſelon moi, de cette généroſité de cœur, qui ſûrement eſt l'unique baſe de tout ce que l'humanité a de noble & de grand. Je mépriſois en lui cet intérêt perſonnel, & cet excès d'amour-propre, perpétuels motifs de toutes ſes démarches. Mais j'ai éprouvé, à mes dépens, combien le lâche a abuſé de mon trop de franchiſe, & par quel tiſſu d'artifices il eſt enfin parvenu à me perdre ſans reſſource.

Ciel ! que me dites-vous ? s'écria le Procureur. En ce cas, je ſuis bien indigné que la ſucceſſion de votre oncle *Alworthy* ſoit deſtinée à cet odieux perſonnage.

Hélas ! s'écria *Jones* à ſon tour, vous m'honorez d'un titre qui ne m'appartient pas. Il eſt vrai que M. *Alworthy* m'a longtems permis de l'appeller d'un nom plus cher encore ; mais, cet Acte de bonté n'ayant été que volontaire en lui, il a pu ſans injuſtice me priver d'un honneur dont ſans doute il ne m'a plus cru digne. Non, Monſieur, je n'appartiens en rien, par le ſang, à M. *Alworthy ;* & ſi le monde, toujours incapable de diſcerner & d'apprécier les vertus, trouve trop de rigueur dans ſa conduite à mon égard, en me ſuppoſant ſon parent, c'eſt faire une injuſtice ſignalée au meilleur de tous les hommes... Pardon pourtant, Monſieur, de vous avoir ennuyé de mes malheurs particuliers. Vous me penſiez proche parent de M. *Alworthy*, j'ai cru devoir vous en déſabuſer,

& diſſiper les impreſſions que ſa ſévérité à mon égard, eût peut-être fait naître en vous ; & c'eſt, je vous le jure, ce que je voudrois prévenir au riſque de ma vie.

Voilà, s'écria *Dowling*, ce qu'on appelle parler le langage de la probité même ! non, Monſieur, bien loin de m'ennuyer, je ſuis ravi de vous entendre. Je ſerois même charmé de ſçavoir ſur quel fondement, on vous a cru parent de M. *Alworthy*, tandis qu'il n'en eſt rien. Vos chevaux ne ſeront pas prêts d'une demie heure ; & vous m'obligerez infiniment, en me racontant votre hiſtoire.

Jones, dont la complaiſance, (mais non pas la prudence) égaloit celle de *Sophie*, conſentit aiſément à ſatisfaire M. *Dowling*, & lui fit tout le détail de ſes avantures depuis ſa naiſſance juſqu'au moment préſent.

Ce récit intéreſſa beaucoup M. *Dowling*, qui quoique Procureur, n'avoit pas dépouillé tout ſentiment d'humanité. A propos de

quoi, nous remarquerons en paſſant, que rien n'eſt plus injuſte que les préjugés que l'on contracte contre les gens de certaines profeſſions. L'habitude, il eſt vrai, les familiariſe avec des actions que leur profeſſion même rend néceſſaires, & par conſéquent coûtumieres; mais, en toutes autres circonſtances, la nature agit également ſur eux, comme ſur les autres hommes. Un Boucher, j'en ſuis ſûr, ſeroit touché de voir égorger un beau cheval; un Chirurgien, venant de couper un bras, ſans la moindre émotion, aura pitié d'un homme attaqué d'un violent accès de goutte : j'en ai vu l'exemple. Un Guerrier, ſortant du carnage, redevient, à la Paix, doux, aimable, galant, & fait pour la ſociété. De même, un Procureur peut être compatiſſant, & véritablement ſenſible aux infortunes d'une créature de ſon eſpece, pourvû cependant que ſes intérêts n'en ſouffrent point.

Jones, comme ſçait fort bien

le Lecteur, n'étoit pas au fait de la façon dont on s'y étoit pris, pour le noircir dans l'esprit de M. *Alworthy :* il n'avoit pu faire ce détail à M. *Dowling ;* quant au reste, il l'avoit comme de raison, présenté au Procureur dans le jour le moins désavantageux qu'il avoit pu ; car, quoiqu'il n'eût pas envie de rendre son ancien patron & ami en aucune façon blâmable, son intention n'étoit pas non plus de se trop dénigrer lui-même. Ainsi *Dowling* eut assez de pénétration, pour juger que quelqu'un avoit probablement rendu, sous main, de très-mauvais offices à notre Héros. Non, s'écria-t-il, M. *Alworthy* n'eût jamais deshérité un jeune homme qu'il aimoit autant que vous, pour des fautes aussi légeres. Son amitié, du moins, vous donnoit droit d'attendre beaucoup de lui ; & l'éducation qu'il vous avoit donnée, étoit une espece d'engagement de sa part, que vous aviez droit de réclamer. Il y a du noir là-dessous, Monsieur !.....

Cette

Cette ſucceſſion devoit vous toucher en grande partie.

Vous me connoiſſez peu, lui dit *Jones :* j'euſſe été ſatisfait à moins ; & je n'ambitionnai jamais la fortune de mon bienfaiteur. Je puis vous jurer même, que je ne ſongeai jamais à ce que je pouvois attendre de lui ; & que s'il eût été homme à me trop avantager au préjudice de ſon neveu, j'euſſe refuſé ſes bienfaits. Je préfére la tranquilité de mon ame, à la plus brillante fortune acquiſe aux dépens d'autrui. Eh, qu'eſt-ce que le miſérable orgueil que fait naître la magnificence d'un Palais, d'un nombreux Equipage, d'une table ſplendide, & de toutes les autres apparences du bonheur, vis-àvis ce repos ſolide, cette douce ſatisfaction, ces tranſports délicieux, & ce triomphe intérieur dont jouit un cœur pur, en réfléchiſſant ſur ſes généreuſes, nobles & bienfaiſantes actions ? Je n'envie point *Bliſil*, contemplant d'un œil avide ſes richeſſes futu-

res : je ne lui en envierai pas plus la poſſeſſion. Je n'acheterois pas ſa fortune, au prix d'un inſtant de remords. Je crois, ainſi que vous, avoir été ſuſpect à M. *Blifil ;* il m'a crû plus intéreſſé : ſes ſoupçons ſont nés de la baſſeſſe de ſes ſentimens ; il a meſuré mon cœur au ſien. Grace au Ciel ! je ſens..... je ſens mon innocence, mon ami ! pour l'Univers, je ne troquerois pas ce ſentiment contre....

M. *Dowling*, quoique extrêmement déconcerté pendant tout ce diſcours de *Jones*, dont nous abrégeons une partie, étoit pourtant touché de la compaſſion la plus vive. S'il nous retombe ſous la main dans le cours de cette Hiſtoire, nous tâcherons de pénétrer les raiſons de ſon trouble : nous ſommes obligés pour le préſent, en imitant notre Héros, de prendre un peu bruſquement congé de lui, attendu que la nuit s'approche, que les chevaux ſont prêts, & que *Jones*, malgré la pluye qui commence à tomber à force, veut

pourtant abſolument aller coucher à *Coventry*.

CHAPITRE VI.

Voyage nocturne. Etrange Avanture.

JAmais chemin ne fut plus uni que celui d'où nos voyageurs partoient juſqu'à *Coventry ;* & quoiqu'aucun d'eux n'y eût jamais paſſé, il ne faloit pas moins qu'une nuit auſſi obſcure, & une pluye auſſi abondante, pour qu'il fût poſſible qu'ils s'y égaraſſent.

Ils ne s'en apperçurent qu'après avoir marché l'eſpace d'environ ſix milles, lorſque comptant entrer dans les fauxbourgs d'une grande ville, ils ſe trouverent dans un chemin très-ſale & très-étroit.

Jones ſoutint alors, qu'on avoit manqué le grand chemin de *Coventry ;* le Guide, que la choſe étoit impoſſible ; & *Partridge* mit au jour une toute autre opinion.

Dès l'instant de notre départ, dit-il, j'ai soupçonné qu'il nous arriveroit quelque malheur. M. *Jones* n'a-t-il pas remarqué cette vieille femme, accroupie sur la porte du cabaret, au moment que nous montions à cheval ? Plût au Ciel que nous lui eussions donné quelque chose ! Vous vous en repentirez, a-t-elle dit entre ses dents ; & dans l'instant la pluye a commencé à tomber, & l'orage à s'élever. Qu'on en dise ce qu'on voudra, je suis certain moi, qu'il y a des Sorcieres; & s'il en fut jamais, celle-ci en est une. Je l'ai jugée telle, à la premiere vuë ; & je lui aurois donné l'aumône, si j'avois eu de la monnoye.

Jones, quoique très-affligé d'un retardement, qui alloit lui faire perdre les traces de sa chere *Sophie*, ne put s'empêcher de rire au nez du superstitieux *Partridge*, qui dans l'instant même étant tombé avec son cheval dans un bourbier, n'en fut que d'autant plus fortifié dans son opinion. Le hazard vou-

lut qu'il en arrivât bientôt autant au Poſtillon ; *Partridge*, alors, après avoir crié à notre Héros de ſe préparer à la même cérémonie, le ſupplia de retourner pour pacifier la vieille. Nous y ſerons bientôt, Monſieur, s'écria-t-il, car je ſuis convaincu, malgré tout le chemin que nous paroiſſons avoir fait, que nous ſommes encore aux environs du cabaret d'où nous ſommes partis.

Jones, au lieu de l'écouter, étoit occupé à voir ſi le Guide n'étoit point bleſſé : mais appercevant qu'il en étoit quitte, ainſi que *Partridge*, pour beaucoup de crottes, notre Héros remonta à cheval, très déterminé à aller en avant juſqu'à ce qu'il trouvât quelque Village où l'on pût le remettre dans ſon chemin.

Ils avançoient, en tâtonnant, lorſqu'une lumiere éloignée frapa les yeux de *Jones*, & jetta la terreur dans l'ame du Pédagogue. C'eſt un feu folet, Monſieur, s'écria-t-il..... prenez garde ! ne vous

y fiez pas ! ah la maudite ſorciere ! ſa lanterne, ſi nous la ſuivons, va nous précipiter dans quelque abîme.

Mais, quel redoublement de frayeur pour le pauvre *Partridge*, lorſque nos Voyageurs approchans un peu plus près de cette, ou plûtôt maintenant de ces lumieres, entendirent un bruit confus de voix humaines !.... des cris, des chants, des éclats de rire, qui mêlés au ſon de quelques inſtruments formoient un concert ſi difficile à définir, que *Partridge* devint à peu près pardonnable, en affirmant d'une voix preſque éteinte, que c'étoit un *Sabbat.*

L'horreur qui s'empara de l'ame du Pédagogue, & qui par contagion gagna bientôt le Guide, eſt d'un genre qui ne ſe peint pas, quand on croit ſçavoir à peu près ce qui peut ſe peindre.

Tous deux s'unirent pour prier *Jones*, les larmes aux yeux, de ne pas aller plus loin. Le Guide affirma même, que les chevaux qui

paroiſſoient marcher, n'avoient pas fait un pas depuis une demie heure ; & que tout ceci n'étoit que ſortilége & enchantement.

Notre Héros n'étoit pas crédule : il ſe trouvoit pourtant embarraſſé avec deux compagnons de cette eſpece. Ou nous approchons, leur dit-il en riant, vers la lumiere, ou la lumiere s'approche de nous ; car enfin, nous en voilà bien près. Qu'avons-nous donc à craindre, je vous prie, de gens inconnus à la vérité, mais qui n'ont l'air que de ſe réjouir ? de ſe réjouir, Monſieur ! s'écria *Partridge ;* & quel cœur peut ſonger à ſe réjouir à cette heure-ci, & par un tems ſi diabolique ? ce ne peut être que des revenans, des ſorciers, ou de malins eſprits ; ſoyez-en bien certain, & ne nous aviſons pas de tenter le Ciel.

Que ce ſoit tout ce que tu voudras, lui dit *Jones ;* je ſuis réſolu d'aller leur demander le chemin de *Coventry*.

Jones, à ces mots, piqua des

deux ; & malgré les prieres & les cris du Pédagogue, marcha droit à l'endroit d'où partoit le bruit. *Partridge*, qui craignoit également d'avancer, & de reſter ſeul, fut obligé de ſuivre, en invoquant nom par nom tout ce qu'il connoiſſoit de Puiſſances Céleſtes.

Ils arriverent cependant ; & dès que la proximité permit de diſtinguer les objets, notre Héros apperçut qu'il ne s'agiſſoit que d'une grange, dans laquelle une nombreuſe aſſemblée des deux ſexes paroiſſoit ſe livrer à la joye.

Jones ne ſe fut pas plûtôt préſenté à l'une des portes, qui étoit ouverte, qu'une voix mâle & vigoureuſe cria du dedans, qui eſt-là ?..... notre Héros répondit d'un ton plus meſuré, ami ; & demanda le chemin de *Coventry*.

Si tu es de nos amis, cria une autre voix, tu ferois mieux de t'arrêter ici, juſqu'à ce que la tempête ſoit appaiſée : il y a place pour toi, & même pour ton cheval.

Jones accepta ces offres, & préſenta ſes deux compagnons, qui furent ainſi que lui très-bien reçus; mais qui ne frémiſſoient pas moins à l'aſpect d'une aſſemblée, qu'ils croyoient encore compoſée de tous les ſorciers du Royaume.

Quoiqu'on n'y croye plus guéres maintenant, hâtons-nous pourtant de faire reſpirer certains Lecteurs, en leur apprenant, que ces prétendus Sorciers n'étoient autres que des *Egyptiens*, ou *Bohémiens*, qui célébroient les nôces de l'un des Chefs de leur Société.

Rien n'étoit plus gai que cette aſſemblée; la joye y régnoit de toutes parts, & ſur toutes les phyſionomies. On y remarquoit même une ſorte de décence, & peut-être plus grande que dans certaines aſſemblées bourgeoiſes: car ces gens-ci ſont aſſujettis à un gouvernement, & à des loix de leur façon; & tous obéiſſent à une eſpéce de Magiſtrat ſouverain, qu'ils appellent leur Roi. L'abondance étoit auſſi de la fête, &

floriſſoit dans cette grange. Il eſt vrai, que la délicateſſe & l'élégance n'en étoient pas, mais le bon appétit des convives ſe paſſoit fort bien d'elles. Beaucoup de lard, de volaille, & de groſſes viandes, compoſoient le banquet, plus conforme à leur goût que tout ce que le plus fin & le plus couru des Cuiſiniers François eût pû leur préſenter.

Tandis que notre Héros regardoit ce ſpectacle avec le dernier étonnement, un vieillard vénérable s'approcha de lui, & le ſalua d'un air où la franchiſe & l'amitié paroiſſoient avoir trop de part, pour pouvoir être appellé poli.

C'étoit le Roi des Bohémiens lui-même, qui quoique peu diſtingué par l'habillement d'avec le reſte de ſes Sujets, avoit pourtant un air de dignité qui inſpiroit, à ce que nous a dit *Jones*, une eſpece de ſentiment de reſpect aux Spectateurs.

Après beaucoup de complimens, de part & d'autre, d'autant plus flat-

teurs pour Sa Majeſté Bohémienne, qu'elle n'étoit guéres accoûtumée à en recevoir de pareils, ce Prince fit couvrir une table de quelques proviſions choiſies, où s'étant aſſis avec notre Héros, il lui tint à peu près ce diſcours. Je ne doute pas, Monſieur, que vous n'ayez ſouvent vû de mes gens en parti détaché, car ils rôdent partout : mais je crois que vous n'en avez peut-être jamais vû tant enſemble ; & vous ſerez bien plus ſurpris ſans doute, quand vous ſçaurez que les Egyptiens ſont auſſi-bien gouvernés qu'aucun Peuple vivant ſur la ſurface de la Terre.

J'ai l'honneur d'être leur Souverain ; & peut-être jamais Monarque n'eut de Sujets, ni plus ſoumis, ni plus attachés à leurs Maîtres. J'ignore par quelles vertus j'ai mérité leur eſtime, mais je puis me vanter de n'avoir jamais ſongé qu'à les rendre heureux. Eh, comment pourrois-je ne pas aimer de pauvres gens, qui ne parcourent

l'Univers, qui n'agiſſent, qui ne reſpirent que pour faire vivre leur Roi ! ils connoiſſent mes ſoins & mes ſentimens pour eux, & ma tendreſſe ſeule m'eſt garant de la leur.

Il y a mille, ou deux mille ans plus ou moins, (je ne puis vous en fixer le tems plus juſte, ne ſçachant ni lire ni écrire) il y a fort long-tems, dis-je, qu'il arriva une révolution parmi les *Egyptiens :* cette Nation avoit alors des Seigneurs. Ces Seigneurs, guidés par l'ambition, ſe firent la guerre les uns aux autres ; mais le Roi les fit tous périr, & établit une égalité parfaite parmi tous ſes Sujets : depuis ce tems, nous ſommes tous heureux. Perſonne n'ambitionne ni ne brigue la Royauté ; c'eſt la charge la plus pénible de l'Etat. Rien n'eſt ſi fatiguant que d'être ſans ceſſe occupé à rendre juſtice à ſes égaux. J'ai mille fois envié le ſort du dernier de mes Sujets, ſurtout lorſque l'équité me forçoit à punir ou mon parent, ou mon

ami. Car, quoique nous reſpections le ſang humain, nos châtimens n'en ſont pas moins ſévéres; la honte en fait la baſe. Un Egyptien, une fois flétri, n'oſe lever les yeux ſur lui-même; & j'en ai peu connu qu'il ait fallu punir deux fois.....

Sa Majeſté en étoit là, lorſqu'une rumeur ſoudaine ſe fit entendre dans la grange. Les careſſes des *Bohémiens* avoient diſſipé par dégrés les terreurs de *Partridge*; qui, non ſeulement s'étoit empiffré à leurs tables, mais y avoit déja bû un peu plus que de raiſon.

Une jeune femme *Egyptienne*, plus remarquable par l'eſprit que par la beauté, avoit mené le Pédagogue à l'écart, ſous prétexte de lui dire ſa bonne avanture.

Soit que l'yvreſſe eût échauffé M. *Partridge*, ſoit que la *Bohémienne*, touchée de la noble gravité du perſonnage, eût oublié dans cet inſtant la décence ordinaire à ſon ſéxe, nos deux Amans venoient d'être découverts par le

mari de la *Bohémienne*, (qui les avoit fait guéter) dans la ſituation du monde la moins équivoque.

Partridge, à la grande confuſion de notre Héros, fut amené avec ſcandale devant le Roi; où la honte de ſon crime, jointe à l'évidence du fait, lui permirent à peine de dire un mot pour ſa défenſe. Le Roi, ſe retournant alors vers *Jones*, vous voyez, Monſieur, lui dit-il, dequoi il s'agit ici. Quel châtiment croyez-vous que mérite cet homme?

Je ſuis auſſi fâché, que confus de cet événement, répondit *Jones*; & je crois qu'il eſt juſte que le coupable ſoit condamné à réparer, autant que faire ſe pourra, l'offenſe qu'il a faite au mari.

Notre Héros, tirant alors une *Guinée* de ſa poche, la préſenta au *Bohémien*, en l'aſſurant que *Partridge* étoit pauvre, & hors d'état de pouvoir payer actuellement davantage.

Le *Bohémien* en vouloit abſolument cinq; & cette ſomme, par

accommodement réduite à deux *Guinées*, alloit être payée par *Jones*, à condition que la femme auroit auſſi ſa grace, lorſque Sa Majeſté errante, retenant la main de notre Héros, & adreſſant la parole au témoin, lui demanda, par quel hazard il étoit parvenu à découvrir les criminels ?

Cet homme répondit, que le mari l'avoit prié d'avoir l'œil ſur les démarches de ſa femme dès le premier moment qu'il l'avoit obſervée en converſation avec l'Etranger ; & que, lui témoin, ne l'avoit pas perduë de vuë depuis cet inſtant, juſqu'à celui où.....

Le Roi lui demanda alors, ſi le mari l'avoit accompagné pendant tout ce tems-là ? à quoi le témoin ayant répondu, qu'oui, Sa Majeſté *Bohémienne* regardant le mari d'un œil ſévére lui parla en ces termes : je ſuis fâché qu'un *Bohémien* ait aſſez peu d'honneur pour vendre celui de ſa femme Si vous l'euſſiez aimée, vous euſſiez prévenu le crime que vous cherchiez

à découvrir. J'ordonne donc, loin qu'on vous donne de l'argent, que votre lâcheté soit punie. Je vous condamne, infâme que vous êtes, à porter, pendant un mois, des cornes sur le front; & votre femme, à vous les attacher publiquement aux yeux de la Nation assemblée.

Jones applaudit, avec tous les *Egyptiens*, à l'équité de cette Sentence; sur quoi, le Roi lui dit, je jouis de votre surprise : elle naît des préjugés communs des Nations contre mon peuple. Avouez, Monsieur, que vous nous croyez tous des larrons?

Je confesse, répondit *Jones*, qu'on ne m'a jamais parlé des *Bohémiens* comme ils paroissent le mériter.

Je vais, répliqua le Roi, vous apprendre la différence de vous à nous. Mon Peuple est voleur sans doute : mais il ne vole que le vôtre; & vous vous volez tous mutuellement.

CHAPITRE VII.

L'Avanture dangereuſe. Arrivée de TOM JONES, *&* PARTRIDGE *à Londre.*

PEndant toute cette Scene, l'orage avoit ceſſé. Dès que notre Héros s'en apperçut, il prit congé, après beaucoup de remercimens, de Sa Majeſté *Bohémienne*, qui voulut abſolument lui donner un Guide juſqu'à *Coventry*. Nos Voyageurs y arriverent à minuit, & en partirent à deux heures ſur des chevaux de poſte qu'il avoit fallu attendre, & qui les menerent ſans accident à *Daventry*.

De-là, juſqu'à *S. Albans*, où *Jones* comptoit avec raiſon pouvoir trouver *Sophie* à la dînée, il ne leur arriva rien d'aſſez intéreſſant pour amuſer un Lecteur d'aſſez bon goût pour préférer les faits aux réfléxions, aux maximes, aux

colloques, & aux autres prétenduës beautés du ſtile dont trop d'Auteurs, que l'on connoît aſſez, farciſſent aujourd'hui leurs Ouvrages.

Jones n'eut rien de plus preſſé, en arrivant à *S. Albans*, que de s'informer d'un caroſſe à ſix chevaux allant à Londre, & qui devoit y être arrivé depuis deux heures au plus. On lui dit, que cet équipage avoit en effet paru; mais qu'un relais, qui l'attendoit depuis le matin de la part de Mylord * * *, y avoit été attaché ſur le champ, & le menoit en toute diligence à Londre.

Si notre héros avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de poſte tous prêts, il eût ſans doute tenté, quoique contre toute poſſibilité, de ſuivre & d'atteindre le caroſſe du Mylord. Mais, heureuſement pour lui, & pour *Partridge* qui avoit grand faim, il ne s'en trouva pas. Il fallut donc, par force, reſter, & dîner à *S Albans*, en attendant qu'il revînt des chevaux à la poſte.

Le jour étoit ſur ſon déclin, & nos Cavaliers avoient laiſſé deux milles derriere eux par-delà *Barnet*, lorſqu'ils furent accoſtés par un autre voyageur d'une aſſez belle phyſionomie, mais dont la monture pouvoit aller de pair avec celle du feu Chevalier de la *triſte figure*. Cet homme, après avoir ſçû de *Jones*, qu'il alloit à Londre, demanda la permiſſion de le ſuivre, & l'obtint d'autant plus facilement, qu'il ſe diſoit étranger, & ſans la moindre connoiſſance des chemins.

Leur converſation roula d'abord ſur les accidens qui arrivent en route, & ſur les voleurs, que l'Etranger paroiſſoit fort appréhender.

Quant à moi, dit *Jones*, ayant très-peu à perdre, j'ai conſéquemment très-peu à craindre.

Très-peu à perdre ? s'écria *Partridge*, qui n'avoit pas encore parlé. Ma foi, Monſieur, ſi j'avois comme vous un billet de banque de cent livres ſterlin dans ma poche, je ne parlerois pas ainſi !

Ce n'eſt pourtant pas que j'aye peur : nous ſommes quatre, Dieu merci ; & le plus hardi voleur n'auroit pas beau jeu à nous attaquer. Je veux même, qu'il ait un piſtolet ; il ne peut du moins tuer que l'un de nous.... Eh bien, l'homme ne meurt qu'une fois.

A peine *Partridge* achevoit-il ces mots, que l'Etranger détournant ſon cheval, & tombant tout court ſur *Jones*, le piſtolet à la main, lui demanda le billet de banque en queſtion.

Notre héros fut d'abord un peu étourdi de l'avanture : mais revenant tout à coup à lui-même, il dit au voleur, que tout ce qu'il avoit d'argent comptant étoit à ſon ſervice ; il tira même environ trois *Guinées* qu'il lui offrit ; mais l'autre répondit, en jurant, que ce n'étoit pas ce qu'il demandoit. J'en ſuis fâché, répondit froidement *Jones*, en remettant ſon argent dans ſa poche.

Le voleur, mettant alors le piſtolet ſur l'eſtomach de notre hé-

ros, le menaça de le tuer, s'il ne ſe hâtoit pas de lui donner le billet. Mais l'intrépide *Jones*, ſautant tout à coup ſur la main du voleur, la tint ſi ferme, en détournant le bout du piſtolet, que cet homme commença à trembler, en rappellant envain ſes forces pour ſe délivrer d'un ſi redoutable champion. Ils ſe débattirent longtems; tous deux tomberent à la fois de cheval. mais, le vigoureux *Jones*, qui venoit enfin d'arracher le piſtolet des mains du voleur, ſe trouva ſur ſon adverſaire.

Ce pauvre laroneau, qui à la vérité n'étoit pas de la force de *Jones*, commença à implorer la clémence du vainqueur. Ayez pitié de moi, Monſieur! lui dit-il, les larmes aux yeux, mon intention n'étoit ſûrement pas de vous tuer: voyez vous-même, ſi mon piſtolet eſt chargé; c'eſt la premiere fois que la miſére la plus extrême m'a forcé de tomber dans le crime.

Dans cet inſtant, la voix d'un homme, qui demandoit quartier à

cent pas de là, en criant beaucoup plus fort que le voleur, attira toute leur attention. C'étoit *Partridge*, qui ayant couru à toute bride pour ſe ſauver, étoit tombé de cheval, & attendoit la face contre terre le coup mortel dont il ſe croyoit menacé.

Il ne quitta cette poſture, que lorſque le guide, un peu moins poltron que lui, après avoir relevé le cheval du Pédagogue, lui vint apprendre que ſon Maître avoit terraſſé le voleur.

Partridge, à cette nouvelle, ne fit qu'un ſaut juſqu'à l'endroit où *Jones*, l'épée nuë à la main, gardoit le timide voleur. Tuez, tuez, Monſieur, s'écria-t'il, tuez ce miſérable !.... Il étoit heureuſement tombé dans des mains généreuſes.

Jones, s'étant en effet convaincu que le piſtolet n'étoit pas chargé, commença à croire tout ce que ce malheureux lui avoit dit, avant l'arrivée de *Partridge*. Il avoit proteſté à notre Héros, qu'il étoit abſolument novice dans le mé-

tier ; qu'il ne s'y étoit laiſſé entraîner, que par l'horreur de ſa ſituation, ayant cinq enfans mourans de faim, & une épouſe prête à périr en couche.

Il offroit même à *Jones*, de le convaincre de ces déplorables vérités, s'il vouloit bien le ſuivre juſqu'à ſa maiſon, qui n'étoit, aſſuroit-il, qu'à deux milles de-là. Il ſe déclaroit enfin indigne de toute eſpece de grace, s'il ne donnoit des preuves, peut-être trop ſenſibles, de tout ce qu'il avançoit.

Jones le prit d'abord au mot, en lui déclarant que ſon ſort dépendoit de la vérité de ſon hiſtoire. Le pauvre homme, alors, marqua tant de joye, & notre héros en trouva les tranſports ſi naturels, que ſon bon cœur en fut auſſi touché qu'ému. Reprenez votre piſtolet, lui dit-il; & cherchez des moyens plus honnêtes pour vous tirer de la miſére. Voilà deux *Guinées*, pour ſoulager votre famille : je voudrois pouvoir faire plus,

mais les cent livres ſterlin ne ſont point à moi.

Cette action ne ſera probablement pas approuvée de tous nos Lecteurs. Tandis que quelques-uns y applaudiront, comme à l'acte d'humanité le plus louable, d'autres plus graves perſonnages diront que notre héros avoit tout au moins perdu de vuë ce que tout homme doit à ſon pays. *Partridge* étoit de leur avis. Je ne ſerois point ſurpris, dit-il à *Jones*, que ce même coquin ne vînt encore nous attaquer avant notre arrivée à Londre.

Le voleur, pénétré de reconnoiſſance, verſa, ou du moins parut verſer des larmes, en proteſtant que de ſa vie il ne retomberoit en pareille faute. Nous ſçaurons peut-être par la ſuite s'il a tenu parole. Il eſt tems de faire arriver nos Voyageurs à Londre, de les laiſſer repoſer ainſi que nos Lecteurs, & de nous repoſer nous-mêmes.

Fin du Tome ſecond.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

Du second Volume.

LIVRE HUITIÉME.

Contenant plus de deux jours.

CHAPITRE PREMIER.

Visite de l'Hôtesse à Jones ; pag. 1

CHAPITRE II.

Eclairciſſemens , 10

CHAPITRE III.

Arrivée d'un Barbier , digne Confrere de celui de Bagdad , *& de celui de* Don Quichotte *même* , 16

CHAPITRE IV.

Converſation de Jones, *& du Barbier*, 24

CHAPITRE V.

Nouveaux talens du petit Benjamin, 31

CHAPITRE VI.

Autres raiſons, qui juſtifient mieux la conduite de Partridge, *que celles du Chapitre précédent*, 39

CHAPITRE VII.

Où le Traducteur François parle ſeul, 42

CHAPITRE VIII.

Dialogue de Jones, *& de* Partridge, 45

CHAPITRE IX.

Etrange avanture, 52

CHAPITRE X.

*Hiſtoire de l'*Homme de la Montagne, 69

CHAPITRE XI.

*Suite de l'Hiſtoire de l'*Homme de la Montagne, 82.

CHAPITRE XII.

Suite de la même Hiſtoire, 93

CHAPITRE XIII.

*Concluſion de l'Hiſtoire de l'*Homme de la Montagne, 108

LIVRE NEUVIÉME.

Contenant douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

Avanture ſurprenante, 121

CHAPITRE II.

Arrivée de Jones, *& de la Dame inconnuë dans l'Hôtellerie d'*Upton. *Nouvelles Avantures*, 128

CHAPITRE III.

On pouvoit s'y attendre, 134

CHAPITRE IV.

Eclairciſſemens, 142

LIVRE DIXIÉME.

Qui contient environ douze heures.

CHAPITRE PREMIER.

ARrivée d'un Gentilhomme Irlandois. Grandes Avantures dans l'Hôtellerie, 147

CHAPITRE II.

Converſation de l'Hôteſſe avec ſa Servante. Arrivée d'une autre jeune Demoiſelle dans l'Hôtellerie, 154

CHAPITRE III.

Grande découverte, 164

CHAPITRE IV.

Autres Avantures de l'Hôtellerie, 173

CHAPITRE V.

*Conclusion des Avantures de l'Hôtellerie d'*Upton, 178

CHAPITRE VI.

Où l'Histoire rétrograde, 185

CHAPITRE VII.

Fuite de Sophie, 195

LIVRE ONZIÉME.

Contenant environ trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Avantures de Sophie, *après son départ de l'Hôtellerie d'*Upton, 207

CHAPITRE II.

L'un des plus court du Livre, où l'on trouvera pourtant un Soleil, une Lune, & un Ange, 216

CHAPITRE III.

Hiſtoire de Madame Fitz-Patrick, 220

CHAPITRE IV.

Suite de l'Hiſtoire de Madame Fitz-Patrick, 230

CHAPITRE V.

Mépriſe de l'Hôte. Terreurs de Sophie, 239

CHAPITRE VI.

Concluſion de l'Hiſtoire de Madame Fitz-Patrick, 247

CHAPITRE VII.

Grande allarme dans l'Hôtellerie. Arrivée imprévue d'un ami de Madame Fitz-Patrick, 257

CHAPITRE VIII.

Départ de l'Hôtellerie. Arrivée à Londre, 268

CHAPITRE IX.

Séparation des deux Couſines, 279

LIVRE DOUZIÉME.

Contenant les mêmes trois jours que les précédens.

CHAPITRE PREMIER.

DAns lequel, M. Weſtern *ne trouvant point ſa fille, trouve autre choſe qui met fin à ſa pourſuite,* 275

CHAPITRE II.

Départ de Jones *de l'Hôtellerie d'*Upton. *Avanture du Mendiant,* 282

CHAPITRE III.

Autres avantures, aſſez peu intéreſſantes, 295

CHAPITRE IV.

A peu près comme le précédent, 304

CHAPITRE V.

Converſation de Jones, *& de M.* Dowling, 306

CHAPITRE VI.

Voyage nocturne. Etrange Avanture, 315

CHAPITRE VII.

Avanture dangereuse. Arrivée de Tom Jones, *& de* Partridge *à Londre*, 329

Fin de la Table du Tome II.